



La violence de l'échange : du contenu de l'échange entre le sujet exclu et l'institution

Chantal Macia

► To cite this version:

Chantal Macia. La violence de l'échange : du contenu de l'échange entre le sujet exclu et l'institution. Psychologie. Université Lumière - Lyon II, 2009. Français. NNT : 2009LYO20014 . tel-01540282

HAL Id: tel-01540282

<https://theses.hal.science/tel-01540282>

Submitted on 16 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lumière Lyon 2

École Doctorale : Éducation, Psychologie, Information Et
Communication

Institut de Psychologie

Équipe de recherche en psychologie et psychopathologie clinique

La violence de l'échange :

*Du contenu de l'échange entre le sujet
exclu et l'institution*

Par Chantal MACIA

Thèse de doctorat en Psychologie

Sous la direction de Bernard DUEZ

Présentée et soutenue publiquement le : 14 mars 2009

Membres du jury :

Bernard DUEZ, professeur des universités, Université Lyon 2

Jean-Pierre PINEL, maître de conférence, HDR, Université Paris 13

Mohamed HAM, professeur des universités, Université de Nice

Anne BRUN, maître de conférence, HDR, Université Lyon 2

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

DEDICACE

A mon grand-père disparu que je n'ai pas eu le temps de connaître

A mes parents,

Ils ont quitté leur terre natale pour devenir des exilés avec pour seul mot le silence de leurs histoires.

Pour que leurs regards ne restent pas voilés d'une mémoire meurtrie, ils se sont inscrits avec courage et volonté sur ce sol inconnu. Qu'ils soient éternellement remerciés des valeurs qu'ils m'ont transmises et de leurs présences indéfectibles.

Remerciements

Ils s'adressent à :

Toutes ces personnes rencontrées au cours de ma pratique qui m'ont permis de me questionner et de m'engager dans cette recherche.

A mon directeur de thèse, le professeur Bernard Duez pour la pertinence de son sens clinique et théorique et sa disponibilité constante.

Il m'a durant toutes ces années soutenu dans mon travail et apaisé les doutes qui m'ont parfois envahi.

Membres du jury d'avoir accepté de porter leur attention à ce travail

L'ensemble des enseignants du centre de recherche pour la qualité de leurs transmissions et leurs sens du questionnement.

Mes proches qui m'ont accompagné avec amour dans mon cheminement, qui ont su écouter mes incertitudes, et qui ont accepté la nécessaire solitude dont j'avais besoin.

Resume

La population au Rmi rencontrée dans notre pratique va être le support de ce travail.

Nous examinerons à travers cinq cas cliniques les points de similitude afin de comprendre leurs dépendances à l'allocation du revenu minimum.

Il s'agira de se saisir de quel investissement psychique est alors pourvu l'argent et en quoi cet investissement rend inopérant l'échange avec l'institution sociale car il ne représente plus cet équivalent universel. Nous constaterons alors que la violence de l'échange provient de cette rencontre impossible entre le sujet et l'institution sociale.

Nous remarquerons le type de lien qui unit le sujet à l'institution et de quelle fonction psychique celle-ci est investie.

Nous observerons le déplacement de certains processus psychiques inconscients sur la scène sociale, déplacement qui nécessite la construction du champ de ce que nous avons appelé : la clinique du social.

Nous considérerons que la réflexion sur les dispositifs cliniciens nécessite de penser la question du lien et en particulier l'analyse du lien inter partenarial dans la chaîne des dispositifs d'insertion.

Nous proposerons des pistes de réflexion sur la notion d'échange comme objet de connaissance psychanalytique.

Summary

Our study group will comprised of population receiving the Rmi (French minimum revenue subsidy for the unemployed) that we encountered in our practice.

Five clinical cases will enable us to examine common points in order to understand their shared dependency on minimum revenue subsidy.

Our objective will be to question money as psychic investment and how this investment renders exchange with the social institution inoperative, money no longer representing this universal equivalent.

Violence in exchanges will then observed due to this impossible encounter between the subject and the social institution.

We will note the type of link uniting the subject to the institution and the type of psychic function of which it is invested.

We observe the displacement of certain unconscious psychic processes upon the social scene, this displacement requiring the construction of a field which we have named: clinical field of the social.

We will consider that reflections concerning clinical set-ups require thinking the question of the link and in particular the analysis of the inter partner link along the chain of unemployment offices. We will propose that our study lead up to the notion of exchange as object of psychoanalytical knowledge.

Introduction

Avant Propos

A- Le Cadre Professionnel

Ce travail de recherche s'inscrit dans ma pratique professionnelle liée à l'insertion sociale des bénéficiaires du Revenu minimum dans le cadre des dispositifs d'insertion sociale mis en place par le département.

Les dispositifs d'insertion sociale sont sujets à des appels d'offre. Les institutions qui répondent au mieux au cahier des charges sont habilitées à mettre en œuvre le dispositif d'insertion pour lequel elles ont postulé.

L'institution qui m'emploie a été choisie pour mettre en place le dispositif : Illis (Initiative Locale Pour Le lien et l'Innovation Sociale)

Ce dispositif est défini par :

- des objectifs généraux qui doivent permettre aux personnes qui s'y engagent de trouver un accompagnement pour « favoriser l'expression et la communication, faciliter la mise en œuvre d'un projet individuel ou collectif, participer à des groupes de réflexion et d'action travaillant à la résolution de problèmes liés à la vie quotidienne et à l'environnement, trouvant ainsi une autre place citoyenne. »

Pour que ces objectifs soient atteints, le Département finance des heures d'entretiens individuels et collectifs. Il faut noter que ce dispositif a été mis en place en 2000, après le constat que : « malgré les actions d'insertion mises en place au cours des dernières années, un certain nombre de bénéficiaires du Revenu Minimum d'Insertion n'ont pu y être inscrits. Pendant ces mêmes années, d'autres ont fait des parcours en vase clos. Dans les deux cas est encouru le risque de rentrer dans un rétrécissement du champ d'activité, de relations, de pensée et d'identité.

La notion de désaffiliation selon R.Castel (perte d'appartenance à des lieux de socialisation) est souvent décalée dans le temps par rapport à la chute économique, mais se révèle tout aussi dramatique dans ses conséquences : perte de liens sociaux s'accompagnant d'un risque identitaire important, celui du sens de sa propre existence.

Les problèmes relèvent moins d'une approche psychologique des individus que de la création d'espaces intermédiaires de médiation, concourant au développement du lien social ainsi que des ressources des individus qui ne sont pas qu'économiques. »

Deux types de dispositifs de travail ont été mis en place :

- **Un dispositif d'entretien de soutien psychologique**

J'avais pour mission de recevoir les allocataires du Rmi qui désiraient volontairement se faire aider dans le cadre de ces entretiens.

Le dispositif de l'entretien était le suivant : recevoir les personnes au maximum sur un an à raison d'une fois tous les quinze jours. Des entretiens tripartis étaient prévus tous les trois mois entre le référent social de l'allocataire, l'allocataire et moi-même.

Ce bilan à mi-parcours avait pour objectif d'évaluer le bien fondé de l'orientation vers un dispositif d'entretien. Tout ce qui était énoncé à l'intérieur de l'entretien restait dans le cadre de l'entretien.

Par ailleurs un bilan triparti final était établi pour envisager d'autres types d'insertion : insertion par le travail, insertion par la formation, insertion par la santé.

- **Des dispositifs de groupe sous forme d'ateliers**

- Un atelier terre : Cet atelier se situait à l'extérieur de l'association, dans l'atelier même de la formatrice, une potière. Il s'agissait, à travers le toucher de la terre et le modelage, de faire participer les personnes à un groupe afin de favoriser les liens, de leur faire éprouver du plaisir, d'éveiller leur créativité.
- Un atelier alphabétisation : l'objectif de cet atelier était d'apprendre à lire et à écrire à une population en majorité étrangère et gitane.
- Un atelier de remise à niveau : Il s'agissait d'apprendre aux allocataires qui avaient été en échec scolaire à s'approprier l'écrit et la lecture pour eux et aussi de leur permettre de suivre leurs enfants dans leurs scolarités. L'atelier d'alphabétisation et de remise à niveau était basé sur la constitution de petits groupes pour permettre un suivi individuel.
- Un atelier d'insertion par les loisirs : Cet atelier a pu voir le jour grâce à un travail partenarial entre notre institution et les assistantes sociales du secteur. Cette collaboration a porté sur la constitution du projet et sa validation auprès des organismes payeurs. L'objectif de cet atelier était de permettre à des bénéficiaires de partir en vacances avec leurs enfants et de préparer le départ en abordant

plusieurs thématiques : recherche géographique, historique, logistique, budgétaire. En dehors de l'aspect loisir, la notion de plaisir a été le fil conducteur de cet atelier. En effet, nous avons considéré que le désir de s'inscrire dans une démarche d'insertion passait en autres par le plaisir de partager avec les siens des moments de vie où les contraintes quotidiennes étaient mises entre parenthèses.

- Un atelier de gymnastique douce. L'objectif de l'atelier était d'amener un bien être corporel à travers des mouvements d'étirement et de relaxation.

Des réunions d'équipes avaient lieu chaque semaine pour le suivi de chaque bénéficiaire.

Par ailleurs, deux comités de pilotage se tenaient dans l'année. Ces comités étaient constitués des représentants du Conseil Général, des assistantes sociales et de notre équipe de travail. Ils avaient pour objectif d'évaluer notre travail et de réfléchir aux moyens d'améliorer le dispositif d'insertion.

B- Le pourquoi de cette recherche

Au bout de quelques années de pratique professionnelle dans le cadre de travail défini précédemment, j'ai ressenti la nécessité de réfléchir à différentes questions auxquelles j'étais confrontée :

- Qu'est ce qu'un exclu ?
- Qu'est ce que insérer socialement veut dire ?
- Quel sens a sur le plan psychique le revenu minimum d'insertion ?
- Pourquoi certains allocataires, au-delà de leurs histoires singulières, se maintenaient-ils dans le dispositif du Rmi alors qu'ils avaient la possibilité (en terme de potentiel et de savoir faire professionnel) de faire partie des inclus ?
- Quel sens a le contrat d'insertion pour l'allocataire ?

C'est dans un premier temps dans le cadre d'un Dea que j'ai débuté ma réflexion sur la valeur psychique de l'argent pour certains allocataires, réflexion qui m'a donné envie d'approfondir ma recherche.

Aujourd'hui, à partir des hypothèses mises en travail au cours de l'année du Dea, j'ai orienté cette recherche, que je propose au lecteur, sur les enjeux psychiques qui se jouent sur la scène sociale entre l'allocataire et l'institution sociale dans leur dynamique consciente et inconsciente.

Ce travail de réflexion qui s'inscrit dans ma pratique a pour objectif de réfléchir à cette pratique, de réélaborer certains concepts et de les soumettre à la discussion.

C- Problématiques et hypothèses

De nombreux discours essaient d'explicitier, d'analyser, les conséquences somatiques, sociales, psychiques, de l'exclusion pour donner sens à cette « verrue sociale » qui gêne le corps social.

J'ai choisi de me situer, ni en amont, ni en aval, c'est-à-dire ni dans l'analyse causale ou somato-psychique, mais dans l'analyse des représentations psychiques inconscientes de l'argent pour les sujets percevants le Revenu minimum d'insertion.

Quel est le contenu de l'échange quand les sujets sont dans une demande par rapport à l'institution ? Que donne l'institution dans cet échange ? Autant de questions qui ont traversé ma pratique dans le cadre des entretiens de soutien psychologique, ainsi que dans les nombreuses réunions partenariales, où se posaient d'une manière récurrente le rôle du travailleur social, et de l'institution dans le cadre de l'insertion sociale.

Le choix de ce sujet m'est apparu délicat, car les résultats de cette recherche peuvent induire l'idée de causes psychiques de la pauvreté, excluant le contexte économique, et sociologique dans lequel les enjeux psychiques se déploient. Si cela était le cas, nous assisterions alors à un clivage de la pensée, clivage inducteur d'une exclusion qui signerait le paradoxe de cette recherche.

Je tiens donc à préciser, qu'il s'agit bien d'explicitier les enjeux de l'échange entre certains allocataires au Rmi, et l'institution sociale dont ils dépendent, dans le contexte socio économique contemporain et historique.

Le choix de traiter de l'échange, entre le sujet au Revenu minimum d'insertion et l'institution sociale, à travers l'objet argent, s'enracine dans ma pratique où l'objet argent est l'objet du premier lien entre le sujet et l'institution, avant que n'intervienne le projet d'insertion du sujet.

Le traitement clinique de l'insertion sociale des sujets percevant le Revenu minimum d'insertion, est traité par l'analyse même de cet échange, et de la valeur accordée à l'objet argent par l'allocataire. Cet angle d'analyse m'est apparu important car il permet de se saisir des enjeux psychiques inconscients qui font que certains allocataires se chronicisent dans le

dispositif du revenu minimum d'insertion, alors que par ailleurs ils ont des compétences intellectuelles, des savoir-faire, qui sur le plan matériel leur permettraient de vivre mieux.

D'autres allocataires vivant avec le Revenu minimum d'insertion arrivent à faire des économies ce qui leur permet de rester eux aussi au Revenu minimum car leurs conditions matérielles n'est pas vécu comme difficile. D'autres dépensent leurs allocations totalement, et sont souvent demandeurs d'aides auprès des services sociaux.

Il fallait donc que je passe par d'autres voies, que j'ouvre des pistes de réflexion, pour que la théorie puisse élaborer ce qui m'interpellait.

Il ne s'agit pas de traiter de l'échec des sujets mais de comprendre en quoi le dispositif du revenu minimum d'insertion, c'est à dire l'institution qui la représente, va réactualiser certains phénomènes psychiques et d'analyser les conséquences de cette réactualisation.

Ces ruptures sont-elles mises en scène sur la scène sociale par le biais du lien de dépendance à l'institution, laissant ainsi apparaître la compulsion de répétition à l'œuvre ?

Notre problématique s'est constituée par rapport à toutes ces questions auxquelles nous n'avions pas de réponse, et qui interrogeait le sens de notre pratique.

Problématique

Notre regard va se porter sur les représentations psychiques inconscientes des enjeux psychiques qui sont à l'œuvre quand le sujet en situation de précarité s'inscrit dans la relation à l'institution sociale à travers une demande d'argent, dans le cas présent le Rmi.

De quoi l'argent est-il investi sur le plan psychique pour que certains allocataires dépendent de cet objet social donné par l'institution ?

Cette dépendance ne sous-tend-elle pas un investissement autre de l'argent, celui-ci n'étant plus alors le tiers de l'échange mais utilisé à d'autres fins ?

Le questionnement sur la représentation psychique de l'argent m'a amené à considérer l'échange entre le sujet au Rmi et l'institution sociale, et à me demander à quel type d'échange sommes nous confrontés ?

- Quels sont les enjeux psychiques inconscients pour chacun des acteurs de l'échange ?
- Quelle représentation psychique a l'argent pour les sujets au Rmi ?

Nous analyserons ces enjeux sous deux angles : l'axe pulsionnel et l'axe narcissique.

Nous nous demanderons enfin, à quel type de lien institutionnel sommes nous confrontés à travers les politiques sociales mises en place ?

Première hypothèse

Nous partons d'une première hypothèse qui stipule que l'argent qui est un opérateur qui se pose en position de tiers pour certains sujets, ne l'est pas pour d'autres car cette opération leur est impossible ; l'argent n'est pas en position de tiers mais engramme pictogrammatique.

Une sous hypothèse découlant de la précédente suppose que l'argent est utilisé non pas dans le but de satisfaire les besoins vitaux de certains allocataires mais comme écran fantasmatique de la scène primitive, c'est-à-dire sur lequel les sujets projettent leur fantasme et en même temps qui empêche l'intégration de ce même fantasme. Cette utilisation à d'autre fin de l'argent prend sa source dans le fantasme d'auto engendrement imaginaire paternel pour les sujets qui rend caduque la fonction tierce du père.

Une deuxième sous hypothèse stipule que ce qui s'échange entre les bénéficiaires du Revenu minimum d'insertion et l'institution relève de l'originare par actualisation des origines du sujet sur la scène sociale et utilisation inconscientes des institutions.

L'originare est pris au sens de ce qui pose la question de l'origine du sujet et de la construction que fait le sujet pour se situer par rapport à cette origine.

Deuxième hypothèse

Le sujet au Rmi est doublement insécurisé : de part sa précarité financière et parce ce qu'il se vit comme l'objet d'un acte sacrificiel institutionnel.

L'objet d'échange qu'est l'argent traverse ces hypothèses. Il sera interrogé tout au long de notre démarche car, n'est-il pas cet objet confusant dans cette relation d'échange et non objet de symbolisation ? Objet confusant qui entraînerait que :

Le lien unissant le sujet à l'institution est alors de l'ordre de la sociabilité syncrétique c'est-à-dire caractérisé par l'indifférenciation, la non discrimination et par une non relation.

D- Méthodologie

Pourquoi le choix de traiter de l'argent ?

L'objet de cette thèse traite de l'argent c'est à dire qu'il questionne la représentation inconsciente de l'argent pour certains bénéficiaires du Revenu minimum d'insertion, et de la fluctuation de cette représentation à l'intérieur même de notre recherche ; autrement dit, il y a un déjà là du transfert sur le plan épistémologique de par l'objet même de ma recherche qui pose la question de la représentation que chacun a à cet objet.

En effet, la cause princeps de ma rencontre avec les bénéficiaires est l'argent, le pas d'argent. C'est l'objet en commun pour tous, objet de manque qui les désigne. Cet objet de manque, absent et présent dans le dispositif de l'entretien a eu au fil de notre pratique un effet révélateur du dispositif même.

Cet objet tiers, mobile de la relation clinique n'était-il pas porteur d'une valeur symbolique ? Comment pouvait-il être vécu dans l'intrapsychique du sujet, si déjà il était marqueur culturel dans la relation sociale ?

C'est dans cette paradoxalité générée par le dispositif même, que nous avons dans l'après coup réalisé que l'argent ne pouvait être cet objet présent-absent dans la relation clinique ? Que représentait-il alors ?

Les effets inconscients du dispositif et leurs analyses, m'ont fait comprendre en partie pourquoi la problématique de l'argent est venue m'interroger.

Situation d'intervention et entretien

C'est dans le cadre d'entretien de soutien psychologique, lié à ma pratique professionnelle, que se sont déroulés les entretiens utilisés pour cette recherche.

Il y a une ambiguïté de la recherche qui réside dans le chevauchement de ma pratique professionnelle et de la logique de la recherche. La question est de savoir s'il y a antagonisme entre la tâche primaire du travail clinique lié au projet d'insertion sociale et celle du projet de recherche ?

Il y en aurait un si l'un des champs dominait l'autre au point d'en empêcher la réalisation. Que l'étude de la représentation inconsciente de l'argent fasse obstacle ou oriente l'exercice

de ma pratique vers une posture d'interview, dans laquelle les problématiques des allocataires auraient été laissées de côté, nous paraît peu envisageable.

La question est de savoir aussi si ma tâche de soutien psychologique gêne la conduite de la recherche ?

La conduite de la recherche ne me semble pas en danger dans la mesure où ma fonction de clinicienne dans le cadre de l'insertion sociale est en outre d'interroger le parcours personnel et professionnel de chacun.

Nous dirons que cette recherche se propose d'élaborer ma pratique et de réfléchir sur les dispositifs d'insertion.

Comme le remarque Claude Revault D'Allonnes :

« Aucune étude de cas ne prétend à faire l'histoire de la nature humaine. Mais par contre, à partir d'éléments recueillis dans une ou plusieurs histoires singulières, elle ne vise pas seulement à dégager le sens de chacune d'elle, mais aussi les processus et leurs variations, qui sont à l'œuvre chez différentes personnes ou catégories de personnes placées dans des situations particulières.¹

La sélection des entretiens :

L'axe quantitatif n'intervenant pas, notre objectif n'est pas d'analyser le pourquoi les sujets dépendent du Revenu minimum d'insertion, mais de nous saisir de ce qui est à l'œuvre chez certains allocataires dans leurs dépendances au Revenu minimum d'insertion.

Nous avons limité notre matériel clinique à cinq situations ; deux sont issues de mon Dea, les trois autres de mes recherches ultérieures.

Ces histoires ont été choisies parce qu'elles ont des parcours professionnels et affectifs différents et parce qu'elles ne sont pas exemplaires d'une pauvreté endémique même si un sujet peut le laisser supposer.

Toutes les situations sont donc marquées du sceau de ce que j'appellerai ma curiosité épistémologique dès que les personnes parlaient d'argent.

Cette curiosité épistémologique, qui a eu des effets sur mon écoute, a été amoindrie par le contexte de la demande sociale : le contrat d'insertion, contrat établi entre le bénéficiaire, le référent social et mon institution.

¹ Revault D'Allonnes C, L'étude de cas : de l'illustration à la conviction, in La démarche clinique en sciences humaines, p. 82

Ce contrat est sous-tendu par une évaluation qui est faite à mi-parcours, et à la fin du temps de travail qui a été assigné sur le contrat. Cette évaluation se fait sous forme d'une réunion tripartite à laquelle participent : le bénéficiaire, le référent social et moi-même.

Le but de cette rencontre est d'entendre la parole du sujet dans le chemin qu'il a parcouru au cours des entretiens.

Je tiens à préciser qu'il ne s'agit pas de faire un compte rendu de l'histoire du sujet mais de valider l'orientation faite par le référent social. C'est le bénéficiaire qui signifie si le fait de me rencontrer dans le cadre des entretiens lui a été bénéfique.

Il y a dans la réalité un tiers, qui est « le garant » des objectifs fixés dans le cadre du cahier des charges par l'institution sociale, cahier des charges que nous devons respecter. C'est pourquoi, le matériel clinique recueilli dans le cadre de cette recherche, a été « balisé » par le contexte de la demande que je viens de définir. Il y a dans le travail clinique présenté, une réalité externe qui traverse le champ de l'entretien même, à savoir une adresse à un autre.

C'est cette adresse à un autre qui m'a permis aussi de concilier travail de recherche et travail clinique car elle m'inscrivait dans un autre espace que celui de la relation duelle.

Par ailleurs, le discours du sujet dans la relation duelle est toujours adressé à un autre. Nous sommes ici confrontés à un double mouvement : un mouvement d'adresse à un autre dans l'espace psychique et un mouvement d'adresse à un autre nommé dans l'espace social.

C'est grâce à ce double mouvement que j'ai pu me dé-prendre de ma pratique pour conserver la distance nécessaire liée à ma recherche.

Les effets d'objectivation du cas clinique qui sous tendent une violence de la situation d'entretien, n'ont pas pu se déployer d'une manière trop prégnante, du fait même de la demande.

Le dispositif de l'entretien

Les entretiens se sont déroulés sur une période de quelques mois à un an selon l'histoire des sujets. Ce dispositif est fondé sur le cahier des charges préconisé par le Département, cahier des charges qui stipule le nombre d'entretiens, ainsi que le temps conseillé, c'est à dire un an, pour élaborer un processus d'insertion sociale.

Le dispositif de l'entretien qui a été mis en place est fondé sur la perception (face à face), sur une motricité réduite (assis), sur la présentation de notre fonction de psychologue dans

l'insertion sociale, fonction qui consiste à écouter pour aider les personnes à se saisir de leurs histoires pour « éclairer les zones d'ombres. »

J'ai signifié le secret professionnel inhérent à ma profession pour mettre en confiance le sujet et différencier le dispositif de l'entretien à l'intérieur même du dispositif du Revenu minimum d'insertion tout en précisant le cadre de l'entretien dans sa temporalité : trois quarts d'heures et dans sa fréquence : tous les quinze jours.

Autrement dit, c'est à partir du langage qu'il est signifié qu'un travail d'élaboration est possible ; élaboration qui suppose implicitement, une distinction établie entre l'acte moteur et la parole, et une mise en lien avec la réalité sociale à travers l'objet Revenu minimum.

Ce dispositif fait appel à l'historicité c'est-à-dire, à un temps précis dans l'histoire du sujet, temps nommé dans la réalité clinique. Cette nomination induit un autre temps, un temps antérieur, inducteur d'un processus de mémorisation. L'inscription de cette temporalité est dans une mise en lien avec l'histoire du sujet et sa réalité sociale, celle-ci étant articulée à la demande d'allocation du Rmi.

Il y a ainsi dans le dispositif de l'entretien, l'implicite d'une réalité psychique et l'explicite d'une réalité externe ; présence et absence de l'objet Revenu minimum dans la relation clinique. C'est pourquoi, le paramètre de la présence- absence de l'objet est un des analyseurs du dispositif de l'entretien.

L'entretien de soutien psychologique est basé sur la non directivité, méthode qui permet par sa non intrusivité de respecter la fragilité et la souffrance de ces sujets, de respecter leurs silences, leurs non demandes, bref de les respecter là où chacun en est de son histoire.

J'ai dans la conduite des entretiens, utilisé : l'écoute, la reformulation, la mise en lien entre certaines situations passées et présentes concernant la vie affective ou professionnelle.

En effet il s'agit, dans ma pratique, de recevoir la demande d'objets sociaux, d'objets concrets, d'entendre la non fiabilité pour les sujets de ces objets sociaux et l'angoisse liée à la perte, d'entendre la non demande de soin, d'entendre enfin le sentiment d'insécurité qu'éprouve le sujet.

C'est à partir de la théorie psychanalytique que j'ai pu saisir les processus inconscients chez les sujets, processus dont je n'ai jamais restitué le sens dans un cadre interprétatif car le dispositif de l'entretien ne s'y prêtait pas.

Le recueil des données

Ma pratique professionnelle m'empêche d'enregistrer les entretiens. C'est pourquoi la prise de notes, autant que faire se peut, après chaque entretien est l'origine du matériel clinique ; cela ne peut être assimilé à la retranscription exacte d'un enregistrement.

Ces prises de notes avaient dans un premier temps une fonction de distanciation par rapport à la relation duelle, l'écrit me permettant de réfléchir sur mon contre-transfert, de faire des liens entre la parole du sujet, et mes repères théoriques, d'être dans cet aller retour qui donnait sens à l'implicite du sujet.

Dans un deuxième temps, ces notes ont pris une valeur de données liées à ma recherche, et sont empreintes de perte inhérente à la fonction même de la trace écrite : d'oublis, de non entendus, de fatigue, de négligence.

Ces traces sont fondées sur mon angle de vision, et ne peuvent être la mémoire exacte des paroles du sujet ; elles sont de fait empreintes de mon propre filtre constitué de points aveugles.

J'ai choisi dans l'inscription des éléments de la trace du discours de l'allocataire, de restituer le plus possible l'intégralité de ce discours ainsi que mes propres interventions.

Entre l'écrit et l'expérience vécue subsiste un écart, des creux du discours ou des trop pleins que nous avons traité dans la réélaboration du matériel.

Il y a dans la restitution des entretiens, interaction entre le contenu de l'histoire du sujet et ma pensée associative. C'est un choix méthodologique, qui rend compte du lien intersubjectif qui se joue pour moi dans l'écrit clinique.

Le traitement des données :

Il s'agit dans cette recherche de traiter du lien processuel, c'est-à-dire des processus inconscients chez certains bénéficiaires du Rmi, et non de tous les bénéficiaires du Revenu minimum d'insertion.

Le traitement des données du matériel clinique porte sur l'analyse de l'énonciation, c'est à dire : « du discours comme parole en acte » d'après la terminologie de Marie-Christine D'unrung :

« Une production de paroles est un processus. L'analyse de l'énonciation considère qu'un travail se fait lors de la production de paroles, qu'un sens s'élabore, que des transformations s'opèrent ... Le

discours n'est pas un produit fini, mais un processus d'élaboration avec tout ce que cela comporte de contradictions, d'incohérence, d'inachèvement. »²

L'analyse de l'énonciation des sujets étudiés a été faite à partir des processus inconscients mise en jeu dans la parole, ce travail d'interprétation n'a pas été renvoyé au sujet car le cadre de l'entretien ne s'y prêtait pas. En d'autres termes, le matériel clinique proposé est un matériel d'observation analysé à partir de la métapsychologie psychanalytique.

Le travail interprétatif des données des cas cliniques étudiés porte sur les processus mis en œuvre chez les sujets, en lien avec la problématique et les hypothèses.

La singularité des sujets n'est pas interrogée en tant que telle, elle est mise à l'épreuve dans l'analyse des processus déployés sur la scène sociale dans le but de faire émerger les éléments significatifs, éléments qui laisseront apparaître ou non des thématiques communes.

L'analyse thématique du discours des sujets a été choisie afin d'obtenir une analyse des thèmes rencontrés, thèmes qui feront l'objet d'une analyse comparative. Ce travail de recoupement laissera apparaître des thématiques communes qui seront validées ou pas.

C'est à partir des points nodaux du discours du sujet que se fera l'analyse du matériel clinique des sujets.

Au cours de mon travail de Dea, j'ai dégagé quatre points nodaux, qui ont fondé des thématiques communes. Ces quatre points seront repris pour être mis en travail à partir de l'histoire d'autres sujets.

Il s'agit :

- du nom du père,
- de l'auto engendrement imaginaire paternel,
- du pacte narcissique de la mère : la naissance qui repousse une mort,
- de l'irreprésentabilité du désir d'enfant dans la psyché maternelle.

L'analyse de mon contre-transfert est le fil directeur de ce travail interprétatif, avec tout ce que cela peut comporter de résistances, de non analysé, bref tout ce qui compose notre propre singularité.

E- Plan de travail

Ce travail de recherche est constitué de six parties.

² D'unrunga MC, Analyse de contenu et acte de parole. De l'énoncé à l'énonciation, p. 16

La première partie sera consacré à une revue de la question sociale portant sur : le malaise social, l'argent et le don.

Le don et l'argent seront interrogés dans une diversité théorique, c'est-à-dire : économique, sociologique, et psychanalytique.

Le malaise social sera évoqué à travers l'analyse freudienne et plusieurs auteurs de référence. Nous ne prétendons pas rendre compte de la pensée de chacun de ces auteurs sur ces sujets précis, mais formuler les grands axes d'une théorisation qui m'a permis de situer ma propre réflexion au long de ce travail de recherche.

La deuxième partie correspond à l'intégralité de ma clinique. J'ai choisi d'alterner séquences de discours et mouvement de compréhension ou d'association personnel. Par cette présentation mon objectif est de mettre du sens à l'intérieur même de l'entretien.

Mon désir de psychologue ne peut être exclu des éléments de compréhension proposés au lecteur et nous ne pouvons que refuser que quelque chose d'absolument objectif soit démontrable en de telles conditions.

La troisième partie développe l'analyse de contenu de la clinique présentée.

La quatrième partie est la mise à l'épreuve de mes hypothèses à partir du matériel obtenu de l'analyse de contenu des situations cliniques.

La cinquième et la sixième partie portent la réflexion sur les dispositifs cliniciens et sur l'aspect politique concernant les institutions.

J'ai souhaité dans la conclusion proposer au lecteur mon angle de vision de la clinique du social ainsi que des pistes exploratoires de la notion d'échange.

F- Le cadre de la recherche

F1- Le fait social

L'instauration du Revenu Minimum d'Insertion, est la conséquence de la prise de conscience de l'existence en France d'une partie de la population qui n'était pas prise en compte, qu'il y avait des situations de besoins laissés sans réponse.

Institué par la loi du 1 décembre 1988, il affirme l'ambition d'affronter les problèmes de la pauvreté et de l'exclusion :

« Toute personne qui, en raison de son état physique ou mental, de la situation de l'économie et de l'emploi, se trouve dans l'incapacité de travailler, a le droit d'obtenir de

la collectivité des moyens convenables d'existence. L'insertion sociale et professionnelle des personnes en difficulté constitue un impératif national. » (Article 1).

Néanmoins, il faut souligner que la création de ce dispositif contre la pauvreté, met en exergue les imperfections d'un système de protection sociale formé de la sécurité sociale, de l'aide sociale, de l'action sociale.

Il faut rappeler que la Sécurité Sociale est dominée :

- 1 Par une logique assurantielle construite sur une logique du droit du travailleur. En effet, l'article L.111-1 du code de la Sécurité Sociale stipule que cette dernière: « Garantit les travailleurs et leurs familles contre les risques de toute nature susceptible de réduire ou supprimer leur capacité de gain. »
- 2 Que l'aide sociale : a pour fonction de remédier aux insuffisances de la Sécurité Sociale, d'y remédier en instaurant un principe de spécialité qui tend à la réduire à un système catégoriel de garantie (handicapé, maladie...)

Que l'action sociale est selon E.Al Fandari cité par M. Badel :

« Un système d'attribution de prestations, soit parallèles à celles de l'aide sociale ou de la Sécurité Sociale, soit complémentaires, visant, en général, les mêmes catégories de personnes mais attribuées selon des critères beaucoup plus souples. »³

La création du Revenu minimum d'insertion questionne l'aspect assurantiel de la protection sociale, aspect qui suppose en filigrane le plein emploi et la conception restrictive de l'aide sociale dominée par le principe de spécialité.

L'avènement du Revenu minimum d'insertion est donc issu des imperfections de la protection sociale. Il n'est pas le fruit d'une réflexion profonde sur l'organisation technique du système, mais celui d'un double constat : la protection sociale ne donne pas de réponse à des personnes dans le besoin et il existe des personnes qui en sont exclues.

Dans l'analyse du fait social, j'ai privilégié à travers l'analyse des principes fondateurs de la protection sociale les carences de ce système, carences synonyme de vide dans la prise en compte des personnes qui n'ont aucun moyen de subsistance.

Cette optique, qui se démarque de l'analyse de la pauvreté à travers les siècles, appréhende les choix politiques et juridiques et me paraît plus à même de cerner notre sujet, car c'est bien à partir de ces choix qu'une partie de la population sera considérée comme appartenant de plein droit au groupe communautaire.

³ Badel M., Le droit social à l'épreuve du revenu minimum, p. 22

Cette appartenance de droit ne constitue pas à elle seule une réponse au sentiment d'appartenance du sujet à lui-même et au groupe social, mais elle en fonde le principe en nommant le sujet.

Autrement dit, en éclairant l'analyse de la création du revenu minimum, à partir des principes juridiques et politiques, je spécifie le contexte de ma recherche qui traite des sujets au Revenu minimum d'insertion et du pourquoi de l'instauration de cette loi.

De fait, les gens sans ressources se sont mis à exister dans le paysage français avec l'instauration du Revenu minimum d'insertion. Le groupe social a réalisé leur existence, mais eux étaient déjà là depuis longtemps. Ils n'avaient tout simplement pas le droit d'existence.

F2- Le revenu minimum d'insertion

La loi du 1^{er} décembre 1988 instaure le Revenu minimum d'insertion, et l'établit définitivement par le vote du 29 juillet 1992.

Le Revenu minimum d'insertion a une double mission :

- apporter une solution à des situations de détresses matérielles et garantir des ressources minimales à toute personne en situation de besoin à travers l'allocation.
- participer à l'insertion de la personne à travers le contrat d'insertion.

L'article premier de la loi de 1988 précitée fait référence aux moyens financiers octroyés par la société pour que les individus puissent vivre au sens physiologique du terme.

Nous constatons que pour la première fois dans le cadre de la protection sociale, le besoin est reconnu en tant que tel, c'est-à-dire n'étant pas lié à une causalité ou à une spécificité ; à ce titre, tout sujet ayant vingt-cinq ans est pris en compte par la protection sociale.

D'une certaine manière, la misère, c'est-à-dire, ceux qui n'ont rien pour vivre sont reconnus comme n'ayant rien, pour obtenir de la collectivité un revenu minimum qui les fera passer à l'état de pauvre, c'est-à-dire à ceux qui ont peu, car c'est bien d'un minimum dont il s'agit.

En effet, il faut préciser que l'allocation du Revenu minimum est une allocation différentielle c'est-à-dire qu'elle ne se cumule pas avec d'autres prestations comme les allocations familiales ou d'autres ressources comme la pension alimentaire.

L'article 9 de la loi du 1^{er} Décembre 1988 stipule que : « l'ensemble des ressources des personnes retenues pour la détermination du montant du revenu minimum d'insertion est pris en compte pour le calcul de l'allocation. »

Le caractère complémentaire de l'allocation signifie une évaluation des ressources du demandeur pour le calcul du montant même de l'allocation. Nous voyons bien ici ré-évoquer d'une autre manière, c'est-à-dire à travers le calcul du montant de l'allocation, le souci du législateur de maintenir le revenu minimum loin du Smic pour signifier qu'il s'agit de répondre à des besoins vitaux et de marquer une différence significative avec le Smic, c'est-à-dire avec l'argent gagné par le travail.

J'ai tenu à souligner cet aspect du Revenu minimum, car je considère que les prémices de l'intégration des stigmates sociaux de la honte, stigmates entendus au sens de Goffman, sont en germe dans l'octroi même de l'allocation.

Devoir calculer le peu, pour ne pas être confondu avec le peu de l'argent du Smic, pour que la paresse ne soit pas encouragée, telle est la démarche du législateur, même si cette démarche est par ailleurs louable dans son principe novateur.

F3- Le contrat d'insertion

Le contrat d'insertion est un contrat qui est signé par les bénéficiaires du Revenu minimum d'insertion et par le président de la commission locale d'insertion, il est donc signé par des personnes privées et par un partenaire public. C'est à ce titre que M. Badel considère que c'est un contrat administratif synallagmatique, contrat signifiant que les contractants s'obligent réciproquement les uns envers les autres. En effet, le bénéficiaire est tenu selon l'article 13 de la loi du 1^{er} Décembre 1988 d'établir un contrat dans les trois mois qui suivent le paiement de son allocation.

Le contrat d'insertion est un droit pour le bénéficiaire du Revenu minimum : celui de s'insérer dans la communauté à travers un projet et de mettre en œuvre les moyens de réaliser ce projet.

La collectivité s'engage par ailleurs, par le biais du Département à octroyer les moyens financiers nécessaires à la réalisation du projet d'insertion. Le conseil départemental d'insertion élabore le plan départemental d'insertion à partir des besoins d'insertion évalués par les commissions locales d'insertion. C'est dans le cadre du plan départemental d'insertion que sont élaborées des actions d'insertion, actions définies par un cahier des charges qui est sujet à appel d'offres. Les organismes choisis par le département passent une convention avec ce même département, convention qui délimite le champ d'action : insertion sociale ou professionnelle, le public visé, les actions à mener, le mode de financement.

Concernant le contrat d'insertion, le législateur précise à travers l'article 36 de la loi du 1^{er} décembre que le contrat doit désigner :

« La nature du projet d'insertion qu'ils sont susceptibles de former ou qui peut leur être proposé, la nature des facilités qui peuvent leur être offertes pour les aider à réaliser ce projet, la nature des engagements réciproques et le calendrier des démarches et activités d'insertion qu'implique la réalisation de ce projet et les conditions d'évaluation, avec l'allocataire, des différents résultats obtenus. »

Le contrat d'insertion est donc un échange entre la personne aidée et la collectivité, échange qui mobilise plusieurs acteurs à des niveaux différents. La vraie question qui reste en suspens est le contenu même de cet échange qui est l'objet de notre recherche, et la notion d'insertion. Un détour vers les textes officiels s'impose pour cerner ce qui est entendu dans la notion d'insertion.

L'article 38 de la loi précise que : « l'insertion proposée aux bénéficiaires du revenu minimum d'insertion et définie avec eux peut, notamment, prendre une ou plusieurs des formes suivantes :

- actions d'évaluation, d'orientation et de remobilisation ;
- activités d'intérêt général ou emplois, avec ou sans aide publique ;
- actions permettant aux bénéficiaires de retrouver ou de développer leur autonomie sociale,
 - moyennant un accompagnement social approprié, la participation à la vie familiale et
 - civique ainsi qu'à la vie sociale, notamment du quartier ou de la commune, et à des activités de toute nature, notamment de loisir, de culture et de sport ;
- actions permettant l'accès à un logement, le relogement ou l'amélioration de l'habitat ;
- activités ou stages destinés à acquérir ou à améliorer les compétences professionnelles, la connaissance et la maîtrise de l'outil de travail et les capacités d'insertion en milieu professionnel, éventuellement dans le cadre de conventions avec des entreprises, des organismes de formation professionnelle ou des associations ;
- actions visant à faciliter l'accès aux soins, les soins de santé envisagés ne pouvant pas, en tant que tels, être, l'objet du contrat d'insertion.

Cette notion d'insertion est définie par défaut, c'est à dire que le législateur a énuméré les différentes sortes d'insertion : par le logement, l'accès aux soins, l'éducation, le travail, mais n'a pas défini ce qu'il entendait par insertion et surtout insertion sociale.

C'est une notion qui a pour caractéristique, de situer hors de la sphère du contrat d'insertion, le soin, sans qu'il soit précisé de quel type de soin il s'agit. En d'autres termes, la santé du sujet est prise en compte, elle peut être évoquée, mais n'a pas en tant que telle à être l'objet d'un enjeu pour le sujet.

Cette impossibilité de définir le terme d'insertion préfigure l'impossibilité de définir la notion d'exclusion. En effet, la difficulté à cerner un champ de pensée, à ne pas pouvoir définir des concepts balisant le terrain d'investigation induit de l'exclusion dans la pensée même.

Dans la réalité, la préparation du projet d'insertion et son élaboration se fait avec le concours des travailleurs sociaux qui sont les acteurs sociaux directement impliqués dans l'insertion ; c'est à partir de l'échange avec le bénéficiaire qu'ils posent les bases d'un diagnostic social et les orientations du projet d'insertion. Ce travail d'accueil, d'analyse, d'élaboration n'a pas la place qu'il mérite dans le dispositif d'insertion.

En effet, le travailleur social qui a instruit les dossiers ne participe pas aux commissions locales d'insertion, ce n'est pas lui qui défend les dossiers, pas plus qu'il ne signe les contrats comme représentant institutionnel. Il y a une dépossession par les institutions d'une pratique professionnelle des travailleurs sociaux qui a été un des facteurs contribuant à la réticence de leurs parts à s'engager dans cette nouvelle mission

Même si le Revenu minimum d'insertion s'insère comme : « l'un des éléments d'un dispositif global de lutte contre la pauvreté tendant à supprimer toute forme d'exclusion » (article 1 de la loi du 1^{er} Décembre 1988) stipulant que la lutte contre la pauvreté s'inscrit dans la lutte contre l'exclusion, terme qui sous-tend le sentiment d'être exclu, nous devons bien nous rendre à l'évidence : le législateur parle d'une exclusion découlant d'un phénomène monétaire basé sur un besoin identifié à un critère : le niveau de revenu et c'est à une exclusion matérialisable par des données quantifiables : accès aux soins, à l'emploi, au logement.

La question psychique est évacuée car elle ne peut par essence même se matérialiser ; évacuation lourde de conséquence pour le sujet qui n'est appréhendé que comme existant à travers un faire déconnecté de tout processus psychique. L'inconscient n'a pas sa place dans l'exclusion, il ne traverse pas le sujet exclu, celui ci n'est traversé que par des manques matérialisables qu'il faut combler.

Il va sans dire, que ma position de clinicienne, n'avait pas elle non plus sa place, et qu'elle était exclue du champ de pensée des institutionnels.

Je voudrais avant d'aborder mon cadre professionnel, citer M. Badel dont je me suis inspirée pour l'analyse du droit et du Revenu minimum :

« Seule l'exclusion qui accompagne la pauvreté intéresse la protection sociale. Cette dernière en effet n'a que faire d'une exclusion qui n'accompagnerait pas une situation de besoin. La mission de lutte contre les exclusions de la protection sociale s'arrête là où la situation de besoin disparaît. »⁴

I- Partie : Revue de la question sociale

Le malaise social sera évoqué à travers l'analyse des cinq ouvrages majeurs de Freud sur la question ainsi qu'à travers certaines lectures portant sur les conséquences psychiques de la pauvreté dans notre modernité.

Le don sera présenté à travers plusieurs auteurs de référence. Nous ne prétendons pas rendre compte de la pensée de chacun de ces auteurs sur ce sujet précis, mais formuler les grands axes d'une théorisation actuelle qui nous permettra de situer notre réflexion au long de ce travail de revue.

L'argent sera traité selon trois angles : économique, social et psychanalytique, dans le but de montrer la polysémie de sens de sa valeur.

Cette saisie de l'argent à travers plusieurs prismes n'a pas pour finalité de développer chaque point de vue d'une manière exhaustive, mais de pouvoir mettre en lien certaines analyses issues de disciplines différentes, dans le but d'éclairer nos hypothèses de travail.

A- L'analyse freudienne

Dans les textes que nous allons aborder, Freud a porté sa réflexion sur la constitution des formations collectives, du rapport de l'homme à la civilisation, du rôle de la religion dans la culture. Il a émis des hypothèses et des théories sur leurs fonctionnements et c'est à ce titre que nous avons choisi ces ouvrages qui se « démarquent » de l'ensemble de son œuvre.

Il s'agit d'extraire de ces cinq textes les lignes fortes, et non pas d'en effectuer une analyse détaillée.

Malaise dans la civilisation

Dans « Malaise dans la civilisation », Freud porte son analyse sur le sens de la civilisation, sur les efforts qu'elle implique pour l'homme, et sur les imperfections que la civilisation peut engendrer.

Freud définit la civilisation en ce qu'elle :

*« Désigne la totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux. »*⁵

Pour que les hommes puissent vivre ensemble il est nécessaire qu'il y ait un renoncement pulsionnel du sujet au profit de l'appartenance au groupe, c'est à ce prix que sont régis les rapports sociaux entre les hommes.

Ce prix à payer implique une compensation pour l'homme, compensation de l'ordre de l'économie psychique, qui suppose qu'un échange s'instaure car sinon : « il faut s'attendre à de graves désordres. » (ibidem, p. 48).

N'est ce pas ce à quoi nous assistons de nos jours, c'est-à-dire à une non-compensation psychique pour les sujets au Rmi de leur renoncement pulsionnel « au profit de l'appartenance au groupe », car les exclus font-ils partie du groupe social ?

En effet, les sujets en situation de précarité financière ne font pas partie du groupe des « inclus », ils sont ainsi que les nomme comme les politiques d'insertion: des « exclus » du groupe social, (de par leur non appartenance au groupe des « inclus » c'est-à-dire à ceux qui ont un travail) et parce qu'ils dépendent des minima sociaux. Nous sommes en présence d'une dynamique, où du point de vue du sujet, le contrat narcissique qui le lie se trouve invalidé voire dénoncé.

Freud précise combien la notion d'échange est fondamentale pour les relations des hommes entre eux, et qu'on ne peut exiger de l'homme qu'il donne sans retour.

Un des buts de la civilisation est de susciter entre les hommes des identifications afin de mobiliser la plus : « grande quantité possible de libido inhibée quant au but sexuel, afin de renforcer le lien social par des relations amicales. » (ibidem, p. 61).

Freud marque ici l'importance du lien social et du phénomène d'identification entre les hommes comme liant de ce lien social. Il nous interroge sur le délitement du lien social dont on stigmatise trop souvent la population dite exclue, comme si, les autres, les inclus ne pouvaient pas être concernés par la question de l'autre et des autres.

En poursuivant sur la notion d'échange, Freud précise que, la civilisation impose à l'homme des sacrifices touchant à l'agressivité et à la sexualité, c'est pourquoi :

*« L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité. »*⁶

⁵

Freud S., Malaise dans la civilisation, p. 37

Freud constate que la civilisation laisse subsister de grandes souffrances et que la misère psychologique du peuple est pour lui un danger quand :

« Quand le lien social est créé principalement par l'identification des membres d'une société les uns aux autres, alors que certaines personnalités à tempérament de chefs ne parviennent pas, d'autres part, à jouer ce rôle important qui doit leur revenir dans la formation d'une masse. »⁷.

Freud dans ce texte reste sur une note pessimiste et interrogative sur l'évolution de la civilisation et sur la capacité des hommes à dominer les pulsions d'agression et d'auto-destruction.

L'avenir d'une illusion

La religion est pour Freud au fondement de la civilisation et du renoncement pulsionnel exigé par la culture. Comment comprendre que dans nos sociétés modernes la force de cette « illusion » persiste ? Telle est la question posée dans l'avenir d'une illusion

L'idée princeps de ce texte est donc la dénonciation de l'illusion religieuse illustrée par cette phrase :

« L'homme de croyance et de piété est éminemment protégé contre le danger de certaines affections névrotiques ; l'adoption de la névrose universelle le dispense de la tâche de former une névrose personnelle. »⁸

C'est « cette part la plus significative de l'inventaire psychique d'une culture » c'est-à-dire les représentations religieuses que Freud va analyser, en espérant fortement que la science n'est pas une illusion.

Par ailleurs, Freud aborde des thématiques que nous retrouverons dans: « Malaise dans la civilisation, » concernant la culture et le renoncement pulsionnel nécessaire des hommes :

« Toute culture doit nécessairement s'édifier sur la contrainte et sur le renoncement pulsionnel. »⁹

Il aiguise son propos concernant les écueils d'une culture considérant que les opprimés peuvent développer une « hostilité intense à l'encontre de la culture » à partir du moment où ils n'auront qu'une participation minime aux biens.

Freud poursuit son analyse en signifiant :

⁶ Freud S., ibidem, p. 69

⁷ Freud S, Malaise dans la civilisation, p. 70

⁸ Freud, l'avenir d'une illusion, p. 45

⁹ Freud S, L'avenir d'une illusion, p 70

« Il va sans dire qu'une culture qui laisse insatisfaits un si grand nombre de participants et les pousse à la révolte n'a aucune chance de se maintenir durablement et ne le mérite pas non plus. »¹⁰

Freud se positionne clairement sur les injustices créées par la culture, et sur les conséquences qu'elle produit sur les plus démunis. Ces conséquences dont parle Freud, nous les constatons aujourd'hui par le nombre de personnes percevant les minima sociaux et les conséquences psychiques liées à cette pauvreté qui sont : une souffrance psychique où les sentiments de honte et de culpabilité, se côtoient dans un non rapport d'échange avec les autres.

Il stipule que la satisfaction narcissique provenant de l'idéal culturel apaise l'hostilité à la culture des classes privilégiées ainsi que des opprimés par le sentiment d'appartenance qu'ils ont à participer de cet idéal.

Totem et tabou

Le mythe originaire de « Totem et Tabou » pose la question de la naissance de l'humanité dans ses interdits fondateurs.

Après avoir défini les notions et les fonctions du totem et du tabou en s'appuyant sur des recherches abondantes, Freud offre au lecteur les explications psychanalytiques de ces deux notions. C'est à partir de la figure du père originaire, que se fondent les deux interdits majeurs : interdit de l'inceste, prohibition du meurtre, interdits formant le socle des lois socialisantes :

« Si l'animal totémique n'est autre que le père, nous obtenons en effet ceci : les deux commandements capitaux du totémisme, les deux prescriptions tabou qui en forment comme le noyau, à savoir la prohibition de tuer le totem et celle d'épouser une femme appartenant au même totem, coïncident, quant à leur contenu, avec les deux crimes d'œdipe, qui a tué son père et épousé sa mère. »¹¹

L'introjection de cette fonction interdictrice introduit le sujet à la loi symbolique, comme elle permet au groupe social de se constituer.

Pour expliciter ce qui a trait aux éléments constitutifs de ce groupe social, c'est-à-dire aux liens instituant les hommes entre eux, Freud instaure le mythe scientifique de la horde primitive :

¹⁰ Freud S, ibidem, p12

¹¹ Freud, Totem et Tabou, p. 199

« Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entrepreneurs et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire. »¹²

Freud souligne l'aspect sacrificiel sur lequel repose la société, aspect sacrificiel nécessaire pour que ce crime constitutif du sentiment de faute, devienne organisateur des structures sociales, mais il n'interroge pas le lien des hommes avec ces mêmes structures sociales.

Voilà en quoi nous pourrions dire que les sujets au Rmi sont confrontés au totem argent. En effet, nous assistons de nos jours à une double régression : une mutation économique et une régression des liens sociaux qui instituent les hommes entre eux. Par mutation économique nous entendons la valeur qu'a pris l'argent dans l'économie de marché où il en est devenu le totem. Le but des échanges économiques mondiaux est de faire le maximum de bénéfices à n'importe quel prix. De fait, les liens qui instituent les hommes dans les entreprises sont « détruits » par cette spéculation financière.

Freud à partir du meurtre du père institue une rupture :

« Les tendances fraternelles sociales exerceront pendant longtemps une profonde influence sur le développement de la société. Elles s'exprimeront par la sanctification du sang en commun, par l'affermissement de la solidarité entre toutes les vies dont se compose un clan. En se garantissant ainsi réciproquement la vie, les frères s'engagent à ne jamais se traiter les uns les autres comme ils ont tous traité le père. »¹³

La fraternité des membres du groupe permet le lien social garanti de solidarité. Si nous sommes en accord avec Freud sur le mythe du père originaire et les deux interdits majeurs constitutifs de la société, nous avons par contre de nos jours de la difficulté à adhérer à la conception du clan fraternel, et de la solidarité entre les membres du clan.

Psychologie des foules et Analyse du Moi

Freud stipule qu'il n'y a pas d'opposition stricte entre la psychologie individuelle et la psychologie des foules.

Dans cet ouvrage il considère que :

¹² Freud S, ibidem, p. 212

¹³ Freud S, ibidem, p. 218

« La psychologie des foules traite donc de l'homme isolé, en tant que membre d'une lignée, d'un peuple, d'une caste, d'une classe, d'une institution ou en tant que partie d'un agrégat humain qui s'organise en foule pour un temps donné, dans un but déterminé. »¹⁴

Il marque ici les prémices de ce qui sera développé dans l'analyse institutionnelle, familiale et groupale.

Sa question princeps est d'explicitier les processus inhérents à la transformation psychique du sujet dans la foule. Pour cela, il va s'appuyer sur l'analyse de deux foules instituées : L'église et l'armée. Il nous enseigne que, dans ces deux foules, le sujet est lié libidinalement au meneur ainsi qu'aux autres individus appartenant à ces foules. Il y a une identification entre les membres de la foule, identification qui repose sur « une communauté affective » qui est le lien au meneur, qui :

« Ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns les autres. »¹⁵

Freud nous parle ici d'échange, d'un échange d'une instance psychique contre un objet, objet incarné par la figure du meneur.

Il revient dans ce texte sur la notion de sentiment social qu'il avait déjà abordé dans « Totem et Tabou » en le faisant reposer sur le retournement d'un lien hostile « en un lien à caractère positif », retournement qui s'effectue grâce au « lien collectif de tendresse avec une personne située en dehors de la foule. » (p.187) Il poursuit sur l'exigence d'égalité qui n'est possible qu'à deux conditions : que les égaux puissent s'identifier entre eux parce qu'un seul être est supérieur à tous. Freud étaye sa position en parlant d'un amour égal du meneur pour les membres de la foule. Il se situe ici sur un plan libidinal, en d'autres termes, l'exigence d'égalité est basée sur le lien libidinal.

Dans son analyse, Freud nous fait part d'une intuition qui sera par la suite développée par d'autres auteurs plus contemporains quand il énonce :

« Chaque individu pris isolément est une partie constitutive de différentes foules, lié par identification de différents côtés, et a édifié son idéal du moi selon les modèles les plus divers. Chaque individu pris isolément participe donc de plusieurs âmes des foules, âme de sa race, de sa classe, de sa communauté de foi, de son Etat, etc. , et peut par surcroît accéder à une parcelle d'autonomie et d'originalité. »¹⁶

¹⁴ Freud S, ibidem, p. 124

¹⁵ Freud S, ibidem, p.181

¹⁶ Freud S, ibidem, p. 198

Il énonce ainsi l'appartenance des sujets à différents groupes et l'originalité de chaque sujet dans la constitution de son individualité, ainsi que les influences nécessaires à l'élaboration de l'idéal du moi.

Moïse et la religion monothéiste

Dans « Moïse et la religion monothéiste », Freud entreprend de revisiter la vie de l'homme Moïse. Il émet l'hypothèse que Moïse ne fut pas un juif, mais un égyptien, hypothèse appuyée par Freud sur la circoncision, pratique présente en Egypte ancienne, que Moïse donna à son peuple : les juifs. Notre propos n'est pas d'examiner la valeur de cette hypothèse, mais de se saisir de la démarche freudienne à travers cet ouvrage : le meurtre du père dans la constitution de la religion monothéiste, ainsi que le statut du père en constitue la trame.

Freud, reprend le contenu de « Totem et Tabou » : meurtre du père de la horde primitive par les fils, incorporation du père en tant que tentative d'identification avec lui, instauration du tabou de l'inceste, obligation de l'exogamie et mise en place d'un substitut du père dans le totem. Après ce que Freud nomme le retour du refoulé au sens « de quelque chose de passé, de disparu, de dépassé dans la vie des peuples », le père redevient le chef de famille, le totem cède la place au dieu et l'idée d'un dieu unique se met en place peu à peu, d'un dieu tout puissant : « la souveraineté du père de la horde primitive se trouva rétablie, et les affects qui le concernaient purent être répétés ». Ainsi naquit le monothéisme.

Freud poursuit sur la nécessité pour l'enfant de porter le nom du père et de l'importance de la paternité par rapport à la maternité, même si celle-ci n'est pas prouvée par les sens. Le statut du père revêt pour Freud une importance certaine, statut que M. Moscovici résume dans la préface du livre :

« Statut étrange des pères, d'être non seulement non divins, non seulement non certifiés par le témoignage sensoriel, mais encore d'être désignés comme pères par une opération de pensée des fils, par leur geste d'acceptation du nom ; d'être, en outre, à la fois des fils et des pères, et plus secrètement sans doute, d'avoir à se reconnaître fils (d'un père) afin de pouvoir devenir « pères » à leur tour. »¹⁷

Dans cet ouvrage, Freud nous parle longuement de la religion du père : la religion des juifs et de la religion du fils : le christianisme et analyse ce qui les différencie.

¹⁷ Freud S, Moïse et la religion monothéiste, p. 34

Au-delà de ce qui vient d'être écrit, il apparaît que ce dernier grand ouvrage freudien est une recherche des causes de l'antisémitisme et de la propre judaïté de Freud ainsi qu'une recherche sur la transmission. En effet, Freud saute le pas et affirme que :

*« L'héritage archaïque de l'homme n'englobe pas seulement des dispositions mais aussi des contenus, des traces mnésiques relatives au vécu de générations antérieures »*¹⁸

Il poursuit en avouant qu'il n'avait pas vraiment jusqu'à présent pris en compte :

*« L'hérédité de traces mnésiques relatives à ce qui a été vécu par des ancêtres. »*¹⁹

La prise en compte de cette notion lui permettra de faire le lien entre l'individu isolé et la société, c'est à dire entre la psychologie individuelle et la psychologie des masses.

Cette double liaison freudienne de la trace transgénérationnelle, et du sujet singulier en prise avec le collectif nous permet d'associer avec la pensée de C. Castoriadis, qui va, d'une certaine manière développer le lien entre le sujet singulier et l'institution sociale :

*« Il est impossible de méconnaître que l'individu social ne pousse pas comme une plante, mais est créé-fabriquée par la société, et cela toujours moyennant une rupture violente de ce que sont l'état premier de la psyché et ses exigences. Et de cela, toujours une institution sociale, sous une forme ou une autre, aura la charge. »*²⁰

A travers l'analyse de ces ouvrages nous constatons que la notion d'échange en est le liant : interdits fondateurs de l'organisation sociale, processus identificatoires nécessaires à la vie en communauté, renoncement aux visées pulsionnelles, sont « les conditions » pour que l'échange puisse exister dans le groupe social.

Il s'agit de l'échange nécessaire d'un renoncement pulsionnel au profit d'un moins de souffrance pour chacun des membres de la communauté.

Nous remarquons aujourd'hui que dans notre société les cadres érigés s'effondrent du lien social et porteurs des interdits fondamentaux, ainsi que de la protection nécessaire liée aux besoins humains des hommes ne remplissent pas toujours leurs fonctions.

En effet, nous sommes confrontés à l'heure actuelle à un en plus de souffrance et l'inégalité des hommes entre eux persiste toujours.

Nous constatons aussi que dans la formation du groupe et des règles qui le constitue ainsi que de la place de chacun, la souffrance s'y engouffre et laisse de côté certains membres du groupe.

¹⁸ Freud S, ibidem, p.195

¹⁹ Freud S, ibidem, p.195

²⁰ Castoriadis C., L'institution imaginaire de la société, p. 453

Renoncer pour être c'est-à-dire : échanger afin de se situer parmi les autres, cela est une difficile épreuve pour la majorité des sujets car le gain lié au renoncement semble absent.

Les ratés du don de la pulsionnalité du sujet pour être dans l'échange montre l'afonctionnalité de cet échange.

Le rôle du père, ainsi que la fonction tiers qui lui est afférente paraissent défailants comme le montre de nos jours la difficile acceptation de la loi pour les membres de la communauté où l'établissement du lien qui les unit porte le visage de l'intrus ; c'est à dire qu'il laisse apparaître la difficile acceptation de l'autre.

Interdits fondateurs de l'organisation sociale, processus identificatoires nécessaires à la vie en communauté, renoncement aux visées pulsionnelles, sont « les conditions » que Freud a développé dans les ouvrages pré cités pour que l'échange puisse exister dans le groupe social.

B- La pauvreté et ses conséquences psychiques

La thématique principale qui se dégage dans différents ouvrages est la notion d'exclusion. Elle suscite l'intérêt de nombreux auteurs dans différentes disciplines, elle participe aussi à l'intitulé d'un certain nombre d'ouvrages collectifs et de colloques.

De fait, elle se décline sur différents modes, de l'exclusion liée à la pauvreté, au racisme, au handicap, à la maladie, embrassant par cet unique mot des modes d'être au monde multiforme.

Pourquoi il y a t-il eu un tel engouement, ou une telle exclusive d'un mot depuis ces dernières années ?

Nous laisserons cette question ouverte. Par contre nous allons dégager à travers des auteurs de référence des définitions concernant l'exclusion liée à la pauvreté.

Pour J.B de Foucault, cité par J. Perret dans son article : « la psychiatrie interpellée », l'exclusion :

« Constitue un phénomène nouveau dans nos sociétés et ne peut être assimilée ni à la pauvreté ni à l'exploitation. Il y a des sociétés pauvres qui ne sont pas des sociétés excluant car elles ont conservé des liens sociaux forts. Quant à ce qui différencie l'exploitation de l'exclusion, c'est l'absence

de rapport social : l'exclu ne se situe plus dans un rapport d'échange avec autrui, il est seul, sans droits sur autrui parce qu'il ne se représente plus d'utilité pour lui. »²¹

E. Piel souligne que, devant la mise en place d'une économie mondiale qui jette de plus en plus de personnes dans la précarité de l'emploi, nous assistons à des phénomènes de surendettement, à l'apparition de miséreux dans les centres des villes et à l'augmentation des familles monoparentales. Devant cette paupérisation de plus en plus grande de personnes, apparaissent des conséquences sociales importantes dont en particulier une nouvelle souffrance psychique où se mêlent honte, culpabilité, perte des repères spatio-temporels, phénomènes addictifs.

Peu d'auteurs ont souligné l'exclusion liée à la pauvreté, c'est à dire liée au non-rapport d'échange du sujet avec les autres pour sa survie physique, si ce n'est à travers l'institution sociale. En effet, les questionnements se sont surtout portés sur ce que signifiait l'exclusion, sur les processus inhérents à l'exclusion, sur la différence entre l'exclusion et d'autres formes de processus sociaux, comme la marginalité par exemple ou sur ce qu'induisait l'exclusion sur le plan psychique et physique.

Sous la plume de H.Chafai-Salhi, nous pouvons lire :

« Qu'est-ce que cette masse d'exclus dont on ne sait par qui ou par quoi et de quoi ils sont exclus ? Est-ce une catégorie ? Une sorte de nouvelle classe sociale ? Classe sociale aux contours incertains. Le fait est que, sans former une classe sociale, cette exclusion renvoie à tous les non-dits de ce que l'on appelait autrefois les pauvres, avec la dangerosité implicite qui s'y attache. »²²

Le mot pauvre apparaît, comme un mot d'autrefois, renvoyant à un temps passé, où la personne qui avait peu ou pas de moyens de subsistance était considérée par la société comme étant pauvre. Quid aujourd'hui de ce terme, au profit d'une notion, que nous considérons, comme une notion fourre tout, quand celle-ci est utilisée pour expliciter tous les phénomènes sociaux qui se construisent autour de l'exclusion.

Comme le souligne fort à propos M. Xiberras, peut-on sous une même catégorie réunir les différents processus d'exclusion :

« A savoir les processus d'exclusion par représentation stigmatisante, par déni ou par méconnaissance, par angoisse collective ou haine atavique, les pratiques sociales d'hostilité, de rejet

²¹ Perret J, Déqualification sociale et psychopathologie, Actes du colloque du Vinatier Lyon, p.120

²² Chafai- Salhi H, Exclusion et psychiatrie p. 40

voire de conflit. Les populations restées au-dehors, à la marge, et celles exclues au-dedans (ghettos, réclusion.). »²³

Plus loin, elle précise sa pensée, en considérant que :

« Tout se passe comme si l'exclusion permettait de regrouper différentes énigmes, formant à son tour une catégorie globale paradoxale. »²⁴

Elle considère que l'emploi du terme exclusion nécessite de tenir compte de l'échange à rétablir, à partir du point de vue de l'exclu et de celui de la société, car la vraie question est de savoir de quoi l'individu est exclu.

En ce qui nous concerne, nous avons porté notre intérêt sur l'exclusion du sujet hors de l'échange marchand, hors de la sphère économique et donc en rupture du lien économique, rupture qui a abouti pour certains à un lien avec l'institution sociale dans le cadre de l'allocation minimum. De fait, nous rejoignons la pensée de R.Castel qui signifie que la parole sur l'exclusion :

« Conduit à autonomiser des situations-limites qui ne prennent sens que lorsqu'elles sont restituées dans des processus. Les « exclus » sont à l'aboutissement de trajectoires, et de trajectoires différentes. On ne naît pas exclu, on le devient. »²⁵

Nous allons pour terminer, serrer notre propos, sur les conséquences psychiques liées à la pauvreté, en précisant qu'il ne s'agit pas pour nous d'être dans une démarche de stigmatisation qui consisterait à étudier les conséquences liées à la pauvreté en tant que telle, mais d'analyser les processus psychiques que certains sujets ont mis en place dans le lien à l'autre, et à soi même du fait même d'un en dehors du circuit d'échange économique. Autrement dit, nous précisons que la pauvreté n'est pas en soi pathologique, ni sujette à des symptômes précis, c'est toujours dans le lien intrapsychique et intersubjectif à partir de l'état institué qu'elle trouve peu à peu à s'y loger dans ses conséquences.

Pour V. De Gaulejac, le sentiment de honte est vécu par les individus qui sont pauvres. Il définit la honte, comme un sentiment qui s'origine dans le rapport à l'autre et au monde avant de devenir un sentiment interne. Il y a donc une primauté de la genèse sociale de la honte. La honte est le produit d'un « double mouvement, social et psychique », elle est la conséquence :

« D'une humiliation soit dans une situation « personnelle » (être surpris dans une position « honteuse »), soit dans l'assimilation invalidante à son groupe d'appartenance (famille, race, groupe

²³ Xiberras M., Les théories de l'exclusion, p.21

²⁴ Xiberras M, ibidem, p. 21

²⁵ Castel R, Cadrer l'exclusion in l'exclusion, définir pour en finir, p.37

ethnique, classe sociale...) Dans les deux cas, l'impulsion est externe. Survient alors un « mouvement » psychique par lequel la honte est intériorisée. L'humiliation, le mépris, l'invalidation dont l'individu et l'objet, produisent une réaction psychique, une trace qui persiste alors même que l'humiliation a cessé et n'a plus de raison d'être. »²⁶

Il poursuit en stipulant que le sujet a le sentiment d'être nul, de ne plus rien valoir du fait du renvoi par autrui d'une image du moi du sujet négative. Pour les pauvres, la honte issue du fait d'être pauvre, les :

« Place dans une contradiction qui détruit leur identité sociale : il leur faut être différents de ce qu'ils sont, c'est à dire différents de ceux dont ils sont issus, de ceux qui sont comme eux, du groupe auquel ils appartiennent.... la honte isole, elle ne peut être partagée. Au contraire, elle pousse à se distinguer de ceux qui portent la marque de l'échec, à rejeter à son tour les autres, à les mépriser pour s'en dégager : échapper à la pauvreté, c'est pouvoir sortir de son groupe d'appartenance et être amené à haïr ceux qui partagent cette condition. »²⁷

J. Furtos, parle aussi du sentiment de honte en s'appuyant sur « la triade de l'exclusion » décrite par J. Maisondieu : « honte, inhibition affective et cognitive, découragement. » Cette triade aboutit à « une abolition de la demande », qui a pour conséquence la disparition de l'autre :

« C'est à dire du lien social, ce qui renforce l'engrenage de l'exclusion et signe l'entrée dans une spirale infernale : plus je vais mal, moins je suis demande, et moins je demande, plus je suis exclu. »²⁸

Pour M. Sassolas, il y a une souffrance psychique particulière de l'exclusion, qui est :

« Dans sa nature toujours la même. La répétition des échecs induit une perte de l'estime de soi, un intense vécu de déception par soi-même et par les autres... l'échec social confronte celui qui le vit au constat de sa propre impuissance à se préserver de la douleur, de la perte, du malheur. Cette souffrance-là est de nature narcissique. Elle a souvent pour conséquence une véritable sidération des capacités du moi, comme c'est volontiers le cas dans les situations traumatiques. La capacité de penser, d'éprouver, de fantasmer, est alors défensivement gelée. »²⁹

Cet auteur précise qu'il n'y a pas de pathologie psychique intrinsèque au traumatisme psychique de l'échec et de l'exclusion. En d'autres termes, les processus réactionnels au traumatisme de l'échec pré-cités, n'ont pas « forcément leur origine dans des conflits

²⁶ De Gaulejac V, Honte et pauvreté, Déqualification sociale et psychopathologie, p.127

²⁷ De Gaulejac V, ibidem, p.133

²⁸ Furtos J., Problèmes d'identité et partenariat dans le champ de la précarité sociale, in Exclusion et psychiatrie, p. 81

²⁹ Sassolas M, Comment soigner la souffrance psychique née de l'exclusion in Dire l'exclusion, p.34

infantiles, et doivent parfois être mis en relation non avec le passé, mais avec le présent du patient. » (p.35 ibidem)

E. Piel, rejoint les auteurs qui viennent d'être cités, en parlant :

« D'une nouvelle souffrance psychique, non décrite dans les manuels médicaux, où se mêlent la culpabilité, la honte, le désespoir, l'abandon, la perte des repères spatio-temporels, la toxicomanie... Les professionnels de la psychiatrie ne sont pas formés pour y répondre et même la comprendre et, bien souvent, ils ne savent pas décoder l'expression surprenante de la souffrance et des demandes de soin. Ce constat impose de repenser d'urgence une grande partie de la formation des médecins et des infirmiers spécialisés en psychiatrie ainsi que les pratiques sectorielles, inadaptées face à ces nouveaux besoins. »³⁰

Nous avons surtout fait référence à des auteurs qui ont traité de la souffrance psychique "des exclus."

L'analyse sociologique de Michel Messu ouvre le débat car il considère :

« Que la pauvreté en effet ne peut pas être au premier chef un thème sociologique. Le thème sociologique par excellence, ici, est bien celui de la stratification sociale, de la distribution des rôles et des places dans la société, partant, des modalités de production et de reproduction de ces différences. C'est donc en considérant l'éventail de la distribution des places et des rôles sociaux que le sociologue est amené à traiter de cette place singulière qui sera occupée par celui qu'il qualifiera de "pauvre". De ce point de vue, la sociologie de la pauvreté n'est que l'appellation d'un moment de la description de l'ordre ou de l'organisation de la société. Ou encore, si l'on adopte un autre point de vue plus dynamique, de la description des processus de distribution des positions sociales. »³¹

Pour cet auteur, la métaphore de l'exclusion s'apparente à ce que :

"Gaston Bachelard appelait « des pauvres mots. » Extensions abusives des images familières, ils prétendent opérer comme concepts scientifiques et font grand tort à l'analyse."³²

Citer la pensée de cet auteur nous est apparu signifiant pour ne pas oublier comme le souligne fort à propos Robert Rochefort dans la préface de l'ouvrage de cet auteur que :

"La société s'économise finalement la véritable interrogation sur elle-même qui ne situe pas sur le sort qu'elle réserve aux différentes personnes qui la composent, mais plus essentiellement sur les ressorts qui la fondent. En adoptant cette approche, on comprend alors plus aisément que les concepts de "nouvelle pauvreté" ou d'exclusion sont purement tautologiques, qu'ils établissent une partition duale ex ante entre les "in" et les "out", entre ceux qui sont au-dessus du seuil de vie décente et ceux qui au

³⁰ Piel E., Psychiatrie et exclusion : un problème de santé publique in Exclusion et psychiatrie, p. 25

³¹ Messu M, La pauvreté cachée, p.17

³² Messu M, ibidem, p. 97

*contraire sont en dessous, ce que finalement on retrouve ex post en déclarant alors que l'on a mis à jour la fracture sociale fondamentale."*³³

Cette analyse stipule qu'exclusion, comme insertion sont des "pauvres mots", car ils ne tendent à considérer que l'aspect segmentiel d'une population et non l'inclusion de celle-ci dans un tout social.

Une question s'impose : peut-on poser l'analyse que nous venons de faire dans les mêmes termes vis-à-vis du thème que nous traitons c'est à dire ce qui se joue entre le sujet et l'institution sociale à travers l'argent ?

Une première réponse considère que traiter du psychisme, c'est traiter du sujet singulier ; néanmoins traiter du psychisme à travers l'échange entre le sujet pauvre et l'institution sociale, c'est aussi s'avancer sur un terrain qui pose la vision d'une société sur elle-même à un moment donné.

C'est pourquoi, nous avons traité de l'échange, (c'est-à-dire du contenu psychique de la chose échangée et non des processus d'exclusion) et de ses conséquences sur les sujets.

A partir de ce qui vient d'être dit, sur les différents apports théoriques de Freud et de ses successeurs sur les champs cliniques précités, nous pouvons extraire une idée princeps, idée qui cimente toutes ces recherches, et qui correspond à la notion d'échange. En effet, le principe de l'échange est récurrent, il participe dans le lien institué par le sujet avec l'institution, les formations collectives et les groupes d'appartenance afférents, ainsi qu'à l'échange entre les pauvres et la société.

A la question de savoir ce qui s'échange et de quel type d'échange s'agit-il, nous pourrions répondre qu'il s'échange en tout état de cause de la matière psychique, prise sous le primat du pulsionnel ou des identifications projectives, de l'idéal du moi ou du narcissisme ; le sujet échange avec l'autre, l'autre de l'Autre, avec lui-même ou dans le refus de cet échange.

En tout état de cause, il y a des particularités de l'échange, nous traiterons de celle qui est le but de notre recherche, c'est à dire de l'échange entre le sujet pauvre et l'institution sociale.

C- L'argent

La genèse de la monnaie dans le groupe social

La monnaie est apparue en Asie Mineure occidentale au début du V^e siècle avant JC ; le royaume de Lydie était la puissance dominante, et avait à sa tête le roi Alyattés, père de Crésus.

Jusqu'à cette date les hommes utilisaient différents moyens d'évaluation et d'échange : lingots de métal brut, objets métalliques, animaux, grains de céréales. Ce qui caractérise tous ces moyens d'échange est le caractère impersonnel, anonyme, c'est-à-dire qu'aucun des lingots ou objets métalliques ne portait une marque d'origine.

La question que pose G. Le Rider, dans son ouvrage « La naissance de la monnaie », est le pourquoi de l'abandon de la monnaie anonyme, qui était souvent faite de morceaux de métal irréguliers au profit de la monnaie signée et frappée ? Pour cet auteur, la raison principale est le profit fiscal recherché par l'état. En effet, la frappe de la monnaie apportait à l'état plusieurs types de profits fiscaux :

« Au moment de la mise en circulation des espèces, la valeur nominale fixée par l'état à la monnaie était en général supérieure à la valeur intrinsèque. »

« Quand l'Etat décidait que seul son numéraire avait cours sur son territoire, ce qui paraît avoir été une situation fréquente, les marchands qui arrivaient avec de la monnaie étrangère devaient l'échanger contre des espèces locales. Ils payaient une taxe au change, qui apportait une recette à l'état. »

« L'Etat pouvait en outre, à l'intérieur de ses frontières, se livrer à des manipulations monétaires qui lui procuraient, dans une conjoncture difficile, les ressources dont il avait besoin. »³⁴

Pour pouvoir tirer profit de la monnaie, l'Etat devait donc être le détenteur de la monnaie, en y apposant sa marque de propriété ; la monnaie a pris alors un nouveau statut, elle était devenue le fait de la puissance étatique. Une autre raison de l'établissement de l'institution monétaire « est un des aspects de la régulation des structures internes de la société de l'époque. » Cette analyse se fonde sur la parenté sémantique qui existe en Grèce entre nomos la loi, et nomisma la monnaie. C'est pourquoi, deux aspects sont à prendre en compte dans la création de la monnaie frappée, le profit fiscal fait par l'Etat et la diffusion d'un message

politique, car en imprimant son emblème sur des pièces de monnaie, la puissance souveraine affirmait sa puissance et son statut politique.

G. Le Rider cite O. Picard pour qui :

*« Seul peut frapper monnaie un groupe social qui a la faculté de promulguer ses lois, qui est ce que les Grecs appelaient autonomos. »*³⁵

Le lien entre autonomie et monnaie ne fait sans aucun doute selon Le Rider.

A travers, cette genèse de la monnaie signée, nous constatons le lien étroit entre loi et monnaie, c'est à dire que l'apparition de la nomination de l'objet monnaie est articulée à la loi sociale, comme l'argent est pour le sujet en lien d'équivalence symbolique avec ce qui fait tiers.

Cette concordance des fonctions de la monnaie signée, par rapport au groupe social et au sujet, laisse augurer le devenir des ratés du processus transformationnel dans le cadre de l'équivalence symbolique de l'objet argent. Le développement de notre recherche nous permettra d'entendre ces ratés et de leur donner sens quand nous traiterons de la valeur psychique qu'a l'argent pour certains sujets dans le chapitre : mise en travail de nos hypothèses.

La fonction de la monnaie sur le plan économique

Selon J-M. Servet, B. Courbis, et E. Froment, deux fonctions sont essentielles concernant la monnaie : le compte et le paiement. Nous allons développer ces deux fonctions, dans le but de cerner à minima la vision économiste, en précisant que notre propos n'est pas d'embrasser les différentes théories existantes, mais d'aller extraire ce qui est en lien avec notre travail.

La fonction de paiement :

L'usage monétaire est né avec l'apparition progressive de l'humanité. La notion de troc qui prévaut, comme étant à l'origine des échanges, appartient plus à une représentation atrophiée qu'à la réalité. En effet, dans les sociétés dites primitives :

« Des produits ont circulé à grandes distances depuis des temps très anciens....En règle générale chaque société primitive produit intentionnellement en vue de l'échange une marchandise privilégiée (haches de pierre pour les uns, barres de sel ici, poteries là, capes d'écorces pour d'autres, etc.) qui

devient le moyen de paiement des productions des divers groupes... Des communautés se sont spécialisées dans la fonction d' « intermédiaire des échanges » des marchandises privilégiées et parcourent pour ce faire des dizaines voire des centaines de kilomètres. Ces réalités sont à mille lieux des illusions sur les embarras du troc. »³⁶

Les auteurs précisent qu'il n'existait pas, à l'époque, d'instruments monétaires marchands qui avaient pour fonction d'être un « intermédiaire des échanges », mais les marchandises étaient dans ces relations, réciproquement moyens de paiement les unes des autres, et cela correspondait à un certain développement de la fonction de paiement.

Nous sommes d'accord avec cette approche qui privilégie la fonction et non l'objet qui sert à l'échange car elle interroge les représentations sociales du troc avec, en arrière fond, une sorte d'idéalisation des sociétés primitives, et aussi parce que cette approche nous interroge dans la théorie psychanalytique sur la primauté de l'objet fèces et ses équivalences symboliques par rapport à la fonction même de l'échange.

Ces mêmes auteurs, différencient le paiement de l'échange. En effet, l'échange est une situation : « dans laquelle bien ou prestation de services s'équilibrent par un transfert réciproque jugé suffisant pour que le bien soit remis ou le service rendu ... peu importe l'instrument pourvu qu'il agrée aux parties. »³⁷

C'est pourquoi, d'autres éléments que la monnaie, comme la reconnaissance de dette ou de change permettent la réalisation d'un échange.

Le paiement est :

« Un échange d'une qualité supérieure car il est plus qu'un simple transfert réciproque et peut se définir comme une compensation mettant fin à toute discussion.

Il est révélateur de rapprocher les origines du mot payer, financer et acquitter.

En effet, le mot Paier, du latin pax (paix) et pacare (pacifier, apaiser), signifie originellement se réconcilier, satisfaire, littéralement, apaiser son créancier. Le mot finance, synonyme de paiement ou de rançon au XIII^e siècle, vient du latin, régler un différent, généralement par remise d'argent.

S'acquitter signifie littéralement se rendre quitte, libre, de quietus (tranquille). »³⁸

Cette distinction entre paiement et échange permet de dire que le paiement est l'acte qui apaise, car il équilibre la relation, alors que dans l'échange le transfert de la contrepartie

³⁶ Servet JM., Courbis B., Froment E., Monnaie métallique et monnaie bancaire, p. 8

³⁷ Servet JM., Courbis B., Froment E., ibidem, p. 9

³⁸ Servet JM, Courbis B, Froment E, ibidem, p.9

n'achève pas nécessairement la relation ; la monnaie est l'instrument qui permet de conclure la relation, c'est à dire de ne plus avoir de créance, elle pacifie ainsi la relation.

La fonction de compte

L'unité de compte souligne la : « possibilité de comparaison et de confrontation de bien et de services » elle est à différencier de la mesure de la valeur qui suppose « l'énoncé d'une théorie de la valeur et son articulation avec la théorie de la monnaie » ; énoncé qui :

« Contraint à concevoir l'instrument comme ayant une valeur, stable si possible, afin que la valeur soit correctement assurée. » 39

La mesure de la valeur fait que la monnaie a : « un rôle de révélateur d'une valeur pré-existante », l'unité de compte en fait « un instrument indispensable du processus de socialisation. »

Nous avons tenu à situer cette différenciation, pour mettre en exergue la notion de valeur sur le plan économique, pour souligner les effets de collusion possible entre la valeur pré-existante sur le plan économique, et la valeur économique sur le plan topique et dynamique accordé par le sujet à l'argent.

D'un point de vue psychodynamique

Pour poursuivre sur la notion de la valeur, l'argent est cet équivalent général des marchandises, c'est à dire qu'il opère économiquement comme l'équivalent général de la valeur d'échange des marchandises. L'argent est donc, comme le souligne E.Enriquez, cet opérateur de transformation qui peut changer tous les désirs en besoins. Par contre nous pensons que quand cet opérateur de transformation ne fonctionne pas, l'argent n'est pas vécu comme tiers dans la transaction. L'argent est perçu par le sujet au Rmi, dans un rapport de besoin ou comme un vecteur de jouissance. De fait, l'argent ne peut être considéré que comme un objet extérieur qui apporte une satisfaction immédiate, et non comme un objet lié à l'échange où l'autre est vécu comme différent et différencié.

La notion d'équivalence renvoie au processus transformationnel, ce qui nous permet de dire que l'équivalence symbolique freudienne : fèces, cadeau, enfant, pénis, renvoie au processus

transformationnel de la représentation inconsciente du sujet ; comme l'équivalent général de la valeur des marchandises renvoie au processus transformationnel de l'objet échangé.

Dans les deux cas nous sommes confrontés à un processus transformationnel qui se joue sur des niveaux de pensées différents. En effet, d'un côté l'intrapsychique du sujet et ses élaborations successives du lien à l'autre, et d'un autre côté les valeurs culturelles d'une société et ses appropriations successives.

Il y a-t-il un parallèle entre les deux formes de transformabilité auquel le sujet social est confronté, c'est à dire est-ce que nous pouvons mettre en lien une phylogenèse de l'échange à travers les modes de paiement, passage du troc à la monnaie et d'autre part avec la psychogenèse du sujet dans son mode d'échange c'est-à-dire aux différentes butées du processus transformationnel de la représentation inconsciente ?

Aujourd'hui, nous sommes passés de la monnaie échangée contre un objet, au chèque et à la carte bancaire qui représentent la valeur de l'argent échangé. Le symbole de l'argent est de plus en plus abstrait, dématérialisé. En d'autres termes, la valeur de l'argent échangé de par l'abstraction de plus en plus grande du symbole argent, est porteuse de potentialités de représentations inconscientes beaucoup plus variées selon l'histoire de chaque sujet. Cette abstraction de plus en plus grande n'ouvre-t-elle pas des possibilités transformationnelles de plus en plus élargies que l'équivalence freudienne traduit entre fèces et argent ?

Le parallèle est sur le plan théorique tentant mais cette tentative consisterait à ne prendre en compte que l'objet qui sert à l'échange et non la fonction. En d'autres termes, cette conception privilégierait l'objet argent et non les fonctions qu'il remplit, fonctions qui ne sont pas spécifiquement attribués à l'argent. Implicitement, la notion de la satisfaction hallucinatoire

du désir sous-tendrait cette vision, c'est-à-dire que la transformation de la valeur monnaie serait en lien avec la satisfaction hallucinatoire et ses conséquences qui consistent à se représenter l'autre en son absence et à introjecter les qualités de l'objet, mais ce serait faire fi des formes de la valeur de la marchandise qui sont en accordage avec le corps social.

Autrement dit, la marchandise a selon Marx, une valeur d'usage c'est à dire comme ce qui est utile car :

« Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou la consommation. Elles forment la matière de la richesse qu'elle que soit la forme sociale de cette richesse » et une valeur d'échange, c'est à dire comme ce qui « apparaît d'abord comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre, rapport qui change constamment

avec le temps et avec le lieu. La valeur d'échange semble donc quelque chose d'arbitraire et de purement relatif. »⁴⁰

Cette distinction des formes de la valeur de la marchandise rend la représentation de l'objet arbitraire selon qu'il a pour le sujet valeur d'usage ou valeur marchande.

L'argent dans les sciences sociales.

Dans "La philosophie de l'argent », G.Simmel met en évidence l'utilisation de l'argent avec divers aspects de l'évolution de la société: les relations avec le phénomène économique de l'échange, de la valeur, et aussi l'argent dans les séries téologiques, le style de vie, et l'équivalent monétaire des valeurs personnelles.

Nous allons porter notre attention sur ce qu'écrit G. Simmel à propos de la valeur de l'argent :

"Le rôle qui consiste à se tenir au-dessus de tous les produits particuliers, en tant qu'instance intermédiaire absolue, n'est rempli par l'argent que lorsque son monnayage l'a élevé au-delà du simple quantum de métal- sans parler des formes de monnaie plus proches de la nature. Cette abstraction du processus d'échange à partir des échanges réels, particuliers, et son incarnation dans une forme objective spéciale, ne peut intervenir que lorsque l'échange est devenu quelque chose d'autre qu'une affaire privée entre deux individus, totalement limitée par les actions et réactions individuelles de ceux-ci. ... Là dessus se fonde le noyau de vérité contenu dans la théorie selon laquelle tout argent n'est qu'une assignation sur la société; il apparaît comme une lettre de change sur laquelle le nom de l'intéressé n'est pas porté, ou bien sur laquelle le sceau de l'émetteur tient lieu d'acceptation. » ⁴¹

Cet auteur développe l'idée que l'argent en tant qu'objet de métal n'est objet d'échange qu'à partir du moment où il est tiers dans l'échange, tiers qui correspond à l'ensemble du corps social. Cette analyse nous évoque la fonction tiers qu'a l'argent dans l'inconscient du sujet, et dans l'échange avec l'autre. Ce parallèle entre la fonction sociale du tiers et le tiers de l'inconscient met en exergue les liens entre le social et le psychique, et ses confusions comme nous le verrons dans notre analyse où la fonction sociale du tiers est pour le sujet du côté de l'archaïque. Il n'est plus objet de pacification dans la relation d'échange, c'est-à-dire cette « instance intermédiaire absolue » dont parle Simmel qui permet que, la transaction entre deux individus, devienne un échange en tant que tel c'est-à-dire un échange où l'objet argent représente une valeur référente qui ne peut être remis en cause.

⁴⁰ Marx K., Le capital, p. 42

⁴¹ Simmel G., Philosophie de l'argent, p.194

A travers ces différents points de vue sur l'argent, sur ce qu'il représente dans l'échange, force est de constater qu'il est cet objet saturé de sens, et qu'il s'inscrit dans des registres psychiques particuliers selon l'histoire subjective du sujet. Toutefois, force est de constater aussi, qu'il est cet objet appréhendé dans sa radicalité même ou dans son aspect protéiforme ; en d'autres termes, c'est à partir des ratés de l'échange, du manque qu'il donne à voir qu'il nous est signifié une dimension de l'objet.

Cette approche de l'argent ne permet pas de le penser dans ses liens avec le manque de l'autre, et ne permet pas non plus de penser l'échange autrement que sur le modèle de la relation duelle qui sous-tend une conception de la relation d'objet singulière.

L'argent dans la psychanalyse

Pour traiter de ce thème nous allons nous appuyer, dans un premier temps, sur les propositions théoriques de Freud, pour ensuite consulter d'autres auteurs qui ont réfléchi sur cette question.

Freud dans son article de 1917, « Sur les transpositions de pulsions particulièrement dans l'érotisme anal » se questionne sur la manière dont se « répartissent les différentes possibilités qui décident du destin de l'érotisme anal » et pose comme point de départ de sa démonstration que :

« Dans les productions de l'inconscient - idées, fantasmes et symptômes - les concepts d'excrément (argent, cadeau), d'enfant et de pénis se séparent mal et s'échangent facilement entre eux. »⁴²

Quelques lignes plus loin, il précise qu'il transfère à tort, sur l'inconscient : « des désignations qui sont utilisées pour d'autres domaines de la vie psychique » et qu'il se laisse entraîner par l'avantage de la comparaison. Malgré ce bémol qu'il apporte à sa pensée, il fortifie sa position par l'aspect irrécusable du traitement de ces éléments par l'inconscient, dans l'équivalence des uns par rapport aux autres, et dans la substitution des uns par rapport aux autres.

Nous allons nous intéresser à ce qui est au cœur de notre travail, c'est à dire au lien entre l'excrément et l'argent.

Pour Freud :

« L'excrément est précisément le premier cadeau, une partie du corps du nourrisson dont il se sépare que sur l'injonction de la personne aimée et par quoi il lui manifeste sa tendresse même sans qu'elle le lui demande : car en règle générale, il ne salit pas les personnes étrangères. La défécation fournit à

l'enfant la première occasion de décider entre l'attitude narcissique et l'attitude d'amour d'objet. Ou bien il cède docilement l'excrément, il le « sacrifie » à l'amour ou bien il le retient pour la satisfaction auto-érotique et, plus tard, pour l'affirmation de sa propre volonté. Par cette dernière décision est constitué l'entêtement (obstination), qui naît donc d'une persistance narcissique dans l'érotisme anal. »⁴³

Freud signifie que le don d'une partie du corps de l'enfant est effectué par celui-ci sur injonction de la personne aimée, et dans le but de montrer sa tendresse.

La question que soulève ce point théorique est : qu'en est-il de la valeur accordée par la mère aux fèces, avant que celles-ci lui soient données ? Se pose ici la valeur de l'échange, et de ce qui est échangé.

Dans le cadre de la relation anale, nous constatons que cette relation est la première relation où il y a en jeu un « tiers » : l'enfant-l'excrément-la mère. La relation organique est le support à l'activité fantasmatique en terme d'équivalence symbolique d'une relation ternaire.

Comment la mère va constituer cet objet tiers dans l'échange, c'est à dire de quel contenu est faite cette demande ?

Dans cette transposition de la pulsion, nous remarquons que l'axe transformationnel lié au passage des fèces au cadeau présuppose une transformation psychique de l'objet dans son rapport d'échange avec l'autre ; Freud n'a pas développé cette transformation de l'objet dans l'échange et pose le don comme vecteur de l'échange.

En effet, la question qui se pose pour l'enfant est : ce que je vais te donner, vas-tu l'aimer, vas-tu accorder à cet objet la valeur que je lui accorde, c'est à dire une partie de moi pour que cela ait valeur de cadeau pour toi ?

Freud poursuit sur le lien avec l'argent, en notifiant que l'enfant ne connaît que l'argent qu'on lui donne, en d'autres termes, l'argent n'est pas le résultat d'un échange lié au travail, pas plus qu'il n'est l'objet d'un héritage. A partir de la prévalence de l'excrément comme premier cadeau, l'enfant :

« Transfère aisément son intérêt de cette matière à cette matière nouvelle qui dans la vie se présente à lui comme le cadeau le plus important. »⁴⁴

Nous constatons que la notion de don est paradigmatique dans l'analyse freudienne ; le don de l'enfant vers les adultes ainsi que le don des adultes vers l'enfant. Cette récurrence du don

⁴³ Freud S, ibidem, p.109

⁴⁴ Freud S, Ibidem, p.110

nous amène à poser la question de l'échange ainsi que de la valeur accordée au donateur ainsi qu'au donataire.

En effet, peut-on considérer que don et échange s'équivalent dans la relation intersubjective ? Dans quelle mesure la valeur accordée à l'objet donné intervient-elle comme variable dans cette relation ?

Nous mettrons ces questions en travail quand nous traiterons de la place de l'argent dans notre clinique.

Dans son analyse de l'homme aux loups, Freud relie l'argent à l'enfant, il nous fait part, dans la retranscription de la psychanalyse de cet homme que :

« Ainsi, par un détour passant par leur rapport commun au sens de « cadeau », l'argent peut en venir à avoir le sens d'enfant, et ainsi arriver à exprimer une satisfaction féminine (homosexuelle). ...Se trouvant un jour dans un sanatorium allemand avec sa sœur, il vit son père donner à celle-ci deux gros billets de banque. Il avait toujours, en imagination, suspecté les rapports de son père avec sa sœur ; sa jalousie alors s'éveilla ; dès qu'ils furent seuls, il se jeta sur sa sœur, et réclama avec une telle violence et de tels reproches sa part de l'argent que celle-ci en larmes lui lança le tout. Ce qui l'avait irrité, ce n'était pas seulement le cadeau d'argent en lui-même, mais bien plutôt le cadeau symbolique d'un enfant, la satisfaction sexuelle anale donnée par leur père. »⁴⁵

Le lien entre l'argent et l'enfant est envisagé dans un rapport direct. Il apparaît comme l'objet substitut de l'enfant, autrement dit l'équivalence symbolique argent et cadeau s'ouvre vers une proposition théorique où l'objet de la pulsion diffère car il renvoie au désir d'enfant. Cette proposition laisse supposer que l'analité ne serait plus à l'œuvre dans le lien à l'argent mais qu'il s'agirait plutôt de la génitalité.

Nous pensons, en lien avec la notion de la valeur accordé à l'objet dans l'échange, comme nous venons de le préciser précédemment, qu'il s'agit ici de la polysémie de l'objet argent qui est en cause, et non une opposition entre pulsion anale et pulsion génitale.

Dans l'analyse de notre clinique, nous essayerons de démontrer la polysémie de l'objet argent, objet protéiforme pour le psychisme.

Toujours dans ce même texte, Freud, donne une autre signification aux fèces en lien avec le complexe de castration :

« Le bol fécal, quand il excite au passage la muqueuse intestinale érogène, joue ainsi envers celle-ci le rôle d'un organe actif : il se comporte à la façon du pénis envers la muqueuse vaginale et est pour ainsi dire le précurseur de celui-ci, au stade cloacal. L'abandon des fèces en faveur (par amour) d'une

autre personne devient de son côté un prototype de la castration ; c'est la première fois que l'enfant renonce à une partie de son propre corps pour gagner la faveur d'une autre personne qu'il aime. De telle sorte que l'amour, par ailleurs narcissique, que chacun a pour son pénis, n'est pas sans recevoir une contribution de l'érotisme anal. Les fèces, l'enfant, le pénis, constituent ainsi une unité, un concept inconscient - sit venia verbo - le concept d'une petite chose pouvant être détaché du corps. »⁴⁶

Freud explicite ici l'équivalence symbolique entre fèces, enfant et pénis mais ne parle pas de l'autre objet équivalent qu'est l'argent.

En mettant en lien les deux textes que nous avons cités, nous sommes autorisés à considérer que l'argent est : cadeau, enfant, pénis, en d'autres termes qu'il est cet objet condensateur du niveau d'organisation libidinale du sujet.

Par ailleurs, la relation anale, considérée comme le prototype de la castration, de la perte de quelque chose au profit d'un gain d'amour, laisse augurer d'autres pistes pour le sujet si la perte est une perte sans plus value.

En effet qu'en est-il si l'échange, comme nous l'avons évoqué précédemment, est échange d'une autre valeur ou d'une valeur non acceptée ?

Ces points fondamentaux seront mis en travail en lien avec notre clinique et dans notre réflexion à partir de nos hypothèses de travail.

S. Viderman, dans son ouvrage : « De l'argent en psychanalyse et au-delà », met l'accent sur la culture dans la valeur accordée à l'argent. Il considère que la production de l'intérieur du corps de l'enfant n'a pas de valeur pour lui ; pour que celui-ci puisse « opérer cette mutation de la valeur de ce qu'il fait » (p.15), il lui faut la médiation d'un certain type de culture transmise par sa mère qui accordera un prix, dans le sens d'une valeur d'échange aux fèces de son enfant, elle introduit ainsi son enfant dans le monde de la culture.

Il développe cette notion, en spécifiant la complexité de notre société moderne dans son rapport à la production, à l'intrication entre l'industrie et la finance, qui font :

« Que la simplicité de cette relation fondamentale, sans être fausse n'est ni tout à fait vraie, ni tout à fait fondamentale. »⁴⁷

S. Viderman ouvre la conception freudienne de l'argent, en l'articulant à d'autres champs, et interroge de fait notre rapport à l'argent en tant que sujet inscrit dans une évolution historique de la civilisation et a fortiori de son mode de paiement : espèce, monnaie scripturale, monnaie électronique.

⁴⁶ Freud S, La vie sexuelle, p.389

⁴⁷ Viderman S., De l'argent en psychanalyse et au-delà, p. 48

Dans une même lignée de pensée que S.Viderman, E.Enriquez, dans son article : « l'argent, fétiche sacré », démontre en quoi l'argent peut devenir un fétiche. Il est « un transformateur » ou « un objet de transformation », car il change tous les désirs, qui font partie du registre de la qualité, du difficile à dire, en besoins qui sont de l'ordre de la quantité, et de ce qui s'exprime. Cette transformation : « se fait par l'argent au moment même où il devient un équivalent général » (p.54). A côté de cet aspect transformateur, l'argent est « un embrayeur », car il n'est pas « cet objet inerte dans lequel va s'épuiser la satisfaction du besoin », il est « un objet vivant qui produit des effets » (p.55), qui possède sa propre énergétique.

De fait, l'argent est pour cet auteur :

« Comme substitut de ce phallus que tout le monde cherche et que personne n'attrape. Il permet de dénier la castration symbolique, de ce fait de réengendrer le fantasme de toute puissance, ... il renforce ainsi « un narcissisme incapable de se remettre en question. »⁴⁸

L'argent assure aussi une autre fonction qui est d'avoir de « l'emprise sur les autres » car, dans une société d'argent, celui qui en possède a plus ou moins du pouvoir sur les autres. C'est pourquoi, l'argent doit engendrer de l'argent, sans pour autant fabriquer des richesses. Devant ce qu'est devenu le monde, selon l'expression de C. Castoriadis, cité par Enriquez : « un casino financier », l'argent est aimé comme symbole de la puissance phallique, il est devenu fétiche et « dieu incarné » procurant des satisfactions qui seront toujours à reconduire de par sa fonction d'embrayeur.

J. Barus-Michel dans son article : « L'argent ou la magie de l'imaginaire in question d'argent », nous délivre le fruit de ses réflexions, à partir d'une recherche effectuée sur les représentations à l'œuvre dans les rapports à l'argent et aux organisations bancaires, recherche suscitée par les problèmes sociaux, juridiques, et psychologiques liés aux situations d'endettement grave.

L'auteur considère que la définition économique de l'argent :

« Est d'abord et de principe un représentant de la valeur marchande attribuée à la chose contre laquelle il s'échange »⁴⁹

L'argent ne peut expliciter les différents comportements qu'ont les individus par rapport à l'argent : raisonnables, passionnels, irrationnels jusqu'à jouer leurs vies et celle des autres.

⁴⁸ Enriquez E., Questions d'argent, p. 55

⁴⁹ Barus-Michel J., Questions D'argent, p.66

A partir de l'analyse de l'argent comme substance magique qui évoque puissance et pouvoir, l'argent est aussi ce par quoi un sujet va s'estimer : je vaudrais tant, je vaudrais plus que ça ; cette double manifestation de l'argent donne à cet objet, selon J. Barus-Michel, une magie :

« La magie de l'argent, c'est ce pouvoir sur les choses manifestant l'être mais lié à l'avoir. (Avec de l'argent on peut tout faire). »⁵⁰

Nous voyons bien ici toute l'étendue des gammes que l'argent peut faire jouer au psychisme, en se situant sur cette crête de l'être et de l'avoir où peut se loger l'identification au phallus et au désir de le posséder, les fantasmes originaux et les complexes familiaux avec ses mises en scène dans le social faute d'avoir pu être élaborés sur la scène psychique.

L'auteur poursuit son analyse sur l'argent, et sa fonction symbolique : « recouverte par l'imaginaire des représentations » construites à la croisée de multiples facteurs : contexte socioculturel, statut économique, structure psychique, environnement. Trois registres sont développés au carrefour de ces différents facteurs : le registre macro social donne sens à l'argent en fonction du contexte historique dans lequel il se situe ; l'argent n'a pas le même statut dans un régime capitaliste ou dans un régime collectiviste. Le registre socioculturel fait que chaque sujet est marqué par son milieu d'origine avec toutes les représentations afférentes. Le registre individuel et subjectif où :

« Des représentations socialement induites rencontrent le fantasme, l'argent prend peu à peu place dans l'histoire du sujet comme représentant possible (signification plus chargée affectivement et en partie inconsciemment) des désirs et des angoisses de l'individu générés dans un rapport à des objets fantasmatiques induits par les relations parentales précoces et les satisfactions, trouvées ou pas, au besoin d'amour, de sécurité et de plaisir. »⁵¹

J. Barus-Michel intrique dans son abord du registre individuel et subjectif l'objet argent construit comme objet social par le sujet, et construit comme objet fantasmatique ; ce nouage de deux constructions de l'objet sous tend la multiplicité du mode d'être ou d'avoir à ce même objet, et ouvre le champ d'investigation sur les ratées du processus de subjectivation.

L'auteur souligne par ailleurs, l'aspect polysémique de l'argent en le qualifiant « d'objet capteur de sens », qui sera selon la construction que le sujet en aura faite un objet symbolique, maniable avec souplesse et pour lequel le sujet conservera un relatif détachement ou :

⁵⁰ Barus-Michel J., Questions D'argent, p.67

⁵¹ Barus-Michel J., Ibidem, p. 67

« Un objet fétiche, objet érotisé, pour le jeu et le risque » ou un objet archaïque qui induira des positions « passives ou destructrices, voire mortifères, adhérant fantasmatiquement au corps et à ses besoins vitaux. »⁵²

Cette qualification d'objet capteur de sens est au cœur même de notre recherche, et reflète notre accord avec la pensée de J.Barus-Michel et la raison même de notre démarche. Si nous suivons la logique de la pensée de l'auteur, l'argent étant cet objet support de sens et de représentation, n'est pas uniquement symbolique,

« Il est surchargé d'imaginaire et, absorbé par le fantasme, il devient un objet de substitution fantasmatique.... il se substitue aux objets inconscients, il en est le représentant fantasmatique, qui répondant à leurs inductions, contamine les représentations et peut en dévoyer le maniement social. »⁵³

Cette vision de l'argent comme objet de substitution fantasmatique va dans le sens de notre recherche, et interroge comme nous l'avons fait précédemment la conception freudienne de l'analité, conception qui restreint le champ de la pensée clinique ; ce qui fait dire à J. Barus-Michel que :

« L'interprétation freudienne la plus classique, qui renvoie aux mécanismes de rétention avaricieuse autant qu'à l'obsession comptable, assimile l'argent à l'excrément investi pendant la phase anale, mais c'est une interprétation trop restrictive. »⁵⁴

Par ailleurs, cet auteur parle d'objet argent comme d'un « objet polyvalent de substitution », cette notion de polyvalence montre combien la clinique est à même de nous montrer les différentes facettes prises par cet objet ; et de nous ouvrir d'autres voies dans l'appréhension thérapeutique du sujet.

Reiss-Schimmel interroge aussi la restrictivité de la conception Freudienne de l'analité. Elle aborde l'argent sous l'angle de son statut symbolique dans ses rapports avec la structure psychique du sujet, et des différentes modalités de symbolisation ; cet angle d'analyse lui fait dire :

« Dès lors que l'on centre la réflexion sur les rapports entre l'organisation du moi, la qualité du processus de symbolisation et le statut symbolique de l'argent, on est amené à déborder le cadre de la théorie des stades. »⁵⁵

⁵² Barus-Michel J., ibidem, p.70

⁵³ Barus-Michel J., ibidem, p.70

⁵⁴ Barus-Michel J, ibidem, p.70

⁵⁵ Reiss-Schimmel I, La psychanalyse de l'argent, p. 213

Pour cet auteur l'argent est signe et symbole à la fois. Reiss-Schimmel définit le signe comme

*« Une figuration de ce qui manque. A ce titre, il renvoie à l'absence de l'objet. C'est ainsi que son utilisation exige que la perte d'objet ait été assumée et qu'elle ait pu donner lieu à des représentations dépassant l'illusion d'omnipotence et la visée d'union avec l'objet primaire. Au-delà, c'est la reconnaissance de la castration maternelle et la place du père qui sont ici requises. Elle rend possible l'acceptation d'une instance tierce à laquelle revient la paternité du signe. »*⁵⁶

Le signe :

*« Permet d'aménager un espace de communication avec autrui ou prévaut l'échange entre deux sujets susceptibles de reconnaître leur altérité et leur complémentarité. »*⁵⁷

Elle poursuit, en distinguant le symbole qui :

*« Est ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance. Du point de vue psychanalytique, cette correspondance s'établit avec un symbolisé inconscient. »*⁵⁸

L'argent étant signe et symbole à la fois :

*« Son statut de signe soumis à un code renvoie à ses fonctions de monnaie de compte et de moyen d'échange », sa dimension symbolique est : "chargée de signification inconsciente où viennent s'intriquer des composantes orales, anales, phalliques et génitales".*⁵⁹

C'est pourquoi selon I.Reiss-Schimmel, la capacité à relativiser la valeur symbolique inconsciente de l'argent, reflète l'organisation de la personnalité qui quand elle est organisée autour du complexe d'œdipe fait que l'autre est appréhendé comme semblable et différent.

De fait, I.Reiss-Schimmel développe sa pensée sur l'échange économique qui sous-tend un échange codifié, échange qui fait davantage :

*« Appel aux fantasmes issus de l'élaboration du complexe d'œdipe. Il requiert, en effet, une évolution psychique qui permet à l'individu de se soumettre à la médiation qui donne à l'argent force de loi. »*⁶⁰

L'argent joue ainsi le rôle de tiers, comme le père, tiers qui a une fonction de séparation qui ouvre à la différence, et à l'altérité ; l'argent participe à un échange où il cet objet qui permet au sujet d'être dans des transactions où la valeur est relativisée.

⁵⁶ Reiss-schimmel I, ibidem, p.242

⁵⁷ Reiss-Schimmel I, ibidem, p.242

⁵⁸ Reiss-Schimmel I, ibidem, p.210

⁵⁹ Reiss -Schimmel I, ibidem, p.210

⁶⁰ Reiss-Schimmel I, Pratiques sociales de l'argent, p.33

D- Le don

Analyse de M. Mauss

Mauss dans son ouvrage : « Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », porte sa réflexion sur le mode d'échange des sociétés qui nous ont précédées, et se pose la question :

« Quelle est la règle de droit et d'intérêt qui, dans les sociétés de type arriéré ou archaïque, fait que le présent reçu est obligatoirement rendu ? Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ? »⁶¹

Avant de répondre à cette question, il nous enseigne que dans ces sociétés, il n'y a pas d'échanges basés entre individus, mais entre des collectivités, collectivités qui s'obligent mutuellement, échangent et contractent. L'échange n'est pas uniquement basé sur des biens, des marchandises mais aussi des festins, des rites, des danses, des femmes, des enfants.

Ce type d'échange, basé sur des cadeaux, et appelé : « système des prestations totales. » Mauss a observé un type de prestation totale particulier qui revêt une allure agonistique où prévaut une lutte des nobles pour la hiérarchie ; prestation nommée du nom de : « Potlach. »

Il poursuit en stipulant que ce qui oblige dans le cadeau reçu, c'est que la chose reçue est quelque chose du donateur, elle est détentrice du « hau », c'est ça dire d'un pouvoir spirituel qui poursuit tout détenteur de la chose reçue ; d'où :

« Il s'ensuit que présenter quelque chose à quelqu'un c'est présenter quelque chose de soi. »⁶²

De par le contenu de la chose donnée, Mauss considère qu'il y a une logique à rendre à autrui ce qui est « parcelle de sa nature et de sa substance », car accepter un don de quelqu'un c'est accepter quelque chose de : « son âme, son essence spirituelle », et la conservation de cette chose est dangereuse car illicite, parce qu'elle a une prise magique et religieuse sur soi.

A côté de l'obligation de rendre, dont nous venons de saisir le sens caché, Mauss précise deux autres obligations de l'échange : l'obligation de faire des cadeaux, et l'obligation de recevoir des cadeaux. Le don est pris dans un système d'échanges marqué par cette triple obligation dont Mauss développe chaque composante.

⁶¹ Mauss M, Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques in Sociologie et anthropologie, p. 148

⁶² Mauss M, ibidem, p 161

L'obligation de donner « est l'essence du potlach », le chef doit donner des potlach pour conserver son autorité sur sa tribu, village, famille. Il doit prouver qu'il possède de la fortune en la distribuant, en humiliant les autres, « en les mettant à l'ombre de son nom. »

La distribution des biens est selon l'auteur :

« L'acte fondamental de la « reconnaissance » militaire, juridique, économique, religieuse, dans tous les sens du mot. On « reconnaît » le chef ou son fils et on lui devient « reconnaissant. »⁶³

L'obligation de recevoir implique que l'on n'a pas le droit de refuser un don car c'est montrer que l'on craint d'avoir à rendre, c'est :

« Craindre d'être aplati tant qu'on n'a pas rendu. »⁶⁴

L'obligation de rendre d'une manière digne est fondamentale car sinon :

« On perd la « face » à jamais si on ne rend pas ou si on ne détruit pas les valeurs équivalentes. La sanction de l'obligation de rendre est l'esclavage pour dette. »⁶⁵

A partir d'une analyse du legs de Mauss, dans son livre : « L'énigme du don », M. Godelier considère que l'explication du pourquoi l'on rend qui repose sur des mécanismes spirituels, religieux, qui prêtent aux choses données une âme qui les pousse à revenir vers le donataire, n'explique pas l'origine réelle de l'obligation d'avoir à donner en retour ce que l'on a reçu ; elle explique la manière, dont pour les individus, cette obligation est pensée, légitimée.

Pour cet auteur, ce qui met en mouvement les choses, c'est chaque fois :

« La volonté d'établir ces liens personnels exprime plus que la volonté personnelle des individus et des groupes, et plus même que le domaine de la volonté, de la liberté des personnes (individuelles ou collectives). Car, ce qui se produit ou se reproduit à travers l'établissement de ces liens personnels, c'est l'ensemble ou une part essentielle des rapports sociaux qui constituent l'assise de leur société et lui impriment une certaine logique globale qui est, en même temps, la source de l'identité sociale des individus et des groupes qui en sont membres. »⁶⁶

Nous faisons notre cette analyse qui privilégie le désir ou la nécessité d'établir des liens entre les individus ; volonté qui n'exclut pas le rôle des croyances dans le comportement, mais celles-ci n'ont pas la primauté que Mauss leur donne.

Par ailleurs, nous reviendrons sur l'analyse de la chose non donnée en la mettant en travail avec le champ d'analyse psychanalytique.

⁶³ Mauss M, ibidem p. 209

⁶⁴ Mauss M, ibidem, p.210

⁶⁵ Mauss M, ibidem, p 212

⁶⁶ Godelier M, L'énigme du don, p.142

Analyse de J. Godbout

J. Godbout, dans son ouvrage : « Le don, la dette et l'identité », nous délivre une définition du don extrait du dictionnaire de sociologie :

« C'est le juridique qui permet de distinguer les deux phénomènes (don et échange) : le droit d'exiger une contrepartie caractérise l'échange et manque dans le don. Donner, c'est donc se priver du droit de réclamer quelque chose en retour. »⁶⁷

Nous constatons que le don qui est échange, n'est pas soumis à la loi. Il reste dans le cadre du libre arbitre du sujet. Seul l'échange contient la possibilité d'une demande légitimée par la loi sociale.

J. Godbout se pose la question à partir de ce constat, non pas de quoi est constitué le don, mais pourquoi donne t-on, et pourquoi ne donne t-on pas ?

Cette question, posée par un sociologue, rejoint en parti, notre propre travail clinique, car il s'agit pour nous de comprendre pourquoi le sujet ne donne pas ce que l'autre attend.

A partir de l'analyse du don d'organe, J. Godbout porte sa réflexion sur le fait de recevoir un don aussi important et a mis en évidence une raison importante de ne pas donner : le don affecte l'identité, car la source du danger :

« De recevoir, c'est bien plus le risque de perdre son identité que la dette. Certes le danger d'un trop grand don est qu'on peut tout demander à celui qui a reçu...On peut tout lui demander, y compris de ne plus être lui-même, d'être quelqu'un d'autre et, dans le cas du don d'organes, d'être-littéralement-le donneur... Le don d'organe se présente ainsi comme une allégorie pour comprendre les bonnes raisons de ne pas donner. »⁶⁸

J. Godbout soumet ainsi à notre réflexion que la relation au don affecte notre identité, ce risque a pour conséquence, que l'individu ne s'engage pas dans cette relation car elle est, pour lui, une menace.

Analyse de M. Godelier

M. Godelier a lui aussi déplacé son analyse sur les choses que l'on garde pour éclairer l'échange dans le don, et en arrive à la conclusion que les choses gardées ont très souvent un caractère sacré. Par sacré, M. Godelier entend :

⁶⁷ Godbout J, Le don, la dette et l'identité, p. 7

⁶⁸ Godbout J, ibidem, p. 134

« Un certain type de rapport aux origines où, à la place des hommes réels, s'installent des doubles imaginaires d'eux-mêmes. Autrement dit, le sacré est un certain type de rapport à l'origine des choses, tel que, dans ce rapport, les hommes réels disparaissent et apparaissent à leur place des doubles d'eux-mêmes, des hommes imaginaires. Le sacré ne peut apparaître que si quelque chose de l'homme disparaît. Et l'homme qui disparaît, c'est l'homme co-auteur, avec la nature, de lui-même, l'homme auteur de sa manière sociale d'exister, de son être social. »⁶⁹

Si ces objets sacrés sont à garder, c'est qu'ils procurent à certains hommes des pouvoirs qui les distinguent des autres ; c'est satisfaire ainsi un désir de puissance, manifester son désir d'agir sur les choses. Par rapport à nos sociétés actuelles M. Godelier instaure un lien entre le politique, et le sacré à travers l'instauration des constitutions, qui sont les équivalents des objets sacrés que les hommes croyaient avoir reçus des dieux.

L'idée princeps de M. Godelier porte sur le contenu imaginaire et symbolique des objets ; contenu qui confère aux objets une capacité à être échangé ou pas en fonction de leurs caractères sacrés.

Cet angle d'analyse qui porte sur le contenu de l'objet échangé est à mettre en lien avec notre réflexion.

En effet, de quel contenu psychique est investi l'objet d'échange dans la relation du sujet avec autrui ?

Analyse de A. Caillé

Nous allons nous intéresser à ce que démontre A. Caillé à propos du don, dans son livre : « Don, intérêt et désintéressement ». Il distingue deux formes de don lié à deux formes de socialité.

Le don primaire « scelle l'alliance entre les personnes », il régit la sphère de la socialité primaire :

« Cette sphère de l'existence sociale dans laquelle les relations entre les personnes prennent le pas sur les relations entre les fonctions et qui structure notamment les domaines de la famille, de l'amitié et du voisinage. »⁷⁰

Le don secondaire :

« Le don qui unit des personnes déjà liées ensemble par la nécessité d'accomplir des tâches fonctionnelles d'une part, et le don massifié, impersonnel et anonyme d'autre part. »⁷¹

⁶⁹ Godelier M., L'enigme du don, p. 239

⁷⁰ Caillé A, Don, intérêt et désintéressement, p.233

Il régit la sphère de la socialité secondaire qui se situe dans le monde de l'entreprise, de l'économique, du politique ; il produit des liens de type salarial, de type d'échange marchand.

A. Caillé précise que le don secondaire ne peut rester efficace que parce qu'il s'ancre sur le don primaire, et que le monde du don archaïque défini par Mauss, n'a pas disparu de nos sociétés, même s'il apparaît sous une forme modifiée.

Cette distinction étant faite, A. Caillé définit ainsi le don :

« Qualifions de don toute prestation de bien ou de service effectuée, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes. »⁷²

A. Caillé insiste dans cette définition sur la priorité du don qui est :

« D'offrir sans attendre de retour déterminé... Ne pas attendre de retour déterminé ne signifie pas ne rien attendre du tout, agir sans motivation et sans visée...C'est simplement, pour parler comme Jacques Derrida, accepter une différence. S'exposer à la possibilité que ce qui revient diffère de ce qui est parti, revienne à une échéance inconnue, peut-être jamais, soit donné en retour par d'autres que ceux qui avaient reçu ou ne fasse pas retour du tout. »⁷³

La possibilité de la non réciprocité caractérise la définition du don par A.Caillé.

La distinction entre le don et l'échange s'éclaire au vu de l'analyse sociologique de ces différents auteurs, néanmoins la question de l'altération du don, c'est à dire non pas de l'objet donné, mais de ce qu'il représente pour celui qui le reçoit n'a pas été questionné sur le plan clinique.

Si nous articulons l'analyse psychologique à ce qui vient d'être énoncé nous posons la question : que se passe t-il si dans le cadre de la relation anale l'objet fèces posé comme premier cadeau de l'enfant vis-à-vis de la mère, ne s'inscrit pas une relation de don car l'enfant répondrait à une demande de la mère ?

L'enfant ne s'inscrirait-il pas dans une relation d'échange où prévaudrait attente d'un retour ?

Par ailleurs, le bénéficiaire du Rmi ne vit-il pas une situation asymétrique car l'institution lui donne de l'argent parce qu'il est pauvre, et en même temps lui demande de s'insérer, c'est-à-dire de se situer dans un espace déterminé. S'agit-il ici d'un échange de type d'une socialité secondaire où d'une socialité primaire ?

⁷¹ Caillé A, Don, intérêt et désintéressement, p.233

⁷² Caillé A, ibidem, p. 236

⁷³ Caillé A., ibidem, p. 238

II- Partie : Exposes des situations cliniques

Nous avons à travers la revue de la question sociale évoqué trois axes : le malaise social et les conséquences psychiques de la pauvreté, le don et l'argent.

Dans l'étude du malaise social nous avons constaté que la notion d'échange est le liant des cinq ouvrages de Freud et qu'il s'agit de l'échange nécessaire d'un renoncement pulsionnel au profit d'une souffrance moindre pour chacun des membres de la communauté.

Dans l'étude des conséquences psychiques de la pauvreté nous conservons l'idée princeps que l'exclusion situe le sujet dans un non rapport d'échange avec autrui.

L'étude de l'argent a souligné que l'argent sur le plan psychique est le tiers de l'échange, qu'il est représentation commune de la loi sociale et qu'il est aussi cet objet polysémique « capteur de sens ».

L'analyse du don a montré la complexité des enjeux et sa différence avec l'échange qui contient la possibilité d'une demande légitimée par la loi sociale.

Ces axes de réflexion montrent que l'échange est au carrefour de la place du sujet dans la communauté, de son rapport à l'autre et à la loi sociale ainsi que de sa capacité à investir l'argent.

Dans l'étude des situations cliniques nous proposons au lecteur, de saisir en outre, la place de l'échange en lien avec les axes précités qui ont nourri notre réflexion.

A- Paul

Paul a été suivi, en entretien de soutien psychologique, sur une période de six mois. Les entretiens, qui auraient dû se dérouler, à raison d'un entretien tous les quinze jours, n'ont pas suivi le rythme que le cadre supposait.

En effet, Paul s'est absenté à plusieurs reprises. Il m'informait par avance de ses absences, ce qui décalait le rythme des entretiens. Le motif de ces absences : des séjours chez des amis ou dans sa famille.

Je n'étais jamais prise au dépourvu car j'étais prévenue par avance de ses absences.

Paul effractait le cadre dans sa temporalité, il y injectait sa propre temporalité psychique. J'ai accepté cette discontinuité temporelle, car j'avais le sentiment, que c'était la seule façon pour Paul de poursuivre le travail de soutien psychologique.

Il n'était pas simple de vivre cette situation, qui impliquait que le dispositif de l'entretien soit modifié par le sujet. Dans l'après coup, j'ai réalisé que Paul apportait son propre cadre interne. C'était comme le signifie Bleger : la partie la plus régressive, la plus psychotique de lui-même qu'il déposait.

Avoir accepté le cadre interne de Paul, cela signifiait s'adapter à sa propre rythmicité temporelle, c'est à dire à ses présences et à ses absences.

J'étais là quand il l'avait décidé, absente quand il l'avait décidé. Paul mettait en scène par l'agir la satisfaction hallucinatoire du désir.

Paul a été retenu pour cette recherche parce que son parcours de vie m'est apparu paradigmatique de mon objet de recherche.

En effet, les problématiques liées à l'argent ont traversé son histoire, bien avant qu'il ne soit au Rmi.

Au-delà de ce qui vient d'être dit, le choix de parler de Paul est sous tendu par l'aspect contre transférentiel. En effet, inconsciemment, j'étais émue et séduite, par cet homme qui ne manquait pas de charme.

Au niveau social, Paul était issu de la classe moyenne. Il n'avait pas été élevé dans un milieu familial pauvre, même si l'argent, a été l'objet de manque dans son éducation.

Paul est un jeune homme de trente ans ; il est l'avant dernier d'une famille de six enfants.

Ses parents divorcèrent quand il avait deux ans et demi.

Son père était technicien en agriculture et sa mère était femme au foyer.

Il arrête ses études en première alors, qu'il est selon lui : « un élève normal. » Il décide de s'inscrire aux beaux-arts mais il n'y restera qu'un an.

A dix-huit ans, il quitte la maison familiale, pour travailler comme animateur, dans une association. Il y sera embauché en ayant au début un contrat d'emploi solidarité, c'est-à-dire un emploi très peu rémunéré, contrat qui durera deux ans et qui sera remplacé par deux contrats à durée déterminée.

Durant ces quatre années, Paul passera un Cap de photographe. Il quitte son emploi pour aller travailler dans le secteur audio-visuel dans une école du cirque, école qui se trouve à l'étranger. C'est, dit-il « à cause d'une rupture affective » qu'il pris ce nouveau travail.

Parallèlement à ce nouveau poste, il exposera ses tableaux ainsi que ses sculptures.

Il restera là aussi quatre ans, en ayant interrompu son contrat pour « mésentente avec ses collègues » et aussi à cause d'une rupture affective.

N'ayant plus de travail, Paul décide de revenir vivre dans la maison familiale c'est-à-dire chez sa mère. N'ayant plus de moyen de subsistance il demande le Rmi.

Au moment de notre rencontre avec Paul, j'apprends qu'il partage son domicile entre la maison familiale, et celui de sa nouvelle compagne, rencontrée depuis peu, femme divorcée, ayant un enfant à charge de trois ans.

Les entretiens

Le premier entretien se caractérise par son mode communicationnel original.

En effet, Paul vient « pour voir », car son assistante sociale lui a suggéré de me rencontrer.

D'entrée de jeu, le franc parler de Paul tranche avec l'attente ou l'inquiétude dont sont parés la majeure partie des sujets au Rmi.

Son aspect extérieur est peu conformiste : ses cheveux sont teints en rouge, il porte des bagues aux doigts, un anneau au pouce ainsi qu'une boucle d'oreille.

Au niveau contre transférentiel j'ai ressenti un sentiment de malaise devant ce qui m'évoquait le mouvement « punk » c'est-à-dire, une certaine forme de violence, au niveau social.

J'ai signifié à Paul quelle était ma fonction dans le cadre de l'insertion sociale, et le fait que cette première rencontre soit une première rencontre. En d'autres termes que la décision de me revoir dans le cadre d'entretien de soutien psychologique lui appartenait.

En lui signifiant ces paroles, je voulais que Paul entende que le contrat d'insertion lié à des entretiens de soutien psychologique n'était pas une contrainte mais un libre choix.

Comme avec tout premier contact avec les sujets que je rencontrais dans le cadre de mon travail, je l'ai interrogé sur sa place dans la fratrie, sa situation familiale, et le pourquoi était-il au Rmi.

Paul parle au cours de ce premier entretien avec facilité, et un certain débit verbal de sa famille. Il nomme ses quatre sœurs, et son frère aîné, lui étant l'avant-dernier, et je relève que tous les prénoms sont d'origine biblique ; j'entends par là d'origine hébraïque.

Paul me dit que : « c'était le choix de son père » et que son prénom signifie : « fils de douleur » mais que sa mère l'a toujours surnommé : « l'absent. »

J'ai été sidéré par les paroles de Paul car il énonçait sans affect le surnom que sa mère lui avait donné.

Son surnom, ne faisait-il pas écho à celui qui n'est pas là, dont la présence existe mais qui s'est absenté ou qui est absenté ?

Aujourd'hui, dans l'après-coup il m'apparaît que Paul déposait une absence. Il me faisait revivre la partie la plus primitive de sa psyché, c'est-à-dire la fusion d'avec le corps de la mère.

Paul évoqua le fait qu'il avait peu connu son père car celui-ci était mort quand il avait onze ans. Il décrivit son père : « comme un homme qui aimait les fossiles », père dont il avait peu de souvenir.

Il enchaîna sur le remariage de sa mère quand il avait cinq six ans, et parla de son beau-père comme d'un inconnu : « j'avais peu de contact avec lui, il faisait beaucoup de déplacements. »

Dans la réalité, sa mère divorcera quand Paul avait vingt-cinq ans.

J'interrogeais Paul sur le fait qu'il est nommé son ex beau-père « inconnu » alors qu'au niveau temporel cet homme avait vécu une vingtaine d'années avec sa mère.

J'écoutais Paul parler des deux divorces de sa mère, et de la mort de son père, en remarquant le manque d'affect. Il racontait une histoire qui n'était pas la sienne, dans laquelle il était spectateur.

Une fois de plus, il n'était pas présent. Mettait-il en place une pensée opératoire ? Défense contre quoi ?

Je ne pouvais pas à ce stade de l'entretien, entendre les différents enjeux psychiques inconscients de l'histoire de Paul.

Dans sa manière d'énoncer, Paul mettait l'homme dans une position psychique d'indifférenciation. Son père a été remplacé peu de temps après par un autre homme ; tous les deux étant pour Paul des inconnus pour des raisons différentes. Comme si d'une certaine manière, c'était l'homme que Paul privilégiait et non le couple formé dans un premier temps, par son père et sa mère, puis dans deuxième temps par sa mère et son beau-père.

Cette position psychique est un point nodal, par rapport aux variables, que j'évoquerais dans l'analyse thématique du discours des sujets.

Paul parla ensuite de : « Nais. » Ne comprenant pas de qui voulait-il parler, j'apprends que sa mère s'était dit-il : « rebaptisée car elle n'aimait pas son prénom. » Paul nommait sa mère par ce surnom, il ne disait pas : ma mère ou maman.

Il y a dans cette énonciation un autre point nodal. En effet, Paul avait intériorisé le « baptême », de sa mère, il l'appelait du prénom de sa nouvelle naissance, le mot mère qui instaure la filiation n'était pas dit.

Paul était le fils de qui ? D'une mère qui s'était auto-nommée, et d'un père qu'il avait à peine connu. D'une mère qui psychiquement s'est auto-engendrée, barrant ainsi l'accès à la dynamique de la nomination parentale qui la désignait.

Paul continua de parler de sa mère en disant qu'elle a : « des goûts paranormaux, qu'elle tire les cartes, qu'elle fréquente des gens qui fêtent la fête de la lumière, des illuminés. »

Il poursuivit en évoquant une scène où une nuit de la saint Jean, alors qu'il avait onze ans, sa mère et des amis étaient autour du feu avec des : « des couronnes sur la tête », lui étant perché sur un arbre dont il était tombé. Il s'était dit-il trouvé : « entre la vie et la mort », et s'était senti coupable car : « Je faisais tout le temps le con. »

En écoutant Paul raconter cette scène dramatique, je ressentais au niveau contre transférentiel, sa souffrance à travers un mouvement d'identification projective. J'associe aujourd'hui cet accident, pour ne pas dire ce drame, à une sorte d'auto-sacrifice.

Paul ne s'était-il pas vécu comme l'objet sacrificiel, tel le fils d'Abraham, donné comme offrande à Dieu, comme preuve de son amour pour lui. En effet, Paul perché sur son arbre s'était éprouvé lui aussi à travers une chute qui avait failli être mortelle.

C'était comme si, à travers une mise en acte, la pulsion de mort se déployait dans un premier temps, pour ensuite psychiquement se retourner en un sentiment de culpabilité ; sentiment qui n'avait rien d'œdipien, et qui lui permettait de tenir à distance les différentes composantes pulsionnelles en jeu. En effet, dans l'histoire d'Abraham nous constatons, que la menace de mort sur son fils s'est évanouie quand Abraham entendit une voix intérieure lui proférer l'interdit.

Paul est ce fils qui attend sur l'autel du sacrifice le père qui va lui sauver la vie, lui transmettre l'interdit de la castration, interdit que ce même père aura intériorisé, symbolique de la transmission transgénérationnelle, qui psychiquement n'aura pu être transcrite, pour cause d'absence paternelle..

Il se joue ici un double mouvement au niveau pulsionnel, devant l'impasse à laquelle est confrontée Paul, de l'impossible intériorisation de l'interdit de la castration. Impasse qui implique un mouvement homosexuel et un désir incestueux pour la mère. Ce double mouvement qui ne peut s'élaborer dans une conflictualisation va s'externaliser.

A la fin de l'entretien, je proposais à Paul de le revoir, en précisant qu'il s'agissait d'établir ensemble, des liens à partir de son histoire, et de ses projets professionnels.

Il accepta en disant : « Jusqu'où ça va aller ? »

La restitution de ce premier entretien marque le lien entre le contenu de l'histoire du sujet, et ma pensée associative.

La question de la pauvreté

Dans les entretiens qui suivirent, Paul évoqua ses expériences professionnelles à l'étranger (l'école du cirque), et le fait que, durant cette période, il était devenu dépressif à cause d'une rupture affective. Il n'en dit pas plus sur l'aspect affectif, et je ne suis pas intervenue, préférant le laissant poursuivre.

J'apprends que son état dépressif fut la cause de la démission de son travail, démission qui le fit revenir dans sa famille, dans un désir dit-il de se rapprocher des siens. Il parla ensuite de sa mère qui, elle aussi était au Rmi.

Dans l'après-coup, je réalise le point commun entre la mère et le fils : tous les deux sont dans une situation précaire, tous les deux dépendent des institutions sociales, et en revenant vivre sous le toit familial, Paul se met dans la position psychique de celui qui n'a rien, comme sa mère n'a rien elle non plus.

En perdant l'amour de son amie, il n'a pas pu intégrer la perte, perte qu'il devra actualiser en quittant son travail ce qui a eu pour conséquence la perte d'argent.

Est-ce à dire qu'il ne pouvait revenir chez sa mère qu'en vivant psychiquement une perte impossible à élaborer, qu'il ne pouvait établir un lien avec cette mère, qu'en étant dans la béance d'un manque impossible à psychiser. Il y a ici un point nodal dans l'histoire du sujet.

Paul enchaîna sur la pauvreté. Quand il était pensionnaire, durant ses études secondaires, sa mère, ne pouvait pas payer sa pension, malgré l'argent que le père versait pour l'éducation de ses enfants. Paul précisa que son ex beau-père ne participait pas financièrement aux besoins des enfants de sa mère. Il dit à ce moment de l'entretien : « quand on est pauvre, il faut être gentil », comportement qu'il adopta au pensionnat. Nous pouvons nous interroger sur cette

pauvreté dont parle Paul, alors que son père avait une situation correcte, et que son beau-père était professeur faisant de la coopération. Nous sommes loin des personnages de Zola, et pourtant il n'y avait pas suffisamment d'argent.

Qu'en était-il des liens avec sa mère et son second mari pour que celui-ci ne participe pas à la famille ?

Je n'en ai jamais rien su n'ayant jamais posé la question à Paul, car cela aurait été de ma part une curiosité due à ma recherche, et je ne pouvais me l'autoriser car non seulement j'aurai mené l'entretien d'après mon centre d'intérêt, mais j'aurai également perdu le sens de ma pratique professionnelle.

Je voudrais revenir sur les paroles dites par le sujet : la pauvreté équivalant à l'adoption d'un comportement factice pour être redevable au groupe social. Nous avons affaire à une sorte de faux self social, mis en place par le sujet, pour ne pas être en dette, par rapport au groupe majoritaire.

Paul poursuivit son discours en disant : « qu'il méprisait l'argent. » A ce moment précis de l'entretien je rappelle à Paul, qu'il était au Rmi, et que sa situation de pauvreté n'avait pas changé. En intervenant de cette façon, j'ai eu le sentiment d'une sorte de quitte ou double, j'entends par-là que Paul pouvait vivre mon intervention comme une agression ou qu'il pouvait entendre le lien entre son passé, et sa situation actuelle.

Je lui soulignais ce qu'il avait toujours connu, c'est-à-dire le peu d'argent, et le fait, qu'aujourd'hui il restait dans une position psychique de dépendance par rapport aux institutions sociales en touchant le Rmi. Il montra sa surprise en me disant : « oui, c'est vrai. »

Dans la réalité sociale, Paul n'avait fait que perpétuer ce qu'il avait vécu dans son enfance, ce qui lui permettait de se maintenir psychiquement dans ce que Kaës nomme la position idéologique c'est-à-dire :

« De réduction de l'activité fantasmatique et d'écrasement des places différentielles assignées à chacun. »⁷⁴

Le parcours professionnel

Paul décrivit au cours des entretiens qui suivirent son parcours professionnel en terme d'exploitation. Il a souvent travaillé bénévolement ou dans le cadre de contrat précaire. Il

rajoute : « qu'il a laissé faire, quand certains de ses collègues signaient les productions vidéo à sa place », productions que Paul avait en majeure partie créées. *Autrement dit, le nom de son père n'apparaissait nulle part, là aussi il s'absentait. Il ne faisait que certifier le surnom donné, par sa mère, il était absent de toute inscription dans sa psyché, et de fait ne pouvait inscrire sa place dans le groupe social.*

Paul, à travers le dire de ses expériences professionnelles, s'est laissé psychiquement pénétré par l'autre. Il a mis en place, au niveau pulsionnel, un comportement passif, comportement qui le maintenait dans une relation d'objet où il était l'objet de l'autre, et qui lui permettait de maintenir une position psychique d'être celui qui n'a rien, celui à qui on donne peu.

En d'autres termes, la reconnaissance de son travail par une somme d'argent correspondant à une valeur n'était pas existante.

La problématique de l'alcool

Au cours du troisième entretien, j'abordais la possibilité pour Paul, de pouvoir bénéficier dans le cadre du Rmi, de formations qualifiantes, il répondit par : « le plus important pour moi à l'heure actuelle c'est : « mes dents et l'alcool. »

Je ne m'attendais pas à être dépositaire de paroles aussi lourdes. Paul me ramenait à sa propre intériorité psychique, il énonçait sans détour sa problématique avec l'alcool.

La sidération et le malaise m'envahirent à ce moment là, sidération d'une telle annonce, malaise qu'il me rappelle d'une certaine manière ma fonction de psychologue.

J'étais prise dans le nouage d'une réalité sociale, et d'une réalité psychique où la position psychique d'être sur le fil est toujours à reconstruire. J'étais renvoyée à mon cadre interne qui avait été défaillant par l'effet de sidération que j'avais ressenti.

Devant la problématique d'alcoolisation énoncée par Paul, il nous a paru signifiant de lui dire que j'avais perçu ce qui était important pour lui. Mon attitude a permis à Paul de parler de sa consommation d'alcool, consommation qui n'était pas quotidienne mais par phases.

Il éprouvait le besoin : « de faire l'apéritif une à deux fois par semaine dans les bars pour être éméché. » Paul poursuivait en disant qu'il n'aimait pas son comportement car cela : « me coûte de l'argent, et puis je culpabilise, c'est peut-être de famille car mon père, avait la réputation d'être un buveur, et un homme violent. »

Dans l'énonciation de Paul, argent et alcool sont psychiquement liés, dans un sentiment de culpabilité. Le besoin physique de l'alcool vient mettre en acte, l'impossible élaboration de la

représentation psychique du manque et donc de la perte. Celle-ci renvoie à une autre perte, celle de l'argent, perte nécessaire pour l'acquisition du produit. Le « ça me coûte de l'argent », pourrait être entendu par un ça me coûte au sens du coup réel, et du coût psychique, comme impossible représentation psychique de l'absence de l'autre. Une fois de plus, l'absence est énoncée comme un élément majeur qui sous tend la problématique du sujet. Absence qui se comble dans une dépendance au produit et qui vient donner l'apparence d'une présence à soi même. Tel Narcisse qui ne rencontre pas le regard de l'autre qui lui certifierait sa présence au monde, et donc à soi-même, Paul a besoin de s'émécher en absorbant le liquide qui va provisoirement lui donner l'illusion d'un soi constitué. Dans l'alcoolisation collective du bar, Paul met en scène cette recherche du double pour échapper à la mêmeté qui, d'une certaine manière le renverrait à quelque chose de mortifère.

La culpabilité verbalisée n'est pas du côté du registre œdipien, elle renverrait à une culpabilité morale, et non génitale, culpabilité à mettre en lien avec son acte sacrificiel.

Nous pensons ici à ce qu'à pu dire Marguerite Duras sur la nécessité de l'alcool devant l'absence de dieu.

L'interdit de la castration, proféré par la voix céleste a été entendu par Abraham qui ne mit pas en acte la perte. Il a renoncé à tuer son fils car il a accepté la parole de Dieu c'est-à-dire d'être soumis à sa loi. Toute la symbolique de la loi du père, qui suppose la différenciation mère-enfant, et donc la question du tiers est ici posée. Paradoxalement, Paul met en scène la perte parce que psychiquement il ne l'a pas intériorisée.

L'argent est l'objet qu'il perd, et qu'il ne supporte pas de perdre mais il ne peut faire autrement, car il est l'objet, qui lui permet de retrouver l'autre illusoirement. Il y a ici un point nodal dans le discours du sujet.

Le père dans la psyché maternelle

Paul poursuit sur son père, en disant que : « sa mère l'avait toujours décrit comme quelqu'un ayant tous les défauts, et qu'elle l'avait toujours critiqué des années après son divorce, ils s'engueulaient quand ma mère venait me récupérer à la fin du week-end passé chez mon père, avec mes frères, et sœurs ».

Dans cette retranscription du regard que sa mère portait sur son ex mari, Paul n'a montré aucune émotion. Il a répété la parole maternelle sans aucun commentaire de sa part. Dans une sorte d'identification projective, au niveau contre-transférentiel, je m'attendais à ce que Paul défende son père, bref qu'il fasse comprendre à sa mère qu'elle parlait de son père en le

dévalorisant. Dit d'une autre manière, je pouvais entendre la femme qui avait fait le choix de ne plus vivre avec son mari mais, mais je ne pouvais pas entendre cette même femme critiquer l'homme en tant que père.

Dans la psyché maternelle, l'autre est évoqué comme un sujet ayant tout par défaut, comme quelque chose qui fait défaut, donc qui manque. Je considère que la place du mari est à questionner dans la psyché maternelle, place qui renvoie au couple formé, et à la position psychique de Paul dans ce couple. J'évoquerais ce point dans l'analyse thématique en lien avec les points nodaux du discours.

Le père de Paul était cette figure du buveur, auquel il s'identifiait, pour opérer psychiquement une filiation, où il se reconnaissait comme étant son fils. Le : « c'est de famille », certifie cette nécessité de se relier à une imago paternelle exclue dans la psyché maternelle.

Paul poursuit en disant : « j'ai découvert que mon père était un homme qui donnait des cours d'alphabétisation, qu'il adorait les fossiles et qu'il était un grand sportif. »

Devant ces paroles, je suis intervenue en suggérant à Paul qu'il était peut-être venu en Provence pour découvrir qui était son père, étant donné qu'il avait dit précédemment que sa famille paternelle vivait aussi en Provence. Paul réagit à mon intervention sur le registre dénégatif : « non peut-être, c'est un hasard, je n'avais pas cette idée. »

Quelque chose du refoulé ne pouvait advenir à la conscience, il ne pouvait accepter l'idée d'aller à la recherche de ce père qu'il avait si peu connu, comme si d'une certaine manière, cet homme devait rester inconnu, pour psychiquement exister dans le lien à la mère.

Nous pensons ici à ce qu'Abraham Torok a énoncé sur le phénomène cryptique à propos de la difficulté à faire le deuil, dans le sens, d'avoir à effectuer la perte de l'objet, pour auto appréhender son absence.

Je fis ensuite remarquer à Paul, que lui aussi aimait s'occuper des autres, (il a fait du bénévolat comme son père), et qu'il buvait aussi comme lui. Paul réagit par un : « je n'y avais pas pensé. »

Je réalise dans l'après coup, qu'au cours du même entretien, j'étais intervenue pour mettre en lien le comportement de Paul avec ce qu'il disait de son père, intervention qui n'a pas été marquée par la dénégation du sujet.

Pourquoi une telle insistance de ma part, insistance qui aurait pu faire naître des résistances ou un comportement d'absence, de la part du sujet. ?

Cela m'a renvoyé au niveau contre transférentiel, à l'absence psychique de mon propre père, et à ma propre difficulté. En insistant, je voulais que Paul entende là où j'avais moi-même eu tant de mal à entendre.

Paul dira que le jour de l'anniversaire de la mort de son père (jour qui était une semaine avant que nous le rencontrions en entretien), ses sœurs, lui, ainsi que sa mère étaient réunis sans que personne n'aborde le symbole de ce jour, jusqu'à ce que Paul le fasse et dise que : « cela n'a pas été triste, c'est une famille de tarés, ils sont tous fous, en analyse, c'était corsé ».

Paul exprimait pour la première fois ses affects, il énonçait tout haut la présence de l'absence du père. Je demandais à Paul ce qui l'entendait par « corsé ». Il précisa que personne n'avait voulu évoquer que ce jour là n'était pas un jour comme les autres, c'était le jour où le père de tous ses frères et sœurs était mort. Il poursuivit en disant que sa mère n'a rien dit, « elle a gardé le silence. »

J'écoutais Paul nous faire part d'une non parole de cette mère sur la mort de son ex mari.

Que signifiait ce silence pour cette femme ?

Il m'apparaît aujourd'hui qu'elle ne pouvait évoquer celui qui était le géniteur, celui avec qui elle avait fait des enfants car dans sa psyché il ne pouvait être nommé.

En effet, malgré la mésentente du couple, cette femme ne pouvait donner au père de ses enfants, la place qui était et qui est la sienne. Le nom, le jour, la présence, tout cela devait psychiquement ne pas avoir existé ; dans la psyché maternelle l'homme n'avait pas sa place. Il se joue ici in point nodal, point que je développerai ultérieurement.

Paul poursuivit sur sa mère, et les reproches qu'elle lui signifiait : « quand je vais la voir, elle me dit que ce n'est pas le moment ou que je ne reste pas assez de temps ou alors trop. »

Inconsciemment, sa mère lui dit que sa présence n'est pas la présence qu'elle voudrait ; temps et objet sont psychiquement liés dans une relation d'emprise, où Paul n'a qu'une solution, se soumettre à l'autre ou boire pour pouvoir s'imaginer un temps à lui qui lui donnerait l'illusion d'être un sujet. *En surnommant Paul « l'absent », sa mère ne fait que dire dans cette énonciation, l'absence de son être mère dans cette relation, sorte d'identification projective, où elle signifie combien elle est absente.*

Paul, toujours au cours du même entretien, évoqua le fait qu'une de ses sœurs soit au Rmi, comme lui, et, que comme lui elle buvait. Je suis intervenue en lui signifiant qu'il avait peut être ressenti un effet miroir. Dans un premier temps, Paul fut dans une dénégation de ce qui venait d'être dit, puis lâcha un : « vous avez peut être raison ». Pour la première fois, il

accepta mon intervention, il accepta que l'autre puisse exister psychiquement sans se sentir intrusé.

Il reconnut qu'en venant vivre en Provence, il était peut être à la recherche de son père, père qui avait été violent avec ses sœurs, lui n'ayant pratiquement pas vécu avec lui, il n'avait pas subi cette violence.

Dans l'évocation que fait Paul de son père il y a un mélange d'absence, d'admiration (homme décrit comme fort), et de questionnement sur une violence dont d'autres ont souffert. L'imgo paternelle paraît dans sa complexité impossible à conflictualiser ; elle est clivée dans une sorte de dichotomie présence-absence, méchant-gentil, il ne peut y avoir une imago suffisamment unifiée pour que le sujet puisse s'identifier, et ne pas être dans une imitation qui stigmatise la recherche d'un tiers.

La question de l'argent

Paul me parlera très peu de sa vie privée, si ce n'est pour dire qu'il vivait de plus en plus chez sa copine, femme qui avait divorcé avec un enfant de trois ans. J'appris que celle-ci voulait quitter la région, et que Paul avait décidé de la suivre. Le fait de prendre cette décision interrogera Paul sur sa situation professionnelle, et sur le sentiment qu'il était d'une certaine manière, responsable de l'éducation de cet enfant. Il évoquera le projet de valider ses acquis professionnels, dans le but d'obtenir un diplôme, qui lui permettrait de postuler à des postes plus intéressants.

Paul poursuivait sur l'argent en se positionnant dans un échange lié au troc.

Il labourait le jardin de sa mère, quand il était adolescent, pour avoir de l'argent de poche, comme il avait labouré le jardin d'une psychologue, démarche qu'il a fait à la demande de sa mère ; mère qui avait négocié les séances de son fils contre des séances de jardinage.

Quid de l'argent et quid du dispositif mis en place par cette psychologue ! Sur le moment au niveau contre transférentiel j'ai été surprise, pour ne pas dire choquée, devant ce qui apparaissait comme tout, sauf comme des séances de psychologie.

Que voulait dire ce travail de la terre en échange d'un travail psychique, échange qui évacuait la valeur réelle, et psychique de l'argent, échange dont la mère était l'instigatrice ?

Qu'est ce que Paul labourait psychiquement ?

Dans une première analyse, nous pourrions dire que la terre est un symbole maternel, symbole de fécondité et en même temps symbole de mort ; d'une certaine manière, il y a là un

double enjeu psychique inconscient : le fantasme de l'inceste et la mort psychique provoquée par la mère dans un phénomène d'emprise.

Le tiers, représenté par le symbole de l'argent est évacué au profit d'une mère toute puissante qui utilise l'archaïsme de l'échange, c'est-à-dire le troc, pour psychiquement signifier l'archaïsme d'une relation, et de ses enjeux psychiques correspondants. Nous retrouvons ici un point nodal dans l'analyse du sujet, point nodal que nous aurons l'occasion de développer.

Paul justifiera le système d'échange par le troc, par le fait qu'il ne supporte pas l'autorité d'un employeur.

Dans l'après coup, je constate que Paul rejette l'autorité liée au cadre de travail, mais que d'un autre côté, il accepte d'être l'objet de sa mère, seule issue pour lui d'avoir le sentiment d'exister.

Nous nous trouvons ici au plus près de ce qui nous semble un des point d'achoppement de Paul, c'est-à-dire l'axe narcissique.

La difficulté d'accéder au stade phallique, et de s'autoriser à être, tout en ne possédant pas le phallus ni lui, ni sa mère, cette difficulté est contournée dans un investissement de la libido narcissique. Il y a une régression de l'axe pulsionnel vers le narcissisme du sujet, faute de pouvoir psychiquement y accéder.

Le rapport à sa compagne

J'apprends que le projet de déménager n'est plus à l'ordre du jour, car il ne vit plus avec sa compagne. Paul expliqua cette séparation par un : « nous n'avions pas la même manière de voir les choses. » et parla d'elle comme d'une femme qui avait des accès de violence, qui : « est trop passionnelle. » Il poursuivit en disant qu'à la suite de cette rupture, il est allé aider son beau-frère (dans la décoration), beau-frère qui vit ailleurs ; concrètement, Paul est parti du lieu où il vivait avec sa compagne dès la rupture.

Au niveau contre transférentiel j'ai été sidérée devant le manque d'affect qui se dégageait des paroles de Paul. Il avait évoqué sa séparation d'une manière rationnelle, en décrivant les défauts de sa compagne. Pas une seconde il ne s'était interrogé sur lui-même dans sa relation. Il avait mis en place une défense, où primait la rationalisation, ce qui lui permettait de ne pas éprouver des affects dépressifs.

Dans sa relation d'objet, Paul se plaignait de la violence de sa compagne, comme sa mère se plaignait de la violence de son père ; Paul avait pris pour relation d'objet l'imgo paternelle

représenté par sa compagne, il était psychiquement celui qui subissait comme sa mère, sorte d'identification à la mère pour vivre sa relation à son père. Il me semble, qu'il y a là, dans une impossible identification au père, un mouvement homosexuel dans la relation d'objet. Ce que nous voulons dire, c'est la position féminine, mis en place par le sujet dans sa relation d'objet.

L'absence de l'autre

Paul reparlera de l'alcool à propos du travail, et dit : « quand je suis occupé je bois moins. »

Par l'acte moteur, Paul arrivait à moins consommer de l'alcool, mais il avait besoin de s'appuyer sur la réalité externe pour diminuer sa dépendance, autrement dit, la dépendance au produit est dépendante du manque intérieur. Pour pallier le manque psychique, il lui était nécessaire de vivre le manque physique. La problématique du lien, où l'autre est toujours à incorporer, par défaillance de la capacité introjective, prend ici toute sa dimension.

En interrogeant Paul sur ses ascendants paternels et maternels, nous apprenons qu'après la naissance de sa mère était née une fille qui mourra à la naissance ; cet enfant fut nommée dans la famille : « le trésor », elle était : « la plus belle, la plus intelligente. »

Tout en écoutant Paul, je me demandais comment un nourrisson qui n'avait pas pu vivre, pouvait avoir été à ce point investi, pour hériter de qualités inégalables. Était-ce pour la famille une manière de ne pas éprouver cette mort en magnifiant l'enfant ?

Paul ne faisait que répéter le discours maternel, discours qui d'une certaine manière, mythifiait la mort. Autrement dit, la mère de Paul, à travers ce processus de mythification maintenait l'objet sœur morte née idéalisé, objet maintenu dans une naissance, où la mort et la naissance sont psychiquement confondus, pour ainsi éviter d'élaborer un deuil, où effectivement la vie et la mort cohabitent presque dans le temps. Devant ce qui est de l'ordre de l'insupportable, parce qu'en donnant la vie, on donne la mort, l'idéalisation est venue se mettre en place, pour maintenir l'objet dans une absence.

Je constate dans l'après-coup, que la mère de Paul l'avait surnommé « l'absent », est-ce à dire qu'il représentait pour elle, inconsciemment, cette sœur dont l'absence n'avait pu être intégrée car synonyme de mort. ? *Aujourd'hui, il apparaît que ce n'est pas Paul qui représente la sœur morte, mais la nomination « l'absent » qui présentifie cette sœur, qui n'a pu être représentée dans la psyché maternelle. Autrement dit, la mère a présentifié l'absence en surnommant son fils, ce qui lui permettait de maintenir la mort et la vie dans la confusion.*

Je reviendrais sur ce point dans l'analyse thématique car il est un point nodal dans notre recherche.

La mort du père

Paul parlera de la mort de son père en racontant comment il a appris sa mort : « j'étais assis à table avec ma mère qui m'a dit d'un coup, en buvant le thé : ton père est mort. Après l'enterrement, j'ai fugué, je suis resté deux jours sur le toit de la maison à regarder tout ce qui se passait. »

J'écoutais Paul, et je m'imaginai ce petit garçon qui apprenait sans ménagement la mort de son père. Tel un animal il avait lui aussi disparu, pour observer de haut ce qu'il ne pouvait supporter sur terre. Au niveau contre transférentiel, j'étais dans l'émotion, dans une sorte de collage avec l'histoire de Paul car elle me renvoyait à ma propre histoire, où la mort de l'autre n'avait pas été comprise, car elle avait été brutale.

Paul avait déposé cet événement dans le cadre de l'entretien, comme on dépose un objet trop lourd à porter ; il n'arrivait pas psychiquement à entendre sa fugue où pendant deux jours tout le monde le cherchait, il n'élaborait pas le sens de son acte.

Il avait raconté cette scène, comme pour me prendre à témoin du comportement de sa mère, il cherchait une alliée, ce qui lui évitait de penser par lui-même, et donc de maintenir avec sa mère une relation d'objet indifférenciée dont le père était exclu. Paul n'avait pu psychiquement faire le deuil de son père, car ce père n'avait jamais eu sa place en tant que tel. L'annonce brutale de sa mort a confronté Paul à une réalité où apparaît le vide, et non la disparition. Paul s'est trouvé psychiquement confronté au vide de la représentation paternelle, vide traumatique, car la réalité de la mort est devenue présence d'un cadavre.

Le rapport à l'argent

Paul évoquera à nouveau, au cours du même entretien, son rapport à l'argent en disant : « si je trouve cent francs, et si je ne sais pas à qui sont ces cent francs, je ne vais pas savoir les utiliser ; la seule solution que j'ai, c'est de les flamber, de les faire disparaître le plus vite possible, que cet argent ne soit pas utile. »

Tout en écoutant Paul je me demandais pourquoi parlait-il de franc qui n'avait pas existé, et du comportement qu'il aurait eu, si cela avait du arriver.

Quel sens inconscient avait cette énonciation qui paraissait délier, sans lien, avec le reste du discours du sujet ?

En fait, j'attendais inconsciemment, que la parole du sujet ait une certaine cohérence dans la thématique abordée. En effet, Paul ne m'avait pas habitué à passer du coq à l'âne, bref à avoir une pensée marquée par le manque de liaison.

Dans l'après coup, il m'apparaît que Paul ne parlait pas d'argent, mais de l'appartenance dans la nomination. L'argent lui brûle les doigts, il doit le flamber s'il ne sait pas à qui il appartient, il ne peut pas le garder, ni acheter quelque chose qui lui soit utile, il est vital que cet objet disparaisse. *Paul relie l'argent à un autre, un autre avec qui il aurait un lien réel, pour que cet argent puisse être investi par lui, pour qu'il soit une valeur à ses yeux. Il ne peut se représenter l'argent en tant qu'objet investi psychiquement par lui, objet dont il pourrait jouir, il ne peut posséder un objet trouvé car cet objet n'a pas de représentation intrapsychique lié à l'échange, il faut que cet objet soit dans la réalité externe en lien avec.*

Le couple de Paul

Paul évoquera le couple formé avec sa compagne, et son ex-mari en le comparant avec le couple formé par ses parents, il considérerait qu'il jouait un rôle réparateur dans ce couple, dont l'enfant a le même âge que Paul, quand les parents de Paul divorcèrent.

A travers son énonciation, Paul condense et la question du couple, et la question de sa place dans le couple parental au moment du divorce. En effet, comment Paul pouvait-il penser qu'il réparait le couple formé par sa compagne et son ex mari, alors que lui-même avait une relation avec cette même femme.

Dans la réalité psychique, Paul était fantasmatiquement resté au milieu du couple parental, entre les deux, il ne pouvait pas psychiquement se situer à côté, car le divorce est venu certifier ce qu'il n'arrivait pas à relier. Il était psychiquement, l'enfant de ce couple, tout en étant dans la réalité, le nouveau compagnon de cette femme. Il apparaît, sur le plan fantasmatique, que Paul, essayait d'élaborer la question de la scène primitive tout en étant dans une position psychique incestueuse, position qui ne lui permet pas de relier les deux du couple, et de pouvoir ainsi trouver sa place, et son appartenance.

Au cours du dernier entretien, j'apprends que Paul revit avec sa compagne, compagne qui a quittée la Provence et qu'il allait rejoindre ; c'est le départ de Paul qui mettra fin aux entretiens.

Paul apparaissait content de déménager, tout en disant qu'il lui fallait maintenant gagner de l'argent pour passer son permis, et qu'il désirait faire valider son expérience professionnelle pour postuler à des postes dans l'animation. Il précisa, néanmoins, que le fait d'accomplir une tâche dans un cadre professionnel était vécue comme une contrainte, et comme quelque chose qui le limitait. Il avait le sentiment d'étouffer, de ne pas avoir d'espace de liberté. Tout en écoutant les paroles prononcées par le sujet, je me disais qu'il interrompait les entretiens en partant ailleurs. D'une certaine manière, là aussi il s'absentait, il utilisait la réalité externe pour ne pas poursuivre un travail psychique sous tendu par un cadre, cadre qu'il a dû fuir. Présence, absence de Paul caractéristique de ce qui s'apparentait à un comportement d'état limite.

Il reparlera de sa mère en redisant qu'elle : « avait toujours vécu grâce aux allocations familiales, et qu'aujourd'hui elle était au Rmi.

La mère et le fils étaient tous les deux dépendants des institutions sociales pour vivre. Paul n'était-il pas ce fils qui en revenant vivre en France, et dans le même village que sa mère avait dû se mettre dans la même position psychique qu'elle, pour essayer de se réparer, et de trouver sa place de fils issu du couple parental, en allant sur les traces d'un père qui n'avait eu jamais dans la psyché maternelle la place de l'amant, et du père de ses enfants.

Je ne revis plus jamais Paul, j'ai su par son assistante sociale qu'il avait été jusqu'au bout de son projet, il avait déménagé.

Nous pouvons constater en lien avec nos hypothèses que pour Paul :

Dans l'échange lié au troc, instauré par sa mère, (labourer le jardin de la psychologue en échange de séances) la fonction tierce de l'argent est évacuée au profit de l'archaïsme binaire du troc qui signifie psychiquement l'archaïsme d'une relation.

L'argent n'a pas de représentation intrapsychique liée à l'échange, il faut qu'il soit dans la réalité externe en lien avec. L'argent est cet objet qu'il perd (à travers son alcoolisation) et qu'il ne supporte pas de perdre car cela lui permet de vivre illusoirement de retrouver l'autre.

Il y a une nécessaire mise en scène de la perte parce que psychiquement non intériorisée.

Dans sa relation au père, Paul a privilégié l'homme dans le couple formé avec sa mère, et non le père géniteur porteur de la filiation. Cette absence paternelle empêchera l'organisation du rapport à la castration, d'où l'actualisation de la perte (rupture avec son amie), dans la démission de son travail qui aura pour conséquence la perte de son salaire, et sa demande

d'allocation du Rmi auprès de l'institution sociale, demande qui s'articule autour de cette perte et qui laisse entrevoir le type de lien à l'institution.

Dans la psyché maternelle, la place du mari est nommée par défaut : il est décrit comme ayant tous les défauts, il est celui qu'elle ne peut évoquer le jour anniversaire de sa mort ; il ne peut être nommé dans sa psyché. Le fantasme de la scène primitive ne peut être élaboré par le sujet car le père est exclu de la psyché maternelle et à fortiori le couple mari et femme.

Le surnom de Paul : « l'absent » donné par la mère renvoie dans le discours maternel à une présence qui est absente ou qui s'est absente dans sa psyché, et qui est la présentification d'une absence : celle de sa sœur morte.

Paul ne peut établir de lien avec sa mère qu'en étant psychiquement dans la béance d'un manque impossible à psychiser.

B- Christine

Christine a été suivie, en entretien de soutien psychologique, pendant dix mois, à raison d'un entretien tous les quinze jours. Elle a toujours respecté le cadre proposé, arrivant presque toujours en avance (un bon quart d'heure), temps qu'elle mettait à profit pour discuter avec la secrétaire.

C'est durant notre travail de thèse que nous avons suivi Christine en entretien.

Christine a été choisie, parce ce que dès le premier entretien, elle a signifié ses problèmes avec la nourriture. Elle était une des rares bénéficiaires, qui exposait d'entrée de jeu une pathologie clinique, sans parler de sa condition d'être au Rmi.

Il nous a semblé important pour infirmer ou confirmer ma recherche, de retenir comme objet d'étude, une allocataire qui aurait pu être objet d'étude pour une autre recherche car l'obsession de la nourriture pour Christine a été le sujet récurrent de presque tous les entretiens. Dans l'après-coup, je réalise aujourd'hui que le choix de Christine n'était pas aussi anodin.

En effet, Christine comme Paul, a un problème lié à l'oralité. Cette manière lapidaire de lier le lien des deux sujets étudiés dans l'oralité ne signifie pas l'évincement de l'analyse de ce lien. Cela signifie qu'il ne s'agit pas, dans notre recherche, de traiter de la question de l'oralité dans l'histoire subjective des sujets.

Il s'agit de traiter ce quelque chose qui s'absorbe ou qui ne s'absorbe pas dans le lien avec l'argent et dans l'échange avec l'institution sociale.

Christine et Paul mettent en acte, et donnent à voir leur pathologie, pathologie qui s'inscrit socialement dans un autre lien de dépendance ; autre lien de dépendance qui est l'objet de notre recherche.

Autrement dit, il ne s'agit pas de faire l'impasse sur la nature du symptôme chez ces sujets, mais mon travail ne consistera pas à traiter de l'étiologie de ce symptôme dans l'intrapsychique du sujet. Le symptôme sera traité dans le lien à l'argent, et à la dépendance institutionnelle donatrice de ce même argent. Cette articulation d'une symptomatologie à la scène sociale renvoie aux enjeux inconscients intrapsychiques et institutionnels. C'est cette articulation synonyme de la limite d'un dedans-dehors qui nous intéresse dans la relation à un objet chargé lui aussi des mêmes enjeux inconscients.

Christine est une jeune femme de vingt-neuf ans, issue d'un milieu social aisé. Son père est ingénieur et sa mère est femme au foyer.

Elle est l'aînée, ayant un frère de vingt cinq ans, frère qui est lui aussi est au Rmi.

Après avoir eu un bac scientifique, elle décide de faire une école préparatoire, dans le but de devenir vétérinaire.

Elle interrompt son année préparatoire car elle avait des résultats très moyens et parce qu'elle était fatiguée par le rythme de travail trop intense.

Elle décide de rentrer à l'université pour préparer une maîtrise de physiologie végétale, maîtrise qu'elle obtiendra avec mention très bien (elle sera la première de sa promotion.)

Elle décide de poursuivre dans la recherche mais réalise, en se renseignant sur les débouchés possibles, qu'elle n'a aucune envie de travailler dans un laboratoire. Pour Christine, faire de la recherche, c'était « comme au dix neuvième siècle », aller sur le terrain pour observer et analyser.

Désorientée, Christine abandonne ses études à l'âge de vingt-trois ans, et repart vivre chez ses parents. Elle se sent de plus en plus déprimée, sans but, se met à manger de moins en moins jusqu'à atteindre un poids critique qui met sa santé en danger. Christine se nourrira à nouveau grâce à sa mère.

Son état de santé s'étant amélioré, Christine décide d'aller séjourner dans une association où se pratiquaient différentes méthodes d'alimentation (herbivore, frugivore ...) ainsi que des groupes de parole. Elle y restera pratiquement presque un an.

Christine décide de quitter ce lieu et retourne vivre chez ses parents qui viennent d'acquérir un mas, mas qui nécessite des travaux importants. Elle se lance à fond dans cette aventure de réfection, réfection qui durera deux à trois ans. Ce projet mobilisera toute la famille et deviendra selon Christine un projet commun, sorte de création d'un lieu particulier, ouvert à tous, à la réflexion, et aux débats en tous genres sur la nature, les aliments ...

A l'âge de vingt-six ans, elle demande le Rmi. Elle le percevait donc depuis trois ans quand nous l'avons rencontrée.

C'est sur l'orientation de sa référente sociale que j'ai reçu Christine.

Les entretiens

Au cours du premier entretien, Christine donne à voir une personne inquiète, repliée sur elle-même, et qui attend qu'on l'interroge pour parler. Devant une parole qui m'apparaissait difficile pour le sujet, j'ai utilisé l'aspect administratif (nom, date d'entrée au Rmi, expérience professionnelle, situation de famille) pour entrer en communication avec Christine.

Il faut souligner que ce support m'a souvent servi dans notre pratique comme objet médiateur, pour établir un dialogue avec certains allocataires qui éprouvaient de la difficulté à se saisir d'une parole qui les concernait car, au-delà, des histoires singulières de chacun, il y avait une communauté de vécu qui appartenait à la condition même de leur non-statut social. Cette communauté de vécu qu'est l'exclusion du corps social induit des positions honteuses, des positions d'effritement identitaire qui enferment le sujet dans une non parole sur lui.

Avant que Christine ne parle, je fus surprise par sa minceur et son aspect petite fille apeurée. Dans l'après-coup elle me fit penser à un petit animal que j'avais envie de protéger.

Elle éveillait chez moi quelque chose de maternel, un désir d'être une mère qui va donner une bonne nourriture. J'étais d'entrée de jeu prise dans un contre transfert où prévalait l'identification projective.

En effet, j'étais psychiquement celle qui devait apporter à Christine le bon objet, pour m'éviter d'être confrontée à l'angoisse de mort, qu'elle me faisait vivre.

Je réalise aujourd'hui que dans la rencontre avec le sujet, il n'y a pas de prévalence dans le ressenti du clinicien.

En effet, même si la parole est l'objet d'analyse principal, le sujet donne à voir dans cette rencontre son corps, la manière dont celui-ci est montré sans être nommé ou la manière dont il

est nommé sans être montré, il laisse inconsciemment des traces dans la psyché du psychologue. Celles-ci sont difficiles à entendre, car elles s'originent dans des éprouvés archaïques.

J'apprends que Christine est d'origine polonaise de par son père, et que le père de celui-ci est né en Pologne et qu'il a immigré en France.

Je me demandais pourquoi il y avait eu immigration. Était ce à cause de la deuxième guerre mondiale pour fuir l'horreur du fascisme ?

Je ne posais aucune question, mais les causes de cette migration m'interrogeaient, parce que, inconsciemment, je rapprochais la maigreur des gens qui vécurent dans les camps de concentration avec la minceur de Christine.

En demandant à Christine si elle avait des problèmes de santé, je prends connaissance des problèmes qu'à Christine avec la nourriture, problèmes qui ont commencés « à l'arrêt de ses études. »

Christine me parla de ses phases boulimique et anorexique, et du fait qu'elle n'a pas réglé ses problèmes avec la nourriture. Elle énonçait sa problématique sur le plan manifeste comme quelque chose d'important pour elle, et en même temps, son langage était désaffecté. Autrement dit, elle maintenait une distance qui lui permettait de n'éprouver aucun affect. Elle ne me paraissait pas présente à elle-même, tout en étant présente dans la relation.

En effet, Christine me regardait avec une intensité qui se rapprochait de la fixité. Que projetait-elle sur moi ?

Je ne pouvais pas à ce stade de la relation clinique émettre des hypothèses de travail, mais j'éprouvais un sentiment de malaise devant ce regard qui me faisait ressentir quelque chose qui s'apparentait au vide.

Christine me dit qu'elle avait un frère qui vivait aussi chez ses parents, frère qui : « ne va pas très bien. » L'énonciation de Christine me surprit, elle ne nous avait en aucune manière parlé de son frère en tant que frère mais comme d'une personne porteuse d'un mal être, comme elle était porteuse de sa pathologie.

Ce frère qui s'appelait Jean était désigné dans une sorte de chosification qui maintenait à distance le lien fraternel. Christine, là non plus n'émit aucune émotion, elle constatait, en se mettant en dehors de tout lien qui aurait pu être pour elle anxiogène. Dans l'après-coup, je réalisais que c'est le lien même qui était pour Christine à éviter.

Elle mettait en place une relation d'objet, où l'objet était vécu comme un objet partiel, car dans l'incapacité psychique d'être vécu comme un objet total. Au niveau de la représentation, Christine avait intériorisé une imago qui, à ce stade de l'avancée clinique, pouvait s'apparenter à une imago intrusive, dont il fallait se protéger en la tenant à distance.

A ma question portant sur la profession de sa mère, Christine répondit que celle-ci n'a jamais travaillé. J'apprends que sa mère était intéressée par les médecines parallèles, l'écologie et tout ce qui tourne autour des différents modes d'alimentations : macrobiotique, végétarien...

Christine me paraissait être en miroir par rapport à cette mère. En effet comme elle, elle s'était intéressée aux mêmes sujets, sujets qui étaient loin d'être neutres par rapport à sa pathologie, sujets qui avaient été psychiquement idéalisés pour maintenir et remplir un moi idéal.

Dans la réalité, la mère de Christine, voulait dans sa jeunesse faire les Beaux-Arts, mais ses parents s'y étaient opposés. Je me demandais comment, dans la psyché maternelle, ce refus avait-il été intégré ? En d'autres termes, comment la mère de Christine avait-elle transmis inconsciemment à sa fille ce refus, refus qui pouvait s'apparenter à une castration de son désir ?

Elle aurait été d'une certaine manière barrée dans son désir de créer, et d'avoir une identité professionnelle.

Christine, malgré des études brillantes, et un avenir professionnel prometteur était au Rmi. Elle n'avait jamais travaillé, comme sa mère, elle était à la maison, dépendante de l'institution sociale pour vivre, comme la mère était dépendante de son mari pour vivre.

Christine me parla ensuite de ce qu'elle appelait : « des coups de main » c'est-à-dire du fait qu'elle était allée travailler chez des amis pour garder des chèvres, pour aider au travail de la terre, coups de main qui n'étaient jamais rémunérés.

J'avais le sentiment en écoutant Christine que le travail fourni n'avait pas de contre partie c'est-à-dire l'argent. Elle travaillait pour rien ou dans une optique d'échange, qui s'apparentait au troc. Il y a ici un point nodal dans l'analyse du discours qui sera repris dans l'analyse thématique.

Christine poursuit ce premier entretien sur l'investissement massif que toute la famille a eu dans la restauration du mas. En effet, elle m'en parla comme d'un projet important car il correspondait pour elle à la création d'un lieu particulier, sorte de point de rencontre entre des gens liés par les mêmes centres d'intérêts, point de rencontre où débats et nature

s'harmoniseraient. Sorte de description du paradis, d'éden où conflits et pulsions n'existeraient pas.

Christine était prise dans ce sentiment océanique où prévalait une relation fusionnelle où l'autre n'existait pas. Seule l'assurance de ce lien unissait la famille dans ce projet. Christine, comme les autres, était unie aux autres membres du groupe par ce lien qui les unifiait dans une indifférenciation totale. Nous constatons une isomorphie du groupe familial, c'est-à-dire selon R.Kaës un groupe où : « il n'existe qu'un espace psychique groupal, et non des espaces psychiques individuels » (p66 in les théories psychanalytiques du groupe), isomorphie du groupe familial où l'objet maison est l'objet mythique représentant d'une relation idéale du paradis perdu.

Il y a ici une matérialisation d'une nostalgie relationnelle qui évite ainsi les différents enjeux pulsionnels.

Christine me fit part de son suivi psychothérapeutique dans le cadre du CMP, et précise que ce n'est pas la première fois qu'elle fait un travail psychothérapeutique. Je suis restée surprise par ces paroles qui arrivaient presque en fin d'entretien.

Aujourd'hui, dans l'après-coup, ce sentiment de surprise m'a renvoyé au niveau contre-transférentiel à un double mouvement : un mouvement ambivalent de puissance et d'impuissance. En effet, Christine m'apprend qu'elle a rencontré d'autres psychologues qui visiblement n'ont pas fait affaire, et qu'elle en voit un à l'heure actuelle.

Quelle était ma place dans cette suite de psychologues ?

Soit j'étais celle qui était la nième, soit j'étais celle qui pouvait entendre là où les autres n'avaient pu. Il me paraît fondamental de pouvoir dire combien nous avons éprouvé cette ambivalence, ambivalence qui est le contre point de la toute puissance du sujet.

Dit d'une autre manière, j'ai éprouvé dans un mouvement d'identification projective la toute puissance du sujet, éprouvé qui m'a fait douter du bien fondé de notre pratique, et qui a réveillé quelque chose de l'ordre de la rivalité entre confrères et surtout entre consœurs. !

A la fin de ce premier entretien, Christine dit : « je ne suis pas bien dans ma peau » « je me sens appelée » ; elle rajouta qu'elle croyait en Dieu, et qu'elle avait envie d'écrire mais qu'elle n'y parvenait pas.

A l'écoute de ces paroles, je ne suis pas intervenue, car il me semblait important que Christine puisse déposer ce qui m'apparaissait comme un appel autre que religieux, appel

qu'elle déposait dans le cadre de l'entretien, et qui avait pour fonction de maintenir ce qui pour elle était ce qu'il y avait de plus archaïque.

Autrement dit, Christine utilisait le cadre de l'entretien qui n'était pas un cadre psychothérapeutique (il était ailleurs) pour énoncer l'énigme irrésolue d'une relation archaïque.

Je proposais à Christine de la rencontrer dans le cadre d'un soutien psychologique, cadre qui entraînait dans le dispositif de l'insertion sociale. Elle accepta de me rencontrer une fois tous les quinze jours.

Dans les entretiens qui suivirent, Christine parla de son goût pour la nature, des promenades qu'elle aimait faire chaque jour, de son désir de découvrir le désert ainsi que celui d'élever des animaux, et du plaisir qu'elle avait à s'occuper du jardin de ses parents.

Tout en écoutant parler Christine de ses intérêts, je m'interrogeais sur ce mode narratif qu'elle utilisait. Elle était dans la description de la nature d'un enthousiasme excessif, enthousiasme qui détonnait avec son mode d'énonciation où d'une certaine manière elle ne parlait pas d'elle. Elle donnait à voir une sorte d'idéal rousseauiste qui lui permettait de masquer sa réalité psychique.

A travers cette évocation de la nature, il y avait chez Christine, une identification à la nymphe au sens mythologique c'est-à-dire, la personnification à travers les traits d'une jeune fille des divers aspects de la nature. Cet aspect identificatoire renforce un idéal du moi qui trouve ici une rationalisation, grâce à une matérialisation de la pensée, qui évite tout surgissement d'une pulsionnalité qui serait anxiogène.

Ne comprenant pas pourquoi Christine avait arrêté ses études, elle évoque le fait que la recherche l'ait intéressée mais qu'elle voulait être en contact avec la nature, en d'autres termes, qu'elle aurait désiré partir dans des expéditions comme au 19^{ème} siècle !

Une fois de plus, elle mettait en avant cette idéalisation, au risque de ne pas avoir d'avenir professionnel du tout, chose qui dans la réalité se vérifiait : elle percevait l'allocation du revenu minimum.

En d'autres termes, elle préférait vivre avec une somme d'argent plus que modique, plutôt que de travailler en échange d'un salaire, qui aurait été au vu de sa qualification autre.

Mettre sur le compte de la pathologie anorexique le fait qu'elle soit dépendante de l'institution sociale n'est pas un axe d'analyse suffisant.

En effet, d'autres bénéficiaires ont des pathologies qui rentreraient dans les classifications cliniques : problématiques dépressives, d'alcoolisation excessive, et d'autres qui n'ont pas de pathologie signifiante si ce n'est, une « souffrance psychique » qui les immobilise dans leurs capacités projectives.

S'agit-il de traiter, d'aborder, le sujet sous l'angle d'un axe de connaissance des processus psychiques en jeu, axe rentrant dans une doxa classiquement établi ou s'agit-il de prendre en compte le lien unissant le sujet au social, pour dégager des pistes théoriques, ouvrant des horizons autres, qui élargiraient le champ d'investigation dans la compréhension du sujet ?

Christine, ne faisait que certifier, à travers son histoire, le choix de m'engager dans cette recherche universitaire.

Christine me fit part du fait qu'elle : « avait eu des résultats scolaires bons par accident. »

Elle mettait sur le compte du hasard ou plutôt d'un incident, dans son parcours universitaire, le fait qu'elle ait obtenu des résultats scolaires excellents, car en fait, elle fut première de sa promotion ! Devant cette énonciation, qui niait toute attribution à la propre valeur intellectuelle de Christine j'ai gardé le silence. En effet, le sujet rejetait ce qui était de l'ordre du bon, le jugement d'attribution ne fonctionnait pas, l'objet bonne note dans la réalité, était extérieur, il ne faisait pas l'objet du processus psychique d'appropriation.

Même si cet objet était le résultat d'une pensée qui était la sienne, donc de quelque chose qui provenait de l'intérieur d'elle-même, cet objet était psychiquement considéré par Christine comme un objet en dehors d'elle.

Dans l'après coup, il est signifiant que Christine soit dans une impossible subjectivation, elle ne peut appréhender l'objet qu'à travers le clivage, maintenant ainsi l'objet à distance, et évitant tout rapproché qui aurait pu être anxiogène.

Me taire, c'était accepter ce clivage nécessaire pour le sujet, clivage dont nous étions aussi l'objet. En effet, cette position psychique était maintenue dans le fait que le sujet était suivi par deux psychologues, même si le cadre d'intervention était différent.

Je considère aujourd'hui que, d'une certaine manière, nous avons participé inconsciemment de ce processus psychique ; la question qui se pose est de savoir les effets de cette position.

La différence du cadre d'intervention a rendu possible notre travail, et d'une certaine manière, cela a permis à Christine de vivre le clivage, c'est-à-dire de déposer dans le cadre de l'entretien, l'objet partiel mauvais ou bon sans qu'il lui soit demandé quoi que ce soit. Le sujet disposait de deux lieux de dépôts psychiques, lieux différents et différenciés.

Le rapport à la nourriture

Au cours des entretiens qui suivirent, Christine parla de : « ses pensées qui reviennent par rapport à la nourriture », et de ses différentes activités qu'elle doit pratiquer chaque jour c'est-à-dire quatre heures de marche et une heure de sport pour dit-elle : « perdre du poids. »

Au niveau contre transférentiel, j'avais beau savoir que l'hyperactivité physique faisait partie d'un des comportements de la symptomatologie anorexique, je ne m'empêchais d'éprouver une réaction de rationalisation.

Pourquoi cet acharnement, alors que Christine n'avait aucun kilo à perdre si ce n'est à en prendre ?

Pourquoi cette réaction de ma part qui s'apparentait à une formation réactionnelle ?

J'étais aux prises entre la distorsion d'un discours non délirant, et la réalité biologique du sujet, réalité dont la minceur corporelle renvoyait à la mort.

Le silence fut la seule réponse possible au discours de Christine. Ce silence n'était pas pour moi renoncement, mais écoute bienveillante, pour lui permettre d'aller jusqu'au bout de sa déraison, sans qu'elle ne sente, le moindre jugement ou la moindre parole qui aurait tenu en échec ce qu'elle, Christine, ressentait au plus profond d'elle-même.

Christine continua sur la nourriture, et sur son aspect obsessionnel. Elle est disait-elle « toujours là », « je ne sais pas ce que je dois manger, si c'est trop ou pas assez, si ce que je vais manger est bon ou mauvais pour moi »

Que disait-elle ? Que son corps psychique ne pouvait, ne savait pas si l'autre était bon ou mauvais, si la corporéisation de l'autre dans la nourriture était absorbable, si le trop de l'autre ou le pas assez était une limite qui pouvait définir ses propres limites corporelles ?

Que de questions que Christine posait, sans pouvoir entrevoir cet autre, trop près ou trop loin, trop absent ou trop présent, mais qui n'avait pas pu être cet autre qui transforme l'angoisse pour qu'elle soit supportable et refoulée.

Son corps n'était pas vécu comme un espace contenant, capable de transformer l'objet partiel en un objet suffisamment bon pour pouvoir être accepté à l'intérieur d'elle-même, sans qu'elle se pose la question de l'appartenance de son corps. Au fond, elle ne savait pas si elle était propriétaire de son corps qui, selon B.Duez, est la première acquisition c'est-à-dire l'autochtonie corporelle.

Il se joue ici un point nodal, point que nous soumettrons à l'analyse thématique, et qui sera élaboré dans la partie : mise en travail de nos hypothèses.

Christine parlera de combat à propos de la nourriture : « c'est toujours la lutte, je pense à ce que je vais manger », « je suis enfermée dans ma maladie, j'aimerais en sortir, je me sens missionnée. »

L'obsession de la nourriture revenait dans le discours. Christine faisait part de son combat quotidien, et de la lassitude de ce combat. D'une certaine manière elle commençait à signifier sa fatigue psychique de lutter contre l'objet tout en ne pouvant s'empêcher de lutter.

Cette lutte ne paraissait pas correspondre à l'ambivalence liée à l'objet, mais à une lutte plus tragique entre les pulsions de vie et les pulsions de mort.

Devant cette désintrication pulsionnelle nous étions là, n'intervenant pas mais dans une présence où nous avions le sentiment que notre corps, nos sens, pouvaient porter dans le sens de la portance ce que disait Christine.

J'ai éprouvé un sentiment maternel devant Christine, qui n'apparaissait plus comme une adulte, mais comme un bébé.

Elle avait tout le long de cet entretien le regard vide, elle n'exprimait rien, un vide qui s'apparentait au vertige de celui qui n'a pas de rive, de lieu où être.

Christine ne parlait toujours pas de son histoire familiale, seule sa « maladie », et le fait qu'elle se sente « missionnée » la définissait. L'aspect mystique était le corollaire de cette lutte qui l'épuisait. C'était comme, si ce qui s'apparentait à un appel de Dieu, venait rendre caduque ce contre quoi elle s'épuisait.

Ce qui sur terre lui était si difficile à vivre pouvait se penser si celui qui était figuré par le ciel l'avait élu. Christine, combinait ici les pulsions de vie et de mort dans une combinaison tellurique, elle rejoignait les propos qu'elle avait tenu précédemment sur la nature. Elle utilisait les éléments extérieurs, se positionnant parmi eux par impossibilité de dire sur ce qui était de l'ordre de l'intrapsychique.

J'ai fait le choix dans l'étude de ce cas clinique de ne pas l'aborder sous l'angle symptomatologique, comme nous l'avons dit précédemment. Par contre cet aspect permettra de mettre en évidence ce qui du corps et de son lien avec l'aspect originaire vérifiera ou pas nos hypothèses.

Le rapport à la mère

J'apprends qu'à l'âge de vingt cinq ans, Christine s'est arrêtée de fumer (aujourd'hui elle refume) en même temps que sa mère. Pour la première fois elle mentionnait sa mère dans une sorte de relation en miroir où elle agit comme l'autre.

Christine reparlera de l'école où elle séjourna à l'arrêt de ses études, école où elle vécut un an, en internat, et là, elle apprit à manger de différentes manières c'est-à-dire une nourriture carnivore, frugivore, herbivore...

En racontant ses différentes expériences alimentaires, Christine souriait de ce qu'elle considérait aujourd'hui comme une recherche incongrue du comment et du quoi pouvait-elle manger.

La rupture de ses études a confronté Christine à sa pathologie. Elle ne pouvait plus masquer sa lutte contre les kilos, elle se retrouvait à vingt cinq ans en face d'elle-même.

J'étais interrogée sur la myopie parentale car Christine devait être mal dans sa peau avant que n'apparaisse au grand jour sa « maladie. »

Durant les premiers mois où j'ai accompagné Christine, j'ai maintenu une position contenant, intervenant très peu, l'essentiel était que le sujet puisse dire sa parole.

Christine évoqua ses relations amicales par notre intervention. Elle avait : « des copines qui étaient devenues les copines de sa mère. »

Au niveau contre transférentiel, j'ai éprouvé dans un premier temps un sentiment d'hostilité vis-à-vis de cette mère. Comment pouvait-on s'approprier les amis de sa fille, en niant ainsi la différence générationnelle et en dépossédant ainsi le sujet de ses propres liens sociaux ?

J'étais renvoyée à certains aspects abusifs de nos propres liens maternels.

L'acte de la mère, qui consiste à se lier d'amitié avec les propres amis de sa fille, met en exergue le rapport fusionnel de cette relation. L'intrusion va jusqu'à gommer les liens exogènes. Les liens sont non différenciés, ils traversent la relation mère-fille sans que Christine s'en étonne. Quels bénéfices secondaires tirait le sujet ?

Dans l'après-coup, cette position psychique lui permettait de maintenir l'indifférenciation d'avec l'objet maternel, indifférenciation qui la maintenait dans sa pathologie.

Autrement dit, l'altération de l'exogénéité des liens n'était que la conséquence pour Christine de son incapacité psychique à être en tant que sujet. Cela n'enlevait en rien l'aspect intrusif d'une mère qui maintenait un lien avec sa fille où elle la maîtrisait, comme Christine essayait

de maîtriser la nourriture. Chacune avait des enjeux psychiques inconscients, enjeux qui maintenaient le fil d'une relation archaïque.

Le lien fraternel

Christine m'apprend qu'elle ne parle plus à son frère depuis trois ans. Ils s'évitent, ne mangent pas ensemble. Devant notre interrogation, elle expliqua qu'il avait été convenu d'un roulement pour les repas. Christine mangeait à midi avec ses parents pendant que son frère mangeait seul dans sa chambre. Le soir c'était le contraire : le frère mangeait avec les parents, Christine mangeait seule dans sa chambre. Elle ne comprenait pas d'où provenait cet évitement, il proviendrait de son frère qui dit-elle : « ne veut pas lui parler. »

Je fus sidérée à l'énonciation des propos du sujet car il n'y avait en apparence aucun motif de conflit entre la sœur et le frère. La famille maintenait cet état de fait en instituant ce mode relationnel durant les repas !

A qui profitait le crime, pour que cette scène tragique puisse se rejouer chaque jour ?

Les non dits, le silence, maintenaient un mode communicationnel entre les membres de cette famille, le couple parental certifiait la mésentente fraternelle en acceptant de cliver leur progéniture. D'une certaine manière, le lien unissant les membres du groupe était dans une position psychique d'éclatement, éclatement qui permettait au couple parental de maintenir un lien ternaire dans la réalité, lien qui évitait à chacun de tenir sa place dans la constellation familiale.

Christine, dans ce qui est de l'ordre de la confusion, participait inconsciemment à cette mise en scène. Il ne faut pas oublier que le frère, lui aussi est au Rmi, comme Christine, il est dépendant des institutions sociales.

Telles des poupées russes, tous les membres de cette famille s'emboîtent, tout en se déboîtant dans une violence qui ne dit pas son nom. Un double mouvement psychique se met en place : celui qui s'apparente à une position hystérisante où l'autre doit être évité car il est source de danger, et un autre à une position archaïque que nous mettons sur le compte du cannibalisme : l'absent du repas est imaginativement mangé. Il y a une interdépendance entre tous qui évite toute différenciation, chacun est l'objet de quelqu'un où de quelque chose.

Nous pouvons nous interroger aussi sur le plan social qui, comme nous l'avons dit précédemment fait appel à un niveau social plutôt élevé ainsi qu'à un niveau culturel supérieur (le père est ingénieur) Nous n'avons pas affaire ici à des conditions modestes qui

nécessiteraient le concours de l'aide sociale. Pourtant dans la réalité les deux enfants perçoivent l'allocation du revenu minimum. Il se joue ici un point nodal dans ce vécu familial, point que mettrons à l'épreuve de l'analyse thématique.

Le rapport à l'argent

A propos de son hébergement chez ses parents, Christine dira : « je dois à mes parents des tâches par rapport à mon hébergement, je jardine deux heures par jour ou je coupe du bois. »

Elle poursuivra sur le fait que durant trois ans elle a payé les courses de la maison avec l'argent du Rmi. A notre question sur ses dépenses autres que celles qu'elle venait de citer, elle répondit par : « j'ai mis de l'argent de côté, je ne l'ai pas fait exprès. » Elle précisera qu'aujourd'hui, sa mère lui demandait une somme d'argent fixe pour le paiement de la nourriture. En d'autres termes, Christine ne payait plus les courses pour tout le monde mais payait sa part aux frais de la maison. A mon intervention sur le reste de l'argent qui n'avait pas été dépensé, Christine réagit par un : « cela me bouleverse. » Je tiens à souligner que c'est l'énonciation du mot dépense qui provoqua cette réaction.

Que disait Christine ?

Qu'elle payait ses parents de deux façons, en échange d'un temps déterminé de travail dans la maison familiale, et en échange d'une somme d'argent, somme d'argent qui ne fut définie que tardivement. Il n'y a pas de valeur fondée sur un échange correspondant à la réalité. Christine paye pour tout le monde, et puis ne paye plus que pour elle. Christine avait payé pendant des années les courses. Qu'achetait-elle ou de quelle dette se sentait-elle redevable pour payer dans la réalité pour tous ?

L'argent est-il pour elle le moyen de lier les membres du groupe, est-il l'objet réel qui dans sa psyché pouvait pacifier sa lutte avec l'objet nourriture, c'est-à-dire avec l'objet archaïque ?

Cet argent que le sujet ne gagne pas, qui lui est donné ne servirait-il pas, parce que justement il ne correspond pas à un échange salarial, à maintenir psychiquement le sujet dans une illusion d'être. En d'autres termes, l'argent n'est plus objet psychique permettant un échange intersubjectif, il est le bouche trou d'une pulsionnalité à l'œuvre chez Christine.

Il ne s'agit plus ici de garder dans le cadre d'un échange où le but de la pulsion serait la satisfaction sexuelle, mais une satisfaction narcissique.

Nous reviendrons dans la partie théorique sur ce point majeur de cette analyse clinique.

L'objet argent ne peut être gardé pour soi, comme dans l'échange où prévaudrait l'analité, car il est fantasmatiquement l'objet qui ferait que le sujet vive son corps comme un lieu, comme un espace ne lui appartenant pas. Il ne s'agit pas d'intrusion mais de la révélation, au sens d'une photographie qui révèle la non appartenance du corps du sujet.

L'histoire familiale

Christine m'apprendra qu'elle a son permis de conduire mais qu'elle : « ne conduit pas car elle a peur de faire mal aux autres. » Dans la réalité, elle utilisait le vélo pour ses déplacements.

Pour se protéger de ses fantasmes schizo-paranoïdes déplacés sur la voiture, objet qui rappelle curieusement le ventre maternel, Christine préférera dépendre de sa mère pour les trajets importants. Elle était prise dans ses angoisses qui la paralysaient dans tous les sens du terme, dans une incapacité psychique de s'approprier sa propre réalité psychique.

Nous sentions une pauvreté élaboratrice chez le sujet qui contrastait avec l'aspect intellectuel. En effet, Christine lisait énormément, surtout de la poésie, elle écoutait de la musique classique et avait une préférence pour l'opéra. Par rapport à de nombreux bénéficiaires que nous avons suivis en entretien, Christine s'en distinguait par ses centres d'intérêts.

Au bout d'un certain temps de suivi, je me décidais à poser des questions à Christine sur son histoire familiale.

Le père de Christine avait été élevé par sa mère à partir de l'âge de huit ans. En effet, celle-ci divorça de son mari parce qu'il buvait. Vivant en Algérie avec son mari qui s'était engagé dans l'armée, elle décida de repartir en France, seule avec son fils. Christine précisera que son père a eu un frère mort né et que le père de son grand-père était un : « bâtard », il n'avait pas connu son père, et avait été élevé par son beau-père qui était d'origine polonaise.

Un arrière-grand-père de père inconnu, un grand-père alcoolique, un père qui n'avait donc aucune origine polonaise et qui portait un nom de famille d'adoption voilà ce qu'énonça Christine sans aucun affect, comme si son histoire familiale n'était pas la sienne.

Je fus interrogée devant la lourdeur de ce passé, et devant l'attitude du sujet qui paraissait complètement étrangère à ce passé, comme si tous ces mots émis au cours de l'entretien n'avaient pas de consistance.

D'une certaine manière, j'avais le sentiment qu'elle avait satisfait à mon désir de connaître son passé mais qu'elle, Christine, au fond n'avait rien à en dire. Elle énumérait quelque chose

de l'ordre de l'événementiel sans réaliser les enjeux psychiques inconscients qui se jouaient dans la transmission générationnelle.

Je ne pouvais rien faire de ce matériel clinique, dans le cadre de l'entretien de soutien psychologique, car il n'était pas le fruit d'une élaboration psychique du sujet. J'étais au niveau contre transférentiel prise dans les enjeux de ma recherche universitaire ; ma position de chercheur voulait savoir et non la clinicienne dans le cadre de sa pratique.

Il me paraît important de préciser ce nouage des deux positions psychiques, nouage qui nous a permis dans l'après coup de conserver notre place liée à ma pratique et de laisser en latence l'autre place.

Le nom du père était un nom d'emprunt, le vrai nom était porteur d'énigme, un nom à jamais inconnu dans sa nomination, et dans ses origines culturelles et psychiques. Il y a ici une béance dans l'histoire familiale, béance que le grand-père de Christine devait colmater en autre par l'alcool. Ce manque d'origine du nom a dû être pour ce « bâtard » une des causes de son alcoolisme. L'appartenance aux origines polonaises ne correspondait à aucune réalité autant pour Christine, que pour son père.

Tout ce que j'avais fantasmé sur l'histoire entourant ses origines n'avait aucun sens ; il s'agissait d'une histoire où l'acte créateur de la naissance avait dû être gommé par une nomination qui l'effaçait. Il n'en restait pas moins que la « faute » originelle s'inscrivait dans la bouche de Christine par ce qu'elle avait dû toujours entendre : le mot bâtard.

Qu'avait dû ressentir le père de Christine pour qu'il transmette à sa fille la souffrance de son propre père ?

Il était le fils d'un homme dont le nom patronymique était synonyme d'union illégitime ; cette illégitimité a été enkystée, sorte de crypte dans la psyché paternelle, dont la fonction était de conserver un secret familial.

Ce clivage topique dû à la constitution de cette crypte, maintenait une histoire impossible à dire pour le père de Christine. Impossible à dire parce qu'il avait hérité de l'impossible à dire de son propre père, qui avait lui-même hérité de ce qu'il fallait taire, c'est-à-dire l'acte sexuel hors mariage. J'étais confrontée à un silence inconscient transgénérationnel qui barrait la parole du sujet, et qui de fait interrogeait son identité.

Christine était prise dans ces tus, dans cette sexualité honteuse concernant la lignée paternelle, sexualité honteuse transmise par son arrière-grand-mère.

Tout en écoutant Christine, je pensais à ce bébé mort né, à ce frère du père dont on ne savait rien si ce n'est que sa naissance avait été synonyme de mort. *Il ne s'agissait pas ici d'une réalité psychique où le don de la vie, est aussi don de la mort, mais d'une réalité biologique où le vivant, et le mortel avaient gommé toute temporalité, ils ne faisaient qu'un.*

Il y a un lien entre cet arrière grand-père non reconnu par son vrai père, et le fait que le fils de cet homme c'est à dire le grand-père de Christine, ait un fils qui meurt à la naissance.

C'est l'impossible reconnaissance de la naissance, impossible reconnaissance parce que la mort est déjà là ; impossible reconnaissance parce que l'acte même de la naissance est non reconnue par le père légitime.

Nous sommes ici en face d'un point important dans notre clinique, point que nous élaborerons théoriquement.

L'alcoolisme maternel

Christine évoquera, au cours du même entretien, l'alcoolisme de sa mère. Celle-ci s'est mise à boire quand Christine avait huit ans, alcoolisme qui dura une dizaine d'années et dont elle guérira grâce à une association d'anciens malades alcooliques. Christine me parlera : « de scènes de violence », dont elle fut témoin entre ses parents, durant toute cette période difficile.

Une fois de plus, le sujet n'était pas là, j'avais l'impression désagréable d'être en face d'une actrice qui récite une pièce qui ne la concerne pas.

En écrivant ces phrases, je réalise que le verbe réciter convient à ce discours où aucun affect, aucune émotion n'apparaissent.

Pourquoi Christine était-elle emmurée dans cette carapace, sorte de contention psychique pulsionnelle ?

Rien ne devait se voir, rien ne devait s'échapper de sa psyché qui aurait ainsi battu en brèche sa maîtrise. Elle restait seule sur sa terre qu'elle voulait inconnue des autres par peur d'être dépossédé d'elle-même.

La séparation parentale

Quand Christine a dix-huit ans, sa mère décide de quitter son père. Cette séparation durera quatre ans, quatre ans durant lesquels Christine ira un week-end sur deux, chez l'un ou l'autre

des parents. Le père de Christine fait une dépression durant ce temps de séparation d'avec sa femme.

Christine a vingt-deux ans, quand ses parents décident de revivre ensemble. Elle ne supportera pas que le couple décide de reprendre la vie commune, et dira à sa mère : « tu vas être de nouveau malade ».

A première vue, le sujet n'accepte pas que le couple parental se reconstitue. On peut pour le moins s'étonner d'une réaction qui va à l'encontre d'une réaction courante : les enfants sont souvent malheureux quand les parents se séparent. Ici nous assistons au contraire, il est préférable que les parents soient désunis, et un des parents, le père, est à mots couverts responsable de la maladie de la mère.

La désunion parentale permettait à Christine de passer de l'un à l'autre, elle était psychiquement au milieu du couple, c'est-à-dire entre eux deux, la réalité certifiait ses enjeux psychiques. La scène primitive se déployait dans la réalité externe d'un couple qui ne pouvait momentanément poursuivre leur union. Christine était inconsciemment dans des enjeux originaires, exclue de cette scène, exclusion non élaborée, qui l'avait laissée sur le bord de la route comme n'étant affilié à personne. Elle rejoignait l'histoire de son arrière grand-père dans la non connaissance de l'origine, mais pour d'autres raisons. Dans la séparation parentale elle pouvait paradoxalement se situer comme celle qui fait le lien, qui était au milieu, telle une courroie de transmission de l'homme à la femme.

En d'autres termes, je considère qu'il n'y a pas eu pour Christine une figuration possible du fantasme de la scène primitive, celle-ci s'est mise en scène au travers de la séparation des parents.

Séparation bien venue pour le sujet car elle lui permettait d'actualiser l'énigme de sa propre origine. *Le père est vécu comme le tiers dont la présence met la mère mal, il est celui qu'il faut rejeter non pas en tant que père, mais comme mari de la mère.*

Nous rencontrons ici un point nodal qui sera mis à l'épreuve dans notre analyse théorique.

Le lien fraternel

A propos de la mésentente avec son frère, Christine dira qu'elle ne comprenait pas pourquoi : « il ne me parle pas depuis quelques années », elle rajoutera, que d'après sa mère, cela serait dû à la maladie de Christine. Une fois de plus que dire devant ce qui nous apparaissait pour le

moins fou : le sujet ne savait pas la cause de ce silence entre elle et son frère, seule la mère savait ; c'était la maladie qui était le motif de ce non échange, de cet évitement.

Au niveau contre transférentiel, j'éprouvais une sorte d'agacement devant ce qu'énonçait le sujet sans aucune analyse.

Comment Christine pouvait répéter sans sourciller les paroles de sa mère, comment pouvait-elle accepter que sa propre mère signifie que la maladie de sa fille était la cause de la discorde entre ses enfants ?

Quel intérêt avait elle à véhiculer un tel discours ?

J'avais le sentiment d'être en face d'une mère intrusive qui m'intrusait car elle me rendait hostile à son égard.

A ce stade de l'entendu, je réalise que je me protégeais psychiquement de ce que je percevais comme des effets pervers d'un discours maternel, où plutôt que je me protégeais de mes enjeux contre-transférentiels qui surgissaient au contact de cette histoire.

Dans l'après coup, il apparaît que l'indicibilité du non-lien entre Christine et son frère serait du à un non-lien fraternel dans la psyché de Christine ; non lien que j'associe à l'impossible filiation de Christine.

Dit d'une autre manière, l'impossible figuration du fantasme des origines du sujet rendrait le lien fraternel mystérieux c'est-à-dire non figurable. Il y aurait une synergie dans l'axe des liens différents unissant les membres de la famille, synergie qui glacifierait la capacité de liaison du sujet. Cette glacification n'est pas synonyme de forclusion mais d'un gel psychique qui protégerait le sujet de la reconnaissance de l'autre comme différent et différencié, mais qui le maintiendrait du coup dans un isolement et dans une difficulté réelle à être dans le principe de réalité. Pour le coup, il n'y aurait pas une prime de plaisir en plus mais une histoire ancrée dans l'ère glaciaire, c'est-à-dire dans la préhistoire psychique du sujet.

Je voudrais revenir sur l'aspect contamination qui est à notre avis latent dans le discours de la mère du sujet.

La « maladie » de Christine, serait la cause, pour son frère, du refus de lui parler.

Christine pense-t-elle que sa « maladie » est source de contamination ou a-t-elle été contaminée au niveau fantasmatique par sa mère ?

En d'autres termes ne vit-elle pas sa pathologie comme l'effet contaminant d'une relation archaïque, effet contaminant qui ne peut se dire mais qu'elle retrace à travers l'énoncé maternel.

La relation à la mère

A propos de sa relation avec sa mère elle dira : « je vis à travers elle, j'avais tout le temps peur qu'il lui arrive quelque chose (en faisant référence à son alcoolisme), qu'elle se fasse mal, j'ai l'impression qu'elle ne peut se passer de moi. »

A travers ces paroles, je sentis un tournant dans la relation instaurée avec Christine. Pour la première fois, elle s'impliquait, elle parlait d'elle en lien avec l'autre même si ce lien était pour le moins fusionnel. Elle existait enfin dans le cadre de l'entretien, elle délivrait des choses sur elle et non en tant que spectatrice d'elle et des autres.

Elle disait sa souffrance d'être celle qui est dans l'indifférenciation, qui n'a pas acquis sa propre individuation. Elle était restée l'infans dépendant de la mère, incapable d'être. Elle signifiait sa propre projection. C'était sa mère qui ne pouvait pas se passer d'elle, ce n'était pas elle. Elle ne s'attribuait rien, elle était psychiquement l'objet de l'autre dans une incapacité totale de mentaliser.

L'alcoolisme de sa mère n'avait fait que renforcer cette dépendance, elle était inquiète à propos d'elle, comme une mère est inquiète pour son enfant. Christine avait renversé les rôles, elle était devenue psychiquement la mère de sa mère ; dans cette confusion générationnelle elle n'avait plus sa place, elle était celle qui luttait contre la nourriture, comme sa mère luttait contre l'alcool. L'oralité étant le vase communicant de la mère et la fille, le lien qui pose d'une manière prégnante la question du passage transformationnel du contenant au contenu. Le contenant maternel occupé par sa problématique d'incorporation ne peut accomplir sa tâche de métabolisation, de transformation. La mère de Christine ne peut que lui transmettre sa problématique incorporatrice qu'elle actualisera dans la difficulté à ingérer la nourriture. Nous reviendrons sur cet aspect fondamental de notre clinique qui préfigure un de nos axes théoriques c'est-à-dire le transformationnel. Christine poursuivra sur les cadeaux faits à sa mère. Elle lui avait acheté : « des chaussures, des crèmes de soin » et « a englouti l'argent en achetant des arbres, du matériel », pour le mas parental.

C'était la seconde fois qu'elle parlait d'argent. Elle l'avait employé à acheter des objets pour les autres.

Quid de Christine et de son propre plaisir ?

L'argent n'était pas pour elle un objet pour acheter mais un objet à engloutir. N'était-il pas comme la nourriture pris à ce moment là dans un aspect boulimique, où l'important tient à la non valeur psychique accordé à l'objet, c'est-à-dire à son aspect colmatage de l'angoisse du

vide, angoisse synonyme d'une défaillance de l'objet interne, de sa non représentabilité par défaut constitutionnel.

L'argent n'est pas ici dans une valeur d'échange, il est cet objet que nous venons de définir où l'autre n'existe pas. Christine l'utilise pour donner à sa mère, pour lui faire des cadeaux. S'agit-il d'un don ou d'une recherche désespérée d'amour ?

En d'autres termes sommes-nous du côté de l'échange ou du côté d'une demande ?

Cette question centrale sera traitée dans l'analyse théorique.

Il y a ici un trait compulsif de l'argent, il faut presque s'en débarrasser, non pas pour soi mais pour les autres, comme si cet argent ne pouvait être attribué à son propriétaire.

Dans les entretiens qui suivirent, Christine dira : « en plus d'être anorexique, je suis violente. » Elle raconta une scène qui nous paraît importante de restituer.

Au cours d'un repas familial, auquel ne participait pas son frère, elle discutait avec son père tout en prenant l'apéritif. Sa mère ne participait pas à la conversation mais reprochera à sa fille : « de trop parler, d'avoir pris toute la place par rapport à son frère, d'avoir été trop brillante dans ses études. »

Devant ces paroles, Christine s'insurgea, et son père se disputa dans la foulée avec sa femme. Christine ne supportant plus cette situation alla se réfugier dans l'abri qui servait d'atelier et se taillada un peu les veines ; sa mère la rejoint et lui dit en constatant le geste de Christine : « ce n'est pas une solution, moi aussi je peux en faire autant. »

Christine précisera que durant la dispute avec sa mère, celle-ci avait pris un verre d'alcool en forme de provocation ce qui a déclenché chez elle le désir de se taillader les veines.

A ma question sur le pourquoi avait elle fait ce geste, elle répondit : « j'ai fait ça pour laisser une trace. »

A l'écoute de cette scène je pensais à une pathologie familiale, chacun étant enfermé dans sa propre histoire, et réglant ses conflits internes en utilisant l'autre ou les autres. Ils étaient tous emboîtés les uns dans les autres, inséparables et indifférenciés, la même chose les liait.

Il apparaît que le mode de communication renvoie à quelque chose de l'autre du même où la différence, l'opinion différente n'est pas possible pour la survie du groupe.

Christine n'aurait pas dû être si brillante, sa réussite dans les études lui a été jetée à la tête comme une des raisons de prendre toute la place du frère. L'absent est mis dans une position de victime, victime de l'intelligence de sa sœur, comme la « maladie » de Christine était la cause de son silence, du fait qu'il ne lui parle pas.

Qu'avait donc à régler cette mère pour s'en prendre ainsi à ce sa fille ?

La mère de Christine est dans une position psychique où apparaissent des éléments œdipiens, position qui instaure une rivalité entre la mère et sa fille. Dans la psyché maternelle, il n'y a pas de place pour Christine en tant que fille de. Celle-ci ne peut être qu'un appendice maternel ; un bout de son corps, une extension d'elle-même qui barre à Christine l'accès à toute identité.

En prenant un verre d'alcool à la main, elle ne fait par ce geste que raviver la plaie de l'enfance inquiète de sa fille. Là aussi elle se met dans une position psychique double : la victime de son produit de dépendance, et le bourreau c'est-à-dire celle qui sait qu'elle atteindra l'autre.

Devant ce qui est pour Christine de l'ordre de l'effroyable, le geste qui consiste à se couper les veines, est le simulacre d'une mort biologique, par impossibilité d'affronter sa mère. La question de la trace, de ce désir de laisser une trace sur son corps est la marque visible, la représentation physique de l'impossibilité de sa capacité représentative. C'était comme si le corps était le support de la trace de l'autre, de sa présence.

Je pense ici à la trace mnésique, trace issue du processus originaire et primaire auquel le sujet ne peut avoir accès, non pas dans une conscience de cette trace même mais dans une fantasmatisation de cette trace.

Le corps est ici la surface de l'appareil psychique, il n'est pas un corps symbolique. Dit d'une autre manière, l'image du corps comme l'a définie Dolto est :

« La trace structurale de l'histoire émotionnelle d'un être humain. Elle est le lieu inconscient (et présent où ?) d'où s'élabore toute expression du sujet ; lieu d'émission et de réception des émois interhumains langagiers. »⁷⁵

Elle : « se structure par la communication entre sujets et la trace, au jour le jour mémorisée, du jouir frustré, réprimé ou interdit (castration, au sens psychanalytique, du désir dans la réalité.) C'est en quoi elle est à référer exclusivement à l'imaginaire, à un intersubjectif imaginaire marqué d'emblée chez l'humain de la dimension symbolique. »⁷⁶

C'est pourquoi, le corps de Christine en tant que corps biologique, donne à voir à travers la trace sur ses poignets, et son désir de cette trace de ce qui n'a pas pu advenir comme trace émotionnelle suffisamment « bonne. » C'est dans ce sens que je considère le corps comme surface de l'appareil psychique. Le corps devient pour le sujet la seule inscription possible

⁷⁵ Dolto F. L'image inconsciente du corps, p. 48

⁷⁶ Dolto F. ibidem, p. 23

d'une trace intersubjective acceptable. Pour preuve, la réponse de la mère : « je peux faire comme toi », c'est-à-dire, moi aussi me marquer. Elle certifie par sa réaction la non capacité transformationnelle de l'éprouvé de sa fille ; elle se comporte comme elle.

Le lieu du corps comme lieu d'enjeux psychiques liés à nos hypothèses est un point nodal de la clinique étudié. Il sera mis à l'épreuve au cours de notre partie théorique.

Dans la retranscription de cette scène, le père est celui par qui la dispute arrive. Il en est la cause, pour ne plus apparaître ensuite dans le discours de Christine. Il est l'objet envié des deux femmes, ce tiers qui n'a pas sa place dans la psyché maternelle qui l'utilise comme objet /enjeu œdipien, et non comme mari dans une relation génitalité.

La mère de Christine a eu des problèmes avec l'alcool, comme le père de son mari. Au niveau de la relation d'objet, qu'en est-il pour cet homme d'avoir épousé une femme qui a bu. Ne représente t-elle pas l'imgo paternelle qu'il faut réparer car endommagée ?

Autrement dit, il serait psychiquement dans une relation d'objet non génitalisé mais dans une relation homosexuelle avec l'imgo paternelle. Sa femme, de par sa pathologie addictive, dont Bergeret signifie que le sens premier est une dette (contrainte) par corps, est par l'acte de boire dans une recherche hallucinatoire du désir toujours à répéter pour cause de non présence de l'objet interne maternel.

Les parents de Christine sont pris respectivement dans leurs propres enjeux psychiques, enjeux qui barrent l'accès à toute rencontre véritable, c'est-à-dire à une relation où prévaudrait la rencontre d'un homme, et d'une femme dans le désir véritable de l'un et de l'autre. Le sujet que nous étudions ne peut être psychiquement l'enfant d'un couple, il est l'enfant d'une mère qui est en recherche de représentativité de sa propre mère, et d'un père en recherche de réparation paternelle. La scène primitive et sa figuration possible prennent ici toute leur teneur.

Nous sommes ici en face d'un point important de notre clinique, point qui sera ultérieurement repris.

Le rapport à la nourriture

Pendant plusieurs entretiens, Christine parlera de son rapport à la nourriture.

Elle disait se sentir menacée de l'intérieur, elle luttait contre la boulimie en calculant d'une manière draconienne ses apports alimentaires. Elle : « avait peur que cela explose » en faisant

référence à l'intérieur de son corps, que : « la nourriture me tombe dessus », que : « les kilos s'agglutinent si je ne fais rien », que : « le fait de m'asseoir me fasse prendre des kilos. »

La peur de grossir était récurrente, c'était sa pensée du matin jusqu'au soir, il n'y avait pas de répit, toute son énergie et tout son temps était consacrés à cette lutte. Christine passait sa journée à faire de longues marches, à faire de la gymnastique, bref à tout mettre en œuvre pour ne pas grossir. Il va s'en dire que dans la réalité, elle était très mince mais pas maigre comme peuvent l'être certaines anorexiques.

Durant ce temps où le sujet parlait de ses peurs de grossir, j'ai accueilli ses angoisses sans aucune intervention car il n'y avait rien à dire devant ce qui était de l'ordre d'un discours où le sujet n'était pas dans la réalité du mot.

Véritable paradoxe de la pathologie alimentaire où il n'y pas de délire, et où pourtant l'énoncé est non fondé. Le déni se déployait dans tout son ampleur, le corps réel n'existait pas, seule comptait la peur d'augmenter de volume.

L'objet nourriture était vécu comme un objet envahissant, un mauvais objet contre lequel il fallait se protéger pour ne pas psychiquement être envahi. Cet objet était vécu comme extérieur à elle, un extérieur contre lequel il fallait lutter constamment de peur d'être contaminé par lui.

Nous sommes ici devant une relation archaïque où prédomine la relation d'objet partiel de type oral.

Les angoisses de type schizo paranoïdes prédominent dans l'ingestion de l'objet psychique. Le sujet est dans une lutte où l'objet nourriture est un élément bêta dont il faut se décharger, et il est aussi un objet à avaler sans arrêt, car source d'apaisement provisoire de l'angoisse de néantisation. Devant ce conflit impossible à résoudre pour un psychisme aussi peu outillé, le sujet ne peut que lutter féroce dans la réalité, pour obtenir d'un corps qui ne lui appartient pas, le leurre d'un réconfort.

Je voudrais revenir sur cette non appartenance corporelle.

C'est bien à partir de la relation archaïque, et à travers ses premières sensations, que le bébé va peu à peu élaborer ce qui vient de l'extérieur, et ce qui est à l'intérieur de lui, où sa peau est l'enveloppe protectrice, et séparatrice de cet espace, où cette délimitation topique est aussi délimitation d'une topisation de l'espace psychique, qui implique une appropriation parcellaire certes, mais appropriation quand même du corps.

Dans notre clinique, le sujet vit son corps comme un objet extérieur, comme une machine à contrôler. Il ne vit pas son corps dans un investissement libidinal qui lui assurerait un sentiment d'appartenance.

Nous nous pencherons ultérieurement plus longuement sur cet aspect de notre recherche, aspect qui traverse nos cas cliniques. Par contre, nous tenons à préciser le choix de ne pas traiter de la pathologie anorexique et boulimique, car il s'agit de mettre en travail des points de butée chez le sujet en lien avec notre problématique et nos hypothèses ; c'est la mise en lien qui est l'axe éclairant avec ses points de butée et non l'analyse de la symptomatologie.

La relation mère-fille

Christine reparlera de son désir de : « laisser derrière elle une petite œuvre », « quelque chose qui fasse que je me sente fière de moi. » Elle poursuivra à propos du jardin qu'elle a créé au mas de ses parents, jardin qui fut cause de conflit entre sa mère et elle.

En effet, j'apprends qu'elle avait pris l'initiative de créer un jardin maraîcher et d'agrément. Au bout de quelques mois, le jardin prend forme et la mère de Christine décide de s'en occuper aussi. Mère et fille travaillent ensemble la terre, jusqu'au jour où la mère de Christine lui reproche de trop s'investir, et décide que sa fille ne travaillerait plus que deux heures par jour. Durant ce temps octroyé, Christine a des consignes de la part de sa mère, consignes qui dit-elle : « se contredisent. »

Christine décide devant cet état de fait de ne plus s'occuper du jardin et constate que sa mère s'en occupe de moins en moins, jusqu'à ne plus s'en occuper du tout. Aujourd'hui, le jardin étant presque à l'abandon, la mère de Christine lui propose d'y retravailler en lui disant : « on pourrait s'en occuper ensemble. »

C'est parce que cette scène venait de se passer que le sujet la raconta en exprimant un sentiment d'irritation.

Pour la première fois, Christine disait sa colère, elle signifiait verbalement le sentiment d'injustice et d'incompréhension devant une telle situation ; bref elle signifiait un conflit entre sa mère et elle.

En l'écoutant narrer la scène je pensais que le conflit était venu à cause d'une terre à se partager. N'y a-t-il pas ici la métaphore de l'espace psychique qui est en jeu ?

Christine décide d'investir un espace, espace qui lui apporte beaucoup de plaisir et qui devient agréable. Sa mère décide d'investir son espace dans un premier temps, pour dans un

deuxième temps lui réduire son temps de plaisir et lui ordonner un temps précis, temps dont elle fixe les consignes, consignes qui sont illogiques. Devant ce qui est de l'ordre de l'impossible, le sujet décide de désinvestir cet espace. Devant cet état de fait, la mère décide à nouveau d'une coopération entre mère et fille. La mère décide de tout, sa fille doit s'exécuter ou abandonner ce à quoi elle tient.

Ce morceau de terre symbolise, la relation mère-fille, et montre la toute puissance de la mère, toute puissance qui se manifeste par l'intrusion de l'espace psychique de sa fille. D'une certaine manière, elle n'accepte pas que sa fille puisse avoir du plaisir toute seule et sans elle. Elle doit maîtriser sa fille, la rendre dépendante d'elle, tout en lui énonçant un discours paradoxal qui ne permet plus à Christine de comprendre le désir de l'autre.

Autrement dit, par rapport à ce qui a été dit précédemment, Christine doit rester psychiquement un bout de corps de sa mère, elle ne peut s'approprier quelque chose qui serait à elle, qui n'appartiendrait qu'à elle. Elle ne peut psychiquement se différencier d'une mère qui à son tour ne peut accepter la différenciation d'avec sa fille.

Cette non acceptation maternelle nous renvoie au pourquoi d'une telle attitude maternelle.

En effet, quels enjeux psychiques se jouent dans la psyché maternelle, pour qu'elle ne puisse intégrer ce qui est de l'ordre de l'individuation de sa propre fille ?

La naissance de sa fille est-elle pour cette femme une naissance où un manque à combler ?

D'une certaine manière, elle est renvoyée à son être fille c'est-à-dire à sa propre relation avec sa mère. Son alcoolisme n'est-il pas dans une certaine mesure la faille d'une introjection à toujours recommencer, par manque d'un objet interne constitué. Qu'en est-il de la relation entre la mère de la mère de Christine, du père, des frères et sœurs ?

Je n'appris que peu de choses, si ce n'est que la mère du sujet avait une sœur de cinq ans son aînée et que sa grand-mère maternelle est morte quand elle avait deux ans. Christine n'avait pas vraiment connu sa grand-mère maternelle. Par contre son grand-père maternel vivait toujours.

Malgré le peu de matériel clinique concernant les ascendants du sujet, il se joue ici un point nodal dans notre clinique au sujet de la psyché maternelle et des enjeux psychiques autour de la naissance de Christine.

Après le récit de cette scène, quelque temps plus tard, Christine me dit qu'elle a décidé de quitter la maison familiale pour s'installer dans une maison prêtée par des amis, amis qui ne

viennent que le week-end. Au niveau contre transférentiel, je fus surprise de cette décision qui apparaissait brusque et inattendue.

Elle quittait la maison parentale, non pas pour s'installer chez elle, mais pour s'installer chez des autres. Elle allait d'un lieu à l'autre, mais n'avait pas de lieu à elle. Il y avait une sorte d'errance dans les lieux, errance qui matérialisait une errance psychique. Christine sentait la nécessité de partir mais elle ne partait pas pour un chez elle, un espace à elle, symbole de son espace psychique à elle. C'était un pas qu'elle ne pouvait pas franchir.

Je fus confrontée à ma propre histoire, à ma propre difficulté de trouver à me poser pour cause de déracinement. Je n'étais pas née sur la terre de France et la guerre m'y avait fait venir sans que j'en comprenne le sens.

J'eus par rapport à cette notion de chez soi, un collage avec le sujet car il me renvoyait à moi-même et à cette part non résolue de mon histoire.

Le rapport au temps

Dans les entretiens qui suivirent, Christine parla de son quotidien et de son rapport au temps. Elle doit contrôler le temps, rien ne doit interférer par rapport à ce qu'elle a prévu, elle se laisse dit-elle : « dévorer par le quotidien », elle « doit manger toutes les deux, trois heures », elle « n'aura pas le temps d'écrire, car elle sera peut-être morte. » Elle parla de son manque de temps pour effectuer tout ce qu'elle avait à faire : ses longues heures de marche, le bois qu'il fallait qu'elle coupe, la cheminée qu'elle devait réalimenter, les animaux dont il fallait s'occuper.

Devant cette énumération de tâches, je pensais qu'effectivement, dans la réalité, elle n'avait pas assez de temps dans une journée vu la masse de choses qu'elle devait faire. Christine remplissait son temps, elle le bourrait pour qu'il n'y ait pas de temps à ne rien faire, de temps pour rien, de temps où la pensée pouvait surgir, de temps où l'imprévu pouvait s'y loger, de temps où l'autre, par sa seule présence aurait dérangé son temps à elle.

Le temps de Christine est un temps qui doit être dans une circularité, une reproduction à l'identique, temps circulaire que nous mettons en lien avec le temps chronique, temps de la répétition qui barre l'accès à l'intégration de l'absence. L'objet externe ne peut être toléré car il vient télescoper sa rythmicité interne. Le rythme interne du sujet est dans une temporalité où le même et l'identique doivent se reproduire, pour colmater l'absence de l'autre, où plutôt le trop d'absence de l'autre, où le trop plein de l'autre, qui réduit à néant l'intériorisation de tout écart temporel. De fait, l'autre est vécu comme un non-objet dans la rythmicité du sujet.

Le sujet est dans un temps où le temps de l'histoire différé n'existe pas. Pour pallier ce temps, un temps non approprié dans le lien à l'autre, la répétition et le même s'infiltrent en laissant en même temps s'infiltrer l'ombre de la mort.

La prise de nourriture toutes les deux-trois heures n'est pas sans rappeler les heures de tétée du nourrisson. Christine régressait, en vivant seule durant la semaine, (ses amis venaient le week-end), elle était tel l'infans, mangeant au rythme des tétées, dans une impossible expérience de satisfaction hallucinatoire du désir. Le manque de l'autre, et la non représentation de ce manque, laissaient Christine dans une souffrance, et dans une lutte pour sa survie que signifie sa pathologie.

Dans ce temps non chronologique s'ancrait l'angoisse, l'angoisse de l'autre mais aussi l'exclusion de l'autre, Christine ne pouvait se penser, et a fortiori ne pouvait penser sa propre origine.

Christine restera quelque mois dans cette nouvelle maison, et décidera de repartir vivre chez ses parents car elle ne s'entendait plus avec les amis chez qui elle vivait.

Elle parlera durant plusieurs entretiens de son angoisse liée au temps.

Le contrat d'insertion sociale arrivant à sa fin impliqua de fait la fin des entretiens.

Ce n'est pas sans difficulté que j'ai vécu cette fin. Christine m'avait émue ; et j'aurais aimé continuer mon travail, mais j'étais confrontée au cadre institutionnel qui frustrait mon désir thérapeutique.

Christine envoya quelques jours plus tard, une lettre adressée à toute l'équipe pour nous remercier, et pour nous dire combien le fait de nous avoir rencontrés avait été important pour elle.

Nous allons reprendre l'ensemble des liens de Christine par rapport à l'argent en lien avec notre problématique.

Christine, quand elle « donnera des coups de main », va privilégier le troc qui évacue la fonction tierce de l'argent et qui renvoie à l'archaïsme d'une relation.

A travers sa participation financière dans la famille, (elle paye les courses pour tout le monde et puis ne paye plus que pour elle), nous constatons que pour elle, l'argent n'a pas de valeur fondé sur un échange correspondant à la réalité. Cet argent qui lui est donné par l'institution n'est pas objet psychique dans un échange intersubjectif, il est le bouche-trou d'une pulsionnalité à l'œuvre et interroge le type de lien entre le donateur et le donataire.

En « engloutissant » son argent pour faire des cadeaux à sa mère, Christine donne à voir combien l'argent n'est pas un objet tiers dans l'échange, mais un objet à engloutir (comme la nourriture dans son aspect boulimique) objet à engloutir dans un essai de pacification de son angoisse du vide qui signe la défaillance de l'objet interne, de sa non représentabilité.

Cette utilisation de l'argent à d'autres fins montre qu'il se situe du côté de l'archaïque.

C- Jacques

Jacques a été suivi en entretien durant très peu de temps, c'est à dire durant un mois et demi. Ce temps de suivi a été court, car les restructurations liées à des politiques nouvelles, pour l'insertion des bénéficiaires du Rmi, ont mis en suspend les votes budgétaires. De fait, les personnes qui étaient suivies en entretien ont vu leurs contrats d'insertion s'interrompre. Jacques, faisait partie des personnes qui était en entretien depuis peu de temps, et envers qui nous avons dû arrêter tout suivi, étant donné les nouvelles mesures prises par les instances départementales.

J'aurais pu prendre d'autres cas cliniques dont le temps de suivi était plus long, mais l'histoire de Jacques est paradigmatique de notre recherche.

En effet, Jacques ne présentait aucun signe s'apparentant à la pauvreté, je dirais même plus, il était d'un milieu social très aisé et avait lui-même gagné beaucoup d'argent, il était pourtant aujourd'hui au Rmi.

Il m'est apparu significatif de présenter cette histoire, qui ne pouvait à aucun moment laisser présager, sur le plan social, que le sujet puisse un jour dépendre des institutions sociales pour vivre.

Le matériel clinique sera moins riche, non pas dans son contenu, mais dans le suivi de l'histoire même.

Jacques est un homme de quarante-quatre ans, divorcé, qui a eu de son mariage trois enfants. Avant de divorcer, il a une liaison avec une femme, femme qui deviendra plus tard sa compagne et dont il aura deux enfants.

Au niveau scolaire, Jacques obtiendra son baccalauréat et s'orientera vers un brevet de technicien supérieur en horticulture. Son diplôme en poche, il décide de travailler dans l'exploitation agricole de son père, exploitation importante et connue dans la région. Il

décidera de faire, en plus du travail de la terre, du négoce en fruits et légumes, négoce qu'il fera fructifier pendant huit ans.

Pendant toutes ces années, Jacques gagnera bien sa vie, pouvant, selon ses dires : « se payer ce qu'il voulait. »

Étant de plus en plus mal dans sa vie de couple, et dans sa vie tout court, Jacques demande le divorce. Il désinvestit peu à peu son travail, jusqu'à arrêter son négoce en fruits et légumes, il n'exploite plus sa terre, jusqu'à se trouver en liquidation judiciaire (terre, matériel, maison).

N'ayant plus aucun moyen de subsistance, Jacques demande le Revenu minimum d'insertion et accepte de me rencontrer sur les conseils de son assistante sociale.

Les entretiens

Au cours du premier entretien, après avoir signifié au sujet quelle était ma fonction dans le cadre de l'insertion sociale, Jacques me dit qu'il est content de venir me rencontrer « il a envie de comprendre, de faire le point sur sa vie. »

C'est avec un grand sourire qu'il me fit part de ce désir.

Au niveau contre-transférentiel, j'ai éprouvé un sentiment d'interrogation car le sourire de Jacques me paraissait décalé. En effet, sa situation sociale était pour le moins difficile, et le fait de me rencontrer ne se prêtait pas à des manifestations de contentement.

Le sourire de Jacques m'est apparu comme une défense, il se montrait sous un angle sympathique. Dans quel but ?

Que cherchait-il à reproduire dans la relation intersubjective ?

Je n'avais pas assez de matériel clinique pour donner sens à ce qu'il donnait à voir, mais j'avais l'intuition d'un homme lisse, cherchant à se montrer sous son meilleur jour, comme pour se faire aimer.

Au cours de ce premier entretien, j'apprends que Jacques a une sœur aînée, avec qui il a trois ans d'écart, qu'il a divorcé après quinze ans de vie commune et qu'il a eu de cette union trois enfants. J'apprends aussi qu'il a eu deux autres enfants d'une autre femme avec qui il a vécu en concubinage pendant sept ans. Jacques précisera, par rapport à ces deux derniers enfants que son fils ne porte pas son nom patronymique alors que sa fille oui.

Devant cette révélation, j'ai été surprise et me demandais pourquoi son fils ne portait pas son nom, pourquoi ne l'avait pas reconnu, alors qu'il était son fils ?

Je restais avec cette question, n'interrogeant pas Jacques, respectant ce qu'il avait déposé dans le cadre de l'entretien.

Avant d'être bénéficiaire du Revenu minimum, Jacques avait éprouvé le besoin de rencontrer dit-il : « un psychanalyste pour comprendre », psychanalyste qu'il n'a « pu voir que trois mois » car il n'avait plus d'argent pour y aller. A l'écoute du discours du sujet, j'entendais une confusion certaine par rapport aux différentes fonctions des professionnels du psychisme. Je ne suis pas intervenue, pour donner à Jacques, des explications qui se seraient apparentées à une rationalisation.

Jacques avait fait une démarche pour rencontrer un professionnel pour essayer de se saisir des enjeux psychiques qui le traversaient, démarche interrompue par le manque d'argent.

Quel sens avait cette interruption involontaire pour le sujet, interruption due à un facteur externe, l'argent, qui d'une certaine manière, était l'objet manquant qui avait interrompu sa relation thérapeutique ?

Il y a ici un point nodal dans l'énonciation du sujet, point nodal que nous mettrons à l'épreuve dans l'analyse thématique. *Néanmoins, aujourd'hui il m'apparaît que Jacques signifiait l'absence du tiers, l'absence de l'autre dans l'échange. Il signifiait cette absence en la mettant en scène dans le social, il était devenu bénéficiaire du Rmi, il était devenu, celui qui en était réduit à ne pouvoir subvenir qu'à ses besoins vitaux.*

A ce stade de mon travail, je ne pouvais dire ce que représentait cet autre, c'est-à-dire de quelles significations psychiques était-il investi. Toutefois il faut noter que le sujet s'est dépourvu d'argent lui-même, déprivation matérielle qui l'a empêchée de travailler sur lui.

Il y a ici un parallèle avec la notion de perte originaire dont parle Winnicott concernant la tendance antisociale. Celle-ci se caractérise par :

« Une bonne expérience primitive qui a été perdue » et par le fait que « l'enfant est devenu capable de percevoir que la cause du malheur réside dans une faillite de l'environnement », il précise que « la cause de la dépression ou de la désintégration est externe et non interne entraîne la distorsion de la personnalité et le besoin de rechercher un remède dans les dispositions nouvelles que l'environnement peut lui offrir. »⁷⁷

Dans cette clinique, le sujet va rechercher dans l'environnement un état de perte, qui va être reconnu, dans le sens de la nomination par le groupe social. Cet état de perte n'est-il pas la

recherche d'un remède à une cause interne, qui n'a pas pu être perçue, comme une cause interne par le sujet ?

En d'autres termes, nous ne sommes pas dans une faillite de l'environnement du sujet, mais dans une faillite de la nomination situant le sujet dans une appartenance au groupe primaire. Nous reviendrons sur cet aspect dans notre partie théorique en lien avec l'objet social argent.

Jacques me fit part de sa situation matérielle : il est en liquidation judiciaire, les terres agricoles ainsi que le matériel, et la maison familiale ne lui appartiennent plus. Il ne paraissait pas affecté par ce qui lui arrivait, il énonçait tout cela en souriant.

Pour la deuxième fois, j'étais interrogée par son attitude qui me paraissait en contradiction totale avec la réalité de la situation. Dans l'après-coup, j'ai eu le sentiment que Jacques mettait en place une défense de type réactionnelle pour éviter d'être confronté à des affects dépressifs.

Je propose à Jacques de le rencontrer dans le cadre d'un soutien psychologique, à raison d'une fois tous les quinze jours. Il est d'accord avec notre proposition, et nous convenons d'une prochaine rencontre.

L'histoire familiale

Au cours du deuxième entretien, Jacques a de la difficulté à se saisir de sa propre parole. Visiblement il attend que ma parole soit inductrice de la sienne. Il me met dans une position de demande par rapport à lui, position souvent difficile à avoir avec des individus dont les difficultés matérielles monopolisent leurs vies.

Je me suis donc décidée à poser à Jacques des questions sur son histoire familiale.

J'apprends que le père de Jacques est fils unique, et que son grand-père paternel est mort quelques mois avant sa naissance.

Le père de Jacques décide de prénommer son fils du prénom de son père, alors que le prénom de Jacques avait déjà été choisi. Jacques portera donc le même prénom que son grand-père paternel. Nous ne sommes pas ici devant une tradition qui consistait à perpétuer le prénom de l'aïeul, mais devant une substitution de prénom pour que la mort de l'autre soit, d'une certaine manière, évacuée dans une continuité nominale.

L'énonciation de Jacques était narrative, sans affect, sans interrogation sur les raisons qui ont poussé le père à prendre cette décision et sur le sens de son discours dans le cadre de l'entretien. J'avais le sentiment que le sujet n'était pas là, qu'il était étranger à sa propre

histoire. Tel Meursault, le héros de l'étranger de Camus, Jacques racontait les événements en spectateur de lui-même.

La relation à la mère

Jacques évoqua ses relations avec ses parents en disant : « J'ai acheté l'amour de mes parents. Quand j'étais petit, je me levais à cinq heures du matin et je nettoiais la cuisine pour avoir des caresses de ma mère. Je n'avais rien. » A l'écoute des paroles du sujet, je ne suis pas intervenue, il était important que Jacques puisse déposer ses paroles en toute confiance.

Au niveau contre transférentiel, le lien fait par le sujet entre l'achat et l'amour a mobilisé ma position de psychologue faisant une recherche universitaire.

De fait, je n'ai pas cherché à en savoir plus, nous protégeant d'une certaine manière d'une curiosité qui aurait été préjudiciable au travail mené avec le sujet. Néanmoins cette rationalisation a amoindri mon écoute, car elle a exigé un contrôle, contrôle qui m'a décentré de l'écoute du sujet, et de ce que je pouvais entendre de lui.

Aujourd'hui, dans l'après-coup, je pense que Jacques avait psychiquement intériorisé l'amour maternel dans une relation d'échange où il se devait de faire concrètement quelque chose pour espérer en bénéficier. En d'autres termes, Jacques avait une représentation de l'imgo maternelle, et du lien qui pouvait l'unir à elle, où prévalait le don de quelque chose de soi, don qui avait pour finalité de procurer du plaisir à cette mère, pour obtenir d'elle, de l'amour. Jacques mettait ainsi par le comportement l'absence d'une imago maternelle aimante, portante.

Il y a ici un point nodal dans la problématique du sujet, point que nous développerons dans l'analyse thématique.

Son mariage

Jacques énonce dans la foulée, son mariage et le fait, qu'il ait repris l'exploitation agricole de son père, père qui selon lui, est connu dans la région, pour avoir réussi à bâtir une des plus grosses exploitations. Il a habité dans la maison que ses parents lui ont construite quand il s'est marié, maison qui se situe assez près de celle de ses parents, sa sœur ayant elle aussi sa maison, construite par ses parents et proche d'eux.

Tout en écoutant Jacques, j'avais le sentiment de voir se dérouler un documentaire : quelqu'un disait sur une vie, sans émotion, sans sensation, sans désir. Les paroles de Jacques

étaient désincarnées, vidées de leurs substances de vie. Il me faisait ressentir un vide, et en même temps, avec ce sourire dont il ne se dépareillait pas, il reproduisait sa relation infantile avec sa mère : le petit garçon qui donne une bonne image de lui pour se faire aimer.

Sa vie professionnelle

Jacques me dira qu'il a développé l'exploitation familiale autant dans la production des terres que dans la diversification. En effet, il a créé des magasins de vente de fruits et légumes et a mis en place une société d'import-export. Durant plusieurs années, il se consacra principalement à son travail, mais il se sentira : « peu à peu mal dans ma peau, j'avais tout ce que je voulais mais je n'arrivais pas à prendre de décision. »

En entendant Jacques, j'étais interrogée par sa tournure de phrase. En effet, il n'allait pas bien, mais ne disait pas en quoi il n'allait pas bien. Son interrogation portait sur son incapacité à prendre des décisions.

Je ne suis pas intervenue pour demander plus de précisions.

Dans l'après-coup, mon attitude a été guidée par le sentiment de vacuité que Jacques me faisait ressentir, sentiment de vacuité que je rapproche d'une attitude de faux-self.

Jacques avait été ce fils modèle qui avait poursuivi l'œuvre du père, qui avait même fait beaucoup mieux que lui, qui avait accepté de vivre là où ses parents avaient décidé. Rien dans sa vie ne paraissait avoir découlé d'un choix. Il avait été dans une imitation paternelle où sa réussite professionnelle ne laissait augurer qu'un rapport de force latent avec ce père. Autrement dit, ce qui donnait l'apparence d'une filiation avec le père dans la continuité de l'exploitation agricole, n'était en réalité psychiquement que l'expression d'une recherche identificatoire en faisant quelque chose de l'ordre du même. La différence issue d'un lien identificatoire intégrant la castration, n'a pu s'élaborer chez le sujet.

Jacques évoquera la mésentente de son couple, mésentente qui l'amènera à avoir une liaison.

Sa relation adultère et le lien à l'argent

J'apprends que sa maîtresse est une prostituée, d'origine arabe, dont il a eu deux enfants, un enfant qui porte un prénom français, l'autre un prénom arabe, Jacques explique cette relation par : « là aussi, j'ai acheté l'amour. »

Devant cette dénégation de la réalité j'ai signifié au sujet qu'une prostituée avait comme fonction de se faire payer pour avoir des rapports sexuels, ce qui sous-entendait que la relation

instaurée avec cette femme n'avait pas pour finalité l'amour. En d'autres termes, l'argent était lié à un rapport sexuel et non à un rapport d'amour.

Jacques répondit qu'elle « avait tout abandonné pendant six mois, qu'elle avait travaillé sur les terres », il poursuivit sur le fait qu'aujourd'hui il se « sent bien car si on me donne de l'amour c'est pour de vrai. » Ce second entretien se termina sur les paroles du sujet.

Au niveau contre transférentiel, j'étais dans la confusion car je ne savais pas si Jacques vivait encore avec cette prostituée, si elle avait tout abandonné pour lui au-delà des six mois ou s'il parlait d'une autre femme, comme je ne comprenais pourquoi il avait fallu qu'il me précise la différence de race dans les prénoms, comme si un enfant était de lui, donc avec un prénom français et l'autre étant de la mère, donc avec un prénom arabe.

Pourquoi un tel sentiment de confusion ?

Est-ce le comportement de Jacques qui avait été jusqu'au bout d'une quête de quelque chose, en liant jusqu'au paroxysme : l'argent, l'amour, la sexualité et la procréation, paroxysme incarné dans la personne de cette prostituée. Dans l'après-coup, le sujet avait mis en scène, d'une manière effectivement paroxystique ce que nous nommons « sa recherche d'amour », en payant au début de la relation, la femme, avec qui il a des rapports sexuels, l'argent étant le moyen de la rencontre, moyen qui disparaîtra, par la suite, dans le lien unissant le couple. Je ne puis à ce niveau de l'analyse, que faire le lien avec ce que Jacques dit de lui quand il était petit, à savoir qu'il avait le sentiment qu'il achetait l'amour de ses parents, et surtout de sa mère, dans l'attente de ses caresses, en nettoyant la cuisine, et qu'adulte il payait dans la réalité pour avoir des caresses d'une femme. *Inconsciemment, le sujet condensait à travers l'objet social argent le lien l'unissant à sa mère, lien qui ne s'apparentait pas à une recherche d'amour de sa part, mais à ce que lui, supposait fantasmatiquement, devoir à l'autre, pour être aimé.*

Autrement dit, nettoyer la cuisine et donner de l'argent a la même valeur, dans ce qu'il faut donner à l'autre, pour établir un lien d'amour. Il faut préciser, que l'argent donné à cette prostituée a été perverti, dans le sens détourné de son but. En effet, Jacques a réussi à faire en sorte que cette femme abandonne tout pour lui, donc ne se fasse plus payer, pour que lui, se sente aimé. L'argent ne devait plus être entre tous les deux, ne devait plus être le lien qui les unissait.

Il se joue ici un point nodal dans l'histoire du sujet, point sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

Au cours de l'entretien suivant, Jacques reviendra sur sa vie maritale, et dira qu'au bout de quelques années : « mon couple n'allait pas bien, l'habitude. » Pour la seconde fois il parlait de son couple sans aucune émotion, sans questionner ce qui faisait que le couple n'allait pas. Psychiquement, Jacques mettait en place une pensée discursive, barrant ainsi la place aux affects, et se réfugiait dans une banalité langagière. Au niveau de notre contre transfert, nous ressentions Jacques comme un petit garçon, incapable de dire ce qu'il ressentait, incapable d'une parole qui aurait marqué sa subjectivité.

Jacques parla ensuite de sa relation avec cette prostituée, il précisera : « je suis resté avec elle, car elle m'a donné de l'amour et je pensais qu'en restant avec elle, j'allais la sortir de la prostitution. » *Jacques répétait le même discours, l'autre était reconnu dans sa fonction de donateur, et lui dans une fausse fonction de donataire, étant donné qu'il avait payé pour que le don puisse se mettre en place dans le temps.*

En d'autres termes, l'échange où prévaut l'intégration de l'altérité faisait défaut au sujet. Il était pris dans la recherche d'un miroir où refléter son propre regard, tout en cherchant l'autre. Jacques se maintenait dans une relation spéculaire, où l'autre était absent ; le stade du miroir n'avait pu être élaboré.

Il me dit qu'il a eu de cette femme une fille, enfant qu'il reconnaîtra, d'où le prénom français qu'elle portera. Le couple se sépare et sa compagne reprendra son ancien métier ; Jacques ne supportant pas : « que la mère de ma fille se prostitue », décidera de reprendre la vie commune, vie commune qui ne durera pas longtemps, et le couple se séparera à nouveau. Apprenant que sa compagne est enceinte, alors « qu'elle avait repris le trottoir », Jacques décide de ne pas reconnaître l'enfant, car il ne sait pas s'il est vraiment de lui, d'où le fait que cet enfant porte un prénom arabe.

Aujourd'hui, il a retrouvé une compagne auprès de laquelle il se « sent bien. »

Tout en écoutant Jacques j'avais le sentiment interne que toutes ces femmes s'équivalaient, qu'elles étaient des objets partiels, bouche trou d'un narcissisme défailant.

Au cours du quatrième entretien, je précise à Jacques qu'il s'agit de dernier entretien, étant donné les contraintes administratives auxquelles j'étais contrainte et qui ne dépendaient pas de ma volonté.

Le rapport à l'argent

Jacques au cours de ce dernier entretien parla d'une autre manière. En effet, il évoquera les raisons de son mariage : « pour faire comme tout le monde », et surtout parce que sa femme : « n'était pas de mon milieu social, c'était pour les emmerder. » Tel un adolescent qui cherche à transgresser les interdits et à tester la culture familiale, Jacques à l'âge adulte, se comportait comme tel. Prendre une femme qui était d'un milieu social plus simple, c'était pour lui une manière, de se différencier, en se mettant dans une position psychique, de celui qui déroge au contrat narcissique familial. Il ne s'agit pas ici d'une position subjective qui suppose : individuation et intégration du manque. Jacques, poursuivra sur lui, en disant : « quand j'étais petit, on me disait que j'avais tort, je faisais des cabanes tout seul, je n'étais pas avec les autres. »

Le mode d'énonciation du sujet me surpris car en même temps, il énonçait un anathème proféré par un on signifiant l'indifférenciation, tout en énonçant un sentiment interne de solitude. Dans l'après-coup, il apparaît que Jacques, inconsciemment, par cette formulation où il était l'objet d'un on, et en même temps d'un je où il n'y avait pas les autres, évitait toute relation d'altérité avec moi. Il ne pouvait la vivre, car elle était pour lui anxiogène et aurait été vécue comme intrusive. *Il poursuivit, sur son manque d'argent et sur le fait qu'aujourd'hui, parce qu'il n'a plus d'argent : « mon vrai moi sort. »*

Au niveau contre transférentiel, j'ai ressenti les paroles de Jacques comme un matériel clinique important pour ma recherche, et ma position psychique fut celle d'une écoute liée à notre recherche et non à notre position de clinicienne.

Le fait de savoir que les entretiens s'interrompaient a facilité cette position, car je ne pouvais plus effectuer de travail clinique avec le sujet.

Que voulait dire Jacques, quand la perte d'argent, et donc dans son cas, l'obligatoire dépendance aux institutions sociales pour vivre avec le minimum vital, était l'unique moyen pour lui de se reconnaître enfin ?

Ce qu'a écrit J. Sélosse, dans son article : « Filiation et déliaison : continuité et contiguïté », s'articulent aux paroles de Jacques. Sélosse, parle de certains jeunes qui :

« Réagissent à une malédiction primitive. Ce ne sont pas la perte ou la défaillance, pour parler comme Winnicott, mais la négativité, c'est à dire une présence niée, barrée qui entraîne des effets de

malédiction en créant une incertitude essentielle. Cette présence niée peut l'être : par la non reconnaissance du père, non compensée par l'affection de la mère ou d'un beau-père. »78

Plus loin, il poursuit sur le fait, que quand :

« L'enfant est assigné négativement ; pour lui il n'y a pas eu don de vie. Ce petit d'homme naît sans être, dans la mésalliance....Le sujet négativé demande des comptes. Il agit la répétition d'un dommage primitif. Il revendique le lien refusé. »79

Jacques a agit sa négativité en demandant des comptes à l'institution sociale, à travers l'allocation minimum, il fallait que l'institution le nourrisse et surtout qu'elle le reconnaisse, comme étant celui qui n'a pas d'argent pour vivre.

En se dépouillant de son argent, Jacques se dépouillait ainsi de ce qu'il avait psychiquement investi dans la valeur argent, valeur qui avait perdu toute fonction marchande, pour n'être que le lien qui pouvait l'unir à l'autre. Dans son cas, cet autre a été l'institution sociale, avec laquelle il était uni dans un lien de dépendance matériel, lien qui pour lui, avait valeur de don d'amour et d'existence. En étant bénéficiaire du Rmi, Jacques commençait à être, parce que nommé par l'autre, et parce que cette nomination reposait sur sa liquidation judiciaire. Tout ce qui lui avait été transmis par ses parents : terres agricoles, maison, ne lui appartenaient plus. Il dépendait aujourd'hui de la justice, de la loi sociale qui lui signifiait qu'il devait payer ses créanciers. Sur le plan psychique, nous rejoignons l'analyse de Sélosse qui parle, toujours dans le même article, de sujets qui se situent dans la créance, et non plus dans la dette. On leur doit compensation de leurs frustrations et déceptions dont ils se sentent victimes. Cette position psychique, fait, que selon Sélosse, qui reprend les travaux de B.Duez :

« Leur rapport au monde ne peut qu'être celui d'un échange de dommage à dommage. »80

Jacques, a mis en scène sur la scène sociale le dommage psychique subi dans son enfance, en étant dans un échange de dommage à dommage : il a fait en sorte d'être dans un rapport de créance en agissant concrètement celle-ci. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la créance financière vient certifier la créance psychique. En effet, la perte de ses biens n'a pas d'importance car, cela lui permet d'être ainsi dans une position psychique de créancier, position qui lui permettra de demander de l'argent à l'institution sociale. Jacques passe d'un statut de celui qui doit à ses créanciers sur le plan social, à un statut de créancier à qui l'on doit sur le plan psychique, statut qui passe par l'argent. L'argent étant, d'une certaine manière

78 Selosse J, Adolescence, violences et déviances, p. 439

79 Selosse J, ibidem, p. 440

80 Selosse J, ibidem, p. 440

l'objet qui l'empêchait d'être ; tel Midas il ne pouvait plus respirer psychiquement, pris par le poids psychique de son investissement sur cet objet.

Nous reviendrons dans notre analyse sur ce point nodal de l'histoire du sujet.

Le cinquième entretien, correspondit à un entretien triparti, c'est-à-dire à un entretien avec l'assistante sociale, le sujet, ainsi que nous même, entretien qui avait pour objectif de faire le point sur le travail effectué dans le cadre du dispositif d'insertion sociale. Au niveau de mon ressenti, cet entretien avait peu de sens car aucun travail véritable n'avait été effectué avec le sujet. En réalité, cet entretien n'avait pour but de n'être qu'un entretien administratif, c'est-à-dire signifier aux instances payantes qu'il avait été effectué.

Au cours de cet entretien, Jacques évoquera à nouveau sa situation financière qui ne lui permettait plus, au niveau juridique, d'avoir un quelconque commerce ou entreprise. Il précisera qu'il a comme projet de s'investir dans une imprimerie, imprimerie que sa nouvelle compagne, avec laquelle il va se marier, désire acheter. Il sera : « son employé », car elle seule pourra être propriétaire de ce futur commerce.

A l'écoute des paroles de Jacques, je fus surprise. Surprise d'apprendre que Jacques se réinvestissait pour la seconde fois dans une relation maritale, réinvestissement amoureux en lien avec son projet professionnel, dans lequel sa future femme, serait son employeur. Il serait donc juridiquement l'employé de sa future femme. Psychiquement, il serait celui que l'on paye dans le cadre d'une relation d'amour, celui à qui on donne de l'argent comme preuve d'amour. Dans cette nouvelle position psychique, il avait inconsciemment inversé les rôles, dans une identification à l'imgo maternelle, il avait pris sa place et maintenait sa future épouse à la place qu'il occupait quand il était enfant. Il pouvait ainsi évincer la figure paternelle dans sa fonction tiers et conserver un lien fusionnel avec sa mère, tout en vivant une position passive homosexuelle.

Ce fut la dernière fois que je vis Jacques, je n'ai jamais su si ses projets sont allés jusqu'au bout.

Nous pouvons constater en lien avec nos hypothèses que pour Jacques, sa demande d'allocation du Rmi vient à la suite d'une perte, perte qu'il aura précipitée. Comme Paul, il s'inscrit dans le lien à l'institution sociale à la suite d'une perte qui lui permettra d'être reconnu par l'environnement social. En se dépouillant de l'investissement psychique lié à l'argent, cela lui permet d'établir un lien de dépendance à l'institution, lien qui a pour lui valeur d'existence car son « vrai moi ressort. »

L'argent est cet objet qu'il utilise pour avoir de l'amour et de la sexualité, objet qui doit aussi disparaître pour ne plus être le lien du couple qu'il a formé avec une prostituée.

Jacques condense à travers l'argent le lien qui l'unit à sa mère, lien qui s'apparente à ce qu'il suppose fantasmatiquement devoir à l'autre pour être aimé.

Le père de Jacques en nommant son fils du prénom de son père essaie par cette continuité nominale d'évacuer la mort de son propre père ; la filiation paternelle s'inscrit dans cette continuité qui barre toute inscription à Jacques.

D – Martine

L'histoire de Martine est issue de ma recherche durant l'année de Dea.

Elle a été vue sur une période de quinze mois, à raison d'un entretien tous les quinze jours. Cette fréquence temporelle n'a pas toujours été maintenue avec rigueur à cause de l'absentéisme du sujet.

Pourquoi le choix de l'histoire de Martine ?

Parce que cette histoire ne se situe pas parmi les représentations sociales communément admises du sujet, qui pourrait être en situation de précarité. J'entends par-là : transmission générationnelle du cas social, niveau intellectuel faible, expérience professionnelle peu signifiante. Il me semble important de ne pas stigmatiser le sujet à partir de données socioculturelles, stigmatisation qui impliquerait une évidence de la situation du sujet.

Néanmoins, sur le plan contre transférentiel, il y a eu attaque de ma pensée ; c'est-à-dire que je me suis trouvée à un moment donné déstabilisé, dans le cadre de la relation clinique, et c'est à ce titre que j'ai aussi choisi l'histoire de Martine.

Martine est une femme de quarante-huit ans. Elle est l'enfant unique d'un mariage de courte durée. Sa mère a épousé son père à l'âge de dix neuf ans, issu comme elle de la même région. Les familles se connaissaient de longue date.

A l'âge de vingt-deux ans, sa mère demande le divorce car son mari la trompe. Elle est enceinte de Martine au moment de la séparation. Le père va vivre avec sa maîtresse dont il aura deux enfants. A la suite de cette séparation, la mère travaillera comme employée dans différentes entreprises, le père poursuivant son activité d'agriculteur.

Martine vivra dans cette « culture paysanne » jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Elle partira à l'université la plus proche où elle obtiendra un doctorat en Sociologie. Là, elle rencontre son

futur compagnon, qui comme elle, aura un doctorat en Sociologie. Le couple, leurs études finies, va vivre dans différents pays du sud où ils auront des missions d'études à durée déterminée. A la fin de chaque mission, le couple vit chez les parents du compagnon de Martine. Ils n'auront jamais de lieu à eux, si ce n'est les différentes maisons de fonction qu'ils occuperont. Une dizaine d'années plus tard, ils rentrent en France, n'ayant plus de contrat et vivent toujours chez les parents du compagnon de Martine. Durant cette période, qui durera deux à trois ans, son compagnon rencontre une autre femme, plus jeune que Martine, quitte Martine et part vivre dans une autre ville, ayant réussi le concours pour rentrer dans l'enseignement.

Martine se retrouve, seule à quarante-huit ans, ayant raté ce concours. Elle va faire, durant quelque temps, des remplacements en tant que professeur. Très vite, elle n'a plus de travail, va vivre sur ses économies, « n'ayant pas le courage » de demander le Rmi. Sans ressource, elle se décidera à faire une demande d'aide : le Rmi, et sera orientée avec son accord dans le cadre du contrat d'insertion, vers mon institution.

Les entretiens

Au cours du premier entretien, Martine n'a aucune résistance pour exprimer ce pourquoi elle est au Rmi. Elle décrit son parcours universitaire et professionnel avec une aisance langagière évidente, et dans une sorte de logique de situation. Il y a eu un effet de sidération, à l'écoute de son niveau universitaire, et le fait qu'elle soit au Rmi.

Dans l'après-coup, je réalise qu'il y a eu une sorte de collage de ma part, par rapport à son histoire.

Je désirais faire une recherche universitaire, faire une thèse, et j'entendais la réalité matérielle d'un sujet qui avait un doctorat, sorte de télescopage, entre mon idéal et le principe de réalité de Martine.

Aujourd'hui, dans l'analyse du discours de Martine, sa pensée logique me fait associer à un mode de pensée opératoire, qui la protégerait, d'une réalité interne difficile ou impossible à élaborer.

Martine parla ensuite de la rupture avec son compagnon, rupture qui dit-elle « m'a fait souffrir », ainsi que de ses problèmes de santé : maux de dos, œdèmes aux ovaires. D'un même ton de voix, elle passa du professionnel à sa relation affective et à son corps. Il y avait une équivalence de situation, un discours monocorde, où aucune émotion ne transparaissait.

Martine avait maintenu un clivage entre l'affect et la représentation. Que masquait ce clivage ?

Je n'avais pas d'éléments suffisants pour établir des hypothèses de travail.

Je demandais à Martine si elle avait des frères et sœurs. Elle répondit par la négative et parla spontanément de sa mère. Là, son comportement changea, le ton de sa voix se fit plus haut, avec un débit plus rapide. Tout à son excitation qui l'animait, elle me prenait en même temps à témoin de son histoire. Ne se posait-elle pas déjà, comme victime de son passé, voulant nous faire jouer le rôle d'une alliée ?

Je n'ai pas pu, à cet instant, être dans une écoute, où une mise en lien aurait été possible, je sentais le désir de Martine de me manipuler, au sens de nous faire jouer une scène, pour tester la fiabilité du cadre. Faire que le cadre n'existe plus, pour que la réalité externe ne laisse aucune place au fantasme.

Martine me dit qu'elle : « a de mauvais rapports avec sa mère » mère qu'elle n'a pas envie d'aller voir. Elle poursuivit, en situant sa conception pendant le divorce de ses parents, et précisa que sa mère ne voulait pas qu'elle « garde son nom » (le nom du père) ; elle m'a dit-elle « harcelée. »

Martine précisa qu'elle n'avait jamais cédé, qu'elle avait toujours gardé son nom. Elle rajouta que sa mère lui a toujours dit : « ne te marie pas. »

Dans la réalité, Martine avait obéi à sa mère car elle ne s'était pas mariée. Par contre, elle mettait en avant la fermeté de sa position : « Je n'ai jamais changé de nom. » L'énonciation du sujet m'interrogeait car elle ne faisait pas référence au nom du père. Elle ne disait pas : j'ai gardé le nom de mon père, mais « je n'ai jamais changé de nom ».

Il y a là un point nodal du discours dans le nom du père, quelque chose de l'origine du sujet qui se joue dans ce creux du discours, dans cette dénégation dans l'énonciation.

Qu'est-ce que le nom du père joue dans la réalité psychique de Martine ?

Martine parla ensuite de son rapport à l'argent : « Je paye depuis quatre ans la taxe d'habitation d'une maison, alors que je n'occupe qu'une chambre. » Elle était dit-elle : « exploitée par son propriétaire et sa mère. »

Martine payait. De quelle dette se sentait-elle redevable, pour que dans la réalité elle utilise son argent sans considérer la légalité de sa situation. Elle mettait tout sur un même niveau, et dans sa manière d'énoncer, elle lie l'exploitation matérielle de son logeur, et l'exploitation relationnelle de sa mère.

Il semblerait qu'il y a ici imbrication de deux réalités, sans capacité pour Martine de les différencier. Comme si, au niveau topique, le conflit psychique ne pouvait se jouer qu'au niveau du moi conscient en lien avec la réalité externe. Elle payait dans la réalité plus qu'il ne le fallait, pour ensuite dans la réalité psychique être l'objet de l'autre.

Quelle fonction psychique avait l'argent, alors qu'elle était dans une position de précarité ?

Durant cette partie de l'entretien, portant sur sa mère et sur son exploitation, je ne suis pas intervenue, vis-à-vis de ce qui m'apparaissait être un aspect maniaque.

L'élaboration de ce premier entretien, m'a fait réaliser que j'étais inconsciemment traversée dès le début par l'histoire du sujet. Autrement dit, mon sujet de recherche était déjà en travail d'une façon latente.

A la fin de ce premier entretien je proposais à Martine de la rencontrer, en lui expliquant le dispositif. Elle accepta en signifiant qu'elle se sentait prise en compte.

L'histoire familiale

Dans les entretiens qui suivirent, Martine parla de son histoire, sur un mode narratif, tout en continuant à nous prendre à témoin. Elle paraissait être en dehors de son discours, victime d'enjeux familiaux, spectatrice d'elle-même et des autres. J'apprends que la mère de Martine a été conçue, quand sa propre mère avait la quarantaine, et que celle-ci, était une fille naturelle.

La mère de Martine, à la découverte de la liaison de son mari a voulu accoucher « sous X. » Cette retranscription de la parole de la mère par Martine ne donna pas lieu à des affects dépressifs mais à une secondarisation défensive : « elle voulait me renier. » J'entendais ne pas me reconnaître, comme sa grand-mère maternelle : « fille naturelle. »

Au niveau contre-transférentiel, j'ai ressenti un sentiment de confusion dans l'écoute de cette histoire familiale.

C'était une histoire de femmes, entre femmes, réglant leurs comptes, au sens propre comme au sens figuré, par rapport aux noms portés par les hommes ; noms à barrer pour qu'ils ne s'inscrivent pas. Quelque chose de la filiation dans l'axe paternel ne pouvait être reconnu au niveau social.

Que masquait ce désir d'absenter ainsi l'autre sur le plan intrapsychique ?

La question du père inconnu de la grand-mère maternelle trottait dans notre tête.

En effet, Martine énonça cette histoire comme une donnée, elle ne montra aucun intérêt particulier et n'en parlera plus jamais. Elle livrait quelque chose d'important, qu'elle déposait dans l'entretien.

Sorte de crypte, à l'intérieur même du cadre, qui avait pour fonction de maintenir l'énigme dans la psyché de Martine et de « parasiter » les enjeux transféro-contre transférentiels. Un secret porteur d'énigmes est ainsi conservé, barrant la voie à d'éventuels investissements pulsionnels. L'énigme jouant ainsi un effet immobilisateur sur le plan économique.

Autrement dit, Martine avait déposé dans le cadre ce qu'elle ne pouvait élaborer, en utilisant la restrictivité du cadre. En effet, notre position dans l'institution ne nous autorisait pas à mettre en place un processus psychothérapeutique, nous ne pouvions pas être dans une autre position psychique. Au niveau contre transférentiel, nous ressentions l'illégitimité de notre position (dans notre désir d'engager un processus psychothérapeutique), illégitimité qui rejoignait celle de la mère de Martine, dans son désir de ne pas nommer, légitimer, la naissance de sa fille.

Ce dépôt dans le cadre a permis à Martine de continuer les entretiens, en maintenant ainsi un écart par rapport à cette souffrance. Elle a pu s'autoriser à être dans la parole sans se sentir trop menacée.

Parallèlement à son histoire, Martine continua pendant la majeure partie des entretiens, (sauf les derniers) de nous informer des démarches qu'elle entreprenait pour chercher du travail. Elle nous tenait au courant des contacts qu'elle avait et de ses espoirs déçus. Le point commun de ses recherches d'emploi ou de formation se trouvait dans ce que nous appelons « l'ailleurs » c'est à dire des postes à l'étranger (dans les pays lointains) ou le désir de se former à l'écriture de scénari.

Plus tard, elle me dit qu'elle avait appelé durant son enfance : « la maison du Brésil », la demeure d'un riche exploitant agricole qui se trouvait sur la commune où habitait son père. Elle avait dans la réalité, pendant quelques années, et d'une manière précaire, concilié ce lieu mythique de son enfance, avec ses différentes missions professionnelles en Amérique latine. Aujourd'hui, confrontée à une réalité géographique et matérielle différente, elle poursuivait sa quête à travers des projets impossibles. Que n'avait-elle pas pu justement concilier sur le plan psychique, pour croire qu'un mythe puisse revenir réalité ?

Martine, selon la terminologie de Chasseguet-Smirgel « a confié son narcissisme en dépôt » non pas à un objet libidinal mais à un objet mythique et de fait idéalisé : « la maison du Brésil. » Son idéal du Moi est resté attaché à un modèle mythique, modèle symbolisé par un

lieu et par une image : une maison ; qu'elle n'aura jamais durant sa vie de couple. Ce déplacement de l'idéal du Moi sur un objet réel, « détache » cette instance de l'instance moïque. Ce processus évite les enjeux fantasmatiques œdipiens et renvoie le sujet à une « économie de l'exil. »

Au cours du quatrième entretien, Martine révèle qu'elle a une demi-sœur, issue de la liaison de son père, (sœur qui porte le nom de la maîtresse) et un demi-frère qui lui : « a été reconnu » par son père, celui-ci s'étant marié entre temps avec cette femme.

Non seulement, elle n'était pas fille unique mais Martine parlait de ses co-latéraux en les chosifiant. Ils étaient là, c'était tout. Elle n'en dira pas plus sur eux, n'en faisant aucune description, n'émettant aucun affect, ne disant aucun événement, bref rien, qui aurait pu être quelque chose de l'ordre d'un lien. Dans la réalité, elle allait voir son père, un week-end sur deux, et vivait durant ces deux jours avec la famille créée par son père.

Tout au long des entretiens, Martine parlera de son corps malade. Elle avait : des crises de colite, des maux de dos, de la spasmophilie, des crises de tétanie, des insomnies. Elle énumérait ses maux telle une litanie, une longue plainte qui n'en finissait pas.

Elle pensait sa psyché, son mode d'énonciation faisant fonction de contenant psychique, qui avait à se répéter, pour maintenir une interface, frontière entre le dedans et le dehors. Elle avait investi son corps sur le registre somatique, réceptacle envahi par ses angoisses. Nous qualifierons ses angoisses de morbide, eu égard au comportement de la mère de Martine. En effet, celle-ci apparaît dans la psyché de Martine comme une femme exigeante, autoritaire, se plaignant du manque de sollicitude de sa fille et l'ayant « harcelée » sur la question du nom du père. Relation d'objet prégénital où le lien à l'objet introjecté n'a pu se constituer qu'à travers une relation de soumission haine.

Martine ne formule-t-elle pas : « l'exploitation de sa mère. » Nous parlerions alors d'une ratée de l'introjection, et d'une incorporation d'objet où prévaut la pulsion de mort. Impossible mentalisation qui va déplacer sur le corps les représentations psychiques de la relation primaire. L'hyper intellectualisation de Martine vient certifier cette position psychique qui permet ainsi un évitement de l'objet.

La relation à son couple

Elle dira à propos de sa relation avec son compagnon, qu'elle a : « privilégié sa vie intellectuelle et non son couple » ; ce sera l'unique fois où elle fera allusion à sa vie de femme.

Martine a abordé par défaut sa sexualité, aucun affect, aucune référence à des événements de sa vie amoureuse antérieure.

J'avais le sentiment qu'elle ne paraissait pas impliquée dans sa vie sexuelle. Pour la deuxième fois, j'étais interrogée par son énonciation, elle ne disait pas : mon couple n'a pas marché mais j'ai privilégié ma vie intellectuelle.

Quelque chose de son économie libidinale se jouait, où tout ce qui pouvait être de l'ordre d'enjeux pulsionnels devait être maintenu à distance. Dans un impossible accès à une sexualité, sa réalité psychique est verbalisée à travers un discours secondarisé.

Les liens parentaux

Au cours du quatrième entretien, Martine évoqua ce qu'elle a appelé : « une prise d'otage », c'est-à-dire le fait d'aller rendre visite à son père et à sa « marâtre. »

Au niveau contre transférentiel, le son de ce mot me dérangeait car je le trouvais inesthétique. Cela me renvoyait en réalité à ma propre histoire : à la séparation de mes parents, séparation qui avait été difficile à intégrer.

Dans l'après-coup, je comprends combien ce qui fut mis sur le compte d'une inesthétique langagière, n'était en réalité qu'un point de souffrance personnelle.

Le lien constant entre la séparation de ses parents, et le couple formé par son père révélait, chez Martine, un trauma psychique. En effet, alors qu'elle n'était pas encore née, elle en parlait comme : « d'un sévices moral », sévices moral qui perdurait dans la visite obligatoire dans la maison de son père. Elle aurait dû disait-elle « voir son père dans un lieu neutre. » J'entendais un lieu où il n'y avait aucune sexualité, aucune autre femme qu'elle.

Elle se sentait coupable du couple formé par son père et sa belle-mère. Elle était disait-elle : « là chez eux, là où il y avait la faute. » Elle avait précédemment évoqué son père dans la détermination qu'elle avait eue, pour conserver son nom, en justifiant son choix comme un désir de le reconnaître. Cette formulation semblait pour le moins surprenante. N'est-ce pas le père qui reconnaît son enfant en le nommant ?

Le nom du père me paraît être ici, le symbole condensateur, et du conflit psychique du moi du sujet par rapport à l'envahissement de l'imaginaire maternel, et l'objet externe qui présente la figure paternelle par impossibilité de la symboliser.

En parlant du père, sa voix était calme. En nommant le couple, elle haussa le ton et parlait avec véhémence. Elle jetait avec force les mots, comme s'il fallait que nous aussi nous

ressentiments comme elle l'impensable. L'impensable du couple de son père avec cette autre qui ne pouvait être nommée que : « marâtre », comme si son prénom était impossible à dire parce que touchant à l'intimité sexuelle du sujet. Il fallait que je sois témoin de sa souffrance, de la violence qui lui avait été faite. Elle m'assignait à une place comme celle qu'on lui avait assigné, c'est-à-dire, d'être l'objet des enjeux inconscients parentaux.

Dans la réalité, il semblerait que Martine utilise la séparation parentale dans un processus défensif, se servant de la réalité extérieure pour « combler les lacunes d'un fonctionnement imaginaire interne » qui selon J. Bergeret signifierait :

« Un trouble de l'articulation des vécus internes du sujet avec les vécus rapportés à l'environnement chez les états limites. »⁸¹

Je considère que ce trouble porterait sur le fantasme de la scène primitive, ce fantasme originaire n'ayant pu faire fonction d'organisateur par rapport à l'origine du sujet ; figuration fantasmatique impossible de l'origine de Martine. *L'énigme de son origine s'inscrivant dans l'énigme de la psyché maternelle et de sa conception. Si « un naît de deux », pouvait-il naître de trois ? Un homme pour deux femmes dans des accouplements rendait inopérants son être au monde.*

Le lien à l'argent

Martine articulait d'une manière récurrente les visites à son père et l'argent. En effet, sa mère lui signifiait qu'elle devait y aller : « c'était obligatoire », car son père lui versait une pension. Dans le discours maternel, il y avait une équation équivalente entre l'argent et le père. Equation équivalente qui s'est concrétisée par la loi sociale. En effet, les gendarmes sont venus la chercher car elle ne voulait pas y aller. Elle ne pouvait déroger à cette équation équivalente, car l'autorité sociale la rappelait à l'ordre.

Sur le plan fantasmatique, il y a eu coalescence entre l'argent, le père, la loi sociale, et le couple séparé créé de son père. Emboîtement traumatique de l'origine, de l'amour objectal au père, le tout monnayé par le social.

Je fis remarquer à Martine le lien qu'elle faisait entre la visite chez son père et la pension qu'il versait à sa mère. Elle réagit à mon intervention en me signifiant que je ne comprenais rien à sa souffrance.

Sa réaction m'interrogea, dans ce qu'elle avait de réactionnel, et de négation de notre écoute. J'étais troublée, et éprouvais un sentiment de sidération.

Dans l'après-coup, elle me faisait revivre l'incompréhension de sa souffrance à elle, la douleur de ce lien traumatique, qui faisait de cet enfant une monnaie d'échange au sens propre. Elle associa (dans le même entretien) néanmoins ou à cause de mon intervention, sur ses difficultés dans les démarches par rapport à tout ce qui était administratif : sécurité sociale, mutuelle, Caf. En énumérant par des faits concrets ses inaptitudes, elle revivait la toute puissance institutionnelle de l'autorité sociale qui mettait en scène son propre exil.

D'une certaine manière, je participais de cette autorité, puisque je la rencontrais dans le cadre du contrat d'insertion sociale, contrat institué par le législateur.

Je percevais le désir de Martine que j'intervienne dans la réalité sociale, que je sois celle qui agisse, que l'acte barre l'accès à la pensée.

Ma non intervention sur ses difficultés, a permis que le cadre reste le garant de la frontière entre la réalité interne et externe. Un garant qui était constamment sollicité par les carences financières du sujet, la douleur réelle des démarches administratives ; carences et douleurs qui réactivaient dans notre propre psyché nos propres opinions politiques.

D'une certaine manière, le cadre ainsi sollicité, faisait vaciller notre cadre interne de par la résonnance de l'objet en commun utilisé dans la réalité par le sujet et nous-mêmes : l'argent.

L'utilisation de cet objet en commun a été l'attracteur d'une alliance inconsciente. En effet, il y a eu identification de notre part, à cet objet de manque qui est l'argent pour Martine, identification dans le sens de la position idéologique définie par R. Kaës qui :

« Développe un discours suffisamment universel pour qu'il résiste à la représentation des différences, telle que la signifie la différence des sexes, pour qu'il protège contre l'angoisse de castration qui nécessairement l'accompagne »⁸²

Autrement dit, l'objet argent, devenait dans notre psyché, le contrat inconscient entre le sujet et nous, dans une position idéologique qui certifiait le contrat social du droit de l'individu.

Dans les derniers entretiens, Martine parla de sa difficulté par rapport aux chiffres, de la demande d'argent de son père, demande qu'elle traduira par : « j'ai été vampirisée », de son propriétaire qui l'exploitait et de la Caisse d'Allocations Familiales qui ne lui avait pas encore payé ses loyers.

Elle avait auparavant fait allusion à la naissance de sa mère. Celle-ci n'était pas fille unique, mais était la troisième enfant après un frère mort en bas âge, et une sœur morte à l'adolescence. Elle avait été conçue après tous ces décès. Les photos des défunts étant très présentes, d'après Martine, dans la maison des grands-parents.

J'avais le sentiment que Martine portait, au sens d'un poids, le souvenir endeuillé d'un oncle et d'une tante qu'elle n'avait jamais connus. Elle s'identifiait ainsi à la souffrance supposée de sa mère, qui était née selon Martine pour conjurer le sort, c'est-à-dire : la mort. Identification à la souffrance d'une mère pour « remplacer » les morts et défier la mort elle-même. Conception de sa mère dont le contrat narcissique repose sur l'autre à remplacer pour que la mort n'existe pas.

Le nom du père

A travers l'exigence que Martine ne porte pas le nom de son père, sa mère réactualisait la naissance de sa propre mère. Elle réparait inconsciemment dans l'identification à sa propre mère, la faute de sa grand-mère maternelle en faisant que Martine soit une fille naturelle. Elle s'inscrivait dans ce que D. Sibony appelle : l'entre-deux, qui si on ne le traverse pas tient lieu d'origine. Elle se déchargeait ainsi de la honte qu'elle a sentie chez sa mère qui était : « une bâtarde. » Martine étant alors pour elle, l'enfant de la rédemption possible de la faute, comme elle était l'enfant du déni de la mort. Sexualité et mort s'entremêlent jusqu'à la confusion ; transmission psychique générationnelle d'une sexualité honteuse, et de mort vivant dont Martine sera l'héritière. Si naître, c'est ne pas être reconnu ou repousser la mort, alors le couple de son père et de sa belle-mère figurera l'acte sexuel.

En d'autres termes, il sera l'acte lui-même, représentation métonymique du couple, qui barrera l'accès au fantasme de la scène primitive. Celle-ci ne sera pas vécue comme un fantasme des origines, mais comme une origine à toujours chercher.

Il se joue ici un point nodal dans l'analyse de l'histoire du sujet, point sur lequel nous reviendrons dans l'analyse thématique

Martine, ne me dira-t-elle pas : « vous êtes nécrologue », phrase qu'elle prononça en ayant dans le même entretien critiqué la non fiabilité des institutions financières, et fait allusion à la sexualité de sa mère, qui avait pris des amants mais qui n'avait jamais eu une vie de couple. Le nécrologue est selon le dictionnaire : l'auteur de nécrologies, c'est-à-dire l'auteur de listes de personnes défunt. Au niveau contre transférentiel, l'attaque symbolisée dans le mot

« nécrologue » me fit éprouver un sentiment de tristesse, de vide intérieur, comme si sur le plan fantasmatique, Martine voulait me vider, me déposséder du contenu de notre corps.

Cet éprouvé me fait associer à une attaque à caractère sadique anale. J'étais au niveau fantasmatique pour Martine, l'objet à dégrader, à fécaliser, un objet partiel dépositaire de cadavres.

Il apparaît aujourd'hui, que mon contre transfert a convoqué une position idéologique précédemment citée qui s'est liée à l'angoisse anale du sujet. Parallèle que nous pourrions faire d'une certaine manière avec le : « j'ai été vampirisée par la demande d'argent de mon père », qui condense dans l'énonciation du sujet l'aspect sadique de l'objet et la menace de castration.

L'objet argent vampire, ne renvoyant pas ici à une relation d'échange dont il serait le symbole, mais à une relation persécutrice où sa fonction symbolique n'aurait plus sens.

Au cours de ce qui fut le dernier entretien, Martine parla longuement de ses problèmes avec son propriétaire, de « ses engueulades » avec lui. En effet, il lui avait signifié qu'il voulait récupérer le lieu qui lui louait et la date butoir était imminente. Martine n'avait pas trouvé dans la réalité d'appartement à sa convenance (il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas), et se trouvait condamnée à quitter les lieux sans autre domicile. Elle allait se trouver à la rue.

J'étais interrogée par cette attitude de non prise en compte de la réalité qui, aujourd'hui me fait associer « à la maison du Brésil », objet mythique idéalisé à toujours chercher.

Martine quittait les lieux, soit parce qu'elle n'avait plus de travail (mission à l'étranger) soit parce qu'elle ne pouvait y rester. Une contrainte extérieure décidait pour elle.

J'appris (par son assistante sociale), car je ne la revis plus, qu'elle avait été hébergée chez les parents de son ex-compagnon, comme quand elle revenait de mission. Elle maintenait ainsi un état de dépendance avec ces gens malgré la rupture avec leur fils.

Martine avait utilisé la réalité externe, c'est-à-dire le fait qu'elle n'ait plus de domicile, pour interrompre les entretiens.

A travers cette défense paradoxale telle que Winnicott l'a définie, c'est-à-dire, une défense contre la réalité interne par le truchement de la réalité externe, Martine se protégeait. Elle se protégeait d'une trop grande proximité de l'objet qu'il fallait éloigner par peur d'être envahie.

L'histoire de Martine nous a permis de constater que, à travers le paiement non justifié, (impôt locatif) elle utilise l'argent pour payer une dette psychique dont elle se sent redevable.

Le nom patronymique de Martine est pour le sujet, condensateur du conflit psychique par rapport à l'envahissement de l'imaginaire maternel et l'objet externe qui présente la figure paternelle par impossibilité de la transformer, d'où l'absence de la fonction tiers dans sa psyché.

La mère de Martine, dans son désir d'accoucher sous x et de vouloir que sa fille ne porte plus le nom de son père, barre l'accès à la filiation paternelle et maternelle.

Rendre visite à son père est pour Martine lié au versement de la pension alimentaire ; cette équation équivalente entre le père et l'argent concrétisé par la loi sociale, montre la coalescence entre l'argent, le père, la loi sociale et le couple séparé créé de son père.

L'argent est vécu comme un objet vampirique ne renvoyant pas à une relation d'échange, mais à une relation persécutrice. Il est l'objet dont il faut se débarrasser (paiement injustifié de la taxe immobilière), objet qui ne peut être le tiers dans l'échange.

L'impensable du couple de son père et de sa belle-mère montre le trouble du fantasme de la scène primitive qui n'a pu faire fonction d'organisateur par rapport à l'énigme du sujet.

E– Sylvie

L'histoire du sujet de Sylvie est issue de notre année de recherche de Dea.

Sylvie a été suivie pendant sept mois dans le cadre d'entretiens psychologiques, à raison d'un entretien tous les quinze jours. Le cadre proposé a été respecté, Sylvie ne s'étant jamais absentée.

Elle a été suivie durant l'année de notre Dea, ma pratique de clinicienne a croisé le champ d'une recherche formalisée. Cette double démarche a eu comme effet de modifier mon regard. En effet, il y a eu un intérêt manifeste pour Sylvie, intérêt qui a eu des répercussions sur mon contre-transfert. En d'autres termes, je ne pouvais considérer Sylvie comme d'autres bénéficiaires du Rmi, elle était un des sujets cliniques de ma recherche.

D'une certaine manière, elle devenait différente, car objet d'étude. J'étais dans une double demande : celle de la praticienne, et celle du chercheur. C'est cette double demande qui a intensifié mon contre-transfert.

En effet, la demande selon M. Neyraut est constitutive du contre-transfert, quant à celle-ci se surajoute une autre qui se lie à un enjeu (universitaire) alors, le sujet objet de recherche mobilise une tension particulière. Tension qui s'est traduite dans la réalité clinique par une

écoute qui n'était pas plus attentive par rapport aux autres sujets, mais plus éveillée, et par un temps de prise de notes (après l'entretien) plus important.

Sylvie a été retenue pour cette étude parce qu'elle s'inscrivait « plus naturellement » dans ce parcours qui mène au Rmi, si l'on considère les critères de compétences socio professionnelles.

Son origine sociale, (elle fait partie de la classe moyenne), fait qu'elle ne se situe pas dans une pauvreté endémique.

Dans l'après coup, le choix de Sylvie a reposé sur une rationalisation, car Sylvie m'apparaît aujourd'hui comme la figure inversée de Martine. Seraient-elles le Janus d'une réalité psychique qui n'aurait qu'un vertex commun ?

C'est ce que le déroulement de l'analyse tentera de développer, développement que l'analyse de contenu validera ou pas.

Les entretiens

Sylvie est une jeune femme de vingt-sept ans. Elle est la dernière enfant d'une fratrie de trois : deux frères, l'un de quarante et un ans, et l'autre de trente-cinq ans. Ses deux parents travaillaient, le père était agriculteur, la mère tenait un magasin de fleurs. Désirant être dans la vente, elle obtiendra un Bep de vente action marchande à l'âge de dix-huit ans. Son objectif étant de reprendre le commerce de fleurs de sa mère. Dans la réalité, elle aidera d'une manière ponctuelle sa mère, préférant plutôt les sorties avec des amis. Durant cette période qui durera de ses dix huit à ses vingt ans, elle donnera ce qu'elle appelle « un coup de main » sans être employée légalement.

A vingt ans, elle est enceinte d'un garçon qu'elle fréquentait depuis quelque temps. Elle n'avortera pas car son ami désirait lui, un enfant, et l'aurait quittée si elle avait fait cet acte. Elle accouchera de jumeaux prématurés âgés de six mois et demi, qui seront placés en couveuse, avec un diagnostic réservé sur leur évolution. Sylvie choisira, durant cette période difficile pour elle, de vivre chez ses parents, alors que son ami avait loué une maison pour vivre avec elle et leurs enfants. Elle maintiendra ce choix pendant deux ans, préférant être dans la maison parentale. A l'âge de vingt-trois ans, elle s'installe dans la maison de son grand-père maternel, maison rachetée par son frère cadet. Elle pensait alors que son ami viendrait la rejoindre, démarche qu'il ne fit pas. En fait le couple ne vivra jamais vraiment ensemble, et aura une relation difficile et épisodique.

Devenant mère, Sylvie bénéficiera de l'aide de parent isolé (Api), aide qu'elle prolongera avec le Revenu Minimum d'Insertion. Elle passera de l'Api au Rmi. C'est dans le cadre du contrat d'insertion sociale qu'elle acceptera de nous rencontrer après avoir été orientée avec son accord dans notre institution.

Au cours du premier entretien, Sylvie est dans une attente interrogative. Devant cette réserve, où les mots avaient de la difficulté à dire, je me suis sentie à mon tour interrogée.

J'ai alors utilisé l'aspect administratif pour engager un dialogue. Cet aspect est toujours pris en compte pour tous les sujets, pour des raisons logistiques, mais dans le cas de Sylvie, il a été cet objet médiateur qui a permis la rencontre.

J'apprends qu'un des frères : le cadet, avait eu à l'âge de dix-neuf ans un accident de voiture grave qui le laissa handicapé, Sylvie avait à l'époque onze ans. Sylvie ne laissera apparaître aucun affect quand elle évoqua ce fait, elle maintenait à distance toute émotion à travers une pensée discursive, mode narratoire qu'elle a maintenu durant presque tout l'entretien.

Malgré cette distance énonciatrice, j'éprouvais au niveau contre transférentiel, un sentiment maternel devant cette jeune femme.

Était-ce son aspect extérieur, qui donnait à voir une certaine fragilité, qui nous faisait vivre un tel sentiment ?

Aujourd'hui, je comprends que ce ressenti perceptif s'origine dans la relation transféro-contre transférentiel.

En effet, cet éprouvé accroché au perceptif m'a empêché sur le coup, de saisir une autre fragilité, c'est à dire, celle d'un objet interne insuffisamment fiable dont Sylvie nous signifiait le manque. Sylvie ne me dira-t-elle pas plus tard : « Plaire aux gens est pour moi une nécessité. » D'une certaine manière, cet aveu d'un narcissisme fragile, m'avait inconsciemment mise dans une position maternelle.

Elle cherchait dans le regard de l'autre, la preuve de son existence dans la relation intersubjective. Le perceptif devenant alors par défaut, le représentant de la représentation psychique.

Sylvie maintiendra cette manière d'énoncer à propos de son niveau d'études, énonciation qui s'est modifiée quand elle parla de sa vie familiale. Ce fut le tournant de ce premier entretien. En effet, elle livra son intimité sans aucune difficulté.

Il y a eu, à ce moment précis, une rupture dans le mode d'énoncé du sujet, son débit fut plus rapide, son ton de voix plus intense, elle donnait l'impression d'être présente dans la relation

clinique. Je rapprocherais cette présence à une non présence à elle-même. Autrement dit, le langage de Sylvie était utilisé dans une désaffection, ce qui lui permettait de se parler avec émotion, sans prêter intérêt à son propre ressenti. Par la suite, elle parla de sa maternité comme d'une situation non désirée, car l'enfant à naître était l'enjeu du lien d'amour à son ami. Elle a dit-elle : « garder l'enfant sinon son ami l'aurait quittée. »

Qu'en était-il à elle de son désir d'être mère ?

Elle faisait cadeau d'un enfant à cet homme pour conserver son amour. Il ne s'agissait pas d'un enfant qui était désiré par le couple, mais d'un objet-cadeau, symbole de l'emprise sur l'autre. Sylvie poursuivait en mentionnant qu'elle ne prenait pas la pilule car son ami ne voulait pas. En l'écoutant je me demandais où était Sylvie, où était-elle en tant que femme, dans cette relation amoureuse ?

Elle apparaissait être l'objet de l'autre, se laissant déposséder de l'intériorité de son corps.

Au niveau fantasmatique, Sylvie par le retournement en son contraire de la pulsion anale contrôlait ainsi l'autre. En apparence, elle était l'esclave de l'autre, ce qui lui permettrait comme nous le verrons, par la suite, d'être dans la plainte, mais au niveau inconscient, elle maîtrisait l'objet. Cette maîtrise anale lui procurait un sentiment de toute puissance, toute puissance masquée dans la réalité externe par des positions d'échecs.

J'apprends qu'elle vivait depuis quatre ans dans la maison de son grand-père maternel, maison qu'elle avait louée pour vivre avec son ami. Dans la réalité, celui-ci sera, selon Sylvie : « présent absent. » Ne supportant pas cette discontinuité temporelle, elle le mettra dehors tout en continuant d'avoir des relations sexuelles avec lui.

Sylvie spécifiera qu'elle n'a jamais vécu une vie de couple et qu'ils « n'ont jamais eu une maison à eux. »

La vie de couple de Sylvie nous paraissait énigmatique, car elle vivait depuis quatre ans dans sa maison, avec ses enfants, mais sans le père.

Il n'y avait pas de lieu symbolisant sa vie de femme et de mère.

La sexualité et la maternité sont inconciliables, il y a une impossible représentation d'une identité sexuelle en lien possible avec une psyché maternelle.

Cette absence psychique d'une maison pour le couple de Sylvie nous fait associer à celle réelle du couple de Martine. Cette absence réelle, et cette réalité de l'absence renverrait sur le plan psychique à la quête de l'objet impossible à psychiser. En d'autres termes, la figuration de l'objet maison marquerait l'impossible transitionnalité de l'objet.

Sylvie nous fit part vers la fin de l'entretien de son manque de centre d'intérêt, si ce n'est lire « Gala », pour rêver sur la vie des autres. La vie des gens du spectacle était pour elle, un objet de fuite de sa propre intériorité psychique. Elle avait des rêves à propos de, et non des rêves à elle.

Au niveau contre transférentiel j'éprouvais une ambivalence dans la compréhension de ces paroles.

En effet, Sylvie avec le Rmi, ne pouvait que satisfaire ses besoins vitaux. Grâce à « Gala », elle alimentait sa rêverie d'un monde où la réussite sociale signifiait argent et reconnaissance. Il y avait cohabitation chez le même sujet, d'une réalité sociale liée à la pauvreté, et d'une réalité psychique liée à des rêveries de richesse et de gloire. C'est cette cohabitation aussi extrême qui nous a fait ressentir cette ambivalence.

Le contenu de cette rêverie diurne nous laissait entrevoir la pauvreté narcissique de Sylvie.

Durant ce premier entretien, Sylvie nous dit qu'elle était est au Rmi depuis quatre ans, sans aucune autre explication de sa part.

Sylvie accepta de nous rencontrer tous les quinze jours, dans le cadre d'entretien de soutien psychologique, elle adhéra à notre proposition sans aucune difficulté.

La relation à son compagnon

Dans les entretiens suivants, Sylvie parla de la relation avec son ami qu'elle avait connu à l'âge de dix neuf ans. Celui-ci travaillait comme gérant de magasin. Elle enchaîna sur le fait qu'il désirait des enfants sans spécifier les sentiments qu'elle avait pour lui. Ce raccourci de la pensée où le désir de l'autre est mis en avant tel un bouchon, lui évitait de parler d'elle et de son propre désir.

Il y avait dans ce discours une prévalence dans la relation d'objet, de l'autre, prévalence que le peu d'éléments dont nous disposions ne nous permettait pas de comprendre.

Sylvie revient sur le désir d'enfant de son ami, et de l'acceptation de son désir à lui qui n'était pas le sien. Elle poursuivit en signifiant, qu'au bout du sixième mois de grossesse, il l'avait quittée car dit-elle « il me trouvait trop énervée. » Dans la réalité, le couple vivait durant cette période chez les parents de l'ami de Sylvie, situation qu'elle ne supportait plus, à cause de sa « belle-mère » qui avait d'après Sylvie : « des rapports incestueux avec son fils ». En effet, elle : « lui donnait à manger quand il s'est fait arracher une dent, alors qu'il avait vingt ans », et « lui mettait le thermomètre quand il avait de la fièvre. » Sylvie mentionne que « sa

belle-mère » a fait des démarches auprès des institutions concernées, pour savoir si son fils devait reconnaître ses enfants à naître.

Aujourd'hui, dans l'axe transféro contre transférentiel, j'étais prise et surprise dans cette description d'événements pour le moins caricatural. Caricatural dans le désir de la « belle-mère » de boucher fantasmatiquement, les orifices du corps de son fils : bouche, anus. Dans cette relation intrusive, il était l'objet fantasmatique pénétré par le phallus imaginaire de sa mère, dans une jouissance passive. Elle s'arrogeait des droits sur les enfants de son fils dans la nomination : doivent-ils être reconnus ou pas par son fils ?

A travers cette interrogation, c'est l'existence même de son fils en tant que sujet qu'elle nie, car ce fils ne peut par lui-même décider de transmettre de nom ; dans la réalité, ses enfants ne seront pas reconnus, ils seront les enfants de Sylvie, la mère et le fils maintenant leur relation de type anal.

Sylvie est assignée ainsi à une place d'exclue, elle est celle qui a mis au monde des enfants avec un homme, qui ne se reconnaît pas, dans sa fonction paternelle.

Sylvie décrivait une scène où elle n'avait aucun rôle, si ce n'est celui de spectatrice.

Pourquoi avait-elle accepté ce rôle, qu'elle reproduisait dans l'entretien clinique avec une distribution différente ?

J'étais spectatrice d'une pièce qu'elle n'avait pas jouée, mais où sa présence était nécessaire, et où elle faisait la voix off. Il y avait des enjeux inconscients que nous ne percevions pas, si ce n'est que cette mise en scène devait en cacher une autre, c'est-à-dire ses rapports avec sa propre famille dont elle n'avait rien dit.

Par la suite, elle parla dans le même entretien, de la toxicomanie de son ami qui respirait de l'héroïne, toxicomanie qui a commencé à la naissance de ses enfants. Après l'accouchement, elle préféra aller vivre chez ses parents car dit-elle : « elle avait besoin de sa mère » plutôt que de s'installer dans la maison que son ami avait louée. Elle restera pendant deux ans chez ses parents, et louera seule une maison, où elle se trouve à l'heure actuelle.

« Le besoin de sa mère », nous fit associer au besoin de la drogue de son ami car dans les deux cas, il y a rabattement du désir sur le besoin.

Sylvie comme son ami ne peut assumer son devenir de parent. Sylvie, en devenant mère, se retrouve psychiquement dans une relation d'objet à sa propre mère liée au besoin. Son ami en devenant père, se retrouve dépendant de l'objet de drogue, signant ainsi son impossibilité à satisfaire ses besoins affectifs autrement que dans le comportement. Sylvie et son ami ne sont-

ils pas dans un effet miroir ou la présence effective de l'autre masque d'une manière illusoire la relation de dépendance à leur mère respective. Il y a pour Sylvie et son compagnon une impossible représentation de l'objet en son absence, la perte réelle de l'objet signe le manque à être de chacun. Sylvie et son ami sont dans une relation où l'économie narcissique prime sur l'économie libidinale. L'investissement objectal illusoire de leur relation amoureuse s'effondre quand ils sont convoqués dans leur subjectivité de père et de mère.

L'histoire familiale

En interrogeant Sylvie sur sa fratrie, j'apprends qu'après le frère aîné il y a eu une sœur morte à l'âge de sept mois, mort dont Sylvie ne connaît pas la cause.

Sylvie poursuit en disant que sa propre naissance fut d'après sa mère : « un accident » et que sa mère « s'est fait ligaturer les trompes après sa naissance. » En écoutant Sylvie, nous associons l'âge de la mort de cette sœur à l'âge de naissance des enfants de Sylvie, âge qui était identique. Dans la réalité, le souvenir de la défunte a généré dans la famille de Sylvie une angoisse de mort, angoisse de mort transférée sur les jumeaux dont la vie était incertaine.

Un double mouvement psychique s'est mis en place dans cette répétition générationnelle :

- la naissance rencontre la mort à travers la mort de la sœur de Sylvie, ou à travers l'angoisse d'une mort possible avec les enfants de Sylvie.
- La naissance est l'accident qu'il faut éviter de reproduire, soit en se ligaturant les trompes, soit dans un non-désir d'enfant, comme c'est le cas pour les enfants de Sylvie.

Ce double mouvement, comprend quelque chose de mortifère qui se joue dans la psyché de Sylvie, à travers l'identification de son être mère à la maternité de sa propre mère, pour qui la naissance des filles est symbole de mort ou d'accident.

Cette double mort : mort d'un enfant, mort d'une fonction biologique, marque le prix à payer pour Sylvie, pour vivre le prix d'une mort possible, à ceux à qui elle donne vie. L'événementiel qui a traversé cette famille s'est inscrit comme une trace non représentable pour Sylvie, trace qui a perturbé la représentation d'elle-même. Cette carence au niveau de la représentation s'exprimera par le regard qu'elle porte sur elle : « je ne suis pas sûre de moi, je suis envahie par la pensée des autres. » Ces dires attribués à elle-même expriment un questionnement identitaire qui renvoie à une économie narcissique fragile.

Sylvie aura durant tout son suivi, une réelle difficulté à s'approprier sa parole. A travers un sourire ou un encouragement, nous avons fait, comme le souligne, Joyce Mac Dougall : « faire l'équivalent du holding » c'est-à-dire :

«Tenir dans le temps les éléments psychiques que le patient veut bien déposer, chez le psychanalyste, faute de pouvoir encore les vivre dans la réalité analytique. »⁸³

Au niveau contre transférentiel j'ai éprouvé un sentiment maternel, sentiment qui a été constant durant tous les entretiens cliniques.

Sa vie de couple

L'ami de Sylvie, à travers les propos qu'elle tiendra par la suite, apparaît comme étant le prolongement narcissique d'elle-même qui se fissurera quand adviendra son statut de père.

Sylvie dira à propos de son couple : « la drogue est entre nous. » Avant la naissance de ses enfants, il y avait « sa belle-mère », après la naissance il y a eu la drogue. Ce tiers réel ou substitutif nommé, lui permet ainsi, de ne pas s'interroger sur sa propre place dans sa famille d'origine.

Sylvie, utilise la réalité externe, pour ne laisser aucun espace à sa réalité interne.

Au fil des entretiens, nous apprendrons, qu'elle a été trompée plusieurs fois par son ami, celui-ci ayant vécu pendant un certain temps avec une autre femme. Elle reviendra, plusieurs fois sur cet événement, en se demandant : « pourquoi je continue de le voir, il me ment, je ne sais pas ce que j'éprouve pour lui. » Elle poursuivra, en évoquant sa jalousie, et sa curiosité, car elle a chaque fois, voulu que son ami lui décrive ces autres femmes.

Sylvie était en même temps dans la plainte, dans un questionnement sur ses sentiments, et dans une curiosité sur ses rivales.

J'avais une impression de confusion devant cette imbrication de sentiments.

Dans l'après-coup, il apparaît que Sylvie est dans une impossible subjectivation, elle ne peut vivre qu'une relation de dépendance à l'objet, relation qui la fait souffrir (elle est trompée), mais dont d'une certaine manière, elle tire des bénéfices secondaires dans une position perverse.

Sylvie ne parlera de son histoire parentale qu'à partir d'une induction de notre part. Elle ne peut d'elle-même parler de ceux qui l'avaient élevée.

La relation au père

Son père, agriculteur de son métier, aimait la musique, le théâtre. Avec lui dit-elle « quand j'étais petite, je faisais du music-hall, je chantais, nous partions ensemble en tournée, et j'aimais cela. » Enfant, son père la : « montrait aux gens, en leur disant qu'elle était extraordinaire », il l'appelait : « petit Louis » (lui s'appelait Louis) car disait-il : « elle me ressemble. » Elle avait dit-elle alors, le sentiment qu'elle devait être toujours parfaite par rapport aux autres. Elle poursuivra, dans le même entretien, sur le fait, qu'il était important pour elle : « de savoir si elle plaît aux gens par tous les moyens, physiques et intellectuels, sinon elle est mal à l'aise. » C'est, d'après ses dires : « dans le regard de l'autre que je me rendais compte des compliments. » A notre intervention, sur le sentiment de confiance, qu'elle cherchait à travers le regard de l'autre, Sylvie signifie son interrogation par un silence et dit : « oui, c'est vrai, c'est l'autre. »

Elle conclura l'entretien sur la notion de confiance : « ce n'est pas grâce à l'autre mais par moi. »

Je voudrais avant de poursuivre m'arrêter sur l'énonciation : « petit Louis. »

Il y a ici un point nodal du discours, il se joue quelque chose de l'origine du sujet. Psychiquement, Sylvie est un petit de Louis, et un Louis en petit.

Elle est à la fois un prolongement du père, et celle qui a un petit de lui. De fait, le fantasme de la scène primitive ne peut : « opérer comme organisateur. » Il ne peut apporter une solution à ce qui est énigme de l'origine du sujet. Comme le souligne Jean Laplanche et Pontalis, le fantasme de la scène primitive figure :

« La conjonction entre le fait biologique de la conception (et de la naissance) et le fait symbolique de la filiation, entre « l'acte sauvage du coït » et l'existence d'une triade mère-enfant-père. »⁸⁴

Dans l'histoire du sujet, l'union entre le réel du biologique et la symbolique de la filiation ne peut opérer car la mère du sujet en est l'absente.

Sylvie, dans les derniers entretiens, parlera de la mort de son père. En effet, elle l'avait évoqué au cours de la première rencontre mais n'y avait jamais plus fait allusion. Dans la réalité, son père venait de mourir trois mois auparavant.

Pour la première fois, Sylvie exprima une réelle émotion à travers le ton de sa voix, du mouvement de son corps. Elle dit : « Je ne parle jamais de mon père avec ma mère pour ne pas la faire souffrir ».

Sylvie signifie qu'elle ne comprend pas cette mort, car, elle pensait qu'elle n'allait pas la supporter.

J'appris que son père a été incinéré, et que l'urne était dans le salon de la maison familiale.

Il est dit-elle : « chez lui ».

Au niveau contre-transferentiel, l'expression : »chez lui « nous travaillait ; comment pouvait-on trouver naturel qu'une urne soit dans un salon ?

J'étais renvoyée à l'angoisse de mort, et surtout à la mort de notre grand-père maternel. Lui aussi, avait été incinéré et l'urne était posée sur le bureau (contrairement à ses vœux), acte familial que nous ne comprenions pas.

A travers le fait de garder les cendres dans la maison du défunt, c'est le travail de deuil qui ne peut se faire, l'objet urne représentant le mort dans une absence réelle de sa présence.

Les cendres du défunt sont exposées, parce que quelque chose de l'ordre de la symbolisation ne peut fonctionner.

Autrement dit, c'est parce que la représentation symbolique du père n'a pu se faire, que les restes du corps doivent être visibles.

Sylvie est confrontée à la perte du père, perte qu'elle ne peut mettre en mots avec sa mère, pour se préserver d'autres pertes : le regard absenté de l'autre sur elle.

La relation à la mère

Sylvie dira dans plusieurs entretiens qu'elle : "était énervée ", expression qu'elle ne développait pas. Cette formulation générique questionnait. Que mettait-elle derrière ?

Au cours du huitième entretien, où elle signifiait cet état d'énervement, j'ai reformulé ses mots et appris que pour elle : « c'est crier, dire des injures ». Elle poursuit sur le fait que sa mère est chez elle depuis quelques jours, et « qu'elle l'énervé, qu'elle l'insulte, que cela n'est pas bien car sa mère n'y est pour rien. « Sylvie avait un comportement qu'elle ne contrôlait pas, comportement où elle réduisait l'autre à l'état d'objet, tout en se désapprouvant, car la cible pourrait-on dire « n'y était pour rien ».

Dans cet agir, où l'autre doit être détruit verbalement, il s'agit pour Sylvie de lutter contre l'angoisse de néantisation liée à la vacuité de la présence de soi-même.

Son soi est fragilisé par défaut de contenance psychique des éléments de la psyché, soi qui par l'agir va expulser ses angoisses mortifères, en réduisant l'autre à l'état d'objet.

Si, par ailleurs, l'objet visé est ressenti comme n'y étant pour rien, c'est parce qu'il est vécu comme un objet idéalisé. Sylvie dira de sa mère : « que c'est une femme parfaite, une sainte ». Présence d'une imago maternelle clivée, qui ne permet pas au sujet d'être dans la conflictualité. Sa mère étant celle que l'on vénère : « la sainte » ou que l'on détruit : « les injures ».

Par ailleurs, Sylvie dira que son père : « insultait sa mère mais que c'était un jeu ».

Drôle de jeu que Sylvie imite en prenant la place du père. A travers cette mimésis, c'est un des modes relationnels du couple qu'elle recrée, dans son impossibilité à se situer dans la triade mère-père-enfant. Ni le père, ni la mère, n'est pris comme objets identificatoires, mais il s'agit ici, de ce qui s'échange à un moment donné entre deux êtres, qui est objet d'identification.

Le : « je suis énervée » de Sylvie, correspondrait à un quantum d'excitation de la pulsion libidinale investi dans le lien à l'autre, investissement qui a toujours à être en tension par absence de l'objet.

Par rapport à sa fonction de mère, Sylvie s'exprimera peu, si ce n'est pour dire : « qu'elle est tellement occupée par son ménage, qu'elle n'a pas le temps de jouer avec ses enfants ». Elle aura dit précédemment qu'elle était maniaque et : « qu'elle nettoyait la maison de sa mère quand elle y allait. »

A travers cette obsession du ménage, il y a chez Sylvie, régression de la pensée au geste, geste qui consiste à nettoyer sa maison. Cet aspect compulsif qui l'envahit : « elle n'a pas le temps de jouer avec ses enfants », érotise la temporisation où l'aspect rationnel voile le plaisir qu'elle en retire.

Quand Freud dit : « que la saleté est de la matière placée au mauvais endroit », (p.146, Caractère et érotisme anal in Névrose, psychose et perversion) nous avons le sentiment que Sylvie en transférant l'acte compulsif de laver dans la maison maternelle, projette des parties de soi dans le corps maternel symbolisé par la maison. Parties de soi mauvaises, sales, qu'il faut nettoyer. Cette formation réactionnelle, Freud la met en lien :

« Contre l'intérêt pour ce qui n'est pas propre, ce qui dérange et ne fait pas partie du corps. »⁸⁵

C'était comme si, « la partie du corps » : l'excrément était déposé chez l'autre, et comme le souligne A.Green : « la mise en relation » de ce qui spécifie l'analité ne pouvait fonctionner. Autrement dit, il y aurait confusion de ce qui est à soi et à l'autre, de qui est soi et de ce qui est l'autre.

Le rapport à l'argent

Suite à mon intervention, Sylvie évoqua ensuite, ce que l'argent représentait pour elle. Elle n'avait jamais abordé cette question, alors, qu'elle dépendait des minima sociaux, comme tant d'autres.

Elle dit qu'elle : »qu'elle n'avait jamais eu de l'argent de poche quand elle vivait chez ses parents, qu'elle prenait dans la caisse du magasin que tenait sa mère, et « qu'elle remettait le reste et souvent, elle n'avait rien dépensé ». *Elle expliquait son côté peu dépensier par le fait qu'elle : « économisait ses parents en ne prenant pas beaucoup d'argent ».* Elle poursuit en disant qu'elle n'avait jamais gagné sa vie car elle avait : « peur que l'argent qu'elle gagne ne soit pas justifié ». Elle dira : « qu'elle gère l'argent qu'elle gagne » à propos du Rmi.

Aujourd'hui dans l'après-coup, il semble que pour Sylvie, l'argent est l'objet qui ne doit pas disparaître.

En effet, c'est un objet qu'elle prend et qu'elle remet dans le but « d'économiser ses parents ». *Cette énonciation au niveau contre transférentiel nous a surpris dans le lien qui en était fait. L'expression économiser quelqu'un, signifie au sens figuré : ménager l'autre.*

Le langage est ici à prendre au sens de l'économie pulsionnelle et de l'économie sociale. Ces deux modes sont imbriqués dans le mode d'énoncer de Sylvie : mode économique au sens de la métapsychologie et mode économique au sens de l'échange social.

Je rapprocherai cette imbrication du sens dégagé par J. Laplanche et J.B Pontalis cités par B. Brusset dans : « Psychanalyse du lien », concernant la théorie de l'étagage, celle ci signifiant :

« L'étagage de deux modes de fonctionnement l'un sur l'autre, le mode de fonctionnement sexuel à l'origine, sur la base d'un fonctionnement non sexuel. »⁸⁶

Dans notre clinique cette imbrication prendrait sens, dans un manque d'étagage de la demande sociale sur la demande de l'objet anal. L'objet argent ne peut être perdu, il reste dans la « caisse intestinale » pour éviter que fantasmatiquement son expulsion détruise l'objet.

Si, par ailleurs, Sylvie considère qu'elle gagne son argent quand elle parle de l'allocation du Rmi, c'est parce que justement pour elle, cet argent là est justifié car elle ne « touche presque rien » et n'échange rien. En d'autres termes il n'y a pas de contre partie.

Aujourd'hui, Sylvie étant arrivée à la fin du contrat qui la liait à l'institution n'est plus suivie en entretien. Elle a d'elle-même fait des recherches d'emploi, et travaille dans une maison pour personnes âgées.

L'histoire de Sylvie, donne à voir une psyché prise dans quelque chose de mortifère à travers l'identification de son être mère à la maternité de sa propre mère : la naissance est symbole de mort ou d'accident.

Sylvie est psychiquement un prolongement du père et celle qui a un petit de lui. Le fantasme de la scène primitive ne peut opérer comme organisateur ; il n'y a pas de réponse à ce qui est énigme de l'origine du sujet. L'union entre le réel du biologique et la symbolique de la filiation ne peut opérer car la mère en est l'absente.

Dans l'échange qui prévaut à un travail contre un salaire, Sylvie a peur que l'argent qu'elle gagne ne soit pas « justifié ». La valeur argent ne peut être reconnu comme le tiers dans l'échange. L'argent est cet objet qu'elle prend dans la caisse du magasin maternel mais qu'elle ne doit pas dépenser pour « économiser » ses parents, pour que fantasmatiquement le lien pulsionnel du couple s'articule autour de cet objet social.

L'allocation du Rmi donnée par l'institution sociale est un argent considéré par le sujet comme « gagné » donc justifié car cette somme d'argent est modique. Le lien à l'institution sociale est un lien qui lui permet de ne rien échanger.

III– Partie : L'analyse de contenu

Le traitement des données porte sur l'analyse de l'énonciation, comme nous l'avons dit précédemment, analyse où il s'agit à partir de la particularité du sujet, de faire émerger des éléments significatifs, éléments qui laisseront apparaître ou pas des thématiques communes.

Celles-ci seront analysées d'un point de vue sémantique. L'analyse thématique permettra une analyse comparative des thèmes rencontrés. A partir de ces données, la singularité de ces cas cliniques sera questionnée en lien avec les hypothèses de travail.

Ce choix méthodologique se base sur un suivi à long terme des entretiens cliniques. Il prend donc en considération la temporalité du suivi, et la densité des données. En effet, le traitement en aurait été fastidieux, si d'autres méthodes avaient été privilégiées. La procédure choisie permet de dégager des indicateurs qui laissent le champ ouvert à l'aspect heuristique ainsi qu'à des éléments d'objectivation.

A- Etude thématique du discours des sujets.

Au regard de ces problématiques états limites, nous proposons de dégager les lignes structurales communes, en lien avec la problématique et les hypothèses. Ce travail de recoupement et d'analyse laissera apparaître des thématiques communes qui seront validées ou invalidées.

C'est à partir des points nodaux du discours des sujets que le traitement du matériel clinique se fera, en précisant, que la singularité des sujets n'est pas interrogée en tant que telle, mais qu'elle est mise à l'épreuve dans l'analyse des processus mises en œuvre sur la scène sociale.

Il s'agit de mettre en travail les points nodaux, à partir des différents énoncés des sujets, et d'en extraire des processus psychiques en commun. Notre objectif est, au-delà des histoires personnelles et des parcours de vie différents, de cerner ce qui dans l'économie psychique des sujets laisse apparaître les écueils de l'intersubjectivité.

Il s'agit aussi de porter notre regard sur le lien à l'autre constitué à travers les avatars des autres liens, eux-mêmes constitués par d'autres liens. Les hiatus de cette chaîne seront les marqueurs de ce qui pourrait s'apparenter à des maillons aliénants.

Les quatre points nodaux dégagés, au cours de notre travail de Dea et qui étaient fondateurs de thématiques communes seront mis en travail au sein des cinq tableaux cliniques exposés.

A partir des résultats de cette mise en travail, il s'agira d'extraire une variation des processus typiques du lien à l'argent des sujets en situation de dépendance au Rmi.

L'analyse privilégiera l'axe pulsionnel et l'axe narcissique.

A1- Du pacte narcissique de la mère : la naissance repousse une mort.

Un des énoncés de cette clinique est la recherche d'un lieu en soi, recherche qui est déplacée sur un objet réel : la maison.

En effet, ce sera pour Martine : une absence réelle, pour Sylvie : une réalité de l'absence, pour Christine une errance : elle passe d'un lieu à un autre, pour Paul : un non-lieu et pour Jacques un hors lieu.

Maison que Sylvie et Martine ne partageront jamais vraiment avec leur compagnon ou qui n'est pas un lieu à soi, comme c'est le cas pour Paul, Christine, et Jacques.

Cette figuration de l'objet maison renvoie à la quête d'un objet impossible à psychiser, parce qu'idéalisé. L'instance moïque est amputée de son idéal, ce qui au niveau processuel, évite les enjeux fantasmatiques, mais isole le sujet. Cet investissement de la réalité externe dans la représentation maison, figure au sens d'une mise en forme, la réalité externe d'un soi défaillant à la recherche d'un lieu à être.

Par lieu à être, j'entends le sentiment d'existence du sujet, d'un être là, à soi-même, la réalité externe faisant alors fonction de réalité interne, lieu à être qui est en lien avec la faille narcissique des sujets, faille synonyme d'une béance à toujours combler.

Cette béance se loge chez Martine, Sylvie et Jacques dans la relation en miroir de l'autre du couple, c'est à dire le compagnon ou la compagne qui n'est que le prolongement narcissique d'eux même.

Elle se loge chez Paul dans le besoin de s'émécher en absorbant le liquide qui lui procurera l'illusion d'un soi constitué.

Elle se loge chez Christine dans l'impossible ingestion de l'objet nourriture vécu comme un objet bêta à ne pas ingérer et comme un objet à avaler « toutes les deux, trois heures » car source d'apaisement provisoire de l'angoisse de néantisation.

Tous ces objets sont des objets du processus d'idéalisation, celle-ci portant soit sur l'appareil moïque, comme c'est le cas pour Christine, soit sur l'objet, comme c'est le cas pour Martine, Sylvie et Jacques, soit sur le but pulsionnel, comme c'est le cas pour Paul.

Quand l'idéalisation laisse à voir ses trouées, c'est-à-dire quand les supports d'investissement viennent à défaillir, ils laissent les sujets dans un vide intérieur, confrontés à la défaillance de leur soi, et à leur propre questionnement sur leur autochtonie corporelle ; comme le mentionnera Christine d'une manière paradigmatique par : « je ne sais pas ce que je dois manger, si c'est trop ou pas assez, si ce que je vais manger est bon ou mauvais pour moi ? »

Je voudrais préciser ma pensée en m'arrêtant sur la notion d'idéalisation et sur ce qu'elle implique.

G. Rosolato dans son article sur le narcissisme paru dans la nouvelle revue française de psychanalyse décrit ainsi à propos du processus d'idéalisation :

« L'expérience majeure pour la mise en jeu de l'idéalisation est la maîtrise par le fantasme de l'absence et de l'objet perdu. »⁸⁷

Nous pouvons remarquer que l'absence est récurrente dans l'histoire de nos situations cliniques.

Paul est celui que sa mère nomme absent à travers une identification projective, désignant ainsi sa propre absence à elle.

Christine, à travers ses marqueurs temporels dans l'absorption de la nourriture, désigne son impossible satisfaction hallucinatoire du désir.

Jacques cherche jusqu'à la banqueroute celle qu'il ne peut se représenter.

Martine et Sylvie, chacune à leur manière, s'absenteront de leur relation amoureuse.

Dans le processus d'idéalisation, G. Rosolato oppose l'idéalisation :

« Avec son caractère massif, fantasmatique dominant, inconscient ou fonctionnant déjà avant toute conscience de soi, et dont l'instance est le Moi idéal, aux idéaux qui s'affranchissent de l'omnipotence, prennent une identité localisée, persistent à tout âge, s'adaptent à la réalité, tout en la transcendant, et correspondent à l'Idéal du Moi. »⁸⁸

⁸⁷ Rosolato G, Le narcissisme in Narcisses, p.22

⁸⁸ Rosolato G, ibidem, p. 22

Nous constatons un défaut de contenance psychique des éléments de la psyché des sujets qui renvoie à une relation d'objet primaire, où la représentation de soi est esquissée. Ebauche d'un soi, parce que tous, étant dans l'impossibilité de s'étayer sur une psyché maternelle, dont le propre pacte narcissique de la mère repose sur la naissance qui repousse une mort.

Il ne s'agit pas ici de la position psychique de la mère morte d'André Green ou :

« La mère est pour une raison ou une autre déprimée... Le trait essentiel de cette dépression et qu'elle a lieu en présence de l'objet, lui-même absorbé par un deuil. »⁸⁹

Il s'agit d'une mère porteuse d'un pacte narcissique, dont la mission inconsciente pourrait-on dire est de repousser une mort.

Cette mère là n'est pas : "absorbée par un deuil" mais par l'acte de naissance repousser d'une mort. Nous sommes ici en présence d'une mère qui est active, qui est dans la réaction, alors que dans la position psychique de la mère morte, cette mère est passive, « absorbée par son deuil ».

De fait, les sujets n'ont pas été pris par le mouvement psychologique de transformation de l'investissement de la mère sur son enfant, comme c'est le cas dans la mère morte, étant donné qu'il y avait un déjà là de la psyché maternelle.

C'est pourquoi, la perception par l'enfant de l'abandon de la mère, est au cœur de notre clinique, et non l'aspect dépressif, de par le contenu même du pacte narcissique.

D'une certaine manière, nous nous trouvons sur le plan clinique devant un condensé de la position théorique de Green et de Winnicott.

En effet, la notion d'une mère « absorbée » est prévalente, comme ce qui sous-tend le pacte narcissique, ainsi que la notion d'environnement dont parle Winnicott :

« La mère, en s'identifiant à l'enfant, sait ce qu'il ressent, et est donc en mesure de fournir presque exactement ce dont il a besoin en matière de maintien et, d'une façon plus générale, comme environnement. Sans une telle identification, j'estime qu'elle n'est pas capable de donner à l'enfant ce qui lui est nécessaire au début, c'est à dire une adaptation vivante vis à vis des besoins de l'enfant... Si les soins maternels ne sont pas suffisamment bons, l'enfant ne parvient pas à exister vraiment, puisqu'il n'y a pas de sentiment de continuité d'être ; la personnalité s'édifie alors sur la base de réactions aux empiètements de l'environnement. »⁹⁰

Nous nous trouvons devant un déjà là, c'est-à-dire la question du pacte narcissique, où la naissance de l'infans est investie comme mouvement psychique repoussant une mort, mort

⁸⁹ Green A, Narcissisme de vie et de mort, p. 229

⁹⁰ Winnicott D., De la pédiatrie à la psychanalyse, p. 376, p.377

d'un collatéral ou d'un enfant mort équivalent d'un objet cryptoforme générationnel. En d'autres termes, l'investissement lié au pacte narcissique spécifie la mort et non le deuil.

La notion de pacte narcissique repose sur le non-choix pour le sujet, en d'autres termes, le déterminisme lié à la place qui lui est attribuée par le groupe familial dans le but de maintenir l'équilibre de l'ensemble.

Il faut préciser, comme le souligne R. Kaës, qu'un tel pacte contient et transmet de la violence, et qu'il ne tolère aucune transformation, car le moindre changement :

« Provoquerait une ouverture béante dans la continuité narcissique. »⁹¹

Les mères de nos cas cliniques n'ont pas pu trouver dans leurs vies de femmes, un étayage groupal, qui les auraient aidés à pouvoir intégrer la perte de cette mort, et d'une certaine manière à se défaire de la maintenance du pacte narcissique qui a obturé leurs capacités à être disponibles pour leurs enfants.

En effet, il s'agit pour Christine, comme nous l'avons analysé, d'être un appendice maternel, un bout de son corps, une extension d'elle-même qui lui barre l'accès à toute identité. La mère de Christine, de par sa pathologie alcoolique, signifie la faille d'une introjection à toujours recommencer, par manque d'un objet interne constitué. La scène du jardin, c'est-à-dire de cette terre, de cet espace psychique impossible à s'approprier pour Christine, marque l'impossibilité pour cette mère d'accepter la différenciation d'avec sa fille. La naissance de Christine, est pour elle, un objet de comblement de son propre manque de l'objet primaire, objet de comblement qui n'a pas « réussi », et qui laisse apparaître les béances narcissiques de cette femme. Le pacte narcissique de la mère de Christine ne repose pas sur une mort réelle vécue par le sujet, mais sur une identification à la « mère morte », (p. 231) c'est-à-dire à sa propre mère endeuillée. L'analyse du complexe de la mère morte montre, comme le dit A. Green à propos de la vie amoureuse que :

« Le parcours du sujet évoque la chasse en quête d'un objet inintrojectable, sans possibilité d'y renoncer ou de le perdre et sans guère plus de possibilité d'accepter son introjection dans le Moi investi par la mère morte. En somme, les objets du sujet restent toujours à la limite du Moi, ni complètement dedans ni tout à fait dehors. Et pour cause, puisque la place est prise, au centre, par la mère morte. »⁹²

L'analyse clinique de la mère de Christine a montré la quête d'un objet inintrojectable, et combien le lien indifférencié qu'elle a maintenu avec sa fille n'est que la maintenance de son

⁹¹ Kaës R., Les théories psychanalytiques du groupe, p. 10

⁹² Green A, Narcissisme de vie Narcissisme de mort, p. 234

propre lien à l'imgo d'une mère morte, la naissance de Christine ayant pu donner l'illusion qu'elle allait pouvoir « chasser » cette imago.

Dans l'histoire de Paul, nous retrouvons, comme dans l'histoire de Christine, une mère qui établit une relation d'emprise vis-à-vis de son fils : il n'est jamais présent dans le temps qui lui convient à elle. Elle décide pour lui d'une démarche thérapeutique, en choisissant le mode de paiement, il est celui qui doit être « l'absent ». Une mère dans la maintenance d'un lien archaïque avec son enfant, pour que ce lien soit le support du pacte narcissique qui ne lui laisse aucun possible si ce n'est celui de sa propre béance narcissique. Dans ces enjeux psychiques inconscients, où prévaut le déterminisme, le choix ne se pose plus, entre soi et l'autre car l'autre sera celui à exclure.

En effet, la mère de Paul, a dû mythifier sa sœur morte à travers un processus d'idéalisation pour adhérer au discours familial, ce qui lui permettait d'avoir sa place dans la constellation familiale. Autrement dit, son pacte narcissique correspondait à une idéalisation de la défunte, idéalisation qui maintenait l'objet dans une place d'absence et non d'une naissance induisant la mort. Paul, à travers sa nomination d'absent a présentifié cette sœur morte dans la psyché maternelle, sa naissance étant la tentative psychique pour la mère de repousser la mort de cette sœur.

En ce qui concerne Jacques, nous avons des indices de son histoire familiale, dont certains concernent le lien à sa mère, qui laissent supposer des effets d'un pacte narcissique. En effet, l'énoncé du sujet qui consiste à dire : « Quand j'étais petit, je me levais à cinq heures du matin et je nettoiais la cuisine pour avoir des caresses de ma mère. Je n'avais rien. », met en exergue la non intériorisation d'une imago maternelle suffisamment aimante, pour qu'il aille chercher par un acte, la récompense d'un sentiment qu'il n'aura jamais. Le paiement qu'il fera quelques années plus tard, pour avoir de l'amour, est la réitération de ce même acte. Autrement dit, le sujet ne peut psychiquement se représenter le lien qui l'unit à l'imgo maternelle, pour cause d'absence de ce lien. Il est ce sujet « négativé » revendiquant le lien refusé. Jacques rejoint les histoires des sujets que nous venons d'évoquer. Comme pour eux, la mère est cette femme prise psychiquement par un ailleurs, ailleurs qui l'empêche d'être présente psychiquement dans la relation avec son enfant.

A travers l'histoire de Sylvie et Martine, les points nodaux évoqués au cours de leurs analyses cliniques ont montré combien leurs mères respectives n'ont pu être cet autre, dans le maintien de leurs sentiments de soi. Elles ont cherché toutes les deux chez leur compagnon, cet

impossible étayage sur une psyché maternelle absorbée par un pacte narcissique, qui repose sur la naissance qui repousse une mort.

En effet, la mère de Martine n'était-elle pas née pour : « conjurer le sort », et son désir d'accoucher sous x, montre comme nous l'avons précisé dans l'analyse clinique, son désir inconscient de réparer la faute de sa grand-mère maternelle.

La mère de Sylvie ne dira t-elle pas que Sylvie est « un accident », accident qu'elle ne reproduira plus en se ligaturant les trompes, la naissance de Sylvie venant réactiver la fille morte à l'âge de sept mois. C'est pourquoi, cet étayage ne pourra pas fonctionner, car Sylvie et Martine sont prises dans le pacte narcissique maternel. Martine aura : « privilégié sa vie intellectuelle à sa vie de couple », Sylvie elle, quittera son ami quand elle sera mère. Elles ne pourront vivre une relation objectale, car c'est l'économie narcissique qui prime.

Nous voudrions revenir sur la notion de sentiment de soi, en reliant ce sentiment à ce qu'en dit Heinz Lichtenstein pour qui :

*"L'identité primaire a toujours, à la base, une expérience de miroir. Elle ne permet pas vraiment à l'individu d'investir un objet ; l'objet est simplement utilisé comme un miroir dans lequel réfléchir les contours de son identité primaire"*⁹³

Dit d'une autre manière, il s'agit ici, dans notre clinique, du stade du miroir qui serait pour ainsi dire loupé. En effet, tous les sujets dans cette clinique, n'ont pas l'assurance que « le reflet du miroir est une image » et non pas la conviction que ce reflet n'est qu'une image « qui est la leur » Il y a de fait une impossible reconnaissance de la mère, reconnaissance que nous mettons en lien avec ce qu'en dit J. Dor l'enfant reçoit :

*« Du regard de l'autre (la mère) l'assentiment que l'image qu'il perçoit est bien la sienne. »*⁹⁴

L'image de l'autre est le socle premier qui permet au sujet d'accéder à son identité.

Dans cette clinique, les sujets disent dans leurs discours leurs impossibilités d'utiliser l'imago maternelle, et pour se refléter, et a fortiori pour en percevoir l'assentiment.

Dans la relation au don, la mère n'a pas donné à l'enfant la possibilité de l'utiliser comme :

*« Un miroir dans lequel réfléchir les contours de son identité primaire. »*⁹⁵

Cette non utilisation a eu pour conséquence que pour l'enfant le don est pour lui une menace pour son identité, non pas par trop de don mais par manque de don. *En d'autres termes, l'enfant ne peut recevoir quelque chose, et ne peut à son tour donner, car il risque d'être pris*

⁹³ Lichtenstein H, Narcisses, p. 232

⁹⁴ Dor J, Introduction à la lecture de Lacan, p.157

⁹⁵ Lichtenstein H., Narcisses, p.232

dans une relation abyssale signifiante d'une perte de lui-même. L'échange est, pour l'enfant pour ainsi dire barré, car la mère lui demande son dû ; cette notion de dû sera traitée dans le chapitre : la pathologie du dû.

Ce changement de perspective dans l'analyse du don, décentre la réflexion sur les objets qui circulent dans la relation de don, et se porte sur les raisons de cette circulation, ce qui fait dire à J. Godbout qu'il :

« Faut rejeter la réciprocité comme norme principale des systèmes de don... La réciprocité existe bien sûr, et dans les faits il y a retour. Mais le don, fondamentalement, n'est pas un modèle d'équivalence, pas même à long terme. (Cela peut se produire, mais ce n'est pas le modèle.)⁹⁶

Le reflet de cette image manquante, nous fait associer à l'objet persécuteur interne transformé en objet externe, objet externe échu au compagnon, ou à la compagne qui ne peut tenir cette place.

Autrement dit, il y aurait un aspect mélancolique qui aurait détourné une partie de l'objet interne vers l'objet externe.

L'économie narcissique a triomphé sans gloire sur l'économie libidinale.

A2- L'irreprésentabilité du désir d'enfant dans la psyché maternelle.

Ce point nodal découle du précédent, car comme nous venons de le voir, les mères des sujets sont porteuses d'un pacte narcissique où la naissance des sujets étudiés n'a pas de place au nouveau qui vient de naître. En d'autres termes, ils ont intériorisé une imago maternelle dont la mission inconsciente est de réparer les conséquences psychiques d'une mort qui a eu lieu ou les conséquences psychiques d'une mère endeuillée, comme c'est le cas pour Christine.

Cette mission réparatrice articulée à la procréation, laisse supposer un investissement particulier de l'infans et de la procréation. En poursuivant la réflexion, il nous paraît important d'associer sur ce que Piera Aulagnier dit de l'acte procréateur. Pour cet auteur :

"Le rejet comme la particularité de l'investissement répondent à une même cause : l'absence d'un souhait d'enfant" de la part de la mère, absence qui : "aurait été transmis par sa propre mère et qu'on pourrait transmettre à son propre enfant. »⁹⁷

La première conséquence manifeste est :

⁹⁶ Godbout J, ibidem, p. 174

⁹⁷ Aulagnier P, La violence de l'interprétation, p. 233

« L'impossibilité pour la mère d'investir positivement l'acte procréateur, le moment de la naissance, et tout ce qui viendrait prouver qu'en donnant la vie on engendre un « nouveau » et du « nouveau, » qui n'est pas le retour d'un « enfant » qui avait déjà été, ni d'un moment temporel qui ne ferait que se répéter. »⁹⁸

Dans notre clinique nous rencontrons une particularité de l'acte procréateur des mères de ces sujets, acte qui répondent à une réparation soit : de la naissance de sa propre mère, soit d'un enfant qui à déjà été, soit d'un collatéral. La notion de transmission « de non souhait d'enfant » transmise par la propre mère des mères des sujets n'intervient pas. Il s'agit de redevabilité et de réparation, non pas d'un sujet mort, mais de l'acte même de procréation, redevabilité et réparation vis-à-vis du groupe d'origine ou du groupe créé.

L'enfant n'est pas le substitut de quelque chose qui a été, mais objet de don au groupe, pour que ce don puisse remplir sa fonction réparatrice d'un vécu qui a déjà eu lieu. Il sera psychiquement celui qui sera donc un dû pour la mère. La réalité historique dont parle Aulagnier prend ici toute son ampleur.

En effet, cet auteur souligne le rôle fondamental de cette réalité d'où l'importance des :

« Événements qui peuvent toucher le corps, à ceux qui se sont effectivement déroulés dans la vie du couple pendant l'enfance du sujet, au discours tenu à l'enfant et aux injonctions qui lui ont été faites, mais aussi à la position d'exclu, d'exploité, de victime que la société a pu effectivement imposer au couple ou à l'enfant. »⁹⁹

Si nous nous référons aux histoires des sujets, nous constatons un discours maternel sur l'enfant en terme de rejet, comme dans l'histoire de Martine, soit d'une parole qui l'absente comme c'est le cas pour Paul, soit d'une faute dont il est porteur comme c'est le cas pour Christine, qui est la cause du mal-être de son frère, soit d'un silence à travers l'histoire de Jacques, soit d'un accident à ne plus reproduire dans l'histoire de Sylvie.

Au regard de la particularité de l'acte procréateur, le sujet ne peut unir la figure maternelle et paternelle, car c'est le lien lui-même qui est énigme. C'est le lien unissant la mère à l'autre du couple qui n'est pas résolu.

En effet, la mère est ailleurs, un ailleurs rempli par son pacte narcissique à elle. La place est pour ainsi dire déjà prise. Ce n'est pas le vide, c'est le déjà là qui laisse une place à prendre : celle de l'engendrement. Celle-ci sera récupérée par le père qui ne pourra qu'auto engendrer.

⁹⁸ Aulagnier P, ibidem, p. 233

⁹⁹ Aulagnier P., ibidem, p. 191

A3- L'auto-engendrement imaginaire paternel

Ce troisième point nodal découle de l'irreprésentabilité du désir d'enfant dans la psyché maternelle, non-désir qui est la conséquence psychique du pacte narcissique qui lie la mère aux autres membres du groupe. Cette redevance, qui aliène tout choix possible, oblitère son être mère dans l'acte même de naissance, acte qui ne peut rester sans acteur et sans auteur pour l'infans.

C'est pourquoi, le père sera celui qui psychiquement engendrera l'enfant dans la psyché maternelle, en d'autres termes, il viendra occuper la psyché maternelle, usurpation qui se traduira par le fantasme d'auto engendrement imaginaire par le père pour les sujets.

Pour mieux nous saisir de ce qui vient d'être dit, nous allons développer la notion de fantasme d'auto-engendrement, pour la mettre dans un deuxième temps en lien avec notre clinique en autre à travers la nomination de Sylvie par son père.

Selon E. Bizouard Le fantasme totipotentiel d'auto-engendrement est un cinquième fantasme originaire où le sujet psychiquement non né tente de se créer, se différencier, en détruisant les objets et les liens. Le fantasme totipotentiel :

« Diffère de celui de ceux de castration et de scène primitive, supposant l'un et l'autre une relation, un partenaire. »¹⁰⁰

Ce fantasme originaire exclu de fait la différence sexuelle et postule l'incomplétude des deux partenaires :

« Face à la scène primitive, le sujet auto-érotique va s'instaurer en contre créateur autonome. »¹⁰¹

Face à une scène primitive impossible à se représenter dans l'union des deux du couple, le sujet totipotentiel va s'instaurer, se créer lui-même dans une fantasmatique originaire où il s'agit « de se constituer comme sa propre cause et sa propre fin. » (ibidem, p.194)

Cet auteur stipule par ailleurs, qu'une des manifestations cliniques du fantasme d'auto-engendrement est « la représentation d'une parthénogenèse. » (ibidem, p.198)

Dans notre clinique, les sujets ne s'auto-engendrent pas pour fonder leurs origines, mais utilisent le père, non pas comme le tiers mais comme représentant psychique maternel dans l'acte de procréation. Le père et la mère sont superposés, un naît de un et non de deux, le collage des figures parentales rend impossible toute position psychique pour l'infans.

¹⁰⁰ Bizouard E., Le cinquième fantasme. Auto-engendrement et impulsion créatrice, p. 190

¹⁰¹ Bizouard E, ibidem, p.192

En d'autres termes, le sujet se vit comme étant issu d'une représentation parthénogénique paternelle car celui qui nomme, comme nous allons le voir dans notre clinique, ne peut poser cette énonciation qui reconnaît et légitime sa place de père, il est celui qui accouche de l'enfant. Le père prend la place de la mère ; il n'est ni le père, ni la mère.

Le sujet n'a eu que cette solution pour arriver à s'originer, même si cela passait par l'évacuation de la fonction tierce du père. Dans cette parthénogenèse paternelle, le sujet ne s'auto-engendre pas mais est auto-engendré par le père pour « créer » la mère.

Cette position psychique du père rendra caduque son rôle de tiers, ce qui aura des conséquences sur la fonction psychique que l'argent aura pour les sujets. En effet, comme nous allons le développer ultérieurement, la fonction tierce de l'argent va « tomber » là dedans, c'est à dire qu'elle s'auto-engendrera dans la psyché du sujet, l'argent pourra prendre ainsi toutes les formes, il est cet objet transformationnel qui remplira telle ou telle fonction selon les ratés élaboratrices pulsionnelles du sujet.

Dans l'analyse clinique des sujets, nous sommes confrontés à travers l'histoire de Sylvie à un père qui la nomme : « petit Louis », lui-même s'appelant Louis, énonciation qui s'entend comme un petit de lui et un Louis en petit. A travers cet énoncé, Sylvie, est vécue fantasmatiquement comme étant le produit d'un auto engendrement paternel imaginaire.

Martine n'aura de cesse de lutter contre sa mère pour ne : « jamais changer de nom » et donc garder le nom de son père ; elle ne fera jamais référence au nom de son père. Par son énonciation elle se vit, comme étant engendrée par le père, car il s'agit de garder son nom en ne pouvant que s'opposer à sa propre mère.

Paul en ne signant pas les productions vidéo qu'il créait, et en laissant faire ses collègues qui signaient à sa place, signifie qu'il n'est pas porteur en tant qu'homme du nom patronymique, il est le fruit d'un auto engendrement paternel, et non le fils dont la fonction est de nommer à son tour et de transmettre le nom du père.

Jacques, lui aussi, comme Paul se laisse déposséder du patrimoine paternel, dépossession qui le destituera de son nom sur le plan social, car il ne pourra plus rien avoir à son nom.

La position psychique de Christine se différencie des précédentes, car c'est dans l'histoire de son père que nous pouvons lire l'auto engendrement paternel imaginaire. En effet, le nom patronymique n'ayant jamais été reconnu, le père de Christine est le petit-fils d'un « bâtard », porteur d'un nom d'origine polonaise qui ne correspond pas à la réalité biologique et historique de ses ancêtres. La mort de son frère vient réactiver l'impossible reconnaissance de la naissance du grand-père, car l'acte de naissance est synonyme de mort ou de non

reconnaissance par le père légitime. Dans la fantasmatique paternelle s'est mise en place la non transmission du nom paternel, il est celui dont la fonction n'est pas de nommer mais d'être celui qui répare l'alcoolisme de son père, en épousant une femme ayant elle-même la même problématique.

A4- Le nom du père

Ce dernier point nodal s'articule à ce qui vient d'être dit précédemment.

Avant de le développer nous voudrions préciser la notion du nom du père qui est prise au pied de la lettre, c'est-à-dire qu'il s'agit du nom patronymique du père qui est convoqué. Que cette convocation, nous convoque à son tour, au nom du père sur le plan symbolique, c'est ce que la clinique des sujets va nous montrer.

Avant d'en faire l'analyse dans notre corpus clinique, nous aimerions faire un détour sur la signification psychique du nom du père, et de la fonction paternelle attenante à cette nomination.

Le nom du père est :

« Une désignation s'adressant à la reconnaissance d'une fonction symbolique circonscrite au lieu d'où s'exerce la loi. »¹⁰²

Cette définition de J. Dor, dans son introduction à la lecture de J. Lacan est une définition parmi d'autres, car comme le retrace C. Lechartier-Atlan, dans son article sur la fonction paternelle :

« Le père, c'est « cet autre sans seins » (Piera Aulagnier), « la colonne vertébrale narcissique du sujet » (R. Diatkine), l'autre de l'objet (Green), celui en qui et par qui, à chaque étape, survient la différence (Rosolato), une nécessité structurale (JL Donnet) qui souligne également son affinité particulière avec l'absence et sa représentation, l'absentable par excellence, l'absenteur aussi qui vient donner sens à l'absence de la mère. »¹⁰³

Cet auteur souligne la définition que J. Lacan en donne, en précisant que le nom du père est un signifiant, dont la :

« Portée symbolique transcende le père réel, historique et recouvre le père imaginaire et le père mort. »¹⁰⁴

¹⁰² Dor J., Introduction à la lecture de J.Lacan, p.119

¹⁰³ Dor J., p. 38

¹⁰⁴ Dor J, ibidem, p.38

Nous voyons la multiplicité de définitions de la fonction paternelle dont la finalité est de s'interposer entre la mère et l'enfant pour être le tiers qui permettra à l'enfant de sortir de la dyade mère enfant, et de s'inscrire ainsi en tant que sujet différent et différencié.

La notion de père est donc un opérateur symbolique. C'est un référent : le père n'est pas incarné mais il est une fonction qui ordonne. C'est pourquoi s'instaure une distinction entre la paternité qui renvoie au géniteur, et entre la filiation qui renvoie au symbolique.

A partir de ce qui vient d'être énoncé, nous pouvons relever que dans notre clinique c'est le père en tant que géniteur qui est convoqué par défaut de la fonction symbolique.

En effet, pour Martine, le nom de son père qu'elle veut garder, est pour elle, malgré les harcèlements de sa mère, un enjeu important. Sur le plan psychique, le : « je n'ai jamais changé de nom », a pour fonction de faire barrage à l'énoncé maternel qui veut délégitimer l'acte de paternité, en ne pouvant que s'opposer à sa mère, et d'essayer de donner sa place au père symbolique. En d'autres termes, l'accrochage psychique de Martine au nom patronymique ne fait que certifier que le nom du géniteur ne soit pas celui qui prend sens dans la filiation.

Sylvie, comme nous l'avons dit, à travers la nomination de : « petit Louis », accepte de porter ce surnom paternel, surnom qui barre l'accès à la fonction paternelle, puisqu'il la positionne fantasmatiquement comme étant le produit d'un auto engendrement paternel.

En ce qui concerne Christine, le nom du père est ce nom illégitime, résultat de la naissance d'un bâtard dans la psyché paternelle, d'une non transmission dans l'ordre de la filiation, l'inconnu de la paternité faisant barrage à la filiation.

Paul est ce fils qui va concrètement sur les lieux d'enfance de son père, pour se le représenter, pour chercher ce père qu'il n'a jamais rencontré dans la psyché maternelle.

Jacques par son comportement de fils modèle qui reprend l'affaire paternelle, va au bout du compte se mettre dans une position financière de ruine, qui donne ainsi à voir l'apparente filiation avec son père, apparence qui ne pourra tenir, car non porteuse de la différence issue d'un lien identificatoire intégrant la castration.

Avant de poursuivre plus avant dans notre étude, un détour sur les points nodaux nous paraît opportun, pour comprendre le sens qu'ils prendront dans notre recherche. Pour en rendre compte, nous nous sommes appuyés sur l'apport théorique de R. Kaës sur les groupes internes.

Les groupes internes

A partir de la notion de groupalité psychique qui est une organisation de la matière psychique et qui décrit un fonctionnement de l'appareil psychique, R. Kaës, introduit le concept de groupe interne qui :

*« Désigne des formations et des processus intrapsychiques du point de vue où les relations entre les éléments qui les constituent sont ordonnées par une structure de groupe. »*¹⁰⁵

Les groupes internes sont les organisateurs de l'appareil psychique groupal, ils sont au nombre de quatre :

*« L'image du corps, la fantasmatique originaire, les complexes familiaux et imagoïques, l'image de l'appareil subjectif. »*¹⁰⁶

Les quatre points nodaux que nous avons dégagés sont des groupes internes et à ce titre, ils participent comme organisateurs psychiques du lien.

En effet, les groupes internes permettent une lecture :

*« Des liaisons inter-et transpsychiques. Les groupes internes y jouent un rôle d'organisateurs psychiques inconscients dans l'agencement des liens intersubjectifs et des formations psychiques groupales à partir des propriétés de leur structure et des processus de liaison / déliaison qu'ils ordonnent. »*¹⁰⁷

Le point nodal du pacte narcissique de la mère, montre les enjeux dont sont pourvues les alliances inconscientes :

*« Où les intérêts les plus profonds de chacun des sujets engagés dans le lien doivent demeurer par eux refoulés : pour préserver à la fois le lien, son objet et la loi qui l'ordonne, l'alliance comme instrument du refoulement et la position inconsciente de chacun dans le lien. »*¹⁰⁸

Dans l'étude thématique ainsi que dans l'analyse clinique des sujets, nous avons analysé les conséquences intrapsychiques dans le lien intersubjectif avec l'imago maternelle et la fonction paternelle. Nous allons maintenant les mettre en travail avec nos hypothèses.

Nous avons au cours de l'analyse thématique du discours des sujets, à travers les quatre points nodaux, mis en évidence le pacte narcissique de la mère des sujets : la naissance repousse une mort : mort d'un collatéral, d'un enfant ou mort équivalent d'un objet cryptoforme générationnel. Cette mère n'est pas « absorbée » par un deuil, mais par l'acte de naissance

¹⁰⁵ Kaës R, Le groupe et le sujet du groupe, p.130

¹⁰⁶ . Kaës R, ibidem, p.183

¹⁰⁷ Kaës R., ibidem, p.131

¹⁰⁸ Kaës R, ibidem, p.279

repoussoir d'une mort, absorption perçue par l'infans comme un abandon. C'est pourquoi, les sujets étudiés ont intériorisé une imago maternelle dont la mission inconsciente est de réparer les conséquences psychiques d'une mère endeuillée.

Cette particularité de l'acte procréateur de ces mères est basée sur la redevabilité, vis à vis du groupe d'origine ou du groupe créé, et la réparation non d'un sujet mort mais de l'acte même de procréation. L'enfant à naître sera alors don au groupe pour que ce don puisse remplir sa fonction réparatrice ; la mère va considérer les dons de l'enfant comme un dû.

L'absence d'étayage groupal de ces mères a fait qu'elles n'ont pu intégrer la perte de cette mort, et d'une certaine manière se défaire de la maintenance de ce pacte narcissique où la naissance des sujets n'avait pas de place au nouveau qui vient de naître. Cette particularité de l'acte procréateur de ces mères a eu pour conséquence que les sujets ne peuvent unir la figure maternelle et la figure paternelle, car c'est le lien qui est énigme. Devant l'irreprésentabilité du désir d'enfant dans la psyché maternelle, le père sera celui qui psychiquement engendrera l'enfant dans la psyché maternelle. Cette occupation d'une place vide se traduira par le fantasme d'auto engendrement imaginaire paternel. Le père est le représentant psychique maternel dans l'acte de procréation. Pour arriver à s'originer, les sujets se vivent comme issus d'une représentation parthénogénétique paternelle.

Cette position psychique du père rend caduque son rôle de tiers, ce qui aura des conséquences sur la fonction psychique que l'argent aura pour les sujets.

IV- Mise en travail des hypothèses

A- L'argent engramme pictogrammatique

La place de l'argent dans notre clinique

Comme nous l'avons signifié dans l'analyse de nos situations cliniques, les différents symptômes afférents aux histoires subjectives seront traités dans le lien à l'argent, et à la dépendance aux institutions donatrices de cet argent.

Les variables qui ont émergées dans l'analyse thématique, vont être mises à l'épreuve en articulation avec l'énonciation des sujets dans leurs rapports à l'objet argent.

Pour mettre en travail notre première hypothèse, nous allons traiter, dans un premier temps, du fantasme de la scène primitive en lien avec notre clinique, pour, dans un deuxième temps, constater en quoi ce fantasme s'actualise sur la scène sociale. Nous allons ensuite considérer la place que prend l'argent dans la psyché des sujets, et en quoi cet objet culturel est engramme pictogrammatique dans notre clinique, et plus précisément à l'intérieur du triptyque : sujet, institution, argent.

A1- Le fantasme de la scène primitive

Nous allons situer la notion d'originaire, en nous appuyant sur les apports théoriques de J. Laplanche, et J-B Pontalis ainsi que de P. Aulagnier.

L'originaire est pris ici au sens de ce qui pose la question de l'origine du sujet, et de la construction que fait le sujet pour se situer par rapport à son origine ; celle-ci est liée aux fantasmes originaux et en particulier la scène primitive.

Les fantasmes originaux sont d'après la définition du vocabulaire de la psychanalyse :

"Des structures fantasmatiques typiques (vie intra utérine, scène originaire, castration, séduction) que la psychanalyse retrouve comme organisant la vie fantasmatique, quelles que soient les expériences personnelles des sujets ; l'universalité de ces fantasmes s'explique, selon Freud, par le fait qu'ils constitueraient un patrimoine transmis phylogénétiquement".

Les fantasmes se rapportent aux origines :

"Dans la scène primitive, c'est l'origine de l'individu qui se voit figurée, dans les fantasmes de séduction c'est l'origine, le surgissement, de la sexualité ; dans les fantasmes de castration, c'est l'origine de la différence des sexes."¹⁰⁹

Dans la scène primitive, le sujet va accepter d'être exclu de cette scène, si et seulement si, il se représente que ce qui se joue à l'intérieur de cette scène le concerne ; en d'autres termes il n'est pas exclu de cette scène, même s'il est absent, il est présent dans la psyché parentale.

Comme nous l'avons démontré dans l'analyse thématique, nous constatons qu'à aucun moment n'apparaît le couple dans le discours des sujets. Ces derniers sont psychiquement « coincés » entre l'irreprésentabilité du désir d'enfant dans la psyché maternelle, et l'auto engendrement imaginaire paternel. Ils ne peuvent de fait y lire qu'une naissance par défaut, où la place au nouveau qui vient de naître ne s'y trouve pas.

Cette irreprésentabilité du désir de la mère, ainsi que l'illégitimité paternelle, ont barré l'accès au fantasme de la scène primitive qui n'a pu faire fonction d'organisateur par rapport à l'énigme du sujet, celle-ci ne pouvant se figurer fantasmatiquement.

Pour expliciter en quoi le fantasme des origines n'a pu faire fonction d'organisateur dans la psyché des sujets, nous nous référons à ce que dit P. Aulagnier, à propos de l'engramme pictogrammatique :

« On peut situer, comme une sorte de production limite, « la scène primitive » représentant le noyau de toute organisation phantasmatique et qui apporte un témoignage de ce que nous appelons l'engramme pictographique ...il existe, précédant toute possible compréhension du coït, le modèle d'une partie de corps pénétrant dans un autre corps et s'unifiant à lui ou le modèle d'un corps rejetant une partie dont il souhaite la destruction. Modèle par lequel vient naturellement se mettre en scène toute réponse que forge l'infans aux questions du désir, de sa propre origine, de la relation présente entre son espace corporel et l'espace de l'Autre. C'est ce modèle que nous appelons l'engramme pictographique. »¹¹⁰

En d'autres termes, il n'y a pas eu métabolisation par le processus primaire en une scène primitive ou :

¹⁰⁹ Laplanche J, Pontalis JB, *Fantasme des origines, origines du fantasme*, p. 52

¹¹⁰ Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*, p. 85

"Le lien unissant la mère à ce tiers, présent dans l'espace le plus familier à l'enfance, n'est plus la fusion, mais un acte qui peut venir unir ce qui est par nature séparé, ou rejeter tout possible rapprochement".¹¹¹

L'engramme pictogrammatique, au regard de ce qui vient d'être dit concernant la particularité de l'acte créateur des mères, (acte qui repousse une mort, et de la position psychique du fantasme d'auto engendrement imaginaire paternel,) est le modèle qui met en scène pour les sujets la question de leurs propres origines, faute de pouvoir unir la figure paternelle et la figure maternelle parce que c'est le lien unissant à l'autre du couple qui n'est pas résolu.

C'est pourquoi nous posons la question de l'actualisation de l'origine des sujets sur la scène sociale, actualisation possible car l'énigme porte sur le lien. Lien que nous retrouvons sous une autre forme dans ce qui unit les sujets au corps social, à travers l'allocation du revenu minimum.

Pour étayer notre propos, nous allons analyser le type de relation d'objet des sujets à leurs compagnons, ou à leurs compagnes ; mode de relation qui préfigure la non intégration de la scène primitive, et le destin de cette non intégration à travers le lien institutionnel.

En effet, nous constatons un mode particulier de relation d'objet particulier chez Martine, Sylvie, Paul et Jacques, comme si d'une certaine manière, ils n'étaient pas psychiquement présents dans leurs relations :

- Martine a privilégié l'axe professionnel au détriment de son être femme et de son être mère
- Sylvie a laissé faire la relation d'emprise de sa belle-mère qui a décidé de ne pas nommer les enfants de son fils, elle ne s'est pas située, elle non plus, comme mère, et comme femme de.
- Jacques est passé d'une relation à une autre sans être particulièrement affecté par ces changements d'objets.
- Paul, lui, est présent dans son couple pour réparer sa propre histoire : l'enfant de sa compagne n'a-t-elle pas un enfant de trois ans dont il se sent psychiquement responsable.
- Quant à Christine, la désunion parentale (au moment de la séparation du couple) lui a permis de se situer psychiquement au milieu de ses parents, comme celle qui fait lien entre les deux, position psychique qui ne faisait que certifier la non élaboration

¹¹¹ Aulagnier P., ibidem, p. 84

fantasmatique de la scène primitive, c'est-à-dire d'être exclue de cette scène car elle ne supportera pas que le couple se reforme.

Devant cette butée psychique, les sujets ont actualisé leurs origines sur la scène sociale, comme le prouve leurs dépendances au dispositif du Rmi.

Nous entendons l'actualisation, au sens de la potentialité d'une mise en acte de l'intériorité psychique dans la réalité externe, c'est-à-dire, une non élaboration fantasmatique du sujet, non élaboration qui se met en scène à travers le comportement, et au sens de l'actuel par rapport au présent.

La scène sociale dans notre clinique étant l'institution, telle que J. Bleger l'a définie :

« L'ensemble des normes, des règles et des activités regroupées autour des valeurs et des fonctions sociales » ; 112

Institutions sociales qui sont :

« Dépositaires de la partie psychotique de la personnalité, c'est-à-dire de la partie non différenciée et non dissoute des liens symboliques primitifs. » 113

Les institutions auxquelles nous nous référerons sont les représentants de l'Etat, et ont pour fonction d'attribuer l'allocation du Rmi, dans le cadre de la protection sociale. Par extension langagière, aujourd'hui, l'individu percevant le Rmi est appelé : Erémiste, terminologie définie dans le dictionnaire par : "Bénéficiaire du Rmi".

Cette affiliation institutionnalisée par la langue, inscrite dans les représentations sociales, induit chez le sujet une appartenance aux institutions sociales, appartenance qui est basée sur le lien financier. Autrement dit, ces institutions ont une double fonction : elles sont dépositaires des parties psychotiques de la personnalité, et allouent une somme d'argent selon le seuil des minima sociaux définis par l'institution étatique. Les individus ne sont pas rémunérés pour une fonction mais perçoivent de l'argent, parce que la fonction fait défaut.

En effet le sujet n'a à proposer pour percevoir l'allocation que ses manques, ses appauvrissements tant au niveau social que psychique. Il perçoit de l'argent de l'institution parce qu'il ne remplit aucune fonction dans le social.

Cette double fonction institutionnelle de dépôt et nourricière, nous fait associer à l'imgo maternelle, imago maternelle d'une mère archaïque, qui nourrit, contient, sans interpréter, au

¹¹² Bleger J, L'institution et les institutions, p. 56

¹¹³ Bleger J, ibidem, p. 56

sens de la violence de l'interprétation, ce que le sujet éprouve pour que cet éprouvé pulsionnel soit reconnaissance par le sujet de ce qu'il ressent.

En effet, l'éprouvé pulsionnel du sujet est nommé par la mère institutionnelle comme un manque à être qu'il se doit de dire, et de développer, condition pour que ce manque soit comblé par l'argent.

Nous considérons que c'est au niveau de ce manque à être, que se joue l'actualisation de l'originaire de la scène primitive sur la scène sociale, mise en scène, qui se joue sur un mode passif, contrairement à ce que B. Duez dit à propos de l'adolescence :

« L'adolescent construit donc l'originaire en actualisant, en rejouant en mode actif les originares psychiques qu'il traversa dans l'enfance et ce sont ces rites qu'il crée à son insu sur la scène sociale qui vont l'articuler, fusse sur un mode négatif, à l'ordre social. »¹¹⁴

Dans notre clinique, les sujets ne construisent pas l'originaire, il n'y a pas de création rituelle mais utilisation inconsciente des institutions pour tenter de résoudre l'énigme originelle ; ils mettent en scène, sur un mode passif, l'engramme pictogrammatique du processus originaire, comme nous l'avons montré avec Christine qui n'a pu élaborer la scène primitive et perçoit l'allocation du Rmi donnée par l'institution. En effet, nous avons pu démontrer dans l'analyse clinique que Christine a mal vécu que ses parents revivent ensemble après quatre ans de séparation ; la désunion parentale lui permettant de passer de l'un à l'autre (elle allait un week-end sur deux chez l'un ou l'autre), elle était psychiquement au milieu du couple, c'est à dire entre eux deux, elle pouvait ainsi paradoxalement se situer comme celle qui fait lien, qui est au milieu. Le lien unissant l'autre du couple étant porteur d'énigme, comme nous l'avons dit précédemment, va essayer d'être résolu par Christine à travers l'actualisation d'un lien sur la scène sociale, actualisation qui sera lien de dépendance à l'institution sociale et non « construction de l'originaire. »

Dit d'une autre manière, les sujets sont au niveau fantasmatique, situés entre une mère institutionnelle archaïque, dans laquelle ils peuvent lire leur manque à être et dont ils dépendent, et une filiation auto engendrée par l'allocation du revenu minimum dans la désignation : éremiste.

L'image manquante de l'imaginaire maternelle, maintien du sentiment de soi du sujet et de son "identité primaire" va être d'une certaine manière "bouchée" dans tous les sens du terme. Cette non visibilité va permettre au sujet de ne pas être confronté à l'irreprésentabilité du désir de la

psyché maternelle et seul l'argent va être l'objet visible de cette nouvelle triangulation : institution individu argent.

A2- Le nom du père

Fantasmatiquement, les sujets s'inscrivent dans cette nouvelle triade où l'objet culturel argent et la fonction tierce de l'imaginaire paternel semblent se confondre.

Un retour à notre clinique s'impose pour mieux appréhender cette condensation de l'imaginaire paternel, et de l'argent à travers l'analyse d'une de nos variables : le nom du père.

En effet, l'argent est objet visible :

Comme l'est pour Martine : le nom du père qui est l'objet extérieur qui présentifie la figure paternelle, par impossibilité de la symboliser.

Comme l'est pour Sylvie : la mort de son père, symbolisée par l'urne, parce que la représentation symbolique du père n'a pu fonctionner, comme n'a pu fonctionner la filiation paternelle de ses propres enfants.

Comme l'est pour Paul : le besoin de retourner dans le village de son père et d'avoir des traces de lui dans un comportement où prévaut l'imitation (l'acte de boire, de s'occuper des autres), par impossibilité de s'identifier à un père dont la mémoire dans la psyché maternelle est synonyme de défaut.

Comme l'est pour Jacques : cette mise en faillite de la transmission de l'exploitation paternelle parce que la filiation psychique n'a pu fonctionner, il ne peut qu'être dans le dommage vis à vis de ce père.

Comme l'est pour Christine : l'illégitimité du nom du père, synonyme de « bâtard » dans la psyché paternelle, inconnu du nom qui fait barrage à la filiation, le père qu'il faut rejeter en tant que mari de la mère, c'est-à-dire en tant que tiers, car sa présence est synonyme pour Christine de l'alcoolisation possible de sa mère.

A travers ces comportements, c'est la question du tiers qui est questionnée ; les sujets restent l'enfant d'une image paternelle qui s'auto engendre, et dans une recherche incessante d'une image maternelle où ils pourraient se refléter.

Nous mettons en lien cette recherche d'une image maternelle où se refléter, avec ce que dit Winnicott par rapport à l'environnement, à propos des bébés qui :

"Regardent mais ne se voient pas eux-mêmes", Winnicott précise que les conséquences en sont que la « propre capacité créatrice des bébés commence à s'atrophier et, d'une manière ou d'une autre, ils

cherchent un autre moyen pour que l'environnement leur réfléchisse quelque chose d'eux-mêmes. »115

Nous transférons cette analyse de Winnicott à notre clinique, où l'environnement social est pour nos sujets "l'autre moyen" utilisé à propos du rôle de miroir de la mère. Nous associons la scène sociale, et ce qui nous avons dit concernant l'institution et l'originaire, et considérons que le lien unissant les deux autres étant porteurs d'énigme, l'argent fait alors fonction de lien pulsionnel sur une scène qui se joue ailleurs, sur un autre plan, et avec un objet réel..

L'actualisation du fantasme de la scène primitive se met ainsi en scène sans bruit ni violence dans le lien institutionnel. Il se noue ainsi un pacte dénégatif entre l'institution, et les sujets dont le silence social de ces derniers est la preuve.

Pour expliciter plus amplement comment, dans la scène primitive, le lien pulsionnel du couple s'articule autour du modèle d'échange de l'argent, nous allons nous saisir du discours des cas cliniques à travers les points nodaux qui ont été mis en exergue.

Martine vivra ses visites à son père comme une monnaie d'échange entre le couple. En effet, sa mère lui signifiait l'obligation de rencontrer son père, obligation basée sur la pension qu'elle recevait pour l'éducation de Martine.

Cette équation équivalente entre le père et l'argent était légalisée par la loi sociale. Les gendarmes ont rappelé à l'ordre Martine qui devait se soumettre, et donc aller voir son père. Fantasmatiquement, comme nous l'avons analysé précédemment, il y a eu coalescence entre l'argent, le père, la loi sociale, et le couple séparé créé de son père. Quand, dans les entretiens, Martine disait : "qu'elle a été vampirisée par la demande d'argent de son père", elle stipulait ainsi par cette énonciation l'aspect sadique de l'argent, et le fait qu'il n'est pas le symbole de l'échange, mais qu'il symbolise une relation persécutrice.

Martine paiera un surplus de la taxe d'habitation sans intervenir dans la réalité pour y remédier, en disant qu'elle : "s'est fait exploitée par son logeur et sa mère" ; elle lie à travers sa plainte exploitation matérielle et exploitation maternelle.

L'argent est ici psychiquement vécu comme un objet qui a à être versé, même si la facture est trop élevée. Autrement dit, elle se sent redevable d'une dette psychique que l'argent vient combler.

Nous relions la notion de dette psychique à la relation persécutrice symbolisée par l'argent, avec le père, la loi sociale et le couple séparé créé de son père. L'argent objet culturel et

d'échange symbolique est détourné de sa finalité, dans le but de créer un lien entre une mère dont Martine est l'objet ("elle est exploitée") et un père, qui dans sa vampirisation incorpore fantasmatiquement le sujet ; lien signifié dans la réalité par cette valeur d'échange entre le couple, représenté par l'enfant.

L'argent est ainsi ce lien pulsionnel unissant les deux autres du couple de la scène primitive, objet culturel condensateur, et dépositaire de l'énigme de l'originaire du sujet. La relation à l'objet argent, qui nécessite la possibilité d'être dans une relation d'échange où l'argent comme valence symbolique se situe comme tiers ne peut plus fonctionner.

Ce tiers véhiculant le lien symbolique entre deux êtres, n'est pas investi d'une plus value mais devient le troisième élément, c'est-à-dire qu'il n'est pas dans une tiercéité qui ferait référence.

Pour dire les choses d'une autre manière, l'échange n'est plus du côté de l'économie libidinale mais de l'économie narcissique. La pulsion libidinale dans la relation intersubjective prend pour objet l'argent, qui est lui-même objet d'investissement narcissique de la part du sujet.

C'est pourquoi, le fantasme originaire de la scène primitive, et le narcissisme du sujet sont ainsi externalisés, sur la scène sociale, à travers un lien de dépendance aux institutions.

La pauvreté du sujet, son exclusion du corps social, même s'il positionne le sujet dans un sentiment de honte, lui permet de se vivre illusoirement comme l'autre du couple.

A3- L'argent opérateur impossible

Pour expliciter notre propos et démontrer en quoi l'argent est cet opérateur impossible sur le plan fantasmatique, nous allons nous appuyer sur le matériel clinique de Sylvie.

Sylvie, à travers l'acte de laver la maison de sa mère, exprime au niveau fantasmatique le type de relation d'objet anal : la partie de son corps qu'est l'excrément, est déposé chez sa mère, dépôt qui doit être nettoyé pour que sa mère puisse être "une Sainte". La mise en relation anale ne peut fonctionner, car le sujet est traversé par la question de ce qui est à soi, et de ce qui est à l'autre, par la question de ce qui est soi, et de ce qui est l'autre. L'excrément ne représente plus le cadeau entre l'infans et la mère, mais la partie de soi, qui ne peut être en relation avec l'autre. La chaîne équivalente : argent, fèces, cadeau, n'est pas dans un rapport symbolique car les fèces sont détournées de ce qui est l'enjeu majeur de la relation anale, dans une recherche narcissique.

Par ailleurs, dans la relation à son compagnon, il s'agissait pour Sylvie d'avoir un enfant pour conserver cet homme près d'elle, l'enfant devenant ainsi, l'enfant objet cadeau, pour maintenir le lien, l'enjeu, pour que l'illusion d'un couple génital existe.

Ce mode relationnel rejoint celui que Sylvie a avec sa mère. En effet, l'enfant n'est pas le cadeau, dans une relation intersubjective, mais le comblement narcissique de sa relation, comme l'est l'excrément.

L'équivalence symbolique, entre le symbole argent et le symbole fèces dans le cadre de la relation anale n'opère pas. Plus exactement, c'est l'articulation de la mise en rapport : symbolique symbolisé qui ne fonctionne plus, les fèces étant l'objet narcissique qui rend impossible toute différenciation.

Le rapport symbolique symbolisé est ainsi remplacé, par un rapport métonymique, qui renvoie le sujet à ce que Bleger nomme l'ambiguïté, c'est-à-dire : où ce qui est à soi et à l'autre est indifférencié. L'argent devient alors ce troisième élément de l'échange, dépositaire de l'énigme de l'originare du sujet, et de fait opérateur impossible sur le plan fantasmatique.

Dans l'énonciation du discours de Sylvie, concernant son rapport à l'argent, durant son adolescence, apparaît d'une manière majeure ce qui vient d'être analysé.

Sylvie, "économisait ses parents, en ne prenant pas beaucoup d'argent", et mettait le reste de cet argent, dans la caisse du magasin de sa mère. A travers cette énonciation, deux niveaux d'analyse se jouent : la relation au couple parental et l'argent pris remis dans la caisse du magasin maternel.

Economiser ses parents, en parlant de son rapport à l'argent, c'est comme nous l'avons dit précédemment, l'imbrication de deux modes de représentation dans le discours manifeste du sujet : le mode de l'économie pulsionnelle et de l'économie sociale.

L'utilisation du mécanisme de condensation met à jour dans le terme « économiser » les liens psychiques inconscients entre le couple parental et l'argent.

Nous développons cette analyse en nous référant à ce qu'a dit Reiss-Schimmel, concernant l'argent, signe et symbole à la fois, ces deux modes de fonctionnement différents entretenant une relation étroite. C'est ce qui apparaît dans le discours de Sylvie, concernant son mode de fonctionnement par rapport à l'argent et par rapport au couple parental.

En effet dans notre clinique, l'argent signe, lié à une valeur d'usage, est utilisé comme le substitut de l'objet partiel anal qui n'a pas à être "pris", dans le couple, car fantasmatiquement, il y est déposé comme ce qui lie les imagos parentales.

En d'autres termes, l'argent est le symbolisé de l'engramme pictogrammatique, et non ce qui en soi représente autre chose dans le cadre d'une relation d'échange, c'est-à-dire ce qui représente cet équivalent général.

Si l'argent comme cela a été développé dans la clinique de Sylvie, est remis dans la caisse du magasin maternel, c'est parce qu'il est cet objet, qui ne peut être perdu. Il est dans la caisse intestinale maternelle, pour éviter que fantasmatiquement son expulsion, donc la prise d'argent détruise l'objet. Il est cet objet dévorateur possible du ventre maternel.

L'argent joue ainsi sur le plan fantasmatique plusieurs fonctions : ce qui unit les deux du couple et l'objet de destruction possible de l'autre.

En d'autres termes, il est pour le sujet cet objet socioculturel utilisé comme bouche trou pulsionnel et tentative de résolution de l'énigme de sa propre conception par l'intermédiaire du corps social.

Il ne peut être, au vu de notre analyse, que dénué de toute symbolique, car lié au processus originaire, où la différenciation soi monde n'existe pas, et de fait être cet opérateur impossible sur le plan fantasmatique.

Quand Sylvie dira qu'elle : "gagne l'argent du Rmi", alors qu'il n'y a pas d'échange entre la valeur travail effectué par le sujet, et l'institution sociale créditrice, elle ne fait que certifier par ce déplacement sémantique, l'illusion du lien.

En effet, l'argent est pour elle cet objet qu'elle gagne, même si dans la réalité on le lui donne, pour pouvoir fantasmatiquement se vivre dans l'omnipotence. Cette paradoxalité d'un gain économique minimal, obtenu dans l'illusion d'une relation intersubjective, démontre une fois de plus, combien la scène sociale est devenue l'enjeu de processus inconscients.

Nous mettons cette notion de gain, en lien avec la question de l'avoir et par voie de conséquence à la question du manque, ce qui met en jeu l'aspect narcissique du phallus dont la possession procure complétude et puissance.

L'argent devient alors cet objet partiel, dont la fonction condensatrice supporte les dimensions orales, anales et phalliques ; il est ainsi cet objet condensateur d'une économie pulsionnelle caractérisée par sa prégénitalité.

Selon le type de relation d'objet, auquel le sujet est confronté, il jouera ce que nous avons nommé "tour à tour", telle ou telle fonction.

Paul s'est laissé exploité comme Martine par ses employeurs. Il n'a jamais eu de contrat de travail fiable, passant d'un contrat précaire à un autre, malgré ses compétences, et son talent.

Il n'a jamais été reconnu financièrement, allant même jusqu'à travailler bénévolement, et : « laissé faire quand certains de ses collègues signaient les productions vidéo » qu'il avait créés.

L'argent et le nom du père sont absents de sa psyché. En « laissant faire », il a mis en place un comportement passif, qui n'est pas signe d'un don qu'il fait aux autres mais signe d'une relation d'objet où il est l'objet de l'autre, ce qui lui permet ainsi de se maintenir dans une position psychique de celui qui n'a rien, de celui à qui on n'a rien donné. Il se sent, comme Martine, redevable d'une dette psychique que l'argent vient combler. Cette notion de don sur laquelle nous reviendrons plus amplement, présentifie le don originaire non attribué par l'imaginaire maternelle, pour cause de psyché occupée par un pacte narcissique. Cette redevabilité de la mère à son groupe primaire induit des places assignées aux membres du groupe familial qu'elle constituera. Autrement dit, l'enfant ne pourra déroger à un rôle préétabli, sans remettre en cause le lien primaire qui l'unit.

Quand Paul liera dans son énonciation alcool et argent dans un : « ça me coûte » il énonce, à travers cette condensation, le coût réel, et le coût psychique comme impossible représentation de la perte, et donc de l'absence. Il ne s'agit pas ici de la perte dans le cadre de la relation anale mais de la perte de l'imaginaire maternelle dans une impossible représentation psychique de cette perte.

L'argent n'est pas ici lié à l'objet détachable du corps que le sujet accepte de perdre, mais à l'absence de la mère, prise dans son pacte narcissique. La dimension de l'argent, objet de pacification dans la relation ne marche pas, il est cet objet à perdre dans un mouvement de recherche de l'autre et dans une identification (Paul boit comme son père) à son père, il est cet objet qui essaie de faire lien dans l'impossible union parentale.

La pauvreté à laquelle Paul fera référence, pauvreté qui lui fera dire : « quand on est pauvre, il faut être gentil », sera une situation qu'il perpétuera en étant au Rmi, l'argent étant pour lui objet « de mépris », comme si cet objet n'était pas un objet contenant une valeur potentielle dans l'échange social. C'est un objet à rejeter, impossible à acquérir. Il ne peut qu'être donné par l'institution sociale, qui certifie ainsi sa pauvreté, et qui oblitère l'échange marchand. Ce discours tenu par Paul sur l'argent, qui évoque une position idéologique au sens politique du terme, est dans la réalité psychique une défense paradoxale qui masque la maintenance d'une position idéologique au sens psychique.

Dans le labourage du jardin de sa mère, pour obtenir de l'argent de poche, comme dans le labourage du jardin de sa psychologue pour payer les séances, Paul accepte cette situation de

troc voulue par sa mère, situation qui évacue la fonction tierce de l'argent, qui présentifie la relation archaïque de la mère vis à vis de Paul, et qui rend équivalente toute relation d'échange : labourer la terre vaut pour toute chose. Dans cette indifférenciation de l'échange et de l'autre, Paul accepte d'être l'objet de sa mère, seule manière pour lui d'exister dans le lien.

Nous pouvons le constater quand Paul dit: « si je trouve cent francs, et si je ne sais pas à qui sont ces cent francs, je ne vais pas savoir les utiliser ; la seule solution que j'ai, c'est de les faire disparaître le plus vite possible, que cet argent ne soit pas utile » il signifie ainsi son incapacité psychique à utiliser cet argent d'une manière bénéfique pour lui. L'objet doit ne plus exister car il est un objet afunctionnel, sans représentation psychique liée à l'échange, il ne peut jouir de cet échange car il est l'objet du lien de jouissance parental.

Christine comme Paul utilisa le troc comme moyen de paiement. Comme lui elle a travaillé d'une manière bénévole ; nous retrouvons ici, la même occultation de l'argent dans l'échange, il est cet objet tiers qui ne peut exister.

Nous avons pu observer, dans l'analyse clinique, que Christine, malgré ses diplômes, n'a jamais travaillé. Elle a préféré dépendre des institutions sociales et vivre avec un minimum, plutôt que d'avoir un salaire. Cette prévalence du lien social sur d'autres formes de liens certifie notre analyse d'une actualisation du fantasme de la scène primitive sur la scène sociale. *En effet, le lien établi est un lien d'argent, lien qui lui évite d'être confrontée à l'échange marchand, mais surtout qui lui évite d'être confrontée à la dimension symbolique de l'argent, confrontation impossible car il occupe une autre place. En effet, il est le lien entre une mère institutionnelle qui donne, qui auto engendre, et qui donne sens à l'affiliation du sujet ; il est cet objet qui psychiquement donne l'illusion au sujet de résoudre l'énigme originelle.*

Comme nous l'avons analysé dans l'étude clinique, Christine a payé son hébergement chez ses parents de deux façons : en jardinant, et en payant les courses pour toute la maison, paiement qui sera plus tard défini par sa mère en une somme précise.

Ces deux modalités de paiement interrogent l'échange lié au temps déterminé de travail dans la maison familiale, et l'échange d'une somme d'argent, somme d'argent dont la délimitation tardive maternelle augure les ratés de la relation anale. En effet, l'acceptation par Christine de payer, sans rien dire pour tout le monde, signifie l'utilisation de l'argent dans une indifférenciation de ce qu'elle doit pour elle, et de ce que les autres doivent.

Autrement dit, dans ce qui pourrait s'apparenter à une forme de prodigalité il ne s'agit, dans l'intrapsychique du sujet, que d'une indifférenciation soi-autre. La délimitation d'une somme pour le paiement de sa nourriture permettra à Christine de faire des économies (avec le peu du Rmi), c'est-à-dire de ne rien s'acheter pour elle qui aurait été source de plaisir. L'objet argent est à conserver, il n'a pas à être dépensé (comme Sylvie), il est à mettre de côté, non pas dans le but d'économiser en vue d'un projet personnel, mais parce qu'il pourrait être l'objet révélateur d'une non appartenance corporelle s'il était dépensé pour soi.

Dans la réalité, Christine dépensera une partie de ses économies pour acheter : des chaussures, des crèmes de soin », pour sa mère, et a « englouti l'argent, en achetant des arbres, du matériel », pour le mas parental. L'argent est un objet à engloutir, pris comme la nourriture sous son aspect défensif, objet contra phobique devant l'angoisse de néantisation ; objet utilisé pour faire des cadeaux à sa mère, cadeaux qui donnent à voir un double mouvement : une demande d'amour maternelle, et l'indifférenciation du sujet où prévaut le lien oral, cordon ombilical qui relie la mère et la fille, et où ce que contient Christine à l'intérieur d'elle-même n'est pas différencié de ce qui la contient.

L'histoire de Jacques est paradigmatique dans son rapport à l'argent, car celui-ci a été l'objet utilisé qui a obturé ses relations, jusqu'à ce qu'il trouve dans sa situation de bénéficiaire du Rmi, un mieux être, situation paradoxale si on la considère du côté matériel, car elle est synonyme de pauvreté, alors que pour le sujet, elle sera sur le plan psychique synonyme d'apaisement de sa souffrance.

Jacques s'est déprivé de son argent, en se ne s'occupant plus de son exploitation agricole, déprivation qui l'a empêché de poursuivre le travail psychique qu'il venait d'entreprendre. L'argent, tiers de l'échange, n'existant plus, le sujet ne peut qu'interrompre cet échange singulier et annuler ainsi sa demande d'adresse à un autre.

Par cette éviction, il voulait ainsi retrouver psychiquement le lien primaire à celle pour qui il : « nettoyait la cuisine pour avoir des caresses », comme il a mis en acte la perte originaire en recherchant dans l'environnement social cette perte qui sera reconnue dans sa désignation Rmiste.

Cette nomination faite par l'institution, situe Jacques dans une position sociale, mais surtout le situe psychiquement, par rapport à l'énigme de sa filiation. En d'autres termes, cette mise en scène dans le social des éléments originaires à travers la perte de l'objet argent ne fait que certifier l'enjeu dont celui-ci fait l'objet. Il est l'objet à perdre ou à ne pas gagner pour l'établissement d'un lien primaire à la mère institutionnelle qui nourrira, dont on attendra

« des caresses », *caresses que dans la réalité le sujet n'aura jamais*. Nous voyons déjà poindre, à travers cette analyse, les prémices de l'indicibilité de l'échange institution-sujet, prémices que nous développerons ultérieurement.

Dans sa relation avec cette prostituée, Jacques ne fera que répéter la recherche éperdue de cet amour originel, recherche condensée par les mêmes mots : « là aussi, j'ai acheté l'amour. » Le choix qui consiste pour Jacques à tomber amoureux de quelqu'un qu'il paye pour avoir une relation sexuelle, relation qu'il ne pourra pas vivre que comme sexuelle, puisqu'il sera amoureux de cette femme, laisse augurer là aussi le rôle prépondérant de l'argent dans la fantasmatique de Jacques. En effet, l'argent est donné pour avoir un plaisir orgasmique, plaisir qui ne peut être vécu comme tel, car le sujet doit « sortir du cadre relationnel », c'est-à-dire là aussi enlever l'objet argent, objet parasite dans sa psyché pour que le lien à l'autre puisse se vivre dans un espace d'amour où disparaît l'aspect sexuel qui prévalait. *Autrement dit, l'argent est vécu, ici, dans la capacité pour le sujet à établir un lien, objet qui doit ensuite disparaître pour que l'illusion d'une relation génitale se mette en place. Nous voyons bien combien nous ne sommes pas ici dans l'échange, mais dans le lien. L'altérité n'a pas sa place, comme le sujet n'a pas la sienne dans la psyché maternelle.*

Nous voudrions aussi noter que le fait de donner de l'argent ne s'apparente pas ici à un cadeau, mais à ce que Jacques pense que psychiquement il doit donner à l'autre pour obtenir de l'amour, comme il nettoyait la cuisine pour avoir de l'amour maternel ; acte qui exprime fantasmatiquement le type de relation anale où prévaut l'échec de l'échange. En effet, il lave la cuisine, c'est-à-dire le lieu du don de nourriture maternelle, pour obtenir une caresse, c'est-à-dire une reconnaissance de l'amour maternel à travers la reconnaissance de son corps. L'argent s'apparente ici à un dû, notion sur laquelle nous reviendrons dans l'analyse de notre sous hypothèse.

Le fait de ne plus avoir d'argent, où plutôt de vivre avec le minimum social, fait dire à Jacques que « son vrai moi ressort », il lie ainsi l'argent octroyé par l'institution et le lien de dépendance qu'il a avec cette même institution, lien qui psychiquement a valeur d'amour car cette « mère » lui donne et le nomme : il est devenu éremiste. Dans cette confusion des enjeux psychiques pour chaque protagoniste de l'échange, nous voyons bien que l'argent, dans notre clinique, ne joue plus le rôle de tiers. Cette fonction tierce qui pacifie l'échange est détournée de son but initial pour satisfaire des enjeux fantasmatiques en lien avec l'originaire du sujet.

B- L'argent dépôt de l'originare

Pour appréhender ce détournement d'un objet social, nous allons développer, dans un premier temps, les butées de la chaîne transformationnelle dans le cadre de la relation anale pour dans un deuxième temps, comprendre de quel investissement est pourvu l'argent, c'est-à-dire à partir de quels processus psychiques est-il appréhendé pour pouvoir être objet de lien dans l'originare de la scène sociale, et engramme pictogrammatique, c'est-à-dire cette pré-forme dans la psyché du sujet, modèle d'une pré-scène primitive qui permettra à l'infans de se figurer dans le primaire la scène de sa conception.

Les enjeux de la relation anale

Pour expliciter les ratés de la chaîne transformationnelle qui se jouent dans notre clinique, nous allons analyser les enjeux psychiques qui sous tendent la relation anale.

Dans la relation anale, avant que le sujet n'investisse la perte des fèces d'une capacité substitutive pour être symbolisable à partir de la valeur accordée à l'objet imaginaire, il doit d'abord s'approprier l'exclusion, la perte.

Nous allons aborder les différents mouvements possibles de l'exclusion en lien avec la perte.

Si tout se passe bien, le sujet lâche les fèces, il y a perte, et il s'approprie cette exclusion qui est à lui, exclusion dont il fait don à l'autre. Il y a dans la perte, un premier mouvement qui est dans une position passive, position passive qui doit se transformer en une position active, dans un deuxième mouvement, pour que cette perte devienne exclusion différenciatrice et don à l'autre. Nous faisons une distinction entre perte liée à une position passive et l'exclusion qui implique le don lié à une position active.

Cette distinction permet d'éclairer la notion de perte qui peut n'être vécue, par le sujet, que d'une manière passive, et qui n'impliquerait pas le don.

Cette transformation de la position passive de la perte à la position active de l'exclusion nécessite l'intégration de l'absence et du temps, c'est-à-dire du temps de l'absence de l'autre.

En d'autres termes, un temps qui renvoie au temps de l'oralité, à la satisfaction hallucinatoire de désir, et à la capacité d'attente, qui implique le temps de l'attente, celui-ci ne pouvant se constituer qu'à partir de la réactivation par l'infans d'expériences de satisfaction nourries de l'objet primaire, ainsi qu'à la capacité de désillusion de la mère, telle que l'entend Winnicott.

Si l'exclusion des fèces n'est pas possible, alors le sujet ne lâche pas. Psychiquement il garde, il conserve à l'intérieur de lui, et ça tourne à l'intérieur. Apparaissent alors des pensées ruminantes, obsessionnelles.

L'exclusion peut aussi se constituer, mais l'objet fécal est constitué pour intruser l'autre, il n'y a pas de don à l'autre.

Dans l'analyse de notre clinique, le sujet n'a pas fait sienne l'exclusion ; il se situe parmi les deux positions psychiques liées à l'exclusion que nous venons de décrire. Aucun n'a pu psychiquement être dans une appropriation de l'exclusion, le don à l'autre ne s'est pas constitué, nous sommes du côté du pictogramme de rejet :

« Ce rejet implique que la psyché s'automutile de ce qui, dans sa propre représentation, met en scène l'organe et la zone, source et piège de l'excitation. »¹¹⁶

Le premier temps de la relation anale qui consiste à faire don à l'autre n'a pas fonctionné. A fortiori, l'équivalence symbolique qui nécessite l'acquisition de la substitution des objets imaginaires. En effet, nous avons constaté que les sujets étudiés sont captés par la relation imagoïque. De fait, ils ne peuvent constituer l'objet imaginaire dans leurs propres espaces psychiques.

En revenant sur la notion d'appropriation de l'exclusion, donc de la perte pour en faire don à l'autre, il faut que cette perte soit investie d'une capacité substitutive pour être symbolisable à partir de la valeur accordée à l'objet imaginaire.

La question qui se pose dans notre clinique est : à partir de l'analyse qui vient d'être faite des trois valeurs possibles accordées à l'objet fèces, quelle est la valeur accordée à l'objet imaginaire, étant donnée les ratés dans l'équivalence symbolique ?

Nous partons de l'axe de travail suivant : la valeur accordée à l'objet fèces est en lien avec la manière dont le sujet vit son espace corporel. En d'autres termes à savoir s'il s'est approprié cet espace, s'il est sien.

Cet angle d'analyse revient à dire que les fèces ont une valeur en fonction de l'appropriation de l'espace corporel par le sujet. Il ne s'agit plus alors de considérer la perte, et l'exclusion dans l'axe de l'équivalence symbolique, et de la capacité substitutive des objets psychiques, mais de l'appropriation réussie ou pas par le sujet de son propre espace corporel.

Cette interrogation nous amènera à traiter de notre sous hypothèse : l'échange entre le sujet au Rmi et l'institution.

¹¹⁶ Aulagnier P, La violence de l'interprétation, p. 55

L'argent implique l'intégration d'une chaîne de transformation de l'objet. Cela est possible grâce à l'argent investi par le sujet dans sa valeur d'échange. Dans la clinique que nous venons d'analyser dans son lien avec l'argent, les sujets ne peuvent pas transformer l'objet fèces car celui-ci est vécu comme un objet narcissique et non comme un objet libidinal, porteur d'une capacité transformationnelle. Il est cet objet qui, dans la scène primitive, est le lien dans le couple, lien sous forme d'engramme pictogrammatique qui permet au sujet de se figurer sa propre origine.

La non représentation psychique de l'argent comme tiers de l'échange est dû à une butée dans l'axe transformationnel de l'équivalence symbolique de la relation anale. Cette butée dans l'axe transformationnel s'origine dans une scission dans le fonctionnement du processus originaire où le corps du sujet est un corps qui ne lui appartient pas, comme nous pouvons le constater chez Christine, Sylvie, et Martine qui le manifestent chacune à leur manière.

Le don originaire de la mère n'a pas eu lieu, car celle-ci a fait une demande en lien avec son pacte narcissique. Nous sommes ainsi confrontés à une imbrication d'une redevabilité au groupe familial et d'une réparation d'une mort à travers la naissance de l'enfant.

Face à cette non donation maternelle ainsi qu'à cette demande maternelle, le sujet n'a pas pu investir son corps comme sien, comme objet donateur de choses bonnes, et comme il n'a pas pu se représenter le lien dans la scène primitive car le père a dû être celui qui auto engendre le sujet pour que celui-ci puisse survivre psychiquement.

C'est pourquoi l'argent, lieu de dépôt de l'originaire, fait qu'il ne peut plus être traité du côté de l'équivalence symbolique, mais du côté de ce que le sujet lui attribue, en d'autres termes, il est du côté de l'attribution, et non du côté de la chaîne transformationnelle.

L'argent est cet objet sur le plan de l'économie marchande qui fait fonction d'objet équivalent général alors que pour les sujets au Rmi sur le plan de l'économie psychique, il est cet objet auquel ils attribuent une valeur d'engramme pictogrammatique. De fait la fonction économique au sens marchand et la valeur économique au sens psychique de l'objet argent se situent sur des niveaux de compréhension différents ce qui contribue à la confusion dans l'échange que le sujet a avec l'institution.

Cette confusion des champs d'approche de l'objet argent participe de la difficulté à entendre tous les enjeux dans lesquels le lien à l'argent se situe.

C'est pourquoi nous allons mettre en travail la notion de demande maternelle dans l'analyse concernant l'échange entre le sujet et l'institution, ce qui nous permettra de nous saisir du

contenu de l'échange de cette demande et d'éclairer les enjeux psychiques inconscients qui se jouent sur la scène sociale à travers l'objet argent.

C- Entre le don et le dû

C1- La pathologie du dû

L'autochtonie subjectale est le fait : « de s'appartenir corporellement à soi-même. »¹¹⁷ Cela présuppose que la mère ait pu prendre en compte les besoins de l'enfant pour que celui-ci puisse « s'attribuer son propre corps », c'est-à-dire qu'il ait « la certitude d'une constance entre différents éléments corporels qu'il peut convoquer immédiatement »¹¹⁸.

Le premier don de l'autre à l'enfant est ce don d'appartenance à soi-même, ce don d'appartenance est, dans notre clinique interrogée, en lien avec la position psychique de la mère.

En effet, dans l'analyse clinique des sujets étudiés, il y a une impossible figurabilité de l'imgo maternelle par « occupation » de la psyché maternelle d'une mort à remplacer, comme l'ont montré les mères de Sylvie, Martine, et Paul.

En d'autres termes, le pacte narcissique qui lie la mère à son groupe d'origine, ainsi que sa conséquence : l'irreprésentabilité du désir d'enfant, fait barrage à la figuration de l'imgo maternelle car l'enfant rencontre une mère qui n'est pas endeuillée, mais qui est porteuse d'un objet mort qu'elle doit « réparer. »

L'imgo maternelle, forme psychique imaginaire, n'advient pas, ne contient pas le sujet. De fait, la relation imaginaire à l'imgo maternelle n'est pas étayante pour le sujet qui rencontre une présence occupée de la psyché maternelle.

Il ne s'agit, ni de déprivation, ni de carence, mais d'un sentiment d'exclusion pour cause de place occupée. Le lieu même de la rencontre avec l'imgo maternelle n'est pas trouvé. Nous nous trouvons devant une a-topisation psychique qui signifie une errance psychique pour le sujet, il n'a pas d'accordage psychique pour être contenu.

La conséquence en est la non métabolisation pour le sujet de l'originare dans le passage d'un imaginaire où prévaudrait le processus primaire. Autrement dit, l'imgo maternelle qui

¹¹⁷ Duez B., in cahiers de psychologie clinique p. 200

¹¹⁸ Duez B., ibidem, p. 200

contient le sujet est une imago endommagée, et de fait, le sujet n'est pas contenu par cette imago.

Pour expliciter notre propos, il nous paraît important de partir de l'imago, et de mettre en travail cet aspect transformationnel du passage du contenant et du contenu.

Dans la définition donnée par Laplanche et Pontalis, dans le vocabulaire de la psychanalyse l'imago :

« Désigne une survivance imaginaire... c'est « une représentation inconsciente » ; mais il faut y voir, plutôt qu'une image, un schème imaginaire acquis, un cliché statique à travers quoi le sujet vise autrui. L'imago peut donc aussi bien s'objectiver dans des sentiments et des conduites que dans des images. »

Prototype inconscient de personnages, l'imago est donc construite à partir des premières relations intersubjectives avec l'entourage. Elle détermine ainsi la façon dont le sujet se figurera autrui et appréhendera autrui, comment il percevra subjectivement l'autre.

Le modèle contenant-contenu développé par Bion va nous aider à comprendre le type de relation qu'induit ce modèle, et en quoi, dans notre clinique l'imago maternelle, imago endommagée, n'a pu être contenante pour le sujet, non-contenance qui a impliqué que, psychiquement, le sujet ne soit pas contenu par elle.

A partir de la théorie de la pensée, Bion considère l'existence d'un appareil à penser et l'existence de pensées préexistantes à l'activité de penser. Les pensées sont considérées comme des impressions sensorielles, des expériences émotionnelles primitives : « des protopensées » rattachées à l'expérience concrète d'une « chose en soi. »

Les protopensées sont des objets mauvais pour le nourrisson, car elles sont liées au besoin non satisfait, (mauvais sein), objets mauvais dont il doit se débarrasser. La mère sert, en dehors du fait de nourrir, de contenant, c'est-à-dire qu'elle reçoit les éléments bêtas et qu'elle les transforme en éléments alpha, grâce à ce que Bion appelle la fonction alpha ; l'expérience émotionnelle est ainsi apaisante pour le bébé qui peut réintrojecter, à son tour, une fonction alpha. Cet aspect de métabolisation grâce à la fonction alpha de la mère, est un des mécanismes de l'appareil à penser décrit par Bion, sur lequel nous allons nous arrêter.

En effet, la théorie de la fonction alpha suppose l'existence :

« D'une fonction, qui opère sur les impressions sensorielles et les expériences émotionnelles perçues, en les transformant en des éléments alpha. Ceux-ci, par opposition aux impressions perçues, peuvent être employés dans de nouveaux processus de transformation ou bien emmagasinés ou encore refoulés. Les éléments alpha sont donc celles des impressions sensorielles et des expériences

émotionnelles transformées en images visuelles ou en images qui, dans le domaine mental, correspondent à des modèles auditifs, olfactifs etc. » 119

C'est à partir du mécanisme d'identification projective que le nourrisson projette son contenu dans le bon sein contenant pour les recevoir, comme nous venons de le voir désintoxiqués et donc supportable.

Dans notre clinique, c'est le passage transformationnel du contenant et du contenu qui pose question au sujet. Autrement dit, la mère de par sa position psychique liée au pacte narcissique, n'a pas transformé les expériences primitives du sujet, c'est-à-dire les contenus en images sensorielles figurant une représentation inconsciente qui lui permettrait de percevoir autrui, et surtout de ne pas rester en proie à ses impressions sensorielles, qui n'auront pas eu de destinataire suffisamment « bon » pour lui renvoyer un message assimilable pour lui, un message qui donnerait sens à ses éprouvés. De fait, la constitution d'une imago qui laisserait place à un imaginaire où prévaudrait le processus primaire, et la fantasmatisation est pour ainsi dire escamoté, faute de place pour recevoir les contenus du sujet.

Un contenant plein d'autres choses ne peut accomplir sa tâche de métabolisation, de transformation, parce qu'il est occupé à transformer autre chose, c'est-à-dire une tâche assignée, en utilisant la naissance de l'enfant pour accomplir cette tâche.

En d'autres termes, le sujet ne se sent pas exister au sens existentiel du terme pour sa mère. Il est cet infans utilisé à d'autres fins, comme nous pouvons le constater d'une manière manifeste chez la mère de Martine, dans son rapport à la pension alimentaire donnée par le père.

Au bout du compte l'imago maternelle, représentation inconsciente fondamentale dans la constitution de la pensée du sujet est une imago pleine d'ailleurs pour le sujet, un ailleurs synonyme d'endommagé.

A travers la constitution de l'imago maternelle, le sujet perçoit une mère absente, absorbée à s'enquérir de la tâche assignée par le groupe primaire.

A partir de cette analyse et en lien avec la notion d'autochtonie corporelle, nous considérons que la mère, absente psychiquement en présence du sujet, barre l'accès à l'acquisition psychique de la première propriété du sujet : l'acquisition de son propre espace corporel. Il s'agit du premier don, du don originaire que la mère fait à l'enfant. A travers tous nos cas

cliniques sauf l'histoire de Jacques, nous sommes en présence d'un rapport au corps que nous qualifierons "d'extraterritorialité".

Nous faisons l'hypothèse que la mère demande à l'enfant non pas un cadeau mais un dû, elle dévalue cet objet issu du corps de l'enfant, objet qui ne sera plus vécu sur le plan fantasmatique comme un cadeau mais comme quelque chose qui ne lui appartient pas. De fait, l'infans ne peut investir l'excrément comme un équivalent symbolique, comme un objet substitutif, étant donné que cet objet n'est pas à lui. Il est doublement non propriétaire de cet objet par rapport à la demande de dû de la mère, et par rapport à la non attribution de son espace corporel.

La relation anale qui suppose une relation tiercéisée : boudin fécal mère enfant, ne fonctionne pas dans la mise en place psychique de la relation tiercéisée car l'objet fécal appartient à l'autre. L'enfant fait alors le don d'un dû à une mère endommagée dans sa psyché par une mort à remplacer. Demande d'un dû de la mère, don d'un dû de l'enfant, nous assistons à un échange de dû.

Par rapport à la dette qui est du côté du symbolique où le sujet est dans la reconnaissance du don de vie à l'égard des générations précédentes, le dû est du côté de la restitution immédiate : c'est une forme pathologique de la dette.

Nous pouvons constater combien nous nous sommes éloignés dans cette clinique du don qui suppose l'altérité, alors que le dû nie l'altérité, et donc l'échange.

La relation anale vient, dans notre clinique, signifier une ratée dans le don vécu comme un dû, dû qui renvoie le sujet à son espace corporel, c'est à dire au don originaire irrecevable.

Que signifie cet échange de dû entre la mère et l'enfant ?

Nous sommes dans une demande de la part de la mère qui réclame ce que l'enfant lui doit, c'est à dire un objet mort. Elle réclame ce qu'elle a perdu : l'autre qui est mort ; fantasmatiquement elle demande que l'enfant lui restitue cet objet mort.

La non valeur accordée à l'excrément par l'enfant est en lien avec la non appartenance de cet excrément. Cette non valeur correspond à « un morceau de corps » dont l'enfant doit se séparer. Nous pouvons supposer que c'est le corps tout entier qui n'appartient pas à l'enfant.

L'enfant est pour ainsi dire exproprié de son habitat corporel, il ne sait plus où se loger, il ne sait plus où il habite. Psychiquement ce qui vient de soi n'a pas de lieu intérieur, ce qui vient de l'autre, l'extérieur ne peut être reçu car il n'a pas de lieu pour le recevoir.

L'intériorité psychique et l'extériorité psychique sont en suspens, dans le sens de suspendu, il y a une suspension du dedans dehors qui ne pose pas la question de la limite d'une manière prégnante, mais qui pose d'abord la question du jugement d'existence, et de l'impossible valeur accordée à l'objet. L'objet n'est ni bon, ni mauvais, mais la question est de savoir à qui il est.

Nous avons montré à travers l'analyse de notre clinique que l'analyté n'est pas opérante comme organisateur de l'échange dans ce cas là, c'est-à-dire que dans toutes les opérations psychiques qui correspondent à la manière dont l'enfant théorise par rapport à lui-même et par rapport aux autres, il y a une difficulté : l'objet fèces n'est pas un objet qui appartient à l'enfant, il appartient à l'autre, il traverse l'analyté dans le dû.

Dans la triangulation : boudin fécal, cadeau, argent, il y a une raté de la première transformation, c'est-à-dire que le boudin fécal est perçu par la mère comme un dû, la mère accorde une valeur aux fèces avant que celles-ci ne soient données par l'enfant. C'est cette valeur accordée, qui fait que les fèces ne sont pas un cadeau, ce qui implique que le contenu n'appartient pas à l'enfant, et qu'il n'est pas transformé par le contenant maternel mais rapté par la mère.

L'assertion de Paul, quand il dit que : « l'argent lui brûle les doigts s'il trouve cent francs, » et s'il ne sait pas à qui appartient cette somme, il doit s'en débarrasser : « les faire disparaître », certifie ce qui vient d'être développé.

Pour que le boudin fécal devienne un cadeau, il faut que l'on soit dans le don et non dans le dû.

Le dû a plusieurs fonctions : soit combler la mère, soit « l'emmerder », soit un sein toilette. Nous sommes dans une polysémie de la pathologie du dû en fonction de la réponse de l'environnement.

La pathologie du dû pose la question de la valeur de l'argent dans l'échange social : quelle valeur peut-il prendre à partir du constat des premiers échanges avec la mère ?

En d'autres termes nous avons analysé le lien à la scène psychique, lien sur lequel nous reviendrons mais le passage à la scène sociale nécessite des aménagements que nous allons mettre en analyse.

C2- L'argent : Objet erratique de l'échange social

L'objet de la pulsion anale étant détourné, nous assistons à un dû d'objet mort : l'enfant restitue à la mère ce qu'elle a perdu, c'est-à-dire un objet mort.

Pour que l'objet fécal devienne un cadeau, on doit être dans le don, et non dans le dû.

Nous constatons une ratée dans l'équivalence symbolique, qui suppose une transformation psychique de l'objet ; un objet mort ne peut être transformé.

La valeur que la mère accorde à l'objet fécal avant qu'il ne soit donné, fait que le contenu n'appartient pas à l'enfant, il est rapté par la mère.

La première transformation psychique que nécessite l'équivalence symbolique ne fonctionne pas car, comme nous l'avons vu, la contenance psychique maternelle ne reçoit pas mais attend son dû. Cette première transformation : boudin fécal-cadeau qui fait appel au contenant contenu, au corps, est ratée. De fait elle met en cause la seconde transformation psychique : cadeau argent qui ne peut fonctionner, de par la non opérativité du symbole cadeau, et de la non intégration d'un échange tiercéisée.

Autrement dit, dans la chaîne d'équivalence symbolique, le premier maillon de la chaîne va satisfaire le pacte narcissique de la mère, et non l'objet de la pulsion de l'enfant. A travers ce détournement de l'objet, l'échange ne peut plus être vécu à deux, mais dans le cadre d'une relation monocentrée maternelle. L'objet fécal est vécu comme une perte qui a pour fonction de satisfaire narcissiquement la mère, et non d'obtenir en retour une confirmation libidinale pour l'enfant.

L'argent devient un objet mort car la mère demande son dû, c'est-à-dire un objet mort lié au pacte narcissique (la naissance qui repousse une mort).

L'infans va donner à la mère son objet mort. Nous constatons que l'objet de la pulsion est détourné, c'est un dû d'un objet mort.

La fonction de l'objet n'est plus la même. Il ne s'agit plus de la valeur accordée à cet objet, mais de ce qu'il représente dans sa fonction qui n'est plus lié à l'autre, c'est-à-dire qui ne prend plus en compte l'altérité, mais qui renvoie au corps de l'infans et à son autochtonie corporelle.

C'est pourquoi, nous pouvons considérer que la valeur d'échange accordé à l'objet argent ne prévaut plus, de fait, dans la psyché de l'infans, il est mis dans une position de fonctionnalité ; en d'autres termes, nous sommes passés de la valeur à une pseudo fonction.

En d'autres termes, l'argent comme valeur d'échange ne prévaut plus. Il est investi comme une pseudo fonction ; la conséquence en est que l'objet argent fait fonction de pare excitation, devant la menace de désintrication pulsionnelle où la pulsion de mort règnerait. L'exemple de Jacques, qui se dépouille de son argent pour que son "moi existe" est paradigmatique de notre analyse.

A partir de la mise en exergue dans notre clinique de la pathologie du dû, la question qui se pose pour nous, à ce stade de notre réflexion est : comment traiter l'échange dans notre clinique à partir de l'objet argent ?

En d'autres termes comment sortir de l'impasse clinique, c'est-à-dire de la non valeur attribuée à l'objet fèces, de la non valeur attribuée à l'objet argent en tant qu'objet social mais, par contre, de la valeur attribuée à l'objet argent dans le lien à l'institution sociale. Avant de nous engager sur cette réflexion, nous devons nous saisir des liens constitués par les sujets au Rmi avec l'institution, pour pouvoir ensuite ouvrir des pistes de réflexion.

C3- L'échange : Le lien au social

Les allocataires du Rmi se trouvent dans l'impossibilité d'être dans l'échange, qui nécessite que l'argent soit sur le plan psychique le tiers de l'échange, et représentation commune de la loi sociale.

Que peuvent-ils échanger avec le social représenté par l'institution référente ?

Ils échangent des liens, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ils échangent des liens, alors que de nombreux discours parlent de délitement du lien social, à la différence qu'ici il s'agit de liens psychiques.

A partir du concept d'obscénalité de B.Duez, et de la notion de transfert topique, nous allons mettre en travail ce qui vient d'être dit.

Nous aimerions préciser auparavant la notion d'obscénalité qui suppose une scène qui est avant l'objet :

« Il n'existe pas d'objet sans « scène où l'objet peut advenir », c'est toute la fonction du groupe des proches (notamment le groupe familial) de soutenir la mère dans son objet presenting, sans quoi la mère ne pourra se sentir légitime auprès de son infans. »¹²⁰

Cette notion de scène de l'avant de l'objet est une position théorique qui permet de considérer les défaillances, les relations pathologiques à l'objet et d'objet car elle ouvre au champ des

autres avant que l'infans ne naisse, investissement par le groupe de familiers, elle donne à voir les liens qui préfigurent l'appartenance du sujet.

D'autres positions théoriques, comme celle de J. Kristeva à propos de la notion d'abject ne donne pas cette dimension scénique à l'objet. En effet, pour cet auteur :

« L'abject n'est pas un ob-jet en face de moi, que je nomme ou que j'imagine. Il n'est pas non plus cet ob-jet, petit « a » fuyant indéfiniment dans la quête systématique du désir. » (p 9) ; plus loin elle souligne : « l'abject n'a rien d'objectif ni même d'objectal. Il est simplement une frontière, un don repoussant que l'Autre, devenu alter ego, laisse tomber pour que « je » ne disparaisse pas en lui mais trouve, dans cette aliénation sublime, une existence déchuée. » 121

La notion d'abjection est cet autre en moi, qui se place à la place de mon moi, la place de l'objet n'est pas. Celle-ci figure une séparation où ne peut advenir l'objet. Si nous avons fait le choix de nous référer à la position théorique de J. Kristeva, c'est que, d'une certaine manière elle est proche de celle de B. Duez, car toutes deux parlent des conditions, et des achoppements de l'instauration de la relation d'objet, à la différence que B. Duez porte son analyse sur les conditions nécessaires pour que cette instauration puisse se créer, alors que dans l'excellente analyse de J. Kristeva nous côtoyons les conséquences de l'abjection de l'objet, et l'errance de ces sujets.

Nous considérons que la position psychique du bénéficiaire du Rmi s'accompagne de l'obscénalisation dans le groupe institutionnel du fantasme des origines où ils retrouvent ainsi les protagonistes de cette scène dans le tryptique : sujet argent institution, et leurs places d'exclu de cette scène, car dans la réalité sociale ils sont assignés en tant qu'exclus. Comme le montrent tous nos cas cliniques, qui d'une certaine manière ont tous les compétences pour se situer dans un échange salarial, échange qu'ils n'ont pas.

Elle s'accompagne aussi du transfert topique sur la scène sociale de l'obscénalité intérieure et de l'utilisation du cadre institutionnel comme dépositaire de leurs ambiguïtés, c'est-à-dire des parties les plus archaïques de leur non moi.

Nous assistons à une imbrication de cadres, le cadre subjectif et le cadre institutionnel. Il y a un double mouvement : actualisation du fantasme des origines (transfert de l'obscénalité intérieure), et dépôt du cadre subjectif dans le cadre institutionnel.

Les conséquences de ce double mouvement font que le cadre subjectif reste silencieux, par effet d'imbrication, par opposition aux formes de pathologies de l'obscénalité, comme dans la

¹²¹ Kristeva J, Pouvoirs de l'horreur, p.17

tendance anti sociale qui : « relance la problématique du lien entre obscénalité et cadre. »
L'obscénalité qui :

« Est le lien psychique par lequel le sujet tente de traiter et de se dégager de l'ambiguïté par un appel à d'(a)utre(s) qui transforme les dépositaires en destinataires, en autres »¹²²

est déposé dans le cadre institutionnel, dépôt qui se transforme en dépendance, du fait même de ce dépôt.

En effet, le dépôt de l'obscénalité dans le cadre institutionnel permet au sujet de ne plus être confronté à l'ambiguïté, car celle-ci est logée dans le cadre institutionnel qui est dépositaire du non moi du sujet sans le savoir. De fait le sujet au Rmi va dépendre de l'institution qui le protège de sa propre ambiguïté.

Nous sommes dans une pathologie des liens à travers le triptyque : sujet institution argent, où l'argent est le lien dans la scène primitive qui unit les deux du couple, et où l'obscénalité se loge dans le cadre institutionnel.

Sur quelles bases décrire la psychopathologie du lien, telle est la question que pose R. Kaës, et que nous nous posons à notre tour, en faisant nôtre sa proposition de travail :

« Notre perspective exige assurément de rapporter la psychopathologie du lien aux conditions dans lesquelles les liens se constituent, se maintiennent et se dissolvent : sur quels investissements pulsionnels, selon quels fantasmes et quels mécanismes de défense, en mobilisant quels abandons, quels renoncements et quelles identifications, pour quelles parts de bénéfice, en maintenant et en protégeant quels idéaux ? »¹²³

A partir de cet axe de travail, nous considérons que le lien qui unit l'institution et le sujet au Rmi, s'inscrit dans le cadre des alliances inconscientes et plus précisément d'un pacte dénégatif. Celui-ci est constitué du refoulement de la scène primitive pour chacun des protagonistes du lien.

Pour expliciter la constitution du refoulé de l'institution, nous devons prendre en considération les changements liés aux idéaux constitutifs de la protection sociale.

Les années quatre-vingt, ont vu s'effriter les idéaux qui sous-tendaient la protection sociale devant ce qui n'est plus aujourd'hui que de l'ordre de la survie, le dispositif Rmi en étant le symptôme.

Énoncer que les institutions sociales s'occupant de traiter ce dispositif sont traversées par un malaise est un euphémisme. Pour dire les choses d'une autre manière, les acteurs du social

¹²² Duez B., Le lien groupal à l'adolescence, p. 69

¹²³ Kaës R., Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, p. 23

sont découragés, et ne trouvent plus de sens à leurs missions. Nous considérons qu'ils sont dans l'expérimentation de la violence du « fantasme organisateur de la scène primitive déplacée » qui selon P. Fustier, signifie la culpabilité basée sur la honte pour le couple parental à assurer leur position ; celle-ci étant vécue comme « sale et indigne. » Le tiers exclu de cette scène, n'étant pas alors, le centre de gravité, mais le père et la mère.

Autrement dit, référents sociaux et sujets ne peuvent fantasmatiquement se situer à leur place dans la scène primitive, ils sont liés par ce pacte dénégatif :

« Cet accord inconscient sur l'inconscient est imposé ou conclu pour que le lien s'organise et se maintienne dans sa complémentarité d'intérêt »¹²⁴

Les uns en quête d'une origine qui donneraient sens à leurs conceptions, les autres diffractés par un effondrement narcissique qui les laissent dans une recherche identitaire, et dans un effondrement sur soi.

C'est pourquoi, le lien unissant l'institution sociale et le sujet au Rmi est de l'ordre de la « socialité syncrétique », c'est à dire caractérisé par l'indifférenciation, la non différenciation et par une non relation.

Nous considérons que des enjeux inconscients se jouent sur des scènes différentes qui créent un écart dans la rencontre, dans l'échange, cet écart induit des tensions qui nous amènent à la notion de social rapté, c'est-à-dire, que la demande et l'échange se situent sur des registres différents.

Nous développerons cette pensée dans le cadre de l'analyse sur le jugement d'existence et le jugement d'attribution, mais tenons à préciser, que la notion de social rapté situe cette tension inhérente au social, tension qui ici, dans notre recherche, crée un écart dans le cadre de l'échange, parce que la dimension transformationnelle de l'échange ne marche pas.

Le social rapté contient cette double dimension avec, en filigrane, une institution sociale qui, dans sa finalité, rapte ce qu'elle met en place à travers ses dispositifs.

C4- Constat social de l'échange

La problématique de l'échange, est dans notre clinique majeure, car l'argent qui a une fonction d'échange entre le sujet et l'autre, ne remplit plus son rôle.

Il nous paraît important de reprendre ce que nous avons dit précédemment, c'est-à-dire que, devant l'impossible représentation de leur propre conception, les sujets ont utilisé l'objet

¹²⁴ Kaës R., Le groupe et le sujet du groupe, p. 274

argent, non pas dans le but de satisfaire leurs besoins vitaux, mais comme écran fantasmatique de la scène primitive.

Nous entendons par-là, qu'il est cet objet utilisé comme écran fantasmatique de la scène primitive, c'est-à-dire sur lequel le sujet projette, au sens de la mise en scène son fantasme et même temps, comme ce qui fait écran, c'est-à-dire qui empêche l'intégration psychique de ce même fantasme.

Le blanc du fantasme de la scène primitive

Nous aimerions définir la notion de blanc du fantasme de la scène primitive où il s'agit de l'impossible transformation des éléments énigmatiques du sujet qui s'externalise sur la scène sociale.

Ce non advenu pour le sujet, nous le rapprochons d'un vécu traumatique au sens qu'emploie C. Janin en faisant référence à Michelet qui stipule l'importance « de faire parler les silences de l'histoire ». Le traumatique :

« Est du côté du négatif, en ce qu'il vient dans la mise en absence des liaisons entre processus primaires et secondaires qu'il suppose, attaquer le sentiment de continuité et de permanence du moi. Dans une telle situation, l'accrochage au perceptif, la non-liaison par les représentations empêchent la mise en œuvre d'un processus dans lequel une représentation et le refoulement de celle-ci peuvent se constituer ; à l'inverse, c'est le pôle hallucinatoire qui est investi. Une formulation paradoxale permettrait de dire, sur le modèle de ce que j'ai autrefois suggéré pour l'objet, que la trace mnésique de l'événement s'inscrit dans le moi comme trace absente »¹²⁵

L'analyse que nous avons faite sur le pacte narcissique de la mère des sujets où la perception de l'abandon de la mère prévaut, analyse qui constitue un des éléments constitutif du blanc du fantasme des origines s'inscrit dans un silence de l'histoire du sujet et contribue à l'aspect traumatique.

Les éléments énigmatiques qui n'ont pas rencontré la violence de l'interprétation restent énigmes pour le sujet et vont effracter la psyché, ce qui a pour conséquence une régrédience de l'identité de pensée vers l'identité de perception que donne à voir l'investissement sur le réel de l'objet social.

Du coup, la scène traumatique se joue à blanc, c'est-à-dire qu'elle ne se déploie pas dans l'après-coup de l'élaboration, et laisse le sujet confronté aux éprouvés d'indices corporels où le raccordage fantasmatique n'existe pas.

¹²⁵ Janin C., La réalité psychique, p.34

Les conséquences en sont une attaque des liens dans la relation du sujet avec la fonction de l'objet primaire dans sa présence, de son être là en présence.

Le quantum d'énergie pulsionnelle est laissé pour solde de tout compte, c'est-à-dire dans une déliaison où les motions pulsionnelles condamnent le corps à être cet objet étrange, en dehors du sujet, le terme dehors étant pris au sens de la non appropriation du sujet de son corps.

Nous pouvons le constater dans l'analyse des entretiens de Martine, Sylvie, ainsi que Christine où le corps n'est pas psychiquement investi comme étant le leur. Nous sommes devant un corps qui a une fonctionnalité organique mais qui n'est pas un corps libidinalisé.

C'est pourquoi, nous appelons blanc du fantasme de la scène primitive, la non représentabilité, l'impossible transformation psychique des éléments énigmatiques du sujet qui s'externalise sur la scène sociale.

La faillite financière de Jacques, qui dira que son « vrai moi sort » depuis qu'il est au Rmi, montre que l'argent dont il s'est dépouillé, et qui est donné par l'institution sociale, lui permet fantasmatiquement de vivre la scène primitive, et en même temps cela empêche l'intégration de cette même scène par l'utilisation d'un objet social.

La notion de blanc du fantasme de la scène primitive est prise au sens de ce qui est absenté, qui n'advient pas, comme dans l'expression avoir un blanc.

Dans notre clinique, les éléments énigmatiques restent énigmatiques pour les sujets, car la violence de l'interprétation n'a pas été dite. Par conséquent, le sujet ne peut élaborer de réponses qui le situeraient par rapport à sa propre conception, et le blanc du fantasme de la scène primitive s'articule au silence maternel.

Le père, comme nous l'avons montré précédemment, n'est plus alors que cette présence réelle dans la psyché maternelle, qui n'a pas sa place comme l'autre de l'autre de la mère, comme sujet de désir uni dans l'acte procréateur.

Devant cette butée source d'angoisse, le sujet met en scène l'énigmatique de la scène primitive dans la réalité sociale pour ne pas être confronté à ce blanc fantasmatique. A travers ce processus d'externalisation, il peut ainsi fantasmatiquement se vivre, comme présent-absent dans la scène primitive, car il s'inscrit dans une nomination sociale où il est le tiers exclu.

Le lien social qui nécessite, la différenciation soi-monde, espace interne et espace externe, et la construction de sa place dans la triade mère-père-enfant, ne peut fonctionner. C'est

pourquoi la pauvreté fantasmatique du sujet va s'articuler à sa pauvreté financière car elle certifie sa pauvreté fantasmatique.

Nous sommes ainsi devant un collage entre les deux pauvretés évoquées, même si cela condamne temporairement le sujet au minimum social.

Dans la réalité, les sujets ne peuvent se situer, comme nous l'avons analysé précédemment, ni dans l'échange intersubjectif, ni dans l'échange marchand qui n'est pour eux que survie.

Par ailleurs, l'argent est un objet réel demandé par le sujet à l'institution sociale, demande qui le positionne, par rapport à l'analyse de l'argent qui en a été faite, sur le registre de l'appartenance par rapport à ces mêmes institutions. C'est ce que signifie Sylvie quand elle dit : « qu'elle gagne l'argent du Rmi. » Elle signifie ainsi son lien d'appartenance à l'institution sociale, alors que dans la réalité l'institution lui donne cet argent.

Nous entendons par la notion d'appartenance, l'appartenance définie par J.C. Rouchy, au sens du groupe primaire, groupe qui est : « la matrice de l'identité culturelle de groupe » et « la base partagée d'un procédé d'individuation. »

L'instance sociale, par rapport à ce qui vient d'être dit, fait office de fonction tierce, parce qu'anonyme et inconnue, maintenant la dénégaration d'exil intérieur du sujet, et actualisant la demande d'appartenance impossible du sujet.

La scène sociale est ainsi le théâtre des enjeux intrapsychiques du sujet, en ayant pour "mission" de l'aider à s'insérer.

Deux modes de fonctionnement psychique se côtoient, sans jamais se rejoindre, l'instance institutionnelle à travers ces représentants qui sont dans l'analyse de l'échange, et les sujets dits "précaires" qui eux, sont dans le comblement narcissique et pulsionnel, qui tel le tonneau des Danaïdes se vide.

Nous sommes ainsi devant une double impossibilité de l'échange, la société qui s'interdit de réguler ce qui est de l'ordre du maternel, c'est-à-dire que la valeur affective est neutralisée par le social, et les sujets qui eux, sont dans l'impossibilité d'être dans le subjectif.

C5- Les conditions de l'échange

Après avoir traité de l'argent comme objet erratique de l'échange, nous allons considérer les conditions nécessaires pour que l'échange fonctionne.

La conception des ratés de l'analyse s'inscrit dans une logique de la relation binaire qui ne rend pas compte de ce qu'a révélé notre clinique.

Nous avons dégagé à partir du discours des sujets, et de l'analyse thématique, des points nodaux :

- scène primitive
- imago
- complexes familiaux : le complexe du sevrage et le complexe de l'intrusion.

Ces points nodaux sont des groupes internes qui comprennent :

« L'image du corps, le moi, les réseaux d'identification et les systèmes de relation d'objet, les complexes et les images, le système de représentation des instances et systèmes de l'appareil psychique. Toutes ces formations fonctionnent dans l'espace intrapsychique comme des groupes psychiques. »¹²⁶

et à ce titre ils participent comme organisateurs du lien.

Nous avons analysé, par ailleurs, les conséquences intrapsychiques dans le lien intersubjectif avec l'imago maternelle et l'imago paternelle.

Nous avons ensuite, dans un deuxième temps, montré à partir des butées de l'analyté, le rôle qu'avait l'argent dans le triptyque sujet-argent-institution, et avons extrait une variation des processus typiques du lien à l'argent des sujets en dépendance au Rmi.

Nous devons à présent nous interroger sur les conditions psychiques nécessaires pour que l'argent soit rencontré par les sujets dépendants du Rmi.

L'approche par les configurations groupales va nous permettre de sortir du solipsisme de la relation duelle où prévaut l'échange dont l'origine s'ancre dans la prégénitalité, et de nous saisir de quels investissements doit être pourvu l'argent pour qu'il soit perçu dans sa valeur symbolique et qu'il soit efficient au niveau transformationnel.

En effet, tant que nous portons notre analyse du côté de la relation prégénitale, nous restons dans une vision intrapsychique du sujet, alors qu'il s'agit ici d'une réalité interne qui se met en scène dans le social. Dit d'une autre manière, la dépendance des sujets au Rmi leur permet d'être dans l'échange, même si cet échange ne leur permet pas d'être dans une position d'altérité, d'écart :

« Entre l'objet et soi, écart incarné par le tiers et sa représentation interne, écart investi à la mesure de l'investissement du tiers et du plaisir de la différence qu'il instaure »¹²⁷

¹²⁶ Kaës R, Le groupe et le sujet du groupe, p. 138

¹²⁷ Roussillon R., La réalité psychique, p. 24

L'échange abordé sous l'angle des groupes internes dans le cadre de la relation institution-sujet-argent va nous conduire à sortir d'une relation où la fécalisation de l'échange réduit le sujet à une fixation à l'analité, et nous permettre de repérer dans l'externalisation de ces groupes ce qui a été source d'éléments de butée autre que de type anal.

Pour expliciter ce qui vient d'être dit et repérer les éléments sources de butées dans l'externalisation des groupes internes cités, il nous paraît signifiant de considérer les fonctions que ces groupes remplissent pour les sujets en général, pour nous saisir ensuite, de la singularité de notre clinique.

La scène primitive

Concernant les fantasmes originaires R. Kaës considère que de par leur contenu et de par leur structure ils sont les prototypes de groupes internes, ils :

« Accomplissent la fonction organisatrice primordiale dans le processus groupal... Ils se déploient, dans cette scène-réponse selon une organisation que l'on peut qualifier de groupale si l'on considère qu'ils distribuent des emplacements d'objets, des relations agencées par des actions dans lesquelles se représentent les investissements pulsionnels du sujet, acteur, agi ou spectateur d'une scène dans laquelle les différents objets, les personnages et l'espace dans lequel ils sont situés sont corrélatifs et permutable. Il ne s'agit pas donc d'interaction entre des acteurs autonomes, mais de corrélations entre des personnages sur lesquels jouent les processus primaires de déplacement, condensation, diffraction. »¹²⁸

Si nous reprenons l'analyse de notre clinique, nous avons montré, à propos de la scène primitive, son impossible élaboration psychique par les sujets, et le fait que l'argent soit cet objet qui, dans la scène primitive, est le lien dans le couple, lien sous forme d'engramme pictogrammatique qui permet au sujet de se figurer sa propre origine.

Nous devons maintenant nous interroger à partir de cet impossible fantasmatisation de cette scène, en quoi nous pouvons y cerner une psychopathologie de la fonction transformationnelle.

Dans l'analyse des groupes internes R. Kaës considère qu'ils sont dotés de :

« Principes et d'opérateurs de transformation qui mobilisent des mécanismes variés : permutation, négation, inversion, diffraction, condensation, déplacement. »¹²⁹

¹²⁸ Kaës R., Le groupe et le sujet du groupe, p.135

¹²⁹ Kaës R., ibidem, p. 132

Il précise que ces principes, opérateurs et mécanismes ont pour fonction de réguler et de maintenir la constance du système groupe interne en différents lieux de l'appareil psychique.

Dans la scène primitive, telle qu'elle est vécue par les sujets, nous avons mis en évidence un groupe interne dérivé constitué : du sujet- de l'argent- de l'institution. Par groupe interne dérivé, nous entendons la constitution d'un groupe interne en ancrage sur le social. Il y a utilisation des éléments sociaux dans le but de pallier le manque de l'élaboration de la scène primitive.

Comme le montre Sylvie, qui a peur que l'argent qu'elle gagne ne soit pas justifié. Par contre, elle peut gérer l'argent qu'elle gagne du Rmi.

Ce manque de l'élaboration de la scène primitive trouve à se loger, et à se vivre à travers l'environnement socioculturel du sujet.

En d'autres termes, nous assistons à une configuration groupale actualisée dans le social, avec utilisation de l'objet social argent, comme lien imaginaire des deux autres du couple.

Le groupe interne de la scène primitive externalisé sur la scène sociale, donne à voir les points de butée dans l'échange, et la non opérativité de l'objet social argent. *Le sujet n'a pu devant la non représentation de cette scène, qu'utiliser le mode de la diffraction pour ne pas se laisser déborder par ses investissements pulsionnels, mode de diffraction vécue ici comme une défense par actualisation dans le social de cette scène, et constitution d'un groupe interne, représentant anonyme du groupe interne de la scène primitive.*

L'institution devient ainsi, une institution dépôt, car elle permet d'être un des protagonistes de la scène primitive, c'est-à-dire ici, la mère archaïque, et d'être dépositaire du cadre subjectif du sujet. Du coup, il y a une non opérativité de la capacité transformationnelle du groupe interne de la scène primitive par scénalisation et dépôt, ce qui a pour conséquence l'instauration d'un lien de dépendance de la part du sujet, et un gel institutionnel qui immobilise les travailleurs sociaux qui ne sont plus acteurs que d'eux-mêmes, car désemparés devant les sujets, et désabusés des différentes politiques sociales qui essaient tour à tour d'apporter le projet salvateur signe messianique d'une position idéologique qui n'arrive pas à faire son deuil.

L'analyse de B. Duez, nous éclaire par ailleurs, sur le fait que :

« La psychopathologie de l'obscénalité fait apparaître comment, lorsque les groupes internes ne parviennent pas à assurer un lien suffisant, le sujet se trouve constamment contraint de varier à l'infini

*des attaques dans une scène où la défaillance de référents imaginaires lui interdit une constance du retrouver ».*¹³⁰

Dans notre clinique il y a attaque sous forme de gel et d'immobilisme, ce qui se traduit dans la réalité clinique par un non échange entre les sujets et les acteurs du dispositif Rmi ou plutôt par une illusion d'échange, ce qui nous fait dire que d'une certaine manière il y a reproduction du même : les sujets reproduisent avec l'institution la relation avec l'imaginaire archaïque.

Les complexes familiaux

Les complexes familiaux mis en évidence par J. Lacan sont les opérateurs inconscients à la base du groupe familial. Ces complexes familiaux sont au nombre de trois : le complexe du sevrage, le complexe de l'intrusion et le complexe d'œdipe. En ce qui nous concerne, nous allons porter notre intérêt sur le complexe du sevrage et le complexe de l'intrusion.

J. Lacan considère que le complexe du sevrage est le complexe le plus primitif du développement psychique, qu'il : « Représente la forme primordiale de l'imaginaire maternel »¹³¹ qui interrompt la relation de nourrissage pour « qu'une tension vitale se résout en intension mentale »¹³²

A travers la constitution de l'imaginaire de la relation nourricière, c'est l'introduction d'une régulation de la vie psychique infantile qui apparaît.

Cette image qui fonctionne dans l'espace intrapsychique comme un groupe psychique, en quoi chez les sujets étudiés n'a-t-elle pas pu opérer, c'est-à-dire en quoi et par quoi, l'imaginaire maternel n'a-t-elle pas pu rendre compte de la groupalité ?

Nous avons, dans la pathologie du d'être démontré en quoi, l'imaginaire maternel ne pouvait advenir, car le sujet rencontrait une présence occupée de la psyché maternelle, présence qui avait pour conséquence l'exclusion du sujet pour cause de place déjà prise. Cette analyse, nous la rapprochons de celle de J. Kristeva qui parle à propos de l'abject de « l'objet chu est radicalement un exclu et me tire là où le sens s'effondre », (p. 9) elle poursuit en disant :

*« Je n'éprouve de l'abjection que si un Autre s'est planté en lieu et place de ce qui sera « moi. » Non pas un autre auquel je m'identifie ni que j'incorpore, mais un Autre qui me précède et me possède, et par cette possession me fait être ».*¹³³

¹³⁰ Duez B., Le lien groupal à l'adolescence p. 90

¹³¹ Lacan J., Autres écrits, p. 30

¹³² Lacan, J. ibidem, p.31

¹³³ Kristeva J. Pouvoirs de l'horreur, p. 18

Dans la notion d'abject, il y a la notion de possession qui situe le sujet dans l'errance par rapport à lui-même, d'un Autre à la place du moi, alors que dans la pathologie du dû, il s'agit d'un Autre qui est occupé psychiquement, qui n'a pas de place dans sa psyché pour accueillir le nouveau, et qui condamne le sujet à l'exclusion.

A partir de cette imago maternelle endommagée, la fonction transformationnelle achoppe car devant la non contenance de l'imago maternelle, le sujet va déplacer sur l'institution la recherche d'une imago maternelle.

Autrement dit, l'imago prototype inconscient de la relation nourricière à la mère n'ayant pu se constituer que dans l'errance, pour cause d'une présence psychique autre dans l'appareil psychique maternel, va à travers le processus de déplacement créer un lien de dépendance avec l'institution. Ce lien de dépendance vient se nouer illusoirement avec une imago maternelle nourricière issue du complexe du sevrage, l'argent devenant alors pour le sujet, objet du lien de l'avant du sevrage dans un télescopage avec l'objet du besoin de la réalité externe.

L'institution sociale dépositaire de l'imago maternelle est alors la mise en sens, et la mise en scène pour le sujet de sa relation au groupe interne de l'imago maternelle nourricière ; cette externalisation sur la scène sociale d'une scène psychique actualise le groupe interne de l'imago par dépôt.

Sur le plan clinique, nous avons pointé que Christine offre des cadeaux à sa mère, avec l'argent donné par l'institution sociale, institution nourricière utilisé fantasmatiquement par le sujet pour élaborer par l'acte du don, sa relation à l'imago maternelle.

Il nous paraît important de reprendre l'analyse d'une institution dépôt : dépôt de l'imago, dépôt de l'obscénalité dans le cadre institutionnel, pour bien marquer que tous ces dépôts évitent au sujet d'être confronté à l'ambiguïté, et laissent les groupes internes pré cités dans une non opérativité de leurs fonctions transformationnelles par scénalisation et dépôt institutionnel.

Cette configuration psychique obture le lien à l'objet primaire et instaure un lien de dépendance.

La notion d'institution dépôt, est prise au sens des éléments psychiques déposés par le sujet et au sens de ce qui est mis en dépôt, c'est à dire qui est immobilisé.

L'institution dépôt permet ainsi au sujet d'être dans une position psychique d'indécidabilité, il ne peut différencier ce qui relève de lui et ce qui relève de l'autre.

Nous reviendrons sur cette question au cours de notre dernier chapitre, mais nous ne pouvons pas ne pas relever le brouillard des mesures et des audits qui s'interrogent sur la question sociale qui leur échappe d'une manière récurrente, car ils posent systématiquement la non connaissance de la population malgré les différents bilans quantitatifs et qualitatifs.

Nous ne sommes pas dupes en formulant, que peut-être derrière cette méconnaissance du sujet se dissimule au-delà d'un manque d'analyse réel, un discours politique sous-tendu par des enjeux qui ne se préoccupent pas de la question sociale. Nous ne pouvons pas dans le cadre de notre recherche débattre de cette question, mais elle devait être soulignée car ce serait faire abstraction du cadre qui légifère et finance notre quotidien : le politique.

Le complexe de l'intrusion :

« Représente l'expérience que réalise le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit, lorsqu'il se connaît des frères.... Dans la mesure même de cette adaptation, on peut admettre que dès ce stade s'ébauche la reconnaissance d'un rival, c'est-à-dire d'un « autre » comme objet. »¹³⁴

Pour J. Lacan le complexe de l'intrusion amène le sujet vers une alternative :

« Où se joue le sort de la réalité : ou bien il retrouve l'objet maternel et va s'accrocher au refus du réel et à la destruction de l'autre ; ou bien, conduit à quelque autre objet, il le reçoit sous la forme caractéristique de la connaissance humaine, comme objet communicable, puisque concurrence implique à la fois rivalité et accord ; mais en même temps il reconnaît l'autre avec lequel s'engage la lutte ou le contrat, bref il trouve à la fois l'autrui et l'objet socialisé. »¹³⁵

L'intrus permet au sujet de se dégager du lien idéal à l'objet primaire et de découvrir l'autre, son semblable et l'objet objectal ; bref il :

« Apparaît comme une fonction de désidéalisant du lien à l'objet primaire inventé par le sujet... l'intrus par la déprivation qu'il impose, permet au sujet dans l'expérience de la solitude, de dissocier dans l'idéalisation primaire, l'objet objectal, le reste Réel qui est la part de l'objet sur laquelle le sujet n'a aucun pouvoir, la part d'idéal qui fait retour de l'objet et conforte ainsi le narcissisme de l'inventeur. »¹³⁶

Qu'en est-il dans notre clinique de la rencontre avec le visage de l'intrus ?

Dans l'analyse thématique des sujets nous avons traité du pacte narcissique de la mère : la naissance qui repousse une mort, et mis en exergue à travers la béance narcissique des sujets tous les objets utilisés comme objets du processus d'idéalisation pour pallier les trouées de la

¹³⁴ Lacan J, Les complexes familiaux, p. 36, p.37

¹³⁵ Lacan J., ibidem, p. 43

¹³⁶ Duez, B., Cahiers de psychologie clinique, p. 73

relation à l'objet primaire. L'intrus ne peut être ici celui qui va permettre au sujet de se dégager de l'idéalisation du lien primaire mais celui qui va être le révélateur de l'absence de l'imgo maternelle et de la déprivation pour le sujet de cette imago. En d'autres termes, le sujet ne peut accepter la déprivation importée par l'intrus car elle le renvoie à une déprivation première, celle de l'imgo maternelle, et à la part d'idéalisation qui le rattache à cette imago. *Le lien d'un trop, d'un espoir, est mis à jour par l'intrus qui ne peut être psychiquement vécu que comme celui qu'il faut détruire. Les sujets qui n'ont pu organiser le fantasme de la scène primitive, ont traversé l'œdipe et se sont organisés autour du complexe de l'intrusion, c'est-à-dire avec le mouvement de destructivité qu'éprouve l'enfant vers cet autre qui le prive du lien primaire à la mère.*

De fait, le sujet ne peut psychiquement introjecter que l'autre est son semblable dans la privation.

Pour illustrer notre propos, la négativité dont nous avons parlé à propos de l'analyse clinique de Jacques, est la caractéristique du lien que le sujet met en scène du dommage primitif qu'il a subi, en l'agissant dans le social et en demandant des comptes. L'assignation dans la négativité qui signifie pour le sujet qu'il n'y a pas eu de don de vie, le situe dans la créance par rapport aux autres, créance où le dommage subi ne peut se compenser qu'à travers un échange de dommage à dommage : l'institution lui doit ce lien refusé, ce don de vie. Cette position psychique d'auto dédommagement est une tentative de constitution de ce lien premier.

Les groupes internes qui font appel à plus d'un autre, de par leurs constitutions psychiques, ont une capacité transformationnelle, une capacité d'ouverture, c'est-à-dire que le sujet va rencontrer le visage de l'intrus et sortir de son état de détresse. Par conséquent, les groupes internes transforment l'état en quelque chose que l'autre va pouvoir nommer.

Nous avons analysé comment les quatre groupes internes : imago, scène primitive, complexe du sevrage et complexe d'intrusion n'ont pas pu remplir leurs fonctions par aplatissage de certains éléments du groupe interne, ce qui a eu pour conséquence que les sujets n'ont pu se les approprier pour se constituer dans les groupes internes précités.

La conséquence de cette non appropriation par le sujet des groupes internes, est dans notre analyse, le lien de dépendance institutionnelle à travers l'objet argent, qui est le lien unifiant dans le triptyque : sujet- argent- institution.

En d'autres termes, il est le lien imaginaire entre les différents objets familiaux archaïques dans la représentation d'un groupe interne dérivé.

La question du lien du sujet dans le cadre de la relation primaire, avec l'autre de la mère, avec l'autre ou les autres de la fratrie, comme l'a montré l'analyse de Christine dans le lien qu'elle a avec son frère, est un des angles d'analyse pour aborder l'argent.

Comment l'argent peut-il être rencontré ?

Nous considérons que pour que l'argent soit rencontré, il est nécessaire que le sujet puisse se situer dans ses liens avec l'autre et avec plus d'un autre, c'est-à-dire dans une scène où l'objet vient dans un après coup de la rencontre.

C'est pourquoi nous ne sommes pas dans une clinique de l'objet qui présuppose la constitution même de cet objet, la différenciation, l'altérité, mais dans une clinique qui présuppose l'antériorité d'une scène pour que l'objet puisse naître.

Cette scène est l'habitable corporel pris au sens de l'espace, et de l'appartenance de cet espace par le sujet.

Le lien avec l'originaire prend ici toute sa teneur, car le sein dans le cadre du processus primaire est :

« Comme un fragment du monde qui a la particularité d'être conjointement audible, visible, tactile, olfactif, nourrissant, et donc d'être dispensateur de la totalité des plaisirs.... c'est pourquoi, la bouche deviendra représentant pictographique, et métonymique, des activités de l'ensemble des zones, représentant qui autocrée par avalement la totalité des attributs d'un objet- le sein- qui sera à son tour représenté comme source globale et unique des plaisirs sensoriels.cette « zone-objet complémentaire » est la représentation primordiale par laquelle la psyché met en scène toute expérience de rencontre entre elle et le monde. ... La complémentarité zone-objet et son corollaire, soit l'illusion que toute zone auto-engendre l'objet à elle conforme, fait que le déplaisir résultant de l'absence de l'objet ou de son inadéquation , par excès ou par défaut, va se présenter comme absence, excès ou défaut de la zone elle-même. « Le mauvais objet » est en ce stade indissociable d'une « mauvaise zone », le « mauvais sein » de la « mauvaise bouche » et plus généralement le mauvais, comme totalisation des objets, du mauvais comme totalisation des zones et donc comme totalisation du représentant. »¹³⁷

Nous avons tenu à citer longuement P. Aulagnier pour montrer combien dans notre clinique, l'absence de la mère, la non autochtonie corporelle de l'enfant, la demande de dû « d'un morceau du corps du sujet », ont fait que la situation de rencontre de l'originaire a été marquée par le rejet hors soi de ce qui est lié à la rencontre durant cette phase, c'est-à-dire le

lien qui unit l'objet zone à l'objet complémentaire, socle futur du lien à l'objet primaire, et à plus d'un autre.

Notre analyse nous amène à considérer que l'image du corps, organisateur le plus primitif selon R. Kaës du lien groupal, « lexique premier de tous les énoncés du lien groupal » est le cinquième groupe interne, groupe interne princeps de la non opérativité des autres, et de la position psychique de l'objet argent, objet de lien imaginaire, lien dans la scène primitive, engramme pictogrammatique de cette scène.

Par ailleurs, pour lutter contre l'angoisse de néantisation, les sujets ont dans cette clinique appréhendé l'environnement comme scène où élaborer ces différents groupes internes, l'argent étant le moyen d'échange, l'objet reliant les différents personnages constitutifs de ces groupes. Par moyen d'échange, nous entendons l'objet social utilisé pour constituer imaginativement une relation d'échange avec l'autre, par substitution de la valeur d'échange que cet objet représente dans les rapports sociaux.

Nous avons mis en évidence une psychopathologie de la fonction transformationnelle des groupes internes, et les conséquences pour les sujets de cette non transformabilité dans le lien à l'autre, et aux autres.

Nous avons aussi mis en évidence que cette a-transformabilité des groupes internes se mettait en scène dans le lien dépôt de l'obscénalité à l'institution sociale et dans le lien dépôt de l'originaire à l'argent.

Qu'en est-il alors des conditions de l'échange ?

Les conditions de l'échange sont que telles que : pour que l'argent soit perçu dans sa valeur symbolique, c'est-à-dire qu'il soit le tiers de l'échange, et qu'il soit efficient au niveau transformationnel, il est nécessaire qu'il ait rencontré les groupes internes pré-cités et leurs capacités transformationnelles.

C'est à partir de cette rencontre, c'est-à-dire de cette appropriation du sujet de sa place à l'intérieur de ces groupes internes, et donc des liens noués avec l'autre, et les autres, que le sujet pourra mettre en travail la symbolique de l'argent. En d'autres termes, c'est à partir des liens institués par les sujets, des mises en sens que le sujet se fait de lui-même, de ses objets et de leurs relations.

Nous voudrions revenir sur l'efficiencia de l'argent au niveau transformationnel.

En effet, l'argent est de par sa nature même en lien avec l'objet potentiel que l'on peut acquérir ce qui lui confère une fonction transformationnelle, c'est-à-dire qu'il ouvre le sujet aux liens avec l'autre et avec plus d'un autre, et qu'il transforme ce désir d'acquérir en quelque chose d'autre ; il donne forme dans le champ social au désir du sujet.

Par objet potentiel, nous entendons l'objet concret que le sujet peut acheter en lien avec l'objet de son désir.

Nous constatons dans notre clinique, que l'objet argent est perçu comme un objet transformationnel, dans le sens définit par C. Bollas.

Pour cet auteur, l'objet transformationnel est « cette première expérience subjective de l'objet », qui traite de la trace de la relation objectale précoce. C'est un objet :

« Identifié par l'enfant à partir de ce qu'il éprouve comme ce qui modifie l'expérience du self. Il s'agit d'une identification qui émerge de la relation symbiotique où le premier objet est « connu » non pas en le reliant à une représentation d'objet, mais comme une expérience vécue récurrente constituant un savoir d'ordre existentiel par opposition à un savoir d'ordre représentationnel... Dans la mesure où cette identification se met en place avant que la mère ne soit perçue comme un autre, elle constitue une relation objectale qui s'origine non pas du désir mais d'une identification proto-perceptuelle de l'objet avec sa fonction active – à savoir l'objet en tant qu'objet de transformation environnemental et corporel du sujet. »¹³⁸

L'objet transformationnel n'est pas recherché en soi, mais pour l'espoir de transformation de l'expérience du self, espoir basé sur la fonction de transformation rattaché à l'objet. Cet agent de transformation environnemental et corporel est dans notre clinique incarné dans l'objet argent et l'institution sociale.

En effet, l'argent est pour le sujet cet objet de don que l'institution lui procure et non plus cet objet de dû, il est cet objet lien dans le couple originaire. Quant à l'institution, elle est la mère archaïque dernier refuge d'une quête nourricière. En d'autres termes l'argent, et en arrière plan l'institution, constituent pour le sujet une « demande d'expérience transformationnelle » et une « relation » continue avec un objet qui symbolise l'expérience de transformation. »¹³⁹

Si nous nous situons sur le plan social, cette analyse est pour le moins paradoxale, car l'individu va placer son espoir de transformation dans un plus ou un ailleurs : changer de pays, d'emploi, jouer au jeu de hasard, faire une rencontre ; le sujet au Rmi lui, a déposé son espoir de transformation, dans le lien à l'institution sociale et dans l'allocation minimum,

¹³⁸ Bollas C, Le concept d'objet en psychanalyse, Rfp, p. 1182

¹³⁹ Bollas C, ibidem, p. 1183

comme nous l'avons vu chez Jacques qui s'est transformé depuis qu'il perçoit le Rmi, ainsi que chez Paul qui depuis qu'il est au Rmi espère trouver sur les traces de son père une rencontre avec cet homme qu'il a à peine connu.

Nous voyons bien combien la logique psychique et la logique sociale, au sens des représentations sociales, sont à des niveaux d'analyse et de compréhension du sens diamétralement opposés.

Pour dire les choses d'une autre manière, l'argent est vécu comme objet transformationnel d'une expérience d'ordre existentiel par opposition au représentationnel, et non comme un objet en soi ayant une fonction transformatrice dans l'échange et dans le lien à l'autre.

Afin de mieux nous saisir de la valeur accordée à l'argent, nous allons le traiter par rapport à l'attribution en lien avec l'objet.

Qu'est-ce que le sujet attribue à l'argent, c'est-à-dire penser l'argent du côté de l'attribution, dans le but de comprendre notre objet de recherche : l'échange entre le sujet et l'institution.

D- Le jugement d'existence et le jugement d'attribution

Avant de traiter ce point, nous voudrions rappeler ce que nous avons écrit précédemment, à savoir que les référents sociaux, ainsi que les sujets au Rmi, ne peuvent se situer dans la scène primitive pour des raisons il va s'en dire différentes : les acteurs de l'institution sont dans « le fantasme de la scène primitive déplacée » qui a pour conséquence une culpabilité pour le couple parental à assurer leur position psychique. Cette position psychique fait que ces mêmes acteurs sont dans un effondrement narcissique qui les laisse dans une recherche identitaire, alors que les sujets au Rmi sont en quête d'une origine qui donnerait sens à leur conception.

Nous avons constaté un écart, une tension, dans l'échange même, ce que nous avons formulé par le social rapté, de par les enjeux inconscients qui se jouent sur des scènes différentes.

En d'autres termes, l'échange est détourné de sa finalité, et ne permet pas la rencontre intersubjective ; chacun échange pour soi, dans un mouvement centripète, les sujets et les organismes sociaux sont figés dans leurs enjeux respectifs, les uns dans le blanc du fantasme de la scène primitive, les autres dans un idéal du moi rattaché à un modèle mythique : l'idéologie.

C'est pourquoi nous considérons qu'il y a une indicibilité de l'échange entre le sujet au Rmi et l'institution, indicibilité dans le sens de ce qui ne peut advenir à la parole, ce qui ne peut être nommé. Indicibilité que nous allons mettre en travail, dans le but de trouver un fond commun à l'échange, en dehors des enjeux inconscients qui contribuent à cet échange impossible car révélateur de ce qui a fait trauma, et qui fait trauma à nouveau.

Nous entendons par-là, le fait de situer le cadre de l'échange, et non le contenu qui vient d'être explicité tout le long de notre travail.

En effet, quel est le cadre de l'échange entre le sujet au Rmi et l'institution ?

Pour répondre à cette question, nous devons faire un détour du côté du législateur, qui stipule que l'allocation du Rmi est un droit, pour tout sujet n'ayant pas les moyens matériels pour subvenir à ses besoins. Par ailleurs cette allocation donne accès aux soins médicaux gratuits grâce à la mise en place de la Cmu.

D'une certaine manière la société est dans l'obligation de donner un minimum pour vivre aux pauvres, minimum qu'elle a chiffré, et que par ailleurs elle met en lien avec le contrat d'insertion. Autrement dit, la société donne un droit chiffré, droit qui est subordonné à un contrat d'insertion.

Sommes-nous ici dans un échange par le don, dans un échange marchand ou dans un échange autre ?

L'échange par le don suppose selon la conception Maussienne :

- l'obligation de faire des cadeaux
- l'obligation de les accepter
- l'obligation de les rendre

Ces trois obligations sous-tendent que la chose donnée n'est pas chiffrée, car la quantification du don, à travers le prix évalué, rend obsolète le contenu du don, c'est-à-dire la chose donnée. Nous ne pouvons de fait, considérer que l'allocation se situe dans le cadre du don, même si les trois obligations retenues par Mauss se retrouvent dans le cadre législatif.

L'échange marchand met l'objet au cœur de l'échange. Il s'agit d'une transaction où la productivité est au premier plan ainsi que l'anonymat de ceux qui échangent ; ils ne sont dans aucune obligation une fois l'échange effectué. Nous ne pouvons non plus considérer que l'allocation se situe dans l'échange marchand, car il n'y a pas d'objet échangé dans l'échange comme dans l'achat de son journal ; il y a droit d'argent contre obligation d'insertion.

En lien avec l'analyse de la pathologie du dû, nous considérons que notre clinique se situe dans un échange de dû.

En effet, nous sommes dans un calcul de la dette sur le plan social : l'état doit aux pauvres, et se doit de leur fournir des ressources, le sujet au Rmi est psychiquement dans le dû, dû qui se différencie des autres formes de dû comme dans la pathologie délinquante, où le sujet prend son dû dans un passage à l'acte transgressif des lois sociales, alors que le sujet au Rmi demande son dû à l'intérieur du cadre législatif. Il réclame son dû comme un droit qui lui est conféré par le social.

Ce droit de demande de dû s'ancre dans la demande initiale maternelle, demande que le sujet réitère à l'institution dans un renversement des rôles. En d'autres termes, ce que la mère lui a demandé comme lui appartenant, le sujet à son tour demande ce qui lui appartient, c'est à dire sa place de sujet qu'il n'a jamais pu trouver. Nous sommes ainsi dans une pathologie de l'acte dans le cadre de l'échange, et non dans une pathologie du passage à l'acte.

Par conséquent, le dû est un dû qui s'inscrit dans l'échange entre le sujet et l'institution à travers une demande. Le cadre de la loi est respecté mais l'objet de la demande, c'est-à-dire l'argent est détourné de sa finalité.

Nous pourrions, au dire de ce qui vient d'être énoncé, considérer que c'est une part nécessaire que la finalité de l'argent soit détournée de sa finalité, mais il ne s'agit plus ici, d'une part nécessaire, mais de détournement de la valeur d'usage de l'argent vers une valeur psychique dans le but pour le bénéficiaire du Rmi de trouver sa place comme sujet.

Nous voyons bien là les deux niveaux d'analyse qui se chevauchent, s'imbriquent, et qui nécessitent une vigilance pour ne pas tomber dans la psychologisation de phénomènes sociaux, ni une socialisation de phénomènes psychiques. Dans la brèche ouverte du droit, ouverte par le législateur, les sujets s'engouffrent pour y loger leurs dûs, et la dette sociale masque l'impossible élaboration de la dette psychique des sujets.

Quel sens peut prendre, alors le contrat d'insertion, contrat obligatoire qui préconise l'insertion dans le groupe social, quand le sujet ne peut reconnaître sa dette de vie par rapport au groupe d'appartenance primaire ?

Nous aborderons cette question dans le chapitre sur les dispositifs cliniciens, question qui fait le lot de moult colloques depuis quelques années, comme si la souffrance psychique du sujet dépendant des institutions sociales pour vivre n'était plus localisable dans la psyché « des professionnels de l'insertion. »

D1- Le sujet au rmi par rapport au jugement d'attribution

Dans « Résultats, idées, problèmes » Freud a écrit un court article : « La négation » qui est, malgré sa brièveté, d'une densité certaine pour la compréhension des phénomènes psychiques et plus particulièrement de la pensée.

Freud nous fait part de la tâche de la fonction de jugement, qui :

« Doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert (de sens) : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors de lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors est pour lui tout d'abord identique. »¹⁴⁰

Le jugement d'attribution est la première décision où la fonction de jugement a à se prononcer, elle fait appel à une fonction de triage pour le moi qui doit décider pour la première fois, si la chose est dehors ou dedans, c'est à dire distinguer un espace qui appartient à soi et un espace extérieur, et si cette chose est bonne ou mauvaise, c'est-à-dire que le moi est capable de discriminer pour lui-même ce qui qualifie la chose.

Plusieurs questions s'imposent à partir de l'analyse freudienne : sous quelles conditions le moi peut décider de s'approprier telle ou telle qualité de la chose, et selon quels critères va-t-il considérer que la chose est bonne ou mauvaise ?

R. Roussillon précise que :

« La question n'est pas seulement « bon » ou « mauvais », mais à quelle condition quelque chose peut-être « bon » ou « mauvais. » Ainsi, l'absence maternelle, « mauvaise » dans le vécu primaire, pourra-t-elle devenir « bonne » pour la représentation si elle est symbolisée. La transitionnalité primaire suspend le jugement d'attribution et le jugement d'existence et ainsi introduit la question de leur conditionnalité. »¹⁴¹

¹⁴⁰ Freud S, Résultats, idées, problèmes, p. 136

¹⁴¹ Roussillon R., La métapsychologie des processus et la transitionnalité, RFP, p. 1508

L'analyse de R. Roussillon repose sur une théorisation qui inscrit le transitionnel comme processus :

« De la métapsychologie des processus qui en suspend les catégories ou semble en suspendre les catégories. Son inscription surgit de la nécessité de disposer au sein de la métapsychologie d'un concept susceptible de permettre de penser les transferts et les mutations intra- et intersystémiques, c'est-à-dire de penser le travail psychique non seulement comme un travail de duplication mais comme un travail d'intégration créatrice, c'est-à-dire de transformation. »¹⁴²

Cette analyse va nous permettre de comprendre deux questions qui sont à rattacher à notre recherche : la conditionnalité et le rôle de la symbolisation de la représentation pour transformer un vécu primaire « mauvais » en « bon. »

A partir de l'analyse de cet auteur, nous allons nous saisir du lien avec le jugement d'attribution, et considérer en quoi ce lien apporte des éléments de compréhension à la clinique de nos sujets étudiés.

Comme le souligne R. Roussillon, la transitionnalité primaire est le processus qui suspend le jugement d'attribution et le jugement d'existence. Elle suppose l'existence d'une symbolisation primaire qui est « le premier travail de métabolisation de l'expérience et de la pulsion », et correspond au « processus par lequel les traces perceptives sont transformées en représentations de choses. » (p.1479)

L'auteur poursuit en signifiant qu'entre :

« Le processus psychique et sa représentation chose s'intercale un temps intermédiaire, transitionnel dans lequel le processus prend forme grâce aux choses perçues dans lesquelles il se loge. »¹⁴³

Pour lui, ce modèle implique un temps nécessaire, un temps transitionnel qui est un temps suspendu, un temps entre deux temps externe interne, où le futur sujet n'a pas à décider.

Par ailleurs, R. Roussillon soulève le problème de la symbolisation primaire à l'objet, analyse que nous allons mettre en lien avec les questions que nous avons posées précédemment, à savoir : le rôle de la symbolisation dans la transformation d'un vécu primaire « mauvais » en « bon ».

En d'autres termes le sujet peut-il s'attribuer en la transformant une propriété vécue comme mauvaise ?

¹⁴² Roussillon R, ibidem, p. 1390

¹⁴³ Roussillon R., ibidem, p. 1482

Le rôle de l'objet est primordial dans cette attribution à travers la réponse de l'objet. Autrement dit, l'objet doit accepter d'être « atteint » ni trop, ni pas assez, d'être « utilisé comme simple représentation », d'avoir « une fonction médium malléable. »

Dans l'analyse de l'objet primaire nous avons mis en évidence la présence occupée de la psyché maternelle, l'impossible miroir pour l'infans où pouvoir se refléter ; la non fonction de médium malléable car un objet qui attend de l'autre ne peut se rendre disponible : il est dans un ailleurs, capté dans la réparation lié à son groupe primaire.

Du coup, la transitionnalité primaire qui suspend l'opposition bon mauvais, dedans dehors ne peut se « jouer », car ce qui appartient à soi, et ce qui appartient à l'autre est rendu sans frontière dans la pathologie du dû, et laisse le sujet dans une position psychique de non attribution de la propriété liée à l'objet et d'une non attribution à soi-même.

Pour expliciter plus avant ce qui vient d'être formulé, un détour vers le temps de l'organisation anale s'impose en lien avec l'analyse de notre clinique qui en a été faite.

En effet, le temps de l'analité présuppose deux temps : le temps du jugement d'attribution : est-ce que je peux m'attribuer la chose dont je me sépare comme bonne, séparation qui présuppose en aval une acceptation au sens de l'accueil, par l'objet primaire de cette chose ; si elle est considérée comme bonne au dehors aussi, alors je peux la retrouver sans que cette chose soit présente dans la réalité, c'est le temps du jugement d'existence.

En d'autres termes, si nous reprenons l'exposé du cas de Sylvie ; nous avons analysé l'acte compulsif de laver la maison maternelle. Dans cet acte elle projette des parties de soi mauvaises, sales, qu'il faut nettoyer. L'excrément est déposé chez sa mère, il ne lui appartient pas ; il y a une confusion entre ce qui est à soi et ce qui est à l'autre.

Par rapport à la formule freudienne :

*« Le moi-plaisir originel...veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger en moi, ce qui se trouve au dehors est pour lui tout d'abord identique. »*¹⁴⁴

notre analyse paraît en inverser le sens.

Nous considérons que pour que le moi originel puisse introjecter le bon, et considérer le mauvais comme étant étranger au moi, il faut que le bon ait été d'abord appréhendé comme bon à l'intérieur pour ensuite être rejeté à l'extérieur, c'est-à-dire déposé dans l'autre, pour dans un troisième temps être introjecté à l'intérieur du moi plaisir. En d'autres termes, les

conditions pour qu'une propriété soit considérée comme bonne nécessite au préalable ces trois temps.

Nous ne pouvons pas considérer la perte dans le cadre de l'analité, si l'objet de la perte n'a pu être vécu initialement comme un objet bon, pour que l'échange puisse advenir avec l'autre. D'une certaine manière c'est l'échange qui suppose ces conditions.

C'est pourquoi nous relierons le temps du jugement d'attribution au processus d'intégration de l'intégrité corporelle, c'est à dire que l'infans a la certitude que la chose qui est à l'intérieur de son corps, et dont il doit se séparer est considérée comme bonne, qu'elle ne peut l'intruser. Il ne se sent pas menacé. Nous relierons le temps du jugement d'existence à l'intégration corporelle subjective, c'est à dire que le sujet a la certitude de la représentation dans le moi de son intégrité corporelle.

Si nous étendons notre analyse dans le cadre de l'échange tel que nous l'avons défini, c'est-à-dire l'échange de dû entre l'infans et la mère, nous pouvons alors dire que le dû n'est ni bon, ni mauvais, il est à l'autre. L'objet est un objet à chercher pour se l'approprier comme objet de soi à l'intérieur de la relation d'échange.

De fait, se pose avec prégnance le temps du jugement d'attribution pour le sujet au Rmi, car l'objet du dû, n'est pas l'objet de la dette, de la créance, il est dans cette clinique l'objet de l'autre qui disqualifie altérité, différence, et transformation psychique de cet objet à travers l'équivalence symbolique, qui comme nous l'avons analysé dans les chapitres précédents a été impossible.

Nous pouvons en déduire au vu de notre analyse que les sujets bénéficiaires de l'allocation du Rmi se trouvent assignés dans le temps du jugement d'attribution. Leurs problèmes non résolus sont en lien avec l'objet de l'échange : cet objet est-il bon quand le sujet le donne à l'autre, et qu'il ne lui appartient plus ?

En d'autres termes, l'objet qui est à l'intérieur du moi, garde-t-il la même valeur quand il est à l'extérieur du moi ou est-il transformé par la valeur que l'autre lui accorde ?

L'originaire devient ce temps du dû, car l'interprétation primaire du besoin pour le sujet par la mère n'est en réalité que la demande d'un besoin à elle.

D2- L'institution sociale par rapport au jugement d'attribution

Nous devons à présent nous interroger sur la position psychique de l'institution sociale.

Il va sans dire que l'institution en tant que telle, n'a pas de position psychique. S'y jouent des enjeux inconscients, enjeux par lesquels sont traversés les acteurs sociaux qui y travaillent. Nous tenons à préciser que l'institution sociale dont nous parlons, est sujette aux différentes politiques sociales établies par l'état et le département, politiques qui peuvent se trouver en désaccord selon les choix idéologiques de chacun. Par ailleurs, elle est aussi traversée par ses propres enjeux institutionnels qui varient d'une institution à une autre.

Notre propos est de porter la réflexion sur la demande que le législateur, c'est-à-dire l'état, fait aux acteurs sociaux, sur la demande que le département fait aux acteurs sociaux, dans le cadre de la politique d'insertion, ces deux demandes étant confrontées à la demande inconsciente des sujets. Pour le formuler autrement, il s'agit d'articuler ces deux demandes pour cerner, en quoi, les acteurs sociaux se trouvent dans la difficulté d'y répondre.

Les politiques sociales, comme nous l'avons analysé dans les chapitres précédents, ont spécifié l'obligation pour les sujets au Rmi de s'insérer grâce au contrat d'insertion, sans préciser ce que insertion veut dire. Cette non définition qui aurait signifié un consensus minimal a laissé la porte ouverte à un listing où l'acte de faire et d'avoir, sont les fers de lance dont doit s'enquérir le sujet au Rmi pour « être acteur » de son parcours d'insertion.

Les travailleurs sociaux dont la fonction est de contractualiser avec le nouveau bénéficiaire, sont les représentants de l'institution avec un rôle particulier, car ils ne signent pas le contrat, ils ne sont que les passeurs d'un écrit signé par d'autres et validé par d'autres, dans des commissions dans lesquelles ils ne siègent pas.

Cette position psychique de ne pas être le contractant de l'échange ainsi que le flou entourant la notion d'insertion a, comme nous l'avons constaté au cours de notre pratique professionnelle, contribué à fragiliser ces mêmes acteurs, et à les questionner sur leurs propres pratiques.

En effet, la reconnaissance du besoin par l'état n'est pas étayée sur la reconnaissance d'une nécessaire nomination de l'objet, c'est-à-dire l'insertion. Nous voulons dire que le nécessaire écart qu'induit le social s'est constitué comme vecteur d'une politique d'insertion, alors que celle-ci passe par la subjectivité du sujet et de ses souffrances et d'un au-delà du besoin.

En d'autres termes, nourrir n'a pu s'entendre que comme la restauration d'un besoin physiologique.

Et pour que le besoin prenne sens, il est nécessaire qu'il participe d'une relation où le don de l'autre est aussi don de parole et de reconnaissance.

D'une certaine manière, les acteurs sociaux ne s'y sont pas trompés, quand ils s'interrogent sur le sens de leurs pratiques qui les renvoient au paradoxe de donner pour demander le désir de l'autre.

Comme nous l'avons explicité dans l'analyse du lien au social, cette nouvelle donne de la protection sociale a écaillé peu à peu les idéaux porteurs d'engagement, de croyances, de changements, bref porteur de ce dont a besoin tout groupe humain pour vivre.

C'est pourquoi nous avons désigné cette position psychique, en référence à P. Fustier, comme « le fantasme de la scène primitive déplacée », fantasme qui a pour conséquence que le père et la mère se sentent exclus de la scène car ne pouvant assurer leurs rôles, vécus comme « sale et indigne. » Les référents sociaux se sentent exclus, comme les sujets au Rmi de la scène primitive. Le donataire et le donateur éprouvent la même chose sans le savoir, pris dans le pacte dénégatif qui les lie.

Par ailleurs, nous avons aussi notifié l'imbrication du cadre subjectif du sujet dans le cadre institutionnel, c'est-à-dire du dépôt de l'obscénalité du sujet dans le cadre institutionnel qui lui permet de ne plus être confronté à l'ambiguïté.

L'institution est ainsi devenue un lieu dépôt pour les sujets, lieu dépôt qui n'est pas sans conséquence sur les acteurs membres de cette institution.

En effet, si nous reprenons l'analyse de Bleger sur l'institution, nous savons qu'elle est dépositaire de la partie la plus psychotique de notre personnalité, du non moi : du « moi synchrétique », et que le développement du moi dans l'institution :

« Dépend de l'immuabilité du non-moi. »¹⁴⁵

Nous pouvons en déduire à partir de ce qui vient d'être énoncé, que l'institution est dépositaire du dépôt des sujets qui y travaillent, du dépôt des bénéficiaires du Rmi, et que ce double dépôt vient confondre les espaces psychiques de chacun.

Pour le formuler d'une autre manière, ce qui appartient à l'un, et ce qui appartient à l'autre est interrogé, et traverse inconsciemment l'institution et les membres qui y travaillent ; interrogation qui se manifeste dans un malaise, dans un questionnement sur le sens des

¹⁴⁵ Bleger J., Crise, rupture et dépassement, p. 266

pratiques, même si par ailleurs la réalité sociale vient à juste titre contribuer à nourrir ce malaise.

L'institution est ainsi, dans une position liée au jugement d'attribution, car elle ne sait pas si la chose qui est déposée en elle, est une chose qui lui appartient, c'est-à-dire si c'est elle qui s'est appropriée la chose.

Pour expliciter plus avant ce qui vient d'être dit, nous allons creuser les notions de déposant, de dépositaire, de déposé et de déposition.

E. Pichon-Rivière a analysé ces notions dans le cadre de l'analyse des groupes. La théorie du dépôt considère que les :

« Dépositaires (le groupe) confient le fantasme commun (le déposé) dans le déposant (le patient) ...En étant dépositaire des aspects pathologiques de chacun des autres membres du groupe, le patient préserve inconsciemment la famille du chaos et de la destruction, et devient simultanément l'objet d'une ségrégation. »¹⁴⁶

Le déposé est constitué dans notre clinique d'une position psychique : l'obscénalisation dans le groupe institutionnel du fantasme des origines à travers le triptyque : sujet-argent-institution, et du transfert du cadre subjectif dans le cadre institutionnel. Le déposé est constitué d'une non élaboration fantasmatique, et d'un non traitement de l'ambiguïté du sujet ; il s'agit ici d'une non élaboration des liens qui unissent le sujet à l'autre, et à plus d'un autre, ainsi qu'à la confrontation dans le lien à ces autres. Le lien est l'objet déposé car il pose la question de la place du sujet dans ce qu'il n'a pu s'approprier.

Le dépositaire est l'institution sociale, qui reçoit ces dépôts à l'intérieur du cadre institutionnel, lui-même étant dans un cadre qui légifère déposant et dépositaire, c'est-à-dire le cadre de la loi sociale. Ce que le sujet ne peut identifier comme ne lui appartenant pas, est déposé dans un lieu officiel dont la mission est d'adresser une demande à ce même sujet qui se débarrasse de ce qu'il ne peut conserver à l'intérieur de lui-même. Débarras et demande se côtoient dans le même lieu.

L'institution est prise dans cette alliance inconsciente avec le sujet, figurant pour celui-ci le lien dans le sens défini par R. Kaës :

« Ce qui différencie le lien de la relation d'objet c'est que, dans le lien, nous avons affaire à des sujets auxquels se pose d'une manière cruciale la question de faire un sort à l'autre dans la relation d'objet. Nous avons affaire à un ensemble de sujets liés entre eux dans l'écart ou la coïncidence quant à la relation d'objet propre à chacun. Lorsque je suis dans le lien intersubjectif, je me heurte à de l'autre,

que je ne peux pas réduire à ma représentation toujours plus ou moins marquée d'imaginaire : l'objet de la relation d'objet ne coïncide pas exactement avec l'autre, en tant qu'il est un objet irréductible à l'objet de la relation d'objet. »¹⁴⁷

Le déposant est le sujet qui va nouer dans une alliance inconsciente à l'institution, et réciproquement, la nécessité du lien, faute d'avoir pu l'élaborer et le vivre dans une relation intersubjective où l'autre et soi seraient reconnus et différenciés. En lien avec l'analyse de Pichon-Rivière, nous pouvons dire que le sujet au Rmi a préservé du chaos son groupe familial, et qu'il est objet de ségrégation du groupe social. Autrement dit, c'est le groupe social qui le nomme comme étant en dehors de, alors que le groupe familial est silencieux.

La déposition, terme proposé par V. Colin dans sa thèse sur : « La psychodynamique de l'errance » met à jour le mouvement dynamique qui met en lien dépositaire, déposé et déposant, la déposition :

« Donnerait la structure du lien que le déposant entretiendrait avec le dépositaire directement porteur du déposéLa déposition est le mode de dépôt d'un objet externe ou interne dans un espace dépositaire, environnement, personne, groupe. »¹⁴⁸

Nous pouvons dire que pour les sujets au Rmi c'est la constitution même du lien qui est la déposition dans un dépositaire institutionnel, ce qui permet au déposant d'éprouver le lien de dépendance. Il ne s'agit pas de la dépendance telle que l'on peut l'entendre vis-à-vis d'un objet addictif mais de la nécessaire dépendance primitive de l'infans vis-à-vis de la mère, dépendance qui pour ne pas avoir pu être vécue va être mise à l'épreuve dans le cadre institutionnel à travers la rencontre avec le travailleur social. Cet autre va accueillir le sujet et le situer à une place de celui qui existe, même si cette existence a pour prix la pauvreté dans la réalité sociale.

Nous devons à présent porter notre regard sur la demande que fait le social, au sens de ce que nous avons défini précédemment, c'est à dire des institutions juridiques et des institutions politiques pour mettre en travail notre réflexion : la demande institutionnelle est du côté du jugement d'existence, demande qui ne peut que s'avérer impossible, pour l'institution et le sujet au Rmi, dans sa réalisation car le contenu de ce qui s'échange appartient à un autre temps, à une autre configuration du processus psychique : le temps du jugement d'attribution. Pour élaborer notre analyse, nous allons définir le jugement d'existence, la notion de lien, pour ensuite les situer dans l'échange qui nous préoccupe.

¹⁴⁷ Kaës R., A propos du groupe interne in RPPG, p. 191

¹⁴⁸ Colin V., Psychodynamique de l'errance. Traumatisme, fantasmes originaires et mécanisme de périphérisation topique, Thèse de doctorat

D3- Le sujet au rmi par rapport au jugement d'existence

La fonction de jugement d'existence consiste à savoir si :

« Si quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité). C'est comme on le voit, de nouveau une question de dehors et dedans. Le non-réel, le simplement représenté, le subjectif, n'est que dedans ; l'autre, le réel, est présent au dehors aussi. »¹⁴⁹

Par rapport au jugement d'existence, le jugement d'attribution est la condition de son advenu. Il suppose selon la conception freudienne un temps d'un avant du représenté où le dedans et le dehors n'ont pas la même valeur.

En effet, dans le cadre du jugement d'attribution, le dedans est ce qui bon, le dehors est mauvais, il est mauvais car étranger au moi. Dans le cadre du jugement d'existence, le dedans est ce qui est moi, le dehors est ce qui n'est pas moi, qui est l'autre. A travers ces deux fonctions du jugement, Freud donne une signification du dedans et du dehors différente, différence qui s'établit selon le rapport à l'altérité et plus particulièrement à la constitution du lien.

Pour étayer notre pensée sur la question du lien, nous allons nous appuyer sur l'analyse de I. Berenstein dans son article : « Réflexions sur une psychanalyse du lien » qui définit le lien comme une :

« Structure inconsciente qui, liant deux sujets ou plus, instaure entre eux une relation de présence en créant une investiture spécifique qui les constitue comme sujets du lien. »¹⁵⁰

Il poursuit en spécifiant que dans le cadre du lien, l'inscription de l'autre :

« L'absent équivaudra à ce qui, issu de la singularité de chacun, s'avèrera incompatible avec l'établissement de ce lien. C'est ce que nous désignons du terme de l'étrangeté de l'autre »¹⁵¹

C'est pourquoi, Berenstein, considère que l'autre est présent au dehors, qu'il ne correspond pas à une représentation, mais que surtout, il offre ce que cet auteur appelle « un nouveau lieu non représenté » ce qui a pour conséquence de situer le moi dans un nouveau lieu, ce qui l'arrache :

¹⁴⁹ Freud S, La négation, in Résultats, idées, problèmes, p. 137

¹⁵⁰ Berenstein I, Réflexions sur une psychanalyse du lien in Rfp, p. 157

¹⁵¹ Berenstein I., ibidem, p. 158

« A la capture narcissique de l'image de son semblable qui s'exerce au détriment de sa propre subjectivité et de celle de l'autre. »¹⁵²

Le lien est cette rencontre de lieux non représentés pour accueillir cet autre étranger et :

« De l'inscrire (premier pas également vers son acceptation) en tant que tel dans sa nouveauté. »¹⁵³

Pour cet auteur, il n'est pas suffisant de retrouver un objet qui corresponde au représenté, mais de faire une place à ce qui est de l'ordre du nouveau, dans la découverte avec cet autre, dans sa radicale étrangeté. En poursuivant sa pensée, Berenstein signifie que :

« Le monde interne est régi par l'impossibilité de la présence, le monde du lien par l'impossibilité de l'absence. »¹⁵⁴

Cette formulation me paraît des plus pertinentes par ce qu'elle sous tend de différence, de différenciation, entre soi et l'objet, entre soi et l'autre et entre soi et l'autre de l'autre.

Si nous reprenons les éléments de notre réflexion, nous avons formulé que la réalité sociale, c'est-à-dire la demande sociale stipule que le sujet au Rmi s'inscrive dans le lien, lien parmi le groupe social, lien qui peut prendre plusieurs formes : soit l'insertion sociale, soit l'insertion professionnelle.

En tout état de cause il y a une exigence de la part de l'institution, exigence formulée par le désir pour le sujet d'être dans une place parmi les autres, place qui présuppose la constitution d'un lien. Si nous reprenons l'analyse que nous avons faite sur la signification de la demande d'argent dans notre clinique, nous constatons que celle-ci s'inscrit dans le lien qui unit les deux protagonistes de la scène primitive. En d'autres termes l'objet donné fait lien dans la scène primitive, il est ce qui permet au sujet de se saisir de sa place dans le groupe social et dans sa filiation.

Sur le plan clinique, Martine en étant au Rmi, retrouve sa place grâce à l'argent donné par l'institution sociale, dans la triade père mère enfant. En effet, elle retrouve ainsi la scène à laquelle elle était confrontée quand elle était enfant, c'est-à-dire l'argent donné par le père, scène qui, comme nous l'avons analysé montre sur le plan fantasmatique la coalescence entre l'argent, la mère, la loi sociale, et le couple séparé créé.

Cette position psychique n'est qu'un leurre, car comme le souligne Douville :

«La filiation comme situation subjectivante pour chacun prend support dans la possibilité de dire qu'une dette de vie est respectée et honorée. Une dette de vie n'est pas une dette de « survie » ...Il

¹⁵² Berenstein I., ibidem, p. 160

¹⁵³ Berenstein I., ibidem, p.161

¹⁵⁴ Berenstein I., ibidem, p. 163

ne s'agit pas de rembourser la dette de vie, mais de participer à ce qu'il faut de collectif pour affirmer que l'on est, au même titre que d'autres, reconnu comme un participant à cette dette... La désaffiliation toucherait effectivement les sujets qui sont empêchés d'affirmer leur dignité d'avoir pu recevoir et reconnaître cette dette de vie. »¹⁵⁵

A travers l'analyse d' O. Douville, et en lien avec notre théorisation de la pathologie du dû, et la non élaboration de la scène primitive où la question de la filiation est en suspens, nous pouvons dire que les sujets sont dans la survie alimentaire parce que, sur le plan psychique, ils ne sont ni dans la dette de vie, ni dans le dû, comme dans la tendance antisociale : on me doit réparation donc je me sers, mais dans un fourvoiement de sens du don primaire c'est à dire que le sujet ne se sert pas mais qu'il demande son dû.

Nous retrouvons ici, des points en commun avec ce que dit Winnicott, sur la tendance antisociale. Pour cet auteur, il y a :

"Eu une véritable déprivation (pas une simple privation); c'est-à-dire qu'il y a eu une perte de quelque chose de bon, qui a été positif dans l'expérience de l'enfant jusqu'à une certaine date, et qui lui a été retiré. Ce retrait a dépassé la durée pendant laquelle l'enfant est capable d'en maintenir le souvenir vivant. La définition complète de la déprivation couvre à la fois le précoce et le tardif, à la fois le coup d'aiguille du traumatisme et l'état traumatique durable et aussi ce qui est presque normal et ce qui est indiscutablement anormal."¹⁵⁶

L'environnement est le cadre utilisé par le sujet à tendance antisociale, qui va dans l'acte signifier son espoir de trouver "une bonne expérience primitive qui a été perdue." (p.156).

Deux aspects existent selon Winnicott, dans la tendance antisocial : le vol et le penchant à détruire.

Dans notre clinique, même si l'environnement est sollicité et utilisé, nous sommes dans une pathologie de l'acte et non dans une pathologie du passage à l'acte ; pathologie de l'acte dans le cadre de l'échange. De fait, le dû est un dû qui s'inscrit dans l'échange et l'institution à travers une demande, l'objet de la demande étant l'argent qui est détourné de sa finalité.

C'est pourquoi l'inscription du sujet au Rmi dans cette particularité du lien ne peut le situer dans le lien à l'autre tel que l'a défini Berenstein, lien qui suppose une relation de présence qui lie les sujets. Cela sous tend que l'autre est présent au dehors, qu'il ne peut être ni incorporé, ni rejeté, accepté dans son étrangeté, qu'il y a une irréductibilité de l'autre et de sa

¹⁵⁵ Douville O, Mélancolie d'exclusion in Psychanalyse et Malaise social, p. 47

¹⁵⁶ Winnicott D, La tendance antisociale in Déprivation et délinquance, p. 150

présence au dehors, irréductibilité qui a pour conséquence que le moi devra se transformer pour l'accueillir.

Par voie de conséquence, l'argent qui est pour le sujet le lien dans la scène primitive rend caduque la demande de la réalité institutionnelle.

Le lien est déposé à travers l'objet social pour qu'il puisse faire lien dans le but de résoudre la question de la filiation, et met à jour l'absence du sujet dans l'élaboration de la fantasmatisation de la scène originaire, absence qui met en exergue combien l'autre s'est absenté.

La clinique de nos sujets a mis en exergue la psyché préoccupée des mères et donc leurs absences pour l'infans dans un être là.

Nous sommes mieux à même de constater l'impossibilité pour les sujets étudiés dans notre clinique, d'accueillir, et de se situer dans le cadre du jugement d'existence, car le dehors est investi « dans l'argent », pour que psychiquement ils puissent se représenter eux-mêmes dans une intériorité psychique. A fortiori, le lien ne peut se constituer car il n'y a pas eu de rencontre avec l'autre qui aurait suffisamment été présent pour la constitution même de ce lien.

Le lien social formulé par l'institution sociale télescope, dans le sens d'une mise en tension, ce qui du lien chez le sujet n'a pu se construire.

Autrement dit, le lien social et le lien psychique constitutif de tout lien social futur ne peuvent se lier car ils mettent en jeu deux logiques, la logique sociale et la logique psychique. Ces deux logiques n'ont aucune raison d'être en parallèle car il n'y a de sujet que de sujet social, comme Freud l'a si bien dégagé, par contre c'est ce qui s'échange dans ces logiques, et le contenu de cet échange qui rend impossible toute rencontre.

Nous avons conscience d'être dans une vision pessimiste à travers nos propos, mais l'analyse qui vient d'être faite ainsi que la réalité de notre pratique laisse aujourd'hui augurer des mêmes écartèlements.

D4- L'institution sociale par rapport au jugement d'existence

Après avoir mis à l'épreuve la demande sociale vis-à-vis des sujets au Rmi, nous devons maintenant regarder du côté de l'institution et nous questionner sur son rapport au jugement d'existence.

Il va sans dire que c'est dans l'analyse des discours, ainsi qu'à travers l'aspect législatif, que nous allons porter notre regard, car comme nous l'avons précisé auparavant, les acteurs institutionnels ne font qu'appliquer les modifications législatives apportées au fil des années sur ce qui est officiellement : la lutte contre les exclusions.

La réalité sociale de l'institution est de subvenir aux besoins du sujet, pour que cette satisfaction des besoins fasse place à une demande, demande qui doit se situer dans le désir à travers le projet d'insertion du sujet. Nous allons définir les trois notions précitées sur deux niveaux, le niveau social et le niveau psychique pour cerner en quoi l'analyse de ces deux niveaux aboutit au paradoxe, et mettre en travail dans un deuxième temps le jugement d'existence.

Le besoin, selon la définition du vocabulaire de la psychanalyse, né d'un état de tension interne trouve sa satisfaction par l'action spécifique qui procure l'objet adéquat (nourriture par exemple).

Le besoin est expression du fonctionnement organique : faim, dormir etc., il a pour visée un objet réel et précis, objet dans lequel il trouve satisfaction.

L'allocation minimum versée dans le cadre du Rmi a comme critère d'attribution :

« Toute personne qui en raison de son âge (25 ans), de son état physique ou mental, de la situation de l'économie et de l'emploi, se trouve dans l'incapacité de travail, a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence.¹⁵⁷ »

Que dit la législation ?

Elle signifie au sujet dont les caractéristiques d'octroi ont été définies, que la collectivité va pourvoir à ses besoins, besoins qui rejoignent le sens défini sur le plan psychanalytique, mais qui prennent un autre sens quand ils sont articulés à la demande institutionnelle, demande qui fait référence au désir du sujet.

En effet, la demande institutionnelle s'ancre à travers l'établissement du contrat d'insertion : « Il est établi entre l'allocataire et les personnes prises en compte pour la détermination du montant de cette allocation : un contrat d'insertion qui fait apparaître :

- la nature du projet d'insertion qu'ils sont susceptibles de former ou qui peut leur être proposé.
- Le calendrier des démarches et activités d'insertion qu'implique la réalisation de ce projet. »

Le terme projet définit la capacité qu'a un sujet de se projeter ; le préfixe pro en latin signifie en avant et jeter vient de jactare : envoyer loin en lançant ; le projet nécessite de jeter en avant ce qui sous-tend l'élaboration, et la capacité du sujet à se représenter dans un temps futur, un temps autre que le temps dans lequel il est.

La notion de besoin ne soutient pas un temps autre, elle est dans la satisfaction du besoin organique qui ne peut se vivre que dans l'accomplissement de celui-ci.

Le temps du projet fait appel sur le plan psychique au temps du désir et à la constitution de celui-ci, c'est-à-dire à un temps où le manque est accepté comme manque. Il s'ancre dans la satisfaction hallucinatoire du désir :

« La satisfaction est désormais reliée à l'image de l'objet qui a procuré la satisfaction ainsi qu'à l'image motrice du mouvement réflexe qui a permis la décharge. Quand réapparaît de nouveau, l'état de tension, l'image de l'objet est réinvestie : « cette réactivation - le désir - produit d'abord quelque chose d'analogue à la perception, c'est à dire une hallucination. Si l'acte réflexe se déclenche alors, la déception ne manquera pas de se produire. » Or, à un stade précoce, le sujet n'est pas en mesure de s'assurer que l'objet n'est pas réellement là. Un investissement trop intense de l'image produit le même « indice de réalité » qu'une perception. L'ensemble de cette expérience - satisfaction réelle et satisfaction hallucinatoire - constitue le fondement du désir. Le désir trouve en effet son origine dans une recherche de satisfaction réelle, mais se constitue sur le modèle de l'hallucination primitive. » (Vocabulaire de la psychanalyse).

A travers la déception qu'implique l'hallucination de la satisfaction du désir, s'instaure le principe de réalité et du même coup « naît la représentation caractère de ce qui est « ici dedans » et non pas, comme la perception, « aussi dehors ». (Dictionnaire international de la psychanalyse p. 436).

Le désir désigne in fine l'acceptation de ses manques, la capacité à attendre l'autre en son absence, à se le représenter au-dedans, et à ne pas chercher à trouver :

« Dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent. »¹⁵⁸

En d'autres termes le désir s'inscrit dans le cadre de la fonction du jugement d'existence car l'objet du désir, comme l'objet du jugement d'existence, est un objet instaurateur d'écart entre perception et représentation, entre principe de réalité et principe de plaisir, entre présence et absence, entre la satisfaction et le manque.

A travers l'analyse de la notion de besoin et de la notion de désir sur le plan psychique, nous constatons que ces deux mouvements psychiques présupposent deux temps différents dans l'élaboration psychique du sujet, temps qui ne peuvent se vivre au même moment et qui nécessitent des processus psychiques différents.

L'institution dans sa demande adressée au sujet, lui signifie le temps du besoin dans l'octroi de l'allocation et le temps du désir dans le projet que le sujet a à élaborer.

Le sujet dans sa demande d'allocation minimum se situe dans son besoin à satisfaire. Pour que cette satisfaction lui procure sur le plan physiologique la garantie de ses fonctions vitales, et qu'elle lui procure sur le plan psychique la garantie du lien originaire pour s'attribuer une place dans sa filiation.

L'institution et le sujet ne peuvent, dans leurs demandes respectives, qu'être dans un échange où la parole qui se dit ne trouve des deux côtés aucun lieu où se rencontrer. Faute de localisation institution et sujet se disent sans s'entendre, se parlent sans s'écouter. *Les membres de l'institution, dans le cadre du contrat d'insertion, sont dans une demande paradoxale d'un rapport à un projet alors que la difficulté du bénéficiaire du Rmi est de s'inscrire dans une place en lien avec la filiation. Cette projection dans le projet induit que le don est considéré comme la répétition d'un dû.*

Le cadre du dispositif du Rmi qui énonce besoin et désir en même temps laisse apparaître deux messages contradictoires dans le temps qui situe cette énonciation comme une injonction paradoxale : le sujet ne peut être dans le manque de ce qui est lié à l'objet et dans une élaboration psychique qui nécessite l'objet, le sujet et le but.

Nous rejoignons R. Roussillon qui dans son livre : « Paradoxes et situations limites de la psychanalyse », signifie que l'injonction n'est paradoxale qu'au sein d'un cadre logique. Le paradoxe faisant surgir les contradictions du cadre. Cela est le cas dans l'analyse du dispositif

que nous venons de faire où besoin et désir renvoient à des instances différentes dans le mode de relation à soi-même, et donc à l'incompatibilité temporelle.

Si nous poursuivons notre analyse nous pouvons à présent dire que la position psychique de l'institution est dans le temps du jugement d'attribution dans sa demande sociale, c'est-à-dire qu'elle énonce au sujet sur le plan psychique si la chose donnée est bonne pour qu'il se l'approprie en restituant un projet.

La demande institutionnelle sous tend en fait deux demandes : une première demande ancrée dans la demande du sujet, et une deuxième demande ancrée dans le cadre législatif où prévaut le jugement d'existence.

Nous assistons à un enchâssement de la demande, et à un enchâssement de cadre : le cadre psychique du sujet, et le cadre du dispositif du Rmi. Ce double enchâssement contribue à une collusion psychique pour les référents sociaux qui sont confrontés à l'ambiguïté liée au cadre, comme nous l'avons vu précédemment, et à la paradoxalité temporelle liée à la demande.

D5- Les positions psychiques de chacun

Nous pouvons à travers, l'analyse qui vient d'être faite sur le jugement d'existence et le jugement d'attribution, dire que l'échange entre le sujet et l'institution est un échange où prévaut la violence. Violence qui est due à des niveaux de processus différents qui impliquent une temporalité autre entre le donataire et le donateur.

Autrement dit, l'échange est violent car ceux qui échangent ne peuvent se rencontrer dans cet échange.

La conception Maussienne de l'échange par le don est battue en brèche, en dehors de l'analyse que nous avons précédemment faite sur l'échange de dû, parce que ceux qui échangent ne savent pas ce qu'ils échangent sur le plan psychique.

La réalité sociale autant pour l'institution que pour les sujets au Rmi vient masquer tous les enjeux psychiques inconscients qui s'y jouent et vient confuser la pensée.

En d'autres termes la violence de l'échange provient de cette rencontre entre deux réalités qui traversent les sujets et les acteurs de l'institution sociale. Cela a pour conséquence que le type de lien reliant le sujet et l'institution est un lien que nous qualifierons d'organique.

Le social avec sa demande et son cadre législatif échange sur le plan manifeste avec le sujet au Rmi en pensant que l'échange contractualisé va permettre au sujet de se relier au groupe

social, alors que sur le plan latent l'échange vient certifier l'inconnu de l'échange pour l'institution comme pour le sujet au Rmi.

Entre le donateur et le donataire, l'échange n'a pas la même valeur, ce qui ne permet pas la rencontre intersubjective.

Qu'est-ce que la demande si ce n'est une adresse à un autre pour susciter attention et amour.

L'objet de la demande est à entendre, « au pied de la lettre », non pour s'y précipiter, mais pour permettre au sujet de tourner autour, de se l'approprier dans une parole, de l'incarner dans un mouvement psychique où s'amorce peu à peu un travail de subjectivation. Le but de cette écoute est d'accompagner le sujet pour qu'il trouve en lui le sens de sa demande, c'est-à-dire ce qui la fonde.

Notre analyse nous amène à nous interroger sur le mode transférentiel des sujets, c'est à dire quel type de transfert est en jeu pour en comprendre les processus de figuration ?

Nous avons précédemment analysé le dépôt du cadre subjectif du sujet dans le cadre institutionnel, l'investissement dont était pourvu l'objet social argent : investissement dans le lien du couple dans la scène primitive, l'externalisation des groupes internes sur la scène sociale. Ces modes de figuration du lien du sujet nous conduisent à penser que le transfert topique décrit par B. Duez est le mode de transfert mis en place dans notre clinique.

Le transfert topique est :

« L'actualisation immédiate d'une motion de désir ou d'une motion pulsionnelle sur un ou des objets, sur un ou des représentants autres. La relation est donc une relation actuelle. Le transfert topique opère par diffraction, l'importance de la diffraction est fonction du nombre effectif d'objets ou de représentants actuellement disponibles. Il induit ou produit chez les dépositaires, chez d'(a)utre(s), un retournement de la motion pulsionnelle vers le sujet sous une forme plus ou moins transformée. Le lien figural est un lien de contiguïté. Il se rattache à la catégorie de l'originaire qui a pour fonction de gérer actuellement, dans un lien pictogrammatique, la liaison de l'éprouvé à l'image, à d'(a)utre(s). Cette forme de transfert a pour fonction de traiter l'actualité de la relation du sujet à la scène dans laquelle il se trouveLe transfert topique tente d'établir avec ceux-ci un lien par lequel le sujet peut s'assurer de l'autre. »¹⁵⁹

Dans l'analyse du discours des sujets ainsi que dans l'analyse thématique, nous avons mis en exergue des points nodaux constitués par des groupes internes, groupes internes qui ont montré qu'ils n'ont pu assurer un lien suffisant au sujet pour lui permettre d'être assuré de la

constance du lien ; d'où une pathologie de l'obscénalité qui permet au sujet de constituer un groupe interne dérivé dans la scène sociale : institution, argent, sujet.

Le transfert topique montre comment, dans notre clinique, le sujet reproduit sur la scène sociale, une scène : la scène originaire avec pour corrélat la pathologie du dû, scène qui le protège de la rencontre avec l'intrus et qui ne fait que certifier l'assignement à la négativité.

E- La violence du lien

E1- Poste restante

Il y a une mise en congé du psychisme chez le sujet au Rmi qui le pousse à fuir dans un ailleurs, ailleurs qui ne dépend pas toujours, loin s'en faut, de ce qui a trait à la maladie mentale. Car pouvoir mettre sa souffrance en avant nécessite avant de l'avoir portée, d'avoir pu l'élaborer et de se saisir de la possibilité d'une adresse à quelqu'un d'autre pour que, ce qui sera éprouvé trouve un destinataire.

Cette « poste restante » de l'éprouvé originaire est ce qui origine la souffrance du sujet, et qui l'empêche de pouvoir dire sur soi. Par dire sur soi nous faisons référence aux mots, non pas qui disent dans une logorrhée verbale ou à travers une pensée opératoire, mais aux mots qui nomment pour s'approcher de la désignation de ce qui fait souffrance.

Notre développement, trouve un écho dans la pensée de V. Garcia dans son article paru dans la revue Dialogues :

« Ce que j'entends donc par transmission psychique, opposée à l'ingurgitation, ne peut être qu'en tant qu'est possible une (ré)appropriation par le sujet de ce qui lui vient (lui est proposé) d'un autre affectivement investi. »¹⁶⁰

Par ingurgitation, V. Garcia entend une fixation à un processus :

« Qui se rapporte à la notion d'incorporation, en tant qu'elle s'oppose à celle d'introjection. Ce vécu demeure alors extérieur au sujet, sans possibilité de devenir élément du Moi et donc sans sens susceptible d'être vecteur structurant de sa psyché. »¹⁶¹

La notion de processus est inhérente au phénomène de transmission, ainsi que le retour sur soi, et par soi pour le sujet de ce que l'autre a donné comme espace d'investissement. De fait

¹⁶⁰ Garcia V., Dialogues, p. 7

¹⁶¹ Garcia V., ibidem, p.6

nous considérons que la localisation est dans notre clinique une impossible localisation. Elle est en lien avec la transmission psychique telle que V.Garcia l'a définie.

En allant plus loin sur la notion de transmission, nous posons la question de la filiation et des processus en jeu dans la transmission. Nous allons traiter cette question en nous étayant sur la pensée de M. Soulié et J.G. Lemaire.

A partir d'une distinction sur les processus en jeu qui peuvent être traités soit du côté du contenu, soit du côté de là où ils s'exercent, M. Soulié, considère que :

« Les processus de subjectivation - la naissance du Je dans l'espace familial- sont indissociables de la transmission car ils s'inscrivent dans un aller-retour subtil et complexe entre le dedans et le dehors, entre le groupe famille et le sujet, et également entre l'héritage inné et son appropriation individuelle. Cette dernière correspond à l'intégration psychique du temps dans sa logique de l'après-coup, à l'intégration psychique de la mémoire, de l'histoire. »¹⁶²

Nous retrouvons dans cette pensée, la même notion que celle de V. Garcia, à savoir la notion d'appropriation, notion qui nous renvoie à notre clinique et à la notion de don, c'est-à-dire du contenu de ce qui a été demandé dans le cadre de la transmission.

Autrement dit, c'est à partir des éléments du contenu dans la relation transpsychique où selon J.G. Lemaire :

« Il n'y a pas de limite ou plutôt la limite sujet-objet est brisée : l'objet transmis est introduit de force à l'intérieur des frontières du sujet. Il brise les protections, il effondre les « systèmes pare-excitation ». Il déchire « la peau psychique » du destinataire, à qui il est imposé indépendamment de sa volonté. Ce dernier n'a pas le moyen d'accepter ou de refuser « cet objet psychique » : cette pensée, cette croyance ou même ce sentiment qu'il est obligé d'éprouver malgré sa conscience fracturée. Au mieux, il devra constituer, pour s'en défendre, toute une série de mécanismes d'enclavements, d'enkystements qui imposent des clivages, et, plus précisément, la formation d'une « crypte » à l'intérieur de laquelle sera enfermé pour être oublié cet objet dangereux dont il n'a pas le pouvoir de se débarrasser. »¹⁶³

Dans le cadre de notre recherche nous constatons que nous ne sommes pas devant un phénomène cryptique mais devant la transformation du rapport contenant-contenu. Transformation qui s'est externalisée dans un enfouissement dépositaire à l'intérieur des objets sociaux précités : l'argent et l'institution sociale. *Au bout du compte, c'est le passage transformationnel contenant-contenu, passage comme nous l'avons vu dans la pathologie du dû qui pose question au sujet, et qui est opérationnel dans le processus d'externalisation du*

¹⁶² Soulié M., Dialogue, p. 20

¹⁶³ Lemaire J.G., Dialogue, p. 45

manque du sujet. Autrement dit les sujets devant la non métabolisation par la mère de leurs expériences primitives vont transformer ce contenu par externalisation et dépôt dans la réalité sociale.

Pour dire les choses d'une autre manière, en place et lieu d'un phénomène cryptique, nous assistons à une externalisation du rapport contenant-contenu avec transformation de ce rapport dans des objets sociaux. Le mécanisme d'identification projective est requis dans ce phénomène d'enfouissement-dépôt.

Nous sommes devant une transmission psychique à caractère traumatique car le sujet ne peut transformer ce qu'il reçoit, ce qui a pour conséquence de ne pas pouvoir localiser son éprouvé.

Cette non localisation, comme nous venons de l'analyser, va se déposer dans des objets sociaux symboles de l'échange social.

Nous ne sommes pas devant ce que la clinique de N. Abraham et M. Torok ont décrit à propos de la crypte ou :

« Repose, vivant, reconstitué à partir de souvenirs de mots, d'images et d'affects, le corrélat objectal de la perte, en tant que personne complète, avec sa propre topique, ainsi que les moments traumatiques - effectifs ou supposés - qui avaient rendu l'introjection impraticable ».164

mais devant ce qui n'est pas localisable car non transformé par la psyché maternelle et qui a trouvé une issue dans le corps social.

Car comme le souligne très justement M. Soulié :

« Ce pouvoir de transmission qu'exerce la psyché parentale est lié à la capacité de rendre psychiques des expériences émotionnelles partagées ou encore d'instaurer des processus transitionnels dans l'espace familial. A quoi pense la mère en présence de son enfant ? se demande A. Green . »165

Nous pouvons poursuivre cette réflexion en nous demandant quel type de comportement peut avoir la mère, quand elle est saisie de la nécessité de réparation vis à vis de son groupe primaire d'appartenance, auprès de son bébé ?

Elle lui transmet une psyché préoccupée. Il y a une impossibilité pour le bébé d'être entendu par la mère qui ne peut accueillir ses signaux.

L'angoisse d'anéantissement avec son corollaire de ne plus se sentir exister, d'avoir cette non possibilité de localiser dans sa propre psyché sa propre souffrance psychique (car localiser

¹⁶⁴ Abraham N., Torok M., Deuil ou mélancolie in L'écorce et le noyau, p. 266

¹⁶⁵ Soulié M., Dialogue, p. 23

c'est éprouver soi même l'intérieur de son corps, et pour cela avoir eu un destinataire c'est à dire quelqu'un qui va recevoir la plainte) va envahir la psyché de l'infans.

E2- Le lien

La clinique que nous avons étudiée a montré que l'objet argent est pour les sujets le lien dans la scène primitive. En d'autres termes, la pulsion a pris pour objet l'argent qui est le lien pulsionnel unissant les deux autres du couple.

En s'affranchissant ainsi du processus élaborateur du fantasme des origines, nous assistons à un détournement de l'économie pulsionnelle vers une économie narcissique, détournement qui trouve son fondement dans la quête originelle, c'est-à-dire de la place du sujet dans la triade.

Ce processus s'apparente à la mélancolie où la réaction à la perte de l'objet implique un retrait de la libido objectale dans le moi, avec identification à l'objet mort qui n'est plus objet d'investissement pour la pulsion inconsciente.

La pulsion pourrait-on dire perd de sa force dans cette pathologie où l'objet et la perte de celui-ci prend le pas sur l'investissement libidinal.

Dans notre recherche l'investissement narcissique porte sur un objet de la réalité externe qui est aussi objet de la réalité interne de par son équivalence symbolique avec les fèces ; il ne porte pas sur le moi mais sur un objet qui est une production corporelle.

En effet la fonction des fèces est de fournir le lien entre : le visible et l'invisible, le dedans et le dehors, le contenant et le contenu, le tout et sa partie, le divisible et l'indivisible, le détachable et l'unifié.

Ces différentes fonctions sont prises au sens Bionien, c'est-à-dire le lien signifiant la relation du sujet avec une fonction plutôt qu'avec l'objet qui favorise la fonction.

Autrement dit ce n'est pas à partir de la non intégration de la perte de l'objet que s'est produit le déplacement libidinal mais à partir de la non adéquation fonction- objet, c'est-à-dire du lien dans le rapport du sujet avec les différentes fonctions liées à l'analité que nous avons citées.

Cette non adéquation fonction-objet prend racine dans la pathologie du dû, et a constitué ce que nous avons appelé le blanc du fantasme de la scène primitive qui donne à voir le lien qui s'est absenté.

Dans l'analyse thématique des sujets, nous avons mis en exergue, l'irreprésentabilité du désir d'enfant dans la psyché maternelle, irreprésentabilité qui découle du pacte narcissique de celle-ci avec son groupe d'appartenance.

Cet autre dans l'objet est ici l'intériorisation d'une mission envers le groupe primaire, mission dont la finalité est la réparation d'une mort. Le lien qui unit le groupe pour la mère, et qui la relie au groupe est la redevabilité vis à vis du groupe d'origine, et en particulier vis à vis de sa mère, dans l'acte de procréation.

Nous considérons que cette redevabilité est don, non pas dans le sens Maussien du terme mais don au sens sacrificiel.

Un détour sur la question sacrificielle s'impose pour mieux nous saisir de la redevabilité du sujet vis-à-vis de son groupe primaire.

Nous allons nous appuyer sur les travaux de R. Girard pour éclairer la notion sacrificielle afin de donner sens à ce que nous entendons par don sacrificiel.

E3- L'acte sacrificiel institutionnel

Pour R. Girard, les chercheurs ont rejeté « la théorie mimétique » qui affirme le côté énigmatique du sacrifice qui :

« Enracine son universalité dans la violence mimétique de tous les groupes archaïques, dans le lynchage unanime de victimes réelles qui se produit spontanément dans les communautés troublées où il rétablit la paix. »¹⁶⁶

Il poursuit en signifiant que les communautés reproduisent ces phénomènes dans leurs rites sacrificiels, dans l'espoir de :

« Se protéger de leur propre violence en la détournant vers des victimes sacrificielles, des créatures humaines ou animales dont la mort ne fera pas rebondir la violence, car personne ne se souciera de la venger.¹⁶⁷

Pour cet auteur qui se situe dans une réflexion anthropologique, l'acte sacrificiel est en lien avec la violence inhérente aux communautés.

Nous considérons à partir de la notion de violence mise en exergue par R. Girard, que l'acte sacrificiel est une défense contre la pulsion de mort et qu'il s'agit ici, en reprenant la pensée

¹⁶⁶ Girard R, Le sacrifice, p. 7

¹⁶⁷ Girard R., ibidem, p.7

freudienne, d'un combat entre Eros et Thanatos où l'acte sacrificiel a pour fonction de détourner la pulsion de mort vers un objet concret, identifiable par le groupe humain.

Nous étendons cette analyse au groupe primaire dans notre clinique, où la mise à mort d'un objet concret n'est pas la finalité, mais d'une inexorable place de bouc émissaire dans le groupe familial, pour que le groupe, et surtout la personne incarnée dans sa fonction de bouc émissaire puisse se vivre parmi les autres membres.

Autrement dit la réalité de la mort qui a traversé dans notre clinique, le groupe familial, et qui s'est inscrite psychiquement à travers un pacte narcissique chez les mères de nos sujets est d'une certaine manière liée à la notion sacrificielle pour éviter le symptôme.

Ce que nous voulons signifier, c'est que la pulsion de mort s'est figurée dans un acte sacrificiel pour les mères des sujets.

En d'autres termes nous nous trouvons devant un évitement du symptôme « visible. » Un détournement qui s'est incarné dans une redevabilité vis-à-vis du groupe primaire, redevabilité qui n'a rien à voir avec un don au sens Maussien du terme, mais un don, au sens où ce qui fait don, est dans la réalité psychique du sujet un sacrifice dont la fonction est de réparer où plutôt de détourner la pulsion de mort qui a envahi le groupe familial.

Dans notre clinique la notion de bouc émissaire n'a pas le sens expiatoire accordé à l'anthropologie, mais un sens de redevabilité vis à vis du groupe.

Le bouc émissaire ne meurt pas, il sert d'objet de détournement de la pulsion de mort. Par contre, nous conservons l'idée de R. Girard qui stipule que :

« Le miracle du sacrifice, c'est la formidable « économie » de violence qu'il réalise. Il polarise contre une seule victime toute la violence qui, un instant plutôt, menaçait la communauté entière. »¹⁶⁸

Sur le plan psychanalytique la violence de la mort qui a envahi le groupe primaire des mères de nos sujets, s'est psychiquement traduite à travers le pacte narcissique où l'enfant qui était à naître était là pour réparer.

La violence s'est inscrite dans le lien, ce qui a eu comme bénéfice secondaire, de réaliser une économie psychique pour les mères des sujets étudiés, économie qui s'est traduite pour leurs enfants par une mise de côté vis à vis du groupe social dominant.

En effet les cas cliniques étudiés sont considérés comme étant des « exclus. » Ils sont en dehors d'une économie sociale qui a ici pour fonction d'endiguer la violence de la communauté.

Nous serions alors devant des victimes expiatoires, non pas au sens anthropologique, mais dans un nouage du champ psychanalytique et social.

C'est pourquoi l'échange d'une part de bonheur contre une part de sécurité est de nos jours compromis, car nous sommes confrontés à ce qui n'est plus de l'ordre de l'échange où prévaudrait le refus ou pas de cet échange, mais à un acte sacrificiel institutionnel ayant, pour seule fin, une prime de gain économique.

Par acte sacrificiel institutionnel, nous entendons du point de vue de l'institution sociale un investissement sur un objet social, l'argent, investissement, que nous pouvons constater dans les nouveaux échanges économiques où l'argent est devenu un totem (auquel toute une partie du champ social sacrifie les humains). Cet investissement de l'institution fait que du côté du sujet au Rmi les sacrifices qu'il doit faire, par rapport au renoncement pulsionnel, pour faire partie des membres de la communauté sont doublement caduques. Cela le contraint à retrouver de nouveaux contrats sociaux ou à être dans un rapport de destructivité par rapport au contrat social. En effet l'argent totem, n'est pas un objet qui sert de symbole à l'unité du clan, il n'est pas la représentation d'autre chose lié à l'histoire et aux mythes du groupe ; il est un objet qui représente ce qu'il est c'est-à-dire une valeur qui sert à échanger dans le cadre d'une relation interindividuelle, valeur qui est élevée illusoirement comme valeur unificatrice. Cet objet d'échange totémique ne peut donc unir les membres d'un groupe et renvoie à un repli individuel du chacun pour soi. Par retrouver de nouveau contrat social, nous entendons la nécessité pour le sujet au Rmi qui éprouve doublement la perte de cet objet social, car il ne l'a pas et ne peut s'identifier à cette valeur, de nouer de nouvelles alliances avec d'autres groupes que le groupe institué. Dans le rapport à la destructivité, le sujet au Rmi agit la perte qu'il a subie, dans un rapport de destructivité par rapport au contrat social, comme nous pouvons le constater par exemple parmi les personnes qui sont dans la rue.

Autrement dit le contrat narcissique entre l'institution sociale et le sujet est rompu.

C'est l'institution qui effectue ce déplacement, en instaurant de nouveaux échanges.

Ce détournement d'une économie psychique vers une économie monétaire fragilise les instances psychiques individuelles et laisse de côté ceux qui demandent leur part de sécurité.

Cette non sécurité prend racine dans ce que Kaës nomme régression des formes contractuelles du lien, par rapport aux traits actuels du malaise dans la civilisation, qui sont :

« Les cadres de la formation de la vie psychique et de la subjectivité. Elles en sont les conditions de possibilité, car à elles sont attachées le travail psychique de symbolisation et d'avènement de l'altérité,

mais aussi la capacité d'aimer, de travailler, de jouer et de rêver ...Ces troubles expriment la désorganisation des contrats qui soutiennent « l'espace où le jeu doit advenir » : des contrats de renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels. Le processus de déculturation et de désymbolisation dépasse les processus individuels, mais il les affecte directement. »169

Cette régression où la réalisation des buts pulsionnels prime est de l'ordre de l'avoir, avoir qui selon l'expression de B. Duez « s'obscénalise » à travers l'économie monétaire.

Cette obscénalisation induit une confusion entre deux ordres : l'ordre de la réalité psychique et l'ordre de la réalité sociale.

A partir de la description des enjeux psychiques qui se déploient dans le socius, nous pouvons nous interroger sur les sujets au Rmi.

Sont-ils plus à l'abri par rapport à cette confusion ?

Ils sont dépendants des institutions sociales, dans une demande où prime une économie psychique de l'ordre du besoin. L'économie psychique du sujet est réduite à une auto-conservation en lien avec l'institution sociale. L'avoir du sujet est de l'ordre de la survie et n'est pas en phase avec le nouvel échange institué où prime l'économie sociale.

Nous pouvons alors avancer que le sujet au Rmi est doublement insécurisé, car il se vit comme l'objet de l'acte sacrificiel institutionnel qui n'est porteur d'aucune mise en sens, et sans pour autant qu'il y est eu renoncement aux pulsions agressives et sexuelles, car il n'y a pas d'échange de sécurité contre du bonheur mais demande d'une part de besoin.

Il découle de ce qui vient d'être dit la notion de perte, perte qui est en lien avec l'angoisse de la perte. Par angoisse de la perte, nous entendons comme ce qui est :

« Réaction à l'absence ressentie de l'objet, »170

non pas par désir de l'objet mais parce que l'objet satisfait tous les besoins du nourrisson et que celui-ci veut se sentir protégé de la situation d'insatisfaction,

« De l'accroissement de la tension du besoin, en face de laquelle il est impuissant »171

E4- La présence de l'autre dans l'objet

La présence de l'autre dans l'objet est dans notre clinique constitutive, d'un pacte narcissique par rapport au groupe ; il s'agit d'un autre qui pose d'entrée de jeu la question du lien, et de

¹⁶⁹ Kaës R., Bulletin national santé mentale et précarité

¹⁷⁰ Freud S., Inhibition, symptôme et angoisse, p. 61

¹⁷¹ Freud S., Inhibition, symptôme et angoisse, p. 61.

ce qui relie, ainsi que la question de la place parmi les autres et du lien au corps car celui-ci est utilisé dans la réponse au groupe des origines à travers l'acte de procréation.

A propos de la question de l'autre dans l'objet, R. Kaës considère que :

« La question de l'autre dans l'objet ne se comprend pas seulement du côté du sujet.... elle se comprend aussi à partir de la stratégie conjointe de l'autre dans son double statut de sujet et d'objet pour un autre. Ce sont ces corrélations d'altérité et de subjectivité qui occupent notre attention... C'est pourquoi il importe de distinguer l'autre et l'objet. C'est que l'autre, présent dans l'objet, est irréductible à son intériorisation comme objet. »¹⁷²

L'exigence de travail psychique dans le lien implique selon cet auteur « l'autre dans l'objet et l'autre de l'objet »

Cette analyse du lien sous-tend des effets psychiques de l'autre dans l'objet ainsi que ceux de l'autre de l'objet. Cette conception du lien va dans la lignée de la pensée freudienne où le sujet est le maillon d'une chaîne. Il est héritier avant de naître d'investissements psychiques multiples, ainsi que de la rencontre dans l'intersubjectivité de ce que l'objet est porteur de l'autre.

Le lien n'est donc pas cette rencontre avec l'autre où l'intersubjectivité de l'objet stricto sensu suffirait à rendre compte du type de relation d'objet ou du type de transaction. Il y a une complexification dans la lecture du lien intersubjectif qui nous amène à la prudence dans l'énonciation même du type de lien dont il s'agit.

La psychopathologie des liens nécessite selon R. Kaës d'étudier le rapport des organisations intrapsychiques et des formations du lien intersubjectif. C'est ce rapport que nous allons analyser en reprenant le fil de notre clinique.

Nous avons démontré que les groupes internes : scène primitive, imago, complexe du sevrage et complexe de l'intrusion ont laissé apparaître les ratés de la fonction transformationnelle, la non appropriation par le sujet de ses groupes internes, qui, de par leurs constitutions font appel à plus d'un autre et sont porteurs de ce qui fait lien dans l'intériorisation même de ses groupes internes.

L'autre de la mère, c'est-à-dire dans notre clinique le pacte narcissique de la mère a démontré la préoccupation maternelle par une mort à remplacer, préoccupation qui va induire un effet d'abandon du lien pour le sujet dans son rapport à l'objet primaire.

La convergence de ces constituants de l'intrapsychique a montré le type de lien que le sujet a constitué avec l'argent et avec l'institution. Du coup, l'analyse du lien intersubjectif s'est portée sur la scène sociale, c'est-à-dire que le lien s'est déplacé sur un autre champ que le champ psychique.

En d'autres termes, c'est à travers le champ social que nous avons pu analyser le rapport de l'intrapsychique du sujet, et la formation du lien intersubjectif.

Une question se pose : comment le sujet à partir de ses non élaborations, de ses manques, déplace-t-il ce qui est de l'ordre de l'intrapsychique vers des objets sociaux ?

Nous devons mettre à l'épreuve ce mouvement, c'est-à-dire ce qui va se nouer et se jouer dans ce qui est la réalité externe.

E5- Ambiguïté et symbiose

La théorie de Bléger concernant l'ambiguïté et la symbiose va nous permettre de comprendre ce transfert de lien.

Bleger conçoit un état d'indifférenciation primitive chez l'infans, état qui est une structure, une organisation du monde et du moi où il y a indifférenciation de ces deux entités, c'est-à-dire du moi et du monde. Le résidu de cet état d'indifférenciation primitive est responsable de la symbiose ; Bleger appelle ce résidu « noyau agglutiné » et il spécifie :

« Si la totalité ou une grande partie de la personnalité se structure autour d'une des modalités de cette indifférenciation primitive, nous nous trouvons alors devant le type de personnalité ambiguë ou devant des traits de caractère ambigus. »¹⁷³

Avant de poursuivre le développement sur l'ambiguïté, il nous paraît fondamental de rapporter ce que Bleger souligne :

« Nous avançons l'idée que le phénomène mental est une des modalités de la conduite, que son apparition est postérieure à celle des autres conduites et que les premières structures indifférenciées, syncrétiques, sont des relations essentiellement corporelles. »¹⁷⁴

Cet angle d'analyse qui suppose un état d'indifférenciation de l'infans, état en lien avec les éprouvés corporel change radicalement l'abord du sujet, car il ne s'agit plus de penser le sujet en terme de déficit mais comment ce qui au départ est indifférencié va pouvoir être élaboré. En d'autres termes c'est autour d'une conception de la différence, et non dans le manque en

¹⁷³ Bleger J., Symbiose et ambiguïté, p. 9

¹⁷⁴ Bleger J., ibidem, p. 10

termes développementaux que se situe Bleger, conception qui du coup oblige le clinicien à se positionner d'une autre manière, et c'est ce dont nous allons traiter ultérieurement.

La clinique de l'ambiguïté se caractérise par : « Le manque de discrimination entre moi et non moi, (et donc un manque de discrimination à l'intérieur du non-moi) »¹⁷⁵ manque de discrimination qui a pour conséquence que le sujet ne peut percevoir ce qui est de lui et ce qui est de l'autre.

Autrement dit, le jugement d'attribution est questionné et laisse le sujet dans un non savoir de ce qui bon ou mauvais pour lui, il ne peut mettre en place la fonction de jugement qui supposerait que le moi puisse dans sa fonction de triage décider de l'espace qui appartient à lui et qui appartient à l'autre.

A travers l'analyse de la pathologie du dû, nous avons analysé l'impossible savoir du sujet sur ce qui appartient à lui et ce qui appartient à l'autre. La pathologie du dû s'inscrit dans la clinique de l'ambiguïté. Cette inscription si nous poursuivons notre raisonnement, et en lien avec l'analyse de B. Duez dans son article : « l'adolescence : de l'obscénalité du transfert au complexe de l'autre » (in le lien groupal à l'adolescence) à propos des personnalités ambiguës psychopathiques qui signifie que ces sujets sont « incapables de ressentir une réelle culpabilité », comme dans notre clinique les sujets sont incapables de ressentir la dépendance institutionnelle et la valeur d'échange de l'argent.

La mise en acte de l'ambiguïté du sujet dans l'institution et à travers l'argent a pour conséquence de passer inaperçu car cette mise en acte n'a pas des conséquences dommageables pour le corps social, nous entendons par-là des comportements qui portent préjudices aux autres, mais des conséquences économiques.

Cette disqualification des conséquences induit des politiques fondées sur le faire et non sur l'existence du sujet.

Bleger rappelle fort justement que le sujet ambigu existe mais n'a pas le vécu qu'il est en soi mais non pour soi :

*« C'est-à-dire que le sujet existe comme pure contingence au sens où pour lui, tout ce qu'il est ou tout ce qu'il a est le résultat de la « chance », « du hasard » ou de l'« éventualité » ; il sent qu'il ne fait rien par lui-même. »*¹⁷⁶

Nous retrouvons dans notre clinique ce non vécu du sujet au sens des éprouvés et des événements qui lui appartiennent, qui font partie de lui, qui le constituent comme sujet. C'est,

¹⁷⁵ Bleger J., ibidem, p. 221

¹⁷⁶ Bleger J, ibidem, p. 223

par exemple, ce que donne à voir Sylvie par rapport à la naissance de ses enfants où elle se laisse déposséder de la filiation paternelle, comme si cet événement ne la concernait pas.

La partie du corps donné à l'autre dans la pathologie du dû, c'est-à-dire les fèces se sont déplacées sur l'objet argent non comme objet libidinalisé mais comme objet narcissique dont la finalité est le lien dans la scène primitive. Il s'agit de la part d'indécidabilité dans le lien à l'autre qui est mise en acte, déposé dans l'argent et dans l'institution, indécidabilité qui comme le souligne J. Bleger ne peut s'entrevoir qu'à travers le transfert, transfert difficile à saisir puisqu'il s'est logé par imbrication de dépôt dans l'institution.

Cette levée de l'ambiguïté pour le sujet que nous venons de mettre en exergue est en réalité la non dépendance vécue par le sujet dans le lien primordial, la non adéquation de la fonction et non de l'objet, d'où le phénomène de déplacement vers des objets sociaux.

En d'autres termes, il y a un non vécu qui ne peut se vivre que dans l'externalisation car le sujet n'a pas connaissance de ce qu'il est, son moi comme son non moi sont dans cette indifférenciation ainsi que l'espace interne et l'espace externe, du coup le sujet passe d'un espace à un autre sans conscience de ce changement.

Comment, à partir de la recherche du lien primordial, c'est-à-dire du vécu nécessaire de la symbiose pour pouvoir la vivre et l'élaborer, peuvent se situer les dispositifs cliniciens et la place du psychologue ?

Comment, à partir d'une demande d'argent lié à la pauvreté, peut-on mettre en pensée une position clinique dans un écart avec la réalité sociale du sujet, écart nécessaire pour établir un espace psychique suffisant pour un travail psychique avec le sujet ?

Comme nous l'avons souligné dans notre analyse sur les conditions de l'échange, pour que l'argent soit rencontré, le sujet a à se situer dans ses liens avec l'autre, avec plus d'un autre, c'est-à-dire dans une scène où l'objet vient dans un après-coup de la rencontre.

Autrement dit, la rencontre avec l'objet ne peut être pensée sans qu'auparavant la question de l'antériorité de l'objet, c'est-à-dire de la scène que nous rapprochons de l'habitable corporel, de ce qui fait que le sujet puisse se sentir dans l'appartenance de son propre corps, ne soit questionné.

Avant de mettre en travail cette question, il nous paraît important de nous pencher sur ce que d'autres ont déjà analysé à propos des dispositifs qui oeuvrent vers des publics où le champ social est le théâtre de la demande.

V- Parties : Pistes de réflexion sur les dispositifs cliniciens.

A- La place de l'institution

Par place de l'institution, nous n'entendons pas l'analyse institutionnelle qui nécessite un dispositif précis mais la place de l'institution dans le dispositif Rmi, c'est-à-dire la place des référents sociaux, en lien avec les partenaires de l'insertion.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, et dans la continuité avec la question du lien chez les sujets au Rmi, l'institution est dépositaire de l'objet lien.

Ce dépôt prend pour forme la demande de l'allocation Rmi dans l'échange argent insertion. Du coup, l'échange est subverti, car demande de dû et demande d'insertion se côtoient c'est à dire que nous sommes en présence d'une demande qui fait appel à l'historicité du sujet singulier : la demande de dû, face à une demande qui renvoie au corps social, ainsi qu'à un temps du présent et du futur.

C'est pourquoi, nous considérons que l'analyse du lien inter partenarial est fondatrice dans la chaîne du dispositif d'insertion car le transfert porte sur le lien inter partenarial.

Par transfert inter partenarial, nous entendons l'analyse du dépôt de l'objet lien dans l'institution, et l'analyse de la position du clinicien qui est pris dans ce dépôt, dépôt qui en fait partie.

Dans la pratique le transfert porte sur le lien que le sujet a instauré avec son référent social, et sur le lien que ce même sujet a instauré avec le clinicien, en ayant à l'esprit qu'il ne s'agit pas du transfert « classique » qui fait référence à la névrose, où le transfert réactualise par déplacement et métaphorisation les personnages de la vie psychique du sujet. Il s'agit ici d'un transfert où il n'y a pas réactualisation mais utilisation d'un objet social, l'argent qui fait lien dans le psychisme du sujet dans la scène primitive.

Ce lien qui fait référence à la relation la plus primitive du sujet, se dépose dans l'institution qui ne représente pas mais qui est la mère, et de fait le lien à cette mère archaïque. Nous avons mis en évidence un groupe interne dérivé qui nous donne à voir une configuration groupale actualisée dans le social, qui à ce titre fonctionne comme organisateur de liens.

C'est à l'intérieur de ce groupe, dont font partie les professionnels, qu'a à se porter l'analyse du transfert.

Nous avons mis à l'épreuve la fonction transformationnelle des groupes internes et la non opérativité de leurs capacités transformationnelles, non opérativité que le sujet transfère au sens de l'utilisation et du dépôt dans le groupe dérivé.

C'est pourquoi, par analyse inter partenariale, nous entendons l'analyse du transfert dans le groupe dérivé où il s'agit d'en analyser les enjeux psychiques inconscients que nous avons analysé dans le chapitre sur les conditions de l'échange et plus précisément la scène primitive, c'est-à-dire la dépendance du sujet, et le risque d'immobilisme psychique de la part des professionnels par effet d'obscénalité.

Le groupe interne dérivé étant le lien imaginaire entre les différents objets familiaux archaïques, il nous paraît fondamental de ne pas occulter cette analyse inter partenariale.

Malheureusement, force est de constater dans la pratique, que l'objet de recherche des politiques sociales est : la constitution de réseaux afin « d'optimiser », « d'accompagner le changement » pour rendre le sujet au Rmi « acteur » de lui-même et « citoyen. »

Cette forme sémantique sous tend un temps de l'action qui suppose en filigrane un temps comptable où l'urgence infiltre d'une manière latente le psychisme des praticiens.

Comme le souligne O. Douville, dans son article : « Le temps d'éprouver la densité du temps » paru dans Rhizome (avril 2004) :

« Le temps des affects est important à entendre et à accueillir. Les phases temporelles permettent au sujet, d'imaginer et de ressentir mieux les espaces contenant qu'on leur propose. La conclusion pourrait être la suivante : avant toute imposition de préconisation, il convient d'accueillir la temporalité psychique qui se déplie dans un passage par des affects et des logiques de transfert. Cet accueil de l'affect permet au sujet de repérer des espaces et des seuils. Nul ne peut perdre de vue que c'est bien avec de l'espace que le sujet s'approprie le temps et que notre premier travail n'est pas d'assigner l'exclu à la flèche du temps mais de l'aider à s'arraisonner à des spatialités, des lieux, des contenant, et des seuils. Après, et seulement après, peut venir le temps du projet qui suppose un passage de la fixation à la répétition, de l'excitation et de l'apathie à la rythmicité. »

Les dispositifs praticiens nécessitent : le dispositif de l'entretien individuel, le dispositif de groupe à médiation ainsi que l'analyse du lien inter partenarial.

Comme nous l'avons démontré, plusieurs niveaux d'analyse sont nécessaires, ce qui complexifie le travail auprès de cette population. Mais c'est à ce prix que nous pouvons

espérer qu'un véritable échange avec l'autre sera possible, c'est à ce prix que l'argent pourra trouver sa place de tiers dans la relation.

S'occuper de sujets qui sont dans la pauvreté, c'est nécessairement accepter de « sortir » de sa place de clinicien, accepter d'être bousculé dans son cadre interne ; bref c'est prendre en compte l'individu là où il est, dans toutes ses dimensions: individuelle, groupale et sociale.

Nous voudrions, avant d'aborder les dispositifs à médiation, nous arrêter sur l'analyse d'un dispositif d'insertion.

B- Analyse d'un dispositif d'insertion

Dans son article : « Les psychologues à l'épreuve de suspicions institutionnelles. Un groupe de parole avec des « Erémistes », A.Sirota nous fait part de son expérience de groupe auprès de ces sujets.

Le dispositif du groupe de parole s'inscrit dans le dispositif d'insertion qui comprend, un espace accueil évaluation orientation, qui comme son nom l'indique a pour fonction d'évaluer et d'orienter. A la suite de cet entretien les sujets au Rmi choisissent les ateliers qui leur sont conseillés et dont ils ont besoin. Le groupe de parole s'inscrit comme un atelier possible pour ceux qui le désirent.

Le dispositif comprend :

« Deux réunions par mois, en moyenne, de deux heures trente - le groupe peut accueillir jusqu'à douze personnes - il est ouvert. Quelqu'un peut le quitter quand il le veut, celui-là est invité à venir en informer le groupe. De ce fait, le groupe peut intégrer toute l'année, de nouveaux participants - Le groupe est conduit par un psychosociologue psychanalyste - Chacun y parle de ce qu'il veut à son initiative - quelques règles de discussion en groupe sont exposées. »¹⁷⁷

Les règles de fonctionnement du groupe sont les suivantes :

« La participation. Chacun est invité à parler de ce qui lui importe au niveau où il le veut ou le peut, à son initiative. De son côté, le psychologue prend l'initiative de solliciter les participants.

L'écoute. Chacun s'engage à écouter et à chercher à comprendre ce que l'autre communique de son histoire sans la juger...

Est sollicitée la capacité de chacun à se reconnaître tel qu'il se donne à voir en groupe et à se remettre en cause. La curiosité pour les faits psychiques et psychosociaux est utile.

L'effort pour le dire et la courtoisie Chacun s'engage à dire à celui qui (s')expose et aux autres, ses questions, ses pensées, avec un effort conjoint de courtoisie, parfois contradictoire avec celui du dire.....

La discrétion. Chacun ne peut restituer à l'extérieur du groupe, s'il le souhaite, que ce qu'il a dit lui-même et qui le concerne en propre, ou seulement ce qui est convenu avec le groupe, de rapporter et de réinvestir ailleurs.

La patience.

Enfin, « le courage de sa propre bêtise » (M. Balint) est nécessaire, comme le courage de reconnaître sa propre « folie » ; chacun étant prêt, le cas échéant, à admettre qu'il s'est trompé sans se sentir diminué.

Le rôle du psychologue est de garantir ce cadre et cet espace de confiance, et de communiquer de temps en temps ses propres pensées. » 178

Nous avons tenu à restituer le cadre du dispositif, ainsi que les règles de fonctionnement car le texte de A. Sirota est un des textes les plus explicite sur le comment peut-on mettre en travail un groupe avec des bénéficiaires du Rmi. Par ailleurs, cet auteur stipule que, dans le groupe de parole, le sujet au Rmi :

« Cesse, un moment, au moins d'être chosifié par d'autresd'être une unité abstraite dans des statistiques. Si un tel processus de réinvestissement de soi est stimulé, c'est que le groupe de parole constitue un espace social intermédiaire, un espace potentiel et de confiance »179

Retrouver l'estime de soi, se libérer de la honte inhérente à cette position sociale, accepter la réalité de ce qui est pour certains telle ou telle forme de handicap, tout ce travail psychique constitue pour A. Sirota des avancées certaines dans le parcours des sujets. Il spécifie par ailleurs, le contexte socio-économique et son influence indéniable dans la prise en charge des sujets au Rmi, car la participation de chacun à une place sociale basée sur le travail est de nos jours plus que compromis.

En revenant à notre clinique et à l'analyse des quatre groupes internes nous avons mis en évidence :

¹⁷⁸ Sirota A, ibidem, p. 47, p. 48

¹⁷⁹ Sirota A., ibidem, p. 47

- une psychopathologie de la fonction transformationnelle de ces groupes internes ainsi que les conséquences pour les sujets qui sont le lien de dépendance institutionnelle à travers l'objet argent.
- la fonction psychique de l'argent qui est le lien qui unit dans le triptyque : sujet argent- institution, lien imaginaire entre les différents objets familiaux archaïques dans la représentation d'un groupe interne non humain.
- l'image du corps qui est le cinquième groupe interne, groupe interne princeps de la non opérativité des autres et de la position psychique de l'argent.

Ces trois constats obligent à penser l'enjeu de la médiation dans les groupes à partir du contenu même de l'échange, c'est-à-dire dans le lien instauré avec le social. En effet, le lien impossible à penser pour le sujet, est condensé dans un objet qui sert à l'échange : l'argent, et dont la fonction sociale est de faire lien entre les sujets de l'échange.

Nous posons comme hypothèse que nous sommes dans une forme de transfert, qui s'apparenterait à un collage, au sens de la juxtaposition de l'objet psychique et de l'objet social. Cet effet condensatoire, où il y a utilisation de l'objet social, pour parer au manque à être du sujet, à l'intérieur des groupes internes précités assigne à ce même sujet une position psychique d'exclu.

Nous assistons à une externalisation des groupes internes dans le groupe social, externalisation déposée dans ce qui participe de la cohésion sociale, à savoir : l'institution, l'argent. En d'autres termes, ce qui circule dans la sphère culturelle pour les individus est objet d'une utilisation de l'objet, non pas au sens Winnicottien, mais dans le but de trouver cette certitude du lien originaire.

Cette position psychique qui donne à l'échange une autre configuration, et qui utilise les échanges sociaux institués masque les souffrances des sujets, le mode de transfert, et met à mal la pensée du clinicien qui peut se laisser prendre au niveau contre transférentiel par le réel du manque du sujet dans sa quotidienneté.

De fait, la nomination par le groupe social d'exclusion pour le sujet, ne fait que certifier une position psychique que le sujet vit au niveau intrapsychique, et au niveau du lien intersubjectif.

Même, si les sujets vont dire leurs sentiments de honte, et vont faire part de leurs non place dans le groupe social, ce ne sont, selon notre analyse, que des défenses faute de ne pouvoir dire l'éprouvé de leurs manques originaires.

C- Le groupe à médiation

Nous voudrions évoquer dans cette partie la nécessité de mettre en place des groupes à médiation avec le public étudié, compte tenu des problématiques qui ont été évoquées.

Dans un article sur les groupes à médiation paru dans la revue de psychothérapie psychanalytique de groupe (n° 42), C. Vacheret et B. Duez considèrent qu'avec des publics « difficiles » ou le dispositif de l'entretien dans sa dimension associative est « inenvisageable », faute de capacité de liaison psychique, le dispositif de groupe permet de convoquer « la chaîne associative » autrement, grâce à la :

*« Diversité, la pluralité, la richesse et la capacité du groupe à faire fonctionner à plusieurs des associations suffisamment nombreuses et plurielles pour que le sujet expérimente, en groupe, le fait qu'associer par les pensées est possible, et que cela ne le menace pas de destructivité, ni la sienne ni celle des autres. »*¹⁸⁰

Nous considérons à partir de notre clinique, que le dispositif de groupe permet au clinicien de travailler avec ces sujets qui sont confrontés à un écrasement du préconscient, et dont le transfert, comme nous l'avons souligné précédemment, s'est constitué sur la scène sociale, avec dépôt de leurs ambiguïtés dans le cadre institutionnel, et utilisation de l'objet social argent comme tentative de l'élaboration de la scène primitive.

Devant ce dépôt du lien, nous sommes devant une autre forme de figure du transfert, que nous rapprochons de celui défini par C. Vacheret : le transfert par dépôt, transfert où le clinicien est utilisé comme lieu de dépôt des pulsions, des affects, ainsi que de la part psychique du sujet qui est inélaborable pour lui. Ce transfert par dépôt est dans notre analyse, autant du côté du psychologue, que du côté de l'institution sociale, que de l'objet social argent ; il y a une extension du transfert par dépôt.

Ce type de transfert, nécessite selon ces auteurs, une analyse du contre transfert rigoureuse, analyse qui suppose un travail de type analytique. C'est pourquoi, pour le clinicien, le dispositif groupal permet :

*« D'offrir une grande potentialité de réponses, c'est-à-dire d'opportunités transférentielles, car les membres du groupe rendent présente, c'est à dire représentent, la groupalité psychique interne, dans une réalité groupale tout à la fois transsubjective, tangible, physique. »*¹⁸¹

¹⁸⁰ Vacheret C., Duez B., RPPG, p. 188

¹⁸¹ Vacheret C., Duez B., ibidem, p. 191

Nous pouvons dire, en revenant à notre clinique, et aux constats auxquels nous ont amené l'analyse de nos hypothèses, que le groupe offre aux bénéficiaires du Rmi, la possibilité de déposer dans les autres membres du groupes des objets liens diffractés, ainsi que la possibilité, de se représenter les groupes internes « défailants », et a fortiori le fantasme de la scène primitive.

En effet, nous avons dans notre analyse sur les conditions de l'échange, mis en exergue le fait que pour que l'argent soit rencontré, c'est-à-dire pour qu'il soit le tiers dans l'échange, il est nécessaire qu'il ait rencontré les groupes internes.

Nous avons aussi mis en exergue, que le sujet ne peut accepter la déprivation importée par l'intrus, car elle le renvoie à une déprivation première : celle de l'imgo maternelle et à la part d'idéalisation qui lui est rattachée. C'est pourquoi, dans la continuité de l'analyse de C. Vacheret et B. Duez, nous faisons nôtre leur analyse :

« L'objet médiateur est mis « collectivement » à la disposition du collectif, il contourne ainsi la part de destructivité radicale liée au complexe d'intrusion. Si l'intrusion ressort, c'est sous une forme suffisamment diffractée sur la collectivité pour que la charge pulsionnelle soit tolérable. L'objet médiateur a une fonction transitionnelle en présence de l'autre, il protège ainsi les patients de l'angoisse liée au détruit trouver- créer. L'objet transitionnel n'est transitionnel que pour autant que, dans l'objet, persistent les restes imaginaires ou réels de celui qui les a mis à disposition. »¹⁸²

Pour étayer notre développement sur le dispositif groupal à médiation, l'apport de R. Kaës est incontournable dans sa réflexion sur la médiation. Il nous rappelle, à juste titre que :

« Si la question de la médiation revient avec insistance dans le débat contemporain, c'est probablement parce qu'elle exprime la nécessité dans laquelle nous sommes pris de traiter d'une manière nouvelle, aussi bien dans l'ordre de la vie psychique que dans celui de la culture, la question récurrente de l'origine, des limites, de l'immédiat, des transformations et, surtout, de la violence, dans sa double valence destructrice et créatrice. »¹⁸³

Par ailleurs, il souligne ce que notre clinique donne à voir, que les souffrances psychiques d'aujourd'hui sont des troubles des états limites, qu'elles renvoient à des :

« Pathologies du narcissisme, de l'originaire et de la symbolisation primaire. Ce sont corrélativement des pathologies du lien intersubjectif. »¹⁸⁴

Devant ce constat d'une nécessité, de la part du clinicien, devant les souffrances actuelles, de penser d'autres dispositifs, la prudence s'impose dans la mise en place de ces dispositifs.

¹⁸² Vacheret C., Duez B., ibidem, p.196

¹⁸³ Kaës R., Les processus psychiques de la médiation, p. 15

¹⁸⁴ Kaës R., ibidem, p. 15

Autrement dit, il ne suffit pas de réunir des personnes et de mettre à leurs dispositions un objet médiateur qui s'appelle : collage, modelage, conte, etc, pour qu'une médiation s'installe.

Si nous mettons en avant cet énoncé, c'est parce qu'il s'appuie sur notre expérience dans le cadre de l'insertion sociale, où des ateliers étaient et sont mis en place avec comme objectif de créer du lien entre les personnes.

Quid de l'analyse des productions psychiques groupales ainsi que des processus inhérents à l'objet médiateur en jeu ?

Nous assistons plutôt à ce que nous appellerions de l'occupationnel où règne la convivialité mais qui ne peut en aucune manière s'apparenter à une pratique de médiation.

En effet, l'objet, comme le souligne R. Kaës, n'est médiateur que dans un processus de médiation :

*« Ce qui fait le travail de la médiation, il faut y insister, c'est l'accompagnement de l'expérience de médiation par l'écoute et par la parole du soignant. La méthode de la médiation n'implique pas seulement une théorie du fonctionnement psychique, elle suppose une théorie du lien intersubjectif. »*¹⁸⁵

L'enjeu des médiations dans la vie psychique se situe selon cet auteur au point de nouage des trois espaces psychiques : l'espace intrapsychique et subjectif, l'espace interpsychique et intersubjectif, l'espace transpsychique et transsubjectif ainsi que dans chacun de ces espaces.

A travers cet éclairage théorique, nous voyons bien la complexité des différents enjeux psychiques, et de l'exigence pour le clinicien de penser ces dispositifs, qui nécessitent une ouverture théorique vers des pratiques moins classiques que l'entretien.

Pour nourrir plus avant notre réflexion, dans la pratique, nous allons nous appuyer sur les travaux de C. Vacheret restitués dans le collectif : « Pratiquer les médiations en groupes thérapeutiques », travaux qui s'articulent à notre recherche car ils posent la question du comment travailler avec des sujets dont la capacité de liaison psychique est mise en échec.

En effet, dans notre clinique nous avons mis en exergue la dimension originaire à travers l'argent qui a une valeur pictogrammatique et qui fait lien pulsionnel dans le couple de la scène primitive. Constat qui montre combien les sujets ne peuvent se situer au niveau du processus secondaire et de la symbolisation, c'est-à-dire mettre en mots son ressenti, relier par

la pensée ce qui a fait rupture. C'est pourquoi le groupe à médiation nous paraît être le dispositif le plus approprié pour traiter cette difficulté de symbolisation.

Pour cet auteur, le groupe et la médiation sont à privilégier dans certaines situations cliniques car les théorisations psychanalytiques sur le groupe ont montré :

« Les capacités du groupe à offrir un cadre qui soit favorable à la contention des projections et des pulsions à travers des auteurs comme J. Blegermais aussi R. Kaës qui à sa suite, a développé les caractéristiques des processus contenant (exerçant une contention) et conteneurs (ayant un rôle transformateur) illustrés par la fameuse équation : groupe = mère = cadre. »¹⁸⁶

Elle rappelle les deux grandes fonctions du groupe à savoir : la capacité à contenir la vie émotionnelle et pulsionnelle des sujets et la capacité à favoriser « les processus de changement et de transformation des représentations. »

Le transfert dans le groupe subit, comme l'a démontré R. Kaës une diffraction, car les membres du groupe permettent au sujet de déposer en chacun des autres une partie de lui-même, au même titre que chaque membre du groupe est dépositaire d'une partie de l'autre.

Cette diffraction du transfert avec ses enjeux psychiques inconscients de dépôt et de dépositaire permet au sujet en difficulté de dire et de nommer, de ne pas être confronté à ses silences, à ses ruptures, à ses déchirures d'une manière trop abrupte ; le temps du passage par l'autre dans le dépôt et/ou comme dépositaire est possible.

C. Vacheret, après avoir posé les apports du groupe, s'interroge sur l'objet médiateur et sur son utilité ; elle analyse le fait que les objets médiateurs qui ont été présentés dans cet ouvrage collectif font appel à des expériences sensorielles. Ils mobilisent un des cinq sens constitutifs de l'expérience perceptive de l'être humain. Elle propose de :

« De reconnaître les liens indissolubles que tisse la pensée en image avec les affects qui accompagnent les premières expériences sensorielles qui la constituent. En effet parler de pensée en images, c'est reconnaître à l'évidence qu'il existe une pensée en images visuelles, mais aussi en images auditives, olfactives, tactiles, gustatives et kinesthésiques. La pensée en image est plus proche des processus inconscients, comme le dit Freud, car elle est inscrite dans le corps, dans ce que l'on pourrait appeler une mémoire du corps, qui ne tombe ni sous le coup du refoulement, ni sous le coup du souvenir, puisqu'elle s'organise bien en deçà de tels processus psychiques. »¹⁸⁷

Comment ne pas être en accord avec la proposition théorique de cet auteur qui ouvre à nos yeux une voie importante.

¹⁸⁶ Vacheret C., Pratiquer les médiations en groupes thérapeutiques, p. 147

¹⁸⁷ Vacheret C., ibidem, p.151

En effet, à travers notre clinique nous avons analysé à travers la pathologie du dû et ses conséquences qui sont pour le sujet la non autochtonie corporelle, le rabattement du sujet vers l'originare à travers la valeur que prend l'argent comme engramme pictogrammatique qui signe l'échec du processus primaire et à fortiori du processus secondaire dans le cadre de l'échange.

De fait, ce que C. Vacheret nomme la mémoire du corps est convoquée comme au bout du compte un des enjeux psychiques majeurs inconscients pour les sujets au Rmi, mémoire du corps qui n'est pour cet auteur qu'une formule pour signifier les processus qui « demeurent encore en partie délaissés par les fondements métapsychologiques de la théorie freudienne. » (p.152 ibidem).

D- La position psychique du clinicien

A partir de l'hypothèse d'une structure d'indifférenciation primitive, au début du développement humain, J. Bleger considère que :

« C'est un résidu de noyaux de cette indifférenciation primitive qui, chez une personnalité « mûre », est responsable de la persistance de la symbiose. Ce résidu, nous lui avons donné le nom de noyau agglutiné. »¹⁸⁸

L'objet agglutiné est :

« Un conglomerat ou une condensation d'ébauches ou de formations très primitives du moi en relation avec des objets intérieurs et des parties de la réalité extérieure, à tous les niveaux d'intégration (oral, anal, génital) ; le tout sans discrimination, ni confusion. Cette dernière a lieu lorsque la discrimination se perd alors que dans l'agglutination la confusion n'existe pas puisque la discrimination n'a pas encore été atteinte. L'objet agglutiné renferme la structure psychologique la plus primitive, là où il y a fusion de l'intérieur et de l'extérieur... »¹⁸⁹

La description de l'objet agglutiné en fait un objet qui n'est pas spécifique de la symbiose et qui se trouve à tous les étages du développement psychosexuel. Ce résidu est dans notre clinique ce qui va nous intéresser par rapport à la fonction psychique du psychologue.

Avant de nous appuyer sur l'analyse de la clinique du noyau agglutiné selon J. Bleger, nous voudrions rappeler : que le lien est l'objet déposé par le sujet au Rmi dans un dépositaire qui est l'institution sociale, qu'une alliance inconsciente lie le déposé et le dépositaire, que le

¹⁸⁸ Bleger J, Symbiose et ambiguïté, p. 9

¹⁸⁹ Bleger J, ibidem, p. 47

déposant est le sujet au Rmi, et que la constitution du lien est la déposition, ce qui permet au sujet d'éprouver le lien de dépendance.

J. Bleger dans son étude, sur la symbiose et l'objet agglutiné, considère que ce qui caractérise en outre la symbiose est la coïncidence entre l'objet intérieur projeté et le dépositaire.

Dans notre clinique, nous trouvons cette coïncidence dans une alliance inconsciente entre le sujet et l'institution et l'objet intérieur déposé qui est le lien. L'objet agglutiné est ce qui fait lien avec l'autre, non pas ce qui est objet de lien mais ce qui permet le lien. Ce dépôt de lien constitutif de l'objet agglutiné rend complexe la position du clinicien dont le travail est d'instaurer le lien dans la rencontre avec l'autre. Dans cette indifférenciation de l'objet agglutiné et de l'objet du lien, le clinicien est confronté à une pathologie de fond indifférenciée qui lui laisse peu de marge de manœuvre.

Un développement s'impose par rapport à ce que nous venons d'énoncer.

En effet, le lien dans le cadre de la scène primitive est un des enjeux chez les sujets étudiés. Ils ont présentifiés cet enjeu sur la scène sociale en utilisant l'argent comme engramme pictogrammatique et lien dans ce qui unit le couple parental.

Par ailleurs, l'institution est utilisée comme une « mère » à qui le sujet demande à son tour son dû. Nous assistons ainsi à une tentative d'une position ternaire qui situe le sujet dans une présence exclue dans le social par impossible position excluante dans le couple parental.

La question de ce qui fait lien, qui unit, devient alors pour le sujet : objet dans le sens de J. Bleger, c'est-à-dire une formation très primitive du moi en relation avec des objets internes et des objets de la réalité externe.

Cette double position de l'objet agglutiné interne et externe lui confère une position de mobilité psychique dans l'investissement, ce qui a pour conséquence que l'aspect économique est convoqué avec ici une topographie psychique non discriminée.

Nous considérons que le lien-objet devient non pas objet de lien, mais dépôt, dépôt inducteur de la symbiose du sujet.

Autrement dit, l'objet agglutiné est ce qui fait lien avec l'autre et les autres, car il est dans la non discrimination. Cette fusion de l'intérieur et de l'extérieur dont parle J. Bleger est certifiée par ces objets externes pris comme objets internes. D'une certaine manière l'objet agglutiné renvoie à l'engramme pictogrammatique de P. Aulagnier dans le lien.

Pour revenir à la position psychique du clinicien, devant ce qui est de l'ordre de la fusion dans ce qui fait lien avec l'autre pour le sujet, le clinicien ne peut que se situer dans un agglutinat, dans ce que nous nommons un fond indifférencié.

La question transférentielle classique, telle que l'analyse de la névrose l'a montrée, ne peut pas fonctionner. Sommes-nous alors dans un transfert de type psychotique ? Nous ne le pensons pas. En effet, cette impossible discrimination de l'objet, cette non différence entre l'intérieur et l'extérieur, bref ce résidu primitif n'a pas à être inséré dans une structure pathologique car il participe selon les sujets de toutes les structures que nous venons de nommer y compris les structures états limites.

Nous sommes devant un état et non devant une structure.

Du coup la question se pose du comment être, du comment procéder à partir de l'analyse qui vient d'être faite.

Nous posons comme hypothèse que le clinicien, devant cette pathologie de fond indifférencié, et devant ce nouage dans le dépôt, c'est-à-dire devant ce dépôt qui s'intrique doublement dans le dépositaire et de par la nature même du dépôt, ne peut que se situer comme faisant lui-même partie de ce dépôt car il n'est pas et ne peut pas être vécu dans une différenciation.

Pour que l'objet agglutiné puisse être mis en travail, il ne peut qu'être tour à tour ce que l'objet agglutiné signifie dans notre clinique c'est-à-dire cet essai de figuration du lien primitif qui se dépose et se présente à travers l'objet social argent.

Pour développer plus avant notre pensée, le clinicien ne peut s'engouffrer dans la brèche ouverte par la pathologie des sujets, comme par exemple celle de Christine ou celle de Paul qui ont leurs nécessaires prises en compte, mais qui ne peuvent être traités que dans un après de l'élaboration de l'objet agglutiné. Autrement dit, il nous paraît important de se saisir de cette part primitive du sujet pour mettre en travail les différentes pathologies.

Cette primauté, nous l'inscrivons dans la chaîne du dispositif de l'insertion des bénéficiaires du Rmi. En effet, l'objet lien déposé dans l'institution ne peut être évacué dans la position psychique qu'à le clinicien, car il peut stigmatiser et immobiliser tout processus psychique.

De fait, l'analyse du lien inter-partenarial est à mettre en travail, car le transfert se fait sur le lien. Nous sentons bien la complexification à laquelle nous sommes confrontés et qui demande de poser les choses.

Il y a nécessité de l'analyse du lien inter partenarial car le transfert porte sur le lien. Il y a nécessité de cerner l'effet condensatoire de l'échange à travers l'objet social argent.

Il y a nécessité de laisser pour un temps « de côté » les aspects symptomatiques pour qu'ils puissent se déployer dans une capacité élaboratrice pour le sujet.

Pour élaborer l'objet agglutiné J. Bleger considère que :

« La séparation d'avec le dépositaire exige l'élaboration de la relation symbiotique, c'est-à-dire l'élaboration de l'objet agglutiné ; cette élaboration se fait graduellement et s'obtient par fragments scindés de l'ensemble de l'objet agglutiné, par une diversification des liens avec d'autres objets et d'autres dépositaires et par une réactivation du stade pervers polymorphe qui permet que les zones qui entrent alternativement ou conjointement en contact avec l'objet agglutiné ou son fragment, se diversifient. Ces diversifications permettent une discrimination progressive et une réintrojection graduelle et contrôlée. Tout ce qui aide à fragmenter et à discriminer la condensation de l'objet agglutiné aide à rétablir le processus de projection-introjection et à l'élaboration de l'objet agglutiné lui-même. »¹⁹⁰

Le psychologue est ce dépositaire non anonyme de ce qui fait lien pour le sujet dans la relation primitive.

L'idée princeps dans ce qui vient d'être dit est : que le sujet passe d'un dépôt anonyme, c'est-à-dire l'institution, à un dépôt où l'autre est un autre, un être humain.

Ce passage de dépôt est une avancée psychique car il permet la sortie de l'anonymat pour le sujet. Nous pouvons aussi supposer que les effets de la rencontre sujet psychologue ne peuvent qu'avoir des effets d'étayage.

VI- Partie : La question politique

Pourquoi l'aspect politique ?

Il nous apparaît important, au terme de notre recherche, de réfléchir sur la chose politique. En effet le politique est cet espace qui est porteur du cadre des institutions sociales, des politiques sociales et soignantes. Nous ne pouvons pas faire l'économie de nous interroger, ou plutôt de nous saisir, de ce qui définit ce cadre auquel nous sommes tous confrontés en tant que sujet membre de la communauté, et a fortiori comme clinicien.

Autrement dit, le cadre politique sur lequel reposent les institutions a-t-il de l'influence sur le sujet, sur les liens que le sujet institue avec les différents groupes auxquels il appartient ?

Un premier constat s'impose : nous rencontrons moins dans la pratique clinique les névroses du début de la psychanalyse, mais des sujets chez qui prédominent des carences narcissiques, des sujets états limites, dont nous savons que :

« Quand un transfert se développe, l'actualisation et la répétition peuvent sembler comme activement méconnues du sujet. C'est comme si ce dernier restait fixé à la croyance que mobilise l'actualisation du transfert. Ce qui se déroule est actuel, c'est uniquement la vérité de la rencontre avec l'analyste, qui n'évoque ni quelqu'un d'autre, ni une autre scène, celle du souvenir. L'élaboration ne peut avoir lieu. Ainsi qu'a pu l'écrire Winnicott, l'analyste et le dispositif sont la mère. La passion, la haine et l'amour s'agissent sur la scène d'un transfert méconnu et dénié qui vient répéter les aléas du vécu relationnel et traumatique, souvent précoce, de l'histoire du sujet. »¹⁹¹

Le cadre de l'entretien est mis à mal, et nous rejoignons la pensée de J. Bleger quand il souligne :

« Je pense que l'on conclut hâtivement lorsque l'on passe son temps à parler de « l'attaque » du cadre dans les cas où le patient n'y adhère pas. Le patient y apporte ce qu'il a, et ce qui est en cause n'est pas toujours une « attaque » mais sa propre organisation bien que désordonnée »¹⁹²

Par cadre, J. Bleger entend :

¹⁹¹ Seulin C., Les altérations représentatives dans les états-limites, p. 7

¹⁹² Bleger J, Crise, rupture et dépassement, p. 265

*« Le cadre en tant qu'institution est le réceptacle de la partie psychotique de la personnalité, c'est-à-dire de la partie non différenciée et non résolue des liens symbiotiques primitifs. »*¹⁹³

Il précise par ailleurs :

*« Que toute institution est une partie de la personnalité de l'individu ; et en cela au point que l'identité est toujours entièrement ou en partie, institutionnelle au sens qu'au moins une partie de l'identité se structure par l'appartenance à un groupe, à une institution, à une idéologie, à un parti etc. »*¹⁹⁴

J. Bleger considère à partir de l'analyse du cadre psychanalytique, que ce cadre est institution, que le sujet se construit en partie à partir des institutions auxquelles il appartient. En premier lieu l'institution familiale est porteuse du cadre non moi, du moi syncrétique. Par extension nous portons l'interrogation du côté du cadre des institutions politiques, et des possibles effractions de ce cadre ayant pour effet des conséquences sur les sujets.

Est-il moins contenant aujourd'hui ?

La place de l'argent dans une époque de mondialisation économique a-t-elle modifié la contenance de ce cadre ?

Nous avons mis en évidence la mise en place par le sujet, d'un groupe interne dérivé pour élaborer des enjeux intrapsychiques ; cette élaboration aurait-elle pu être possible à un autre moment de l'histoire politique ?

Nous n'allons pas traiter ces questions d'une manière élargie, car elles nécessiteraient d'entreprendre un autre travail de recherche. Par contre nous allons porter notre regard sur ce qui définit la politique pour dans un deuxième temps, articuler notre pensée avec la place de l'argent et donc de l'économie à notre époque.

Autrement dit, c'est la contenance du cadre socio-politique que nous allons mettre en travail.

Il va sans dire que notre sujet de recherche a éveillé ce type d'interrogation, qui a bien y réfléchir est selon nous incontournable. Nous tenons à préciser que c'est bien à partir de la théorie analytique que ces questions sont abordées, même si des nécessaires explorations vers d'autres champs s'imposent.

Avant de nous saisir de notre questionnement, il nous paraît important de cerner les lignes de force qui ont données lieu à la pensée politique.

Il s'agit de rappeler que nous n'allons pas développer les écrits majeurs sur cette question. Nous allons extraire des lignes directrices qui nous paraissent significatives en lien avec notre

¹⁹³ Bleger J., *ibidem*, p. 276

¹⁹⁴ Bleger J., *ibidem*, p. 259

champ de pensée. C'est pourquoi nous traiterons cette partie d'une façon brève pour ne pas nous éloigner de notre sujet.

A- Genèse de la pensée politique

La genèse de l'histoire des idées politiques prend sa source dans la civilisation grecque classique.

L'organisation de la Polis, la Cité, vers le V^e Siècle avant J.C. définit des énoncés fondamentaux qui ont pour objectif de définir la participation de chacun aux affaires communes de la Cité. Nous assistons au passage de règles coutumières dont les grandes familles tiraient bénéfice à des textes : les lois écrites.

La loi, comme organisatrice politique et sociale conçue comme un texte public, va donner sens à la Cité, que celle-ci soit de type oligarchique, démocratique ou royale.

Aristote oppose la Cité à deux autres formes de communauté : la famille et le village, qui ont chacun à leur manière des liens qui les réunissent.

C'est pourquoi son expression : « l'homme est un animal politique » met en exergue la force de la Cité, c'est-à-dire la société civile, non fondée sur « des intérêts passagers, non sur les prescriptions des dieux que l'homme peut réaliser la vertu (= la capacité) inscrite dans son essence (dans sa nature). » 195

Les Grecs vont, durant la moitié du V^e Siècle avant J.C, accomplir une série de réformes :

« Le pouvoir central est assuré par l'assemblée populaire qui réunit tous les citoyens une dizaine de fois par an et dans les circonstances graves ; c'est elle qui prend souverainement les décisions, adopte les décrets, élit les magistrats chargés de l'exécutif, désigne en son sein les membres des chambres de justice, cela à la majorité, tout citoyen ayant droit à la parole. Les magistratures exécutives - des stratèges aux inspecteurs des marchés - sont collégiales, limitées et il faut de sérieuses raisons pour qu'un magistrat soit renouvelé dans ses fonctions. Sans doute les inégalités ne sont-elles pas complètement effacées : mais cette organisation civique – qui met le pouvoir au « milieu » et refuse qu'il soit l'apanage de quiconque – vise à conjurer non seulement l'apparition d'un tyran, mais encore l'installation d'une caste ou d'une classe séparée de la société accaparant la domination politique. » 196

¹⁹⁵ Pisier E, Histoire des idées politiques, p. 5

¹⁹⁶ Pisier E., Histoire des idées politiques, p. 7

Nous avons tenu à mentionner, le fonctionnement de la Cité grecque pour signifier l'avènement de la démocratie et surtout de la loi écrite qui est au-dessus des membres de la Cité, permettant de réaliser la justice et d'assurer la liberté de tous.

Par ailleurs :

*« Le mérite des institutions romaines est cependant d'avoir défini la communauté qu'elles régissent sur un lien de droit et sur un ordre politique strictement déterminé. La respublica (la « chose publique », la Cité) prend une autre consistance : formée par expérience et par réflexion, elle est aussi, autant qu'il est possible dans la contingence historique, l'expression de la loi naturelle. »*¹⁹⁷

La loi et le lien de droit sont les deux piliers qui vont être à l'origine de la gestion de la communauté grecque, et de la communauté romaine.

Dans son ouvrage sur : « La genèse du droit », A.Lecas, précise que :

*« Dans les systèmes juridiques occidentaux, qui sont développés et complexes, mais également plus ou moins marqués par l'héritage du droit romain, l'idée de droit est indissociable de celle de règle (regula), de norme (norma) qui désignent une prescription générale, impersonnelle et obligatoire, qui s'insère dans un ensemble plus vaste. »*¹⁹⁸

Plus loin, il cite le doyen Carbonnier à propos de la règle de droit qui est :

*« Une règle de conduite humaine, à l'observation de laquelle la société peut nous contraindre par une pression extérieure plus ou moins intense. »*¹⁹⁹

et considère que la notion de force contraignante est ce qui distingue les règles juridiques des règles morales, notion qui apparaît déjà dans la doctrine romaine.

Le droit est, toujours selon cet auteur, ce qui permet de régler les rapports sociaux entre les hommes, même s'il est difficile de délimiter ceux-ci d'une manière objective, car la limite entre ce qui sépare l'individuel et le social est délicate. L'objet du droit étant :

« De permettre la vie en société, c'est-à-dire éviter l'anarchie et l'insécurité. En effet, sans la règle de droit :

d'une part l'état d'anarchie est évident en ce sens que l'on est placé sous le bon plaisir de chacun, d'autre part, l'insécurité est inévitable en ce sens que seul un ordre dans la vie sociale permet à l'individu tout d'abord de savoir ce qu'il peut faire et ce qu'il doit supporter de la part des autres,

¹⁹⁷ Pisier E., ibidem, p.17

¹⁹⁸ Lucas A., La genèse du droit, p.24

¹⁹⁹ Lucas A., ibidem, p. 25

ensuite de connaître les conséquences des actes de chacun et le caractère légitime ou non de ces derniers. »²⁰⁰

Nous devons aussi mentionner ce qui caractérise le système juridique actuel : son émancipation de la religion, ce qui a pour conséquence que les objectifs religieux ne forment pas règles juridiques.

Ce rapide survol nous permet d'affirmer que, l'énoncé juridique ainsi que l'énoncé législatif sont les organes fondateurs des liens des membres de la communauté. Cette énonciation met en exergue, qu'au-dessus des intérêts particuliers (même si les inégalités dues aux conditions sociales sont loin d'être effacées), il existe un principe d'organisation sociale et politique qui a pour fonction d'instituer.

Instituer suppose l'instauration d'institutions, l'analyse du comment celles-ci fonctionnent, et surtout qu'est que cela implique sur le plan psychique.

B- Analyse des liens psychiques opérant dans les institutions politiques actuelles

Avant de faire l'analyse des institutions médico-sociales, un détour s'impose sur les institutions politiques actuelles, et en particulier l'avènement de l'état moderne.

Nous nous sommes appuyés sur la pensée de E. Enriquez, car elle articule d'une manière pertinente la pensée psychanalytique avec les champs de pensée socio-économiques. Par ailleurs nous estimons cette forme de pensée qui « se risque. »

Dans « Les figures du maître », E.Enriquez, définit l'état moderne comme le produit de la révolution française. Il considère que celle-ci a fait rentrer les hommes dans :

« L'historicité c'est-à-dire dans un monde où les individus et les groupes élaborent volontairement leur avenir, sur une base simultanément communautaire et conflictuelle. Communautaire dans la mesure où une société ne peut s'instaurer et perdurer sans la formation d'un lien libidinal canalisé dans les activités productives ou sublimées dans les activités ludiques et esthétiques, attachant les hommes les uns aux autres et favorisant entre eux des liens d'affection, de tendresse, de camaraderie, de fraternité, en un mot de solidarité. Conflictuelle, dans la mesure où chaque homme se pensant comme

un être dirigé par la seule raison et comme individu conscient et volontaire, peut être tenté de faire prévaloir ses opinions et ses désirs sur ceux des autres qui n'ont pas plus de légitimité que les siens. En devenant des frères égaux appliquant la rationalité à la vie des affaires, ils vont entrer dans une compétition économique sans freins et recréer des inégalités fondées cette fois-ci sur la production et la possession des richesses. »²⁰¹

E. Enriquez analyse les conséquences de cette entrée dans l'historicité, du fait que le lien libidinal soit ce qui unit la communauté des hommes, par la dimension conflictuelle inhérente à l'homme qui ne se considère pas traversé par l'inconscient, mais comme un animal de raison, conséquences qui en sont la lutte pour le pouvoir politique, et surtout le règne du conflit incarné dans la démocratie ayant un état arbitrant les règles du jeu.

La problématique du pouvoir, de l'état garant pour les hommes de l'unité, soulève selon cet auteur, le problème de la cohésion sociale.

A la lecture de l'analyse de E. Enriquez, nous sommes confrontés à ce qui peut apparaître comme une vision pessimiste de la démocratie, de la loi, du droit, bref de ce qui ancre nos institutions. Pourtant, en poursuivant la lecture de son ouvrage, où l'auteur, explicite plus avant sa pensée en mettant en parallèle le parricide royal des révolutionnaires qui se déclarèrent frères, et établirent un pacte social en ne tenant pas compte du « père sacré », avec Totem et tabou et le crime commis en commun par les frères, nous saisissons mieux ce que sous-tend E. Enriquez.

En effet, il ne s'agit pas de s'ériger contre l'idée démocratique en tant que telle, mais contre l'oubli des hommes qui la constituent, du père de la horde, c'est-à-dire de la redevabilité du père des origines, et de la dette envers lui, de l'homme divisé par l'inconscient, et donc en aucune manière porteur d'une vérité par rapport à l'autre ; du lien libidinal ciment de la communauté, ciment qui, comme l'a souligné Freud, suppose que :

« L'édifice de la civilisation repose sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives, et à quel point elle postule précisément la non satisfaction (répression, refoulement ou quelque autre mécanisme) de puissants instincts.²⁰²

Au bout du compte, c'est toute la question de la violence et du rapport à la chose refoulée qui est posée. C'est pourquoi E. Enriquez souligne avec force :

« L'état demande aux individus, membres de la communauté, le sacrifice de la satisfaction des pulsions, « il interdit à l'individu l'usage de la justice, non parce qu'il veut l'abolir, mais parce qu'il veut

²⁰¹ Enriquez E, Les figures du maître, p. 211

²⁰² Freud S., Malaise dans la civilisation, p. 47

en avoir le monopole comme du sel et du tabac, et il se montre rarement capable de dédommager le citoyen du sacrifice qu'il a exigé de lui » 203

Le refoulement du sujet pour être membre de la communauté est capté par l'état qui en échange ne donne pas une part de sécurité mais domine les individus en s'octroyant :

« Le monopole de la violence légitime.... A partir donc où un pouvoir (conquis après une lutte à mort) tend à s'institutionnaliser, il ne perd pas de sa violence, il ne vise pas la satisfaction des désirs des individus, il transforme sa violence en la cristallisant dans des institutions (dans l'état) et en parlant le langage de l'idéologie ou du mythe en lieu et place de celui de la guerre »204

Nous retrouvons cette question de la violence dans l'analyse de E. Elias dans son ouvrage : « La dynamique de l'occident » où il analyse l'évolution de la société occidentale, et considère que :

« Même sous cette forme d'un organe de contrôle, la violence physique et la menace qu'elle constitue exercent sur chaque membre de la société une influence déterminante, qu'il en ait conscience ou non. Ce qu'elle porte dans la vie de chaque individu n'est plus l'insécurité permanente, mais une forme curieuse de sécurité. Elle ne le ballote plus, bourreau ou victime, vainqueur ou vaincu, entre la joie sauvage et l'angoisse torturante ; mais cette violence tenue à l'écart de la vie de tous les jours exerce une pression constante et uniforme sur la vie de chaque membre de la société, pression qu'il ne ressent plus guère, parce qu'il s'y est habitué et que son comportement et sa vie pulsionnelle ont été accordés dès la plus tendre enfance à cette structure de la société. Ce qui se modifie, c'est le mécanisme qui modèle le comportement de l'homme ; avec le comportement se modifient le conditionnement du comportement, la structure de l'autoguidage psychique.205

Cette monopolisation de la violence sous la forme « d'un organe de contrôle » implique selon E. Elias, qu'au :

« Mécanisme de contrôle et de surveillance de la société correspond ici l'appareil de contrôle qui se forme dans le psychisme de l'individu....En effet, l'individu est invité à transformer son économie psychique dans le sens d'une régulation continue et uniforme de sa vie pulsionnelle et de son comportement sur tous les plans. »206

A partir de la pensée de ces deux auteurs, nous constatons que la violence institutionnalisée dans l'état ou prise dans les phénomènes d'auto- régulation du sujet (pour cause d'organe de contrôle de celle-ci) a des conséquences sur la satisfaction pulsionnelle de ces mêmes sujets.

203 Enriquez E, ibidem, p. 214

204 Enriquez E, ibidem, p. 216

205 Elias E, La dynamique de l'occident, p. 193

206 Elias E, ibidem, p.195

En d'autres termes, nous considérons que c'est cette violence qui n'est plus contenue, à l'heure actuelle, par l'institution politique.

Par violence, nous entendons celle qui est définie par J.Bergeret, c'est à dire :

*« La violence fondamentale, présente chez tout humain, constitue un instinct de vie ou plutôt de survie, c'est-à-dire une attitude mentale purement défensive à l'égard de l'autre, sans aucune connotation haineuse ou sadique, mais aussi sans qu'aucune coloration nettement libidinale puisse déjà organiser la relation. »*²⁰⁷

J. Bergeret poursuit son analyse en signifiant que cette violence va « se fixer » d'une manière « objectalement indistincte » sur ce qui peut menacer le sujet,

« De ce qui n'est pas cette ébauche de moi, réduite encore à un « soi », ébauche moi-même encore imprécise et incomplètement organisée. » ²⁰⁸

Ce sentiment d'angoisse lié à une menace est mis en lien par l'auteur, avec le complexe d'intrusion de J. Lacan.

Nous devons avant de poursuivre notre développement, rappeler que dans notre clinique, le complexe d'intrusion est un des points d'achoppement pour les sujets. *En d'autres termes la violence fondamentale dans la psychogenèse de nos cas cliniques est cette défense mise en place pour se préserver de l'intrus qui est perçu comme le révélateur de l'absence de l'imgo maternelle et de la déprivation pour le sujet de cette imago.*

Cette mise en lien nous permet de nous saisir de ce qui se loge dans l'analyse clinique des sujets, et de l'articuler à l'axe institutionnel, articulation qui laisse présager de ce que nous traiterons ultérieurement, c'est-à-dire de ce que nous avons appelé les emboîtements de cadre.

En revenant à ce qui a trait à l'institution politique, nous citons à nouveau J. Bergeret quand il signifie qu'il :

« Restera à mettre en évidence l'utilité en clinique de postuler l'existence d'une violence instinctuelle présente dès la naissance, aussitôt mise en action, et pouvant soit se compliquer, selon les formes prises par ses alliances avec la libido, soit se réveiller à tout instant chez le sujet, sous une forme encore relativement pure. » ²⁰⁹

Nous considérons à propos de l'institution, que la violence instinctuelle, qui est proche de l'instinct de conservation, s'est alliée à la pulsion de mort.

²⁰⁷ Bergeret J, La violence et la vie, p. 60

²⁰⁸ Bergeret J, ibidem, p. 59

²⁰⁹ Bergeret J, ibidem, p. 53

Nous entendons par là, que la fonction de l'institution qui est en outre d'être le garant de cette violence fondamentale afférente au sujet, n'est plus contenue par l'institution politique.

Dit d'une autre manière, nous sommes devant une désintrication pulsionnelle institutionnelle, désintrication qui implique que les liens qui unissent les autres et plus d'un autre se trouvent sans possibilité d'ancrage. La contenance institutionnelle, au sens de ce qui contient et de ce qui transforme ne joue plus son rôle.

Autrement dit, cette non contenance institutionnelle qui donne à voir la violence fondamentale a des conséquences sur le sujet, sur les liens qui l'institue avec les groupes auxquels il appartient.

L'analyse de la fonction de l'argent pour les sujets étudiés, et de l'échange entre le sujet et l'institution sociale a montré que l'argent est l'objet erratique de l'échange social, qu'il n'est pas le tiers de l'échange, symbole de la loi psychique et représentation commune de la loi sociale, que la violence de l'échange entre l'institution et le sujet provient de l'échange qui se situe sur le plan psychique du côté du jugement d'attribution alors que la réalité sociale leur demande de se situer du côté du jugement d'existence.

Cet écart dans l'échange que nous avons analysé, est porteur de la politique sociale mise en place par le cadre politique, cadre politique qui effracte les institutions médico-sociales, et de fait les liens institués par les sujets avec les différents groupes auxquels il appartient.

Il va sans dire que la fonction de l'argent dans la période de mondialisation économique que nous vivons vient certifier notre propos. En effet, devant ceux que certains appellent « un village économique », devant la virtualisation de plus en plus importante de l'argent, le sujet ne peut qu'être confronté à des angoisses archaïques, car l'échange socio-économique se transforme.

Nous ne sommes plus devant des transactions avec de la monnaie « sonnante et trébuchante », dans des espaces appropriables par le sujet, mais devant des échanges où l'abstraction de l'échange et l'espace a changé de forme. Par changement de forme nous entendons la figurabilité de l'échange sur le plan psychique, figurabilité où prévaut virtualisation et espace non appropriable par le sujet.

Le cadre politique, garant du refoulement des membres de la communauté, du sacrifice libidinal en échange d'une part de sécurité est traversé par une impossible disponibilité dans l'échange économique de part la mondialisation économique ainsi que la dématérialisation de l'argent. Cet impossible disponibilité de l'échange économique a pour conséquence de ne plus

garantir pour les sujets une part de sécurité psychique pour être membre de la communauté des hommes.

De fait, le cadre politique n'est plus transformateur et dépôt. Il donne à voir sa propre effraction, effraction qui induit le doute chez les sujets sur l'acte de vote en tant qu'acte porteur d'une capacité transformatrice et surtout d'un échange entre l'institution politique et la communauté sociale.

C- Les institutions medico sociales

Avant de traiter de ce point, nous allons situer d'une manière succincte l'aide sociale, pour mieux appréhender le contexte de l'avènement du dispositif du Rmi pour les institutions sociales.

L'aide sociale, est :

« L'héritière des dispositifs visant à porter aide et assistance aux plus défavorisés. Sa philosophie est l'inverse de la logique d'assurance : en effet, l'aide sociale « recouvre toutes les formes d'aide que les collectivités publiques attribuent aux personnes qui se trouvent dans une situation de besoin », ...L'aide sociale prend cinq formes essentielles, calquées sur les risques couverts par la sécurité sociale : l'aide médicale, l'aide aux personnes âgées, l'aide à l'enfance, l'aide aux personnes handicapées, l'aide à l'hébergement et à la réadaptation sociale. »²¹⁰

Cette aide sociale vient s'articuler au Travail social, qui selon l'analyse de B. Ravon, a été de la fin des années trente au milieu des années soixante-dix :

« Défini comme un travail d'éducation, de réparation ou de rééducation et de groupes identifiés par leurs handicaps (« physique », « mental », voire « socioculturel »). »²¹¹

Cette notion de handicap suppose un rapport au corps ou à la psyché qui empêche le sujet de participer pleinement à la communauté des hommes.

Avec l'avènement du Rmi, c'est l'économie sociale qui empêche le sujet de participer pleinement à la communauté des hommes. De fait, nous assistons à un glissement dans la stigmatisation du sujet, c'est-à-dire à une mise en avant de l'économie sociale de l'échange dont le travail social à la charge, et qui ne peut qu'avoir des effets sur l'institution sociale.

Avant de poursuivre notre analyse, nous voudrions rappeler ce que nous avons mis en évidence dans les chapitres précédents, c'est-à-dire : que l'institution sociale ainsi que le sujet

²¹⁰ Join-Lambert MT, Politiques sociales, p. 411, p. 415

²¹¹ Ravon B, Vers une clinique du lien défait in Travail social et souffrance psychique, p. 27

au Rmi se situent du côté du jugement d'attribution, alors que la réalité sociale leur demande d'être du côté du jugement d'existence, que l'argent est vécu pour les sujets comme le lien de la scène primitive, qu'il est cet engramme pictogrammatique, qu'il n'est pas le tiers de l'échange ; bref que ce qui s'échange entre le sujet et l'institution, ainsi que ce qui s'échange entre l'institution et la réalité externe est un échange où les protagonistes de l'échange ne peuvent se rencontrer.

Nous sommes loin de ce que Mauss a évoqué à propos de l'échange qui suppose: obligation de faire des cadeaux, obligation de les accepter, obligation de les rendre.

Dans ce que nous venons d'évoquer, nous assistons à un rabattement du sujet et de l'institution vers l'originaire, rabattement qui signe l'échec du processus primaire et à fortiori du processus secondaire dans l'échange.

C'est à partir de ce glissement d'une fonction réparatrice du travail vers une fonction d'économie sociale que nous allons porter notre regard.

Autrement dit, la question qui s'impose à nous est de cerner en quoi, la gestion d'une économie de l'échange au sens économique du terme, a-t-elle des conséquences sur l'institution au sens de l'économie psychique des membres de cette institution et du cadre de cette institution.

Trois niveaux d'analyse sont à prendre en compte :

- économie psychique et économie sociale,
- les effets sur les membres de l'institution,
- les effets sur le cadre de l'institution

Nous allons donc traiter de ces trois points qui constituent selon nous, les trois points inhérents aux enjeux de l'institution sociale dans le cadre de l'échange.

Nous tenons à préciser que c'est bien dans le cadre de l'échange que prévaut notre analyse de ce qui se joue dans l'institution sociale. Nous tenons aussi à préciser qu'il s'agit de l'institution sociale chargée de l'insertion sociale des bénéficiaires du Rmi, c'est-à-dire des centres médico-sociaux.

Economie psychique et économie sociale

L'économie sociale fait appel à la valeur de l'objet c'est-à-dire à l'argent. La notion de valeur est, comme nous l'avons vu précédemment à nuancer, si nous parlons de valeur d'usage ou de

valeur marchande. Dans tous les cas, il s'agit de la valeur au sens d'une quantité quantifiable en terme d'échange.

L'économie psychique, dans la métapsychologie Freudienne, fait appel à la quantité de libido que le sujet va investir dans telle ou telle relation d'objet ou instance psychique.

L'articulation économie psychique et économie sociale ont en commun la notion de quantité, d'investissement.

Par contre, la valeur économique de l'argent au sens psychique, ne prend sens que grâce à ce qui fait tiers dans l'échange. Nous avons montré dans le cadre de notre clinique, que l'échange entre le sujet et l'institution n'était pas un échange, car l'argent n'était pas vécu par le sujet au Rmi comme le tiers de l'échange, que l'argent est pour le sujet au Rmi du côté de l'originaire, lien dans la scène primitive, que nous sommes devant un détournement de l'échange entre le sujet au Rmi et l'institution sociale, c'est-à-dire dans un échange de dû.

La valeur économique de l'échange vient, de part l'investissement psychique des sujets, télescoper le facteur économique au sens psychique de l'échange.

Pourquoi ?

Parce ce que nous sommes passés d'une économie psychique d'échange du dû où le quantum d'investissement dans l'échange sur l'objet social argent s'est déplacé du côté de l'originaire.

Ce rabattement induit un télescopage des forces en présence, un collapsus topique qui renverse le questionnement, c'est-à-dire que nous passons du qu'est ce qui s'échange à : où cela échange ?

En d'autres termes, nous considérons que l'articulation économie sociale et économie psychique induit un collapsus qui a pour conséquence pour l'institution, que l'échange est rabattu du côté du lieu de l'échange.

Ce détournement de l'échange implique que la fonction de l'échange se pose en ces termes : ça échange où, c'est-à-dire que c'est la topique de l'échange qui se joue ici, et non l'économie psychique de l'échange.

La fonction d'échange est rabattue du côté d'une atopisation de l'échange. Nous sommes ainsi, dans l'articulation économie sociale et économie psychique, devant une atopisation de l'échange qui pose in fine, la question de l'inscription de l'échange, car elle va de pair avec celle du lieu.

L'inscription de l'échange est exclue du champ même de l'échange; il y a pour ainsi dire une sorte de non-lieu dans l'échange.

Quand nous parlons de l'atopisation de l'échange, nous voulons signifier, en lien avec la pensée de C. Janin à propos du traumatisme, qui décrit le collapsus topique se constituant dans :

*"La détransitionnalisation de la réalité", "l'espace psychique et l'espace externe communiquent de telle sorte que l'appareil psychique ne peut plus remplir son rôle de contenant du monde interne",*²¹²

que l'espace inter instance psychique communiquent, errance du lieu instantiel qui pose la question de la source de l'excitation entre espace psychique et espace externe.

Il va sans dire que ce n'est pas le sujet qui ne sait plus la source de son excitation, mais le processus de l'échange, qui ne peut inscrire les choses échangées du fait même de l'objet social argent qui participe de l'espace psychique et de l'espace externe

Les effets sur les membres de l'institution

Avant d'entrer dans le cœur de notre analyse, il nous est apparu signifiant de situer « l'état psychique » des membres de l'institution sociale.

Jacobi B., l'évoque avec pertinence :

*« L'angoisse qui étreint les sujets précarisés finit par saisir des institutions et leur personnel....l'intensité du désarroi de ces êtres en colère se marque dans une sorte d'infirmité à vivre la rencontre. Et ma remarque s'applique à la fois aux sujets précarisés et aux divers intervenants qui tentent de les accueillir. »*²¹³

J.P Pommier lui emboîte le pas, quand il considère que les travailleurs sociaux :

*"Désormais contraints à travailler l'attente, la désillusion, la perte...davantage peut-être que l'accès à une citoyenneté pleine et entière."*²¹⁴

A travers ces constats repris dans de nombreux travaux sociologiques comme psychanalytiques, il y a un constat de la difficulté, pour ce qu'il est convenu d'appeler les acteurs du social, à trouver leur place au sens de se situer dans la relation avec les sujets "exclus". C'était comme si d'une certaine manière la relation d'aide, d'accompagnement, les dispositifs de travail inhérents à la pratique des travailleurs sociaux avaient perdu de son sens. Nous entendons par-là, qu'ils ne sont plus aidant pour certains sujets qui sont dans le dispositif du Rmi depuis de nombreuses années, et pour qui l'allocation est l'unique ressource

²¹² Janin C., Le traumatisme psychique, monographie Rfp, p. 48

²¹³ Jacobi B, Précarité et souffrance psychique, lien social in Cliniques méditerranéennes, p. 95

²¹⁴ Pommier J.P., Travail social et souffrance psychique, p. 162

pour vivre. La notion d'insertion, notion qui a fait l'objet de groupe de réflexion entre partenaires sociaux, qui a fait l'objet d'analyse plus théorique reste toujours énigmatique dans sa définition ainsi que dans sa finalité, et n'a pas étayé les pratiques.

C'est pourquoi, en lien avec ce qui vient d'être dit, nous allons mettre à l'épreuve l'atopisation de l'échange, et en analyser les conséquences sur les membres de l'institution. Notre angle d'analyse se démarque du constat sur les pratiques sociales, ainsi que sur l'état psychique dans lequel se trouvent ces mêmes référents sociaux, même si nous en partageons l'analyse, dans le but de porter le débat sur l'échange et sur l'objet social échangé.

Nous posons comme hypothèse de travail que les membres de l'institution sont dans une économie de la perte car ils ne peuvent se saisir psychiquement de l'objet échangé qu'ils ont perdu de vue.

Les effets sur le cadre de l'institution

Nous ne pouvons faire l'économie, après avoir traité des enjeux psychiques inconscients de l'échange pour l'institution sociale, d'analyser les conséquences de ces enjeux sur le cadre de l'institution.

Il s'agit bien pour nous, d'étudier le cadre institutionnel à travers le processus psychique de l'échange.

Dans un premier temps, nous allons définir l'institution pour ensuite définir le cadre.

L'institution est selon R. Kaës :

« L'espace extrajeté d'une partie de la psyché : elle est à la fois dedans et dehors, dans le double statut psychique de l'incorporât et du dépôt ; elle est à l'arrière-fond du processus, mais ne saurait être indifférente au processus lui-même. C'est par ces différents aspects que le sujet est sujet de l'institution et que l'institution consiste dans une double fonction psychique: de structuration et de réceptacle de l'indifférencié »²¹⁵

Il poursuit en mentionnant que :

« C'est l'institution en nous, ce qui en nous est institution, qui se trouve en souffrance. »²¹⁶

Nous avons dans les chapitres précédents analysé que le lien est l'objet déposé par le sujet au Rmi dans un dépositaire qu'est l'institution, que l'institution est utilisée comme une mère à qui l'individu demande son dû, qu'il y avait dépôt de l'obscénalité dans le cadre institutionnel, ce

²¹⁵ Kaës R., L'institution et les institutions, p.12

²¹⁶ Kaës R., ibidem, p. 37

qui permettait au sujet de ne plus être confronté à l'ambiguïté, celle-ci étant logée dans le cadre institutionnel qui est dépositaire du non moi du sujet, l'institution protégeant ainsi le sujet de sa propre ambiguïté.

En quoi ces différentes fonctions de l'institution pour les sujets au Rmi viennent-elles contaminer le cadre institutionnel ?

Nous considérons que le cadre institutionnel est un cadre débarras, au sens du dépôt et du lieu. Nous entendons qu'il a une fonction topique pour les sujets au Rmi : ils savent où déposer ce qui est de l'ordre de l'intrapsychique par externalisation et "se débarrasser" de ce qu'ils ne peuvent pas traiter.

Le cadre de l'institution sociale fondé sur une fonction réparatrice du handicap du sujet, n'est plus en adéquation avec la fonction d'échange sociale dont il a la charge avec le dispositif du Rmi.

Les valeurs institutantes, c'est-à-dire les valeurs dont sont porteuses les institutions, sont prises dans les nouages que nous venons d'évoqué : atopisation de l'échange, cadre débarras, nouages qui gèlent le cadre même de l'institution. Cet immobilisme psychique donne à voir la non adéquation cadre-fonction-valeur institutante.

Ce gel psychique du cadre a pour conséquence la mise en place de défenses de type archaïque de la part de l'institution où le tiers ne fonctionne plus dans sa capacité symbolisatrice.

Par gel psychique du cadre, nous entendons la mise en faillite de la fonction contenante du cadre au sens où l'entend R. Kaës: cadre-mère dans sa capacité transformatrice.

Les symptômes d'urgence, de manque de temps, ainsi que les phénomènes de plainte liés à un travail où la rencontre avec une population dont les cumuls sociaux et psychiques sont de plus en plus nombreux même s'ils s'entendent dans la réalité, ne sont pas un épiphénomène passager du manque de contenance du cadre institutionnel. Ils mettent en exergue les porosités du cadre qui laissent s'infiltrer les manques des sujets dont l'institution a la charge.

Ne jouant plus sa fonction de contenance, le cadre institutionnel n'est plus muet, il est cadre au sens de la limite où le "game" prévaut.

Dit d'une autre manière, il se rigidifie à travers les règles et les dispositifs mis en place et n'est plus dans une capacité transformatrice.

D- Les emboîtements de cadre

A travers ce qui vient d'être énoncé, nous allons porter notre regard sur ce que nous avons nommé les emboîtements de cadre, c'est-à-dire les conséquences de l'imbrication du cadre politique et du cadre de l'institution sociale.

Nous avons analysé la violence du cadre politique, la violence de l'échange qui s'éprouvait dans l'institution à travers la gestion de l'économie de l'échange ainsi que dans le cadre institutionnel. Cette analyse ouvre le champ des imbrications de ces formes de violence.

Nous pouvons déjà souligner que le cadre politique ne peut contenir le cadre de l'institution sociale qui ne peut contenir les membres de l'institution sociale.

Nous sommes confrontés à un emboîtement de violence qui selon R. Kaës, dans son article : "Souffrance psychique et violence de civilisation" stipule qu'un des traits actuels du malaise dans la civilisation réside dans :

« L'importance des formes de la violence innommée et d'abord non reconnue comme telle, qui dès lors ne peut que s'engrainer sur une violence destructrice, sans limites ni origine reconnaissable, et donc sans sujet. Notre carence de la pensée sur la violence fait que nous ne distinguons plus celle qui est inhérente à l'organisation de la vie psychique, la violence structurante du désir, y compris celle de l'autorité, et la violence destructrice qui naît des détériorations des cadres et des contrats de base que je viens d'évoquer : celle-ci naît de l'anomie, de la désymbolisation. Nous consons à la notion d'une violence généralisée, et cela nous évite de reconnaître ses sources collectives et individuelles, ses expressions diverses chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte ou le vieillard, ses acteurs, ses victimes et ses spectateurs silencieux, ses institutions."²¹⁷

Dans cette carence de la pensée sur la violence dont parle R. Kaës, nous pouvons dire à propos de l'institution politique, qu'elle n'est plus garante de la violence fondamentale, que l'institution médico sociale est porteuse de la violence de l'échange, que le cadre de l'institution politique ne peut contenir le cadre médico social qui ne peut contenir les membres de l'institution sociale, et que nous assistons à un emboîtement de cadre avec des effets transférentiels.

La violence du politique vient télescoper la violence du social. Ce nouage de ces violences institutionnelles induit une violence immobilisatrice de la pensée : nous assistons à une sorte de congélation de la pensée.

Conclusion

Au terme de ce travail, nous allons aborder à la suite de certains auteurs comme J.Barus-Michel, A.Lévy, et F.Giust-Desprairies notre point de vue concernant la clinique du social.

Avant d'introduire notre propos nous voudrions rappeler combien notre pensée a butée sur les notions d'exclusion, sur la polysémie véhiculée par certains termes, et sur l'emploi par certains auteurs de tel mot et pas d'un autre. Autrement dit, le champ était défini par une polysémie sémantique, qui elle-même était définie par une polysémie de sens.

Nous considérons que cette polysémie de termes et de sens est le symptôme lié à l'objet de recherche qui est pris dans les rets d'un conflit entre l'intrapsychique du sujet et les mouvements collectifs de la masse, que Eros et Thanatos se livre un combat où les mots sont l'enjeu et l'objet d'une impossible place à nommer.

Cette symptomatologie sémantique, figurée dans les mots, met en exergue combien les représentants de mots sont infiltrés par les rejets psychiques des représentants de choses, combien le processus de déliaison pulsionnelle fait son œuvre.

D'une certaine manière, l'objet de recherche est lui-même pris dans ce qui fait trauma, c'est-à-dire de ce qui est de l'ordre de la diffraction de la pensée. Le choix de nommer ce champ la clinique du social repose sur le sujet même de notre recherche où nous sommes confrontés à un objet concret : l'argent, qui est aussi un objet construit. Cette double qualité de l'objet rend délicate l'inscription même de cet objet qui ne peut se situer que dans cette clinique.

Celle-ci est en lien avec l'insertion sociale ; nous l'inscrivons à partir de ce cadre de travail précis.

Le social est ici considéré à travers ces mises en scène intrapsychiques prises dans le nouage de la constitution des formations collectives du sujet et de ses différents groupes d'appartenance, il ne peut être confondu avec la psychopathologie ni la sociologie.

La clinique du social se caractérise par une non fiabilité de l'objet social qui est synonyme de perte de l'accomplissement du besoin et de l'autoconservation du sujet.

En effet, l'accomplissement du besoin et donc de l'autoconservation est lié dans notre clinique à un don d'argent institutionnel, ce don d'argent est vécu par le sujet non pas comme un droit, comme le souligne le texte de loi, mais comme un don qui s'apparente à la charité ou à une aumône. Il n'y a pas sur le plan psychique l'intégration de la loi qui positionnerait le

sujet dans une tout autre place mais l'intériorisation d'une aumône étatisée. Cette intériorisation fragilise l'assouvissement du besoin, et rend l'objet social donné non fiable. Si l'objet est vécu comme non fiable, il est sous tendu par un sentiment de perte, de non confiance dans l'objet même et paralyse toute capacité psychique représentative.

La clinique du social, par rapport à l'analyse qui vient d'être évoquée, ne se définit pas par défaut, c'est-à-dire en lien à un référentiel théorique basé sur la symptomatologie, mais en lien avec ce que Freud avait déjà pressenti du « Malaise dans la civilisation. »

A- Reproblématisation du champ

Cette clinique prend pour objet d'étude des objets frontières, un peu comme le moi peau est cette interface entre l'intérieur et l'extérieur, entre le dedans et le dehors.

Nous entendons par objets frontières, des objets concrets à fonctions sociales, qui ont une construction psychique pour le sujet dans un double mouvement, un mouvement individuel : l'intrapsychique du sujet, et un mouvement collectif c'est-à-dire l'inconscient collectif.

En d'autres termes, les objets frontières sont des indices d'un dedans-dehors où ne prévaut pas l'objet au sens psychique, mais la manière dont le sujet a investi un objet social dans une construction psychique de tentative de figuration de l'objet psychique.

Il y a un défaut d'investissement de l'objet psychique, défaut que l'objet social tend à surmonter mais qui ne peut jouer ce rôle, car il fait partie d'une réalité sociale.

L'objet frontière est un objet figuré concrètement, figuration qui représente l'impossible figuration de l'objet psychique, objet frontière en lien avec l'institution sociale.

La modélisation de cette clinique présuppose en dehors du référentiel psychanalytique d'aller chercher, d'utiliser, d'autres référentiels issus d'autres disciplines.

Il y a ici une difficulté majeure, qui est l'écartèlement entre l'objet clinique étudié, et l'interprétation avec d'autres champs, qui risqueraient de créer une tension où l'objet d'étude clinique serait perdu de vue.

Nous pensons pourtant que c'est cette tension même qui caractérise cette clinique, qui est d'une certaine manière, une clinique de l'interface. Nous nous risquerions même à dire que si la clinique étudiée n'est pas porteuse de cette tension, alors nous assisterions à une dérive où prévaudrait une analyse comportementale des phénomènes sociaux ambiants.

Il nous paraît judicieux de nous arrêter sur la notion même de tension inhérente à la clinique du social.

Par tension, nous considérons la difficulté qu'il y a à articuler le champ de cette clinique avec d'autres champs d'analyse.

Cette articulation renvoie au processus de liaison, caractéristique de la perception de chose à la perception de mots, du processus originaire au processus primaire au processus secondaire.

D'une certaine manière, c'est le processus de liaison qui est en jeu dans l'articulation des différentes grilles d'analyses de par l'objet d'étude même.

Nous entendons par-là la difficulté de pouvoir lier les recherches provenant d'autres disciplines dans le corpus psychanalytique.

Il s'agit de mettre différents domaines de connaissance en conflictualité, pour conserver la rigueur épistémologique, conflictualité dont la finalité est l'articulation des différents champs à travers le processus de liaison.

Si tel n'était pas le cas, l'objet étudié peut alors nous entraîner vers des voies d'objectivation dont les conséquences sur les sujets seraient synonymes d'exclusion.

Le champ de la clinique du social est donc caractérisé par le processus de liaison entre les différents référentiels théoriques en jeu, ce qui permet ainsi d'écarter la confusion pluridisciplinaire. C'est un champ qui est difficile à contenir, et à tenir, de par sa définition même, et parce ce qu'il peut nous entraîner dans la conflictualité qui lui est inhérente.

Pour éclairer ce qui vient d'être, dit nous aimerions faire un survol rapide de l'évolution du mode de paiement.

Depuis plusieurs années, le chèque et la carte bancaire sont utilisés comme modes de paiement ainsi que le porte monnaie électronique qui vient de faire son apparition. Nous assistons ainsi à une dématérialisation de la monnaie. En effet, de l'objet monnaie correspondant à l'échange marchand à travers différents objets établis : billet, pièces, nous sommes passés à un objet représentant des objets, à une représentation d'objet lié à la valeur.

Nous voyons combien cet objet étudié qu'est l'argent, est lui-même porteur de ce processus de liaison, de transformabilité liée à l'identité de pensée.

A1- Métapsychologie de l'objet social

Nous décrirons, à partir du point de vue économique, les forces en présence, les lieux psychiques où ces forces se jouent à travers le point de vue topique, ainsi que leurs combinaisons dans le point de vue dynamique.

La position topique de l'objet social appartient à la réalité extérieure et à la réalité intérieure. Il participe des deux, interface entre le système inconscient et la réalité extérieure. Il se situe dans l'espace social, comme objet commun à tous, vecteur d'un échange intersubjectif, en lien avec les différentes élaborations intrapsychiques du sujet. Il appartient au nous collectif, culturel, et au je singulier, dans une inscription historique sociale et celle plus intime du sujet. En d'autres termes, dans sa construction psychique, il appartient à l'intrapsychique du sujet et aux investissements successifs du groupe social fait par le sujet. Il n'est pas créé par l'individu, car il lui préexiste, et pourtant, pour qu'il prenne fonction d'objet social, le sujet doit l'investir psychiquement comme objet psychique et objet matériel. Cet investissement psychique d'un objet matériel ne prend sens que lié à ce que cet objet représente dans la fonction de l'échange. Il n'est pas un objet transitionnel, ni un médium malléable, car il est cet objet, pourvu de valeurs établies auxquelles le sujet a à se conformer. Pourtant, même s'il représente dans l'échange la valeur commune et intangible, il est aussi le support psychique de représentations multiples liées à la fonction de l'échange, et au comment cette fonction s'est inscrite pour chaque sujet.

Nous voudrions rappeler que c'est à partir de l'inscription dans la clinique du social, c'est-à-dire d'une clinique qui se préoccupe des enjeux psychiques mis en scène par le sujet dans le social, et donc des ratées de l'élaboration psychique du sujet que se situe l'objet social.

Il y a une difficulté à situer cet objet, car il participe de l'intrapsychique, de l'intersubjectif et des formations culturelles, et est donné d'emblée comme un objet social, participant de l'échange social. Il y a-t-il nécessité, comme le souligne C. Barazer à propos de la honte, cité par B. Jacobi et D.Scotto Di Vettimo dans « Du tourment de la honte à la préoccupation narcissique »,

*« D'une sorte de topique limite, à la limite de l'intra et de l'intersubjectif. Peut-être est-ce là une des difficultés à la penser métapsychologiquement »*²¹⁸

proposition que nous rapprochons de l'objet social.

Nous n'explorerons pas cette piste, même si nous pressentons sa nécessaire conceptualisation, car elle nécessite un travail théorique autre que celui que nous poursuivons. Malgré cette difficulté, nous tenterons de cerner l'esquisse de cette topique, en sachant que d'autres enrichissements seront dans le futur nécessaire.

L'objet social est subordonné aux formations groupales c'est-à-dire à la notion de groupalité psychique, notion permettant de décrire l'activité de groupement et de dégroupement dans la psyché. Il participe du concept de groupe interne, configuration de liens intrapsychiques, et particulièrement entre les instances de l'appareil psychique et spécialement le moi.

Sur le plan économique, l'investissement libidinal d'objet a régressé au plan narcissique, car l'objet se situant dans le temps du jugement d'attribution est au niveau temporel dans une position où le couple d'opposé bon- mauvais est prévalent. Cette régrédience économique ramène le sujet à se rabattre sur le contenu de l'échange premier, c'est-à-dire le boudin fécal. Cette position fixe l'investissement dans l'analité et sur le rapport contenant-contenu, ce qui pose la question de la transformabilité de l'objet et du corps. Cette régrédience de l'objet partiel anal, prélude d'une relation objectale, vers une libido narcissique, se met en place à l'intérieur même de l'échange, c'est-à-dire dans le lien intersubjectif qu'a le sujet dans la réalité sociale.

Au niveau dynamique, l'objet social est dans une combinaison de forces entre l'intrapsychique du sujet et l'institution sociale. Il est l'enjeu, et l'objet même de cette conflictualité, de par sa double position, psychique et matérielle, entre le groupe interne et le groupe institutionnel.

Il est cet objet transactionnel, terme que nous empruntons à Marie-Cardine à propos de l'argent, qui ne prendra sens, en tant qu'objet social, qu'à travers l'investissement libidinal.

B- L'échange

Nous avons tenté de montrer que « l'exclusion », ne se situait pas là où on l'attendait, et que la violence de l'échange provenait de cette rencontre impossible avec l'institution sociale, rencontre qui aboutissait au bout du compte, à travers les politiques sociales mises en place, à réactualisé l'impossible inscription du lien primaire.

Autrement dit, il y a un déjà là d'une impossible place à nommer pour le sujet.

C'est parce que le peu d'argent a été le pourquoi de notre pratique, et d'une certaine manière de notre clinique, que nous avons essayé d'aborder cet objet social pour comprendre pourquoi certains sujets au Rmi étaient dépendants de l'allocation malgré des potentialités certaines.

Aborder la dépendance à travers l'analyse de l'argent et de ses investissements inconscients nous a permis de montrer que :

L'argent est le symbolisé de l'engramme pictogrammatique, et non ce qui représente cet équivalent universel, dans le cadre de la relation d'échange.

- La valeur d'échange de l'argent ne prévaut plus, elle est mise dans une position de fonctionnalité ; en d'autres termes, nous sommes passés de la valeur à une pseudo fonction.
- L'argent est utilisé comme écran fantasmatique de la scène primitive, par impossible représentation de la propre conception du sujet.
- Qu'il y a construction d'un groupe interne dérivé constitué : du sujet- de l'institution - de l'argent ; par groupe interne dérivé nous avons défini la constitution d'un groupe interne en ancrage dans le social avec utilisation des objets sociaux dans le but de pallier le manque de l'élaboration de la scène primitive.
- A l'intérieur du groupe interne dérivé le sujet dépend de l'institution pour se protéger de sa propre ambiguïté, dépendance due au dépôt de son obscénalité dans le cadre institutionnel qui est dépositaire de son non moi.
- Le lien unissant le sujet et l'institution sociale est de l'ordre de la socialité synchrétique, c'est à dire caractérisé par l'indifférenciation, la non différenciation et par une non relation
- L'institution est devenue une institution dépôt, car elle est un des protagonistes de la scène primitive, c'est-à-dire la mère archaïque, et est dépositaire du cadre subjectif du sujet. Cela a pour conséquence, une non opérativité de la capacité transformationnelle du groupe interne de la scène primitive par scénalisation et dépôt ainsi que l'instauration d'un lien de dépendance de la part du sujet, et un gel institutionnel qui immobilise les travailleurs sociaux.
- L'institution est dépositaire de l'objet lien.
- Nous ne sommes pas dans une clinique de l'objet, mais dans une clinique qui présuppose l'antériorité d'une scène pour que l'objet puisse naître ; cette scène étant l'habitable corporel.

Les points forts que nous avons dégagés s'inscrivent dans le cheminement d'une pratique, d'une théorisation dans le cadre de l'échange entre le sujet et l'institution sociale.

Force est de souligner que l'échange s'impose à nous comme une notion théorique à mettre en travail.

Qu'est ce qu'échanger veut dire ?

L'échange fait référence à l'échange marchand, social, psychique ; il contribue à une polysémie de champs et de sens.

En quoi cette notion peut-elle s'inscrire dans le champ psychanalytique et peut-elle être pensée comme un des objets de la connaissance psychanalytique ?

En d'autres termes, il y a-t-il une spécificité de l'échange en tant que réalité psychique ?

Notre recherche a mis en exergue cet échange impossible entre le sujet et l'institution sociale. C'est pourquoi nous allons proposer des pistes de réflexion sur l'échange qui se joue sur la scène sociale.

B1- La configuration de l'échange

Penser la question de l'échange suppose le lien constitué pour que la valeur marchande échangée prenne sens selon les codes culturels érigés. C'est pourquoi, nous allons nous pencher sur la notion de lien, pour dégager les grandes lignes de l'échange.

Le travail que nous proposons n'est qu'un soubassement théorique à une réflexion future.

Dans son article sur : « Pour inscrire la question du lien dans la psychanalyse » ; R. Kaës stipule que :

« Fonder la question du lien dans le champ de la psychanalyse exige que nous distinguions entre quatre notions : celle du lien en tant que lieu d'une réalité psychique spécifique, celle de la configuration du lien dans un ensemble particulier (un couple, une famille, un groupe, une institution), celle du sujet dans le lien (et dans ce type de lien), et celle du sujet du lien en tant que sujet de l'inconscient. » 219

La configuration du lien entre l'institution et le sujet au Rmi, que nous avons décrite ne s'inscrit pas complètement dans la configuration décrite par R. Kaes, mais dans l'échange.

En effet, l'échange contient un en plus qui est l'objet social, qui est l'enjeu du lien, en plus qui va caractériser l'échange.

Dans l'échange nous sommes en présence d'une réalité psychique inconsciente spécifique ainsi que d'un objet social inscrit dans une double réalité psychique et sociale.

C'est cette particularité de l'objet social échangé, inscrit dans cette double réalité qui est inducteur d'une variabilité qui donne à l'échange sa spécificité.

Dans notre clinique, nous sommes passés de l'universalité de l'objet social argent à une fonctionnalité objet lien ; c'est ce renversement valeur-fonction qui fonde l'échange.

Autrement dit, le détournement de sens de la valeur de l'objet social échangé a créé les conditions de la configuration inconsciente du lien entre le sujet et l'institution sociale : dépendance du sujet à l'institution sociale à l'intérieur du groupe interne dérivé, lien de type synchrétique, dépôt institutionnel.

B2- Les forces en présence

Dans la poursuite de notre analyse, nous pouvons mettre en relief que l'échange est sous-tendu par plusieurs forces en présence :

- le contenu psychique inconscient de l'objet social
- les enjeux psychiques inconscients du donataire : alliance inconsciente, groupe interne,

fantasme originaire

- les enjeux psychiques inconscients du donateur : alliance inconsciente, processus de dépôt

B3- L'espace psychique de l'échange

Avant de proposer une direction de travail, nous prenons en compte la pensée de R. Kaës :

« L'espace psychique du lien et celui des ensembles sont d'autres lieux de l'inconscient, d'autres scènes dont nous avons à connaître les processus et les formations, l'économie et la dynamique. » 220

et introduisons la notion de scène à propos de l'échange.

L'utilisation de la notion de scène s'ancre dans ce que nous avons décrit précédemment, c'est-à-dire que nous sommes devant une clinique qui suppose l'antériorité d'une scène.

Plusieurs scènes sont en présence :

- la nécessité d'une scène de l'avant de l'objet
- une scène de l'intrapsychique du sujet déposé dans l'objet social
- une scène pour éprouver le lien constitué du dépôt dans l'institution de l'objet lien

L'espace psychique de l'échange se situe dans cet entrecroisement de scènes renvoyant chacune à un espace psychique spécifique ; entrecroisement qui va être le liant de ces différentes scènes.

L'espace culturel et politique est à inscrire dans cet entrecroisement, car ils participent des politiques sociales mises en place et de la valeur attribuée à l'objet social.

Par ailleurs, trois niveaux de la réalité psychique sont à prendre en compte: la réalité psychique du lien, la réalité psychique de l'objet social, la réalité sociale de l'objet social dans son contexte politique.

Nous devons aussi rappeler que c'est le juridique qui permet de distinguer l'échange du don car : "le droit d'exiger une contre partie caractérise l'échange" (J.Godbout ibidem)

Cette exigence liée au droit situe le cadre général de l'échange dans ce qui fait appel à l'institutionnel.

Nous avons émis des pistes de travail à propos de la notion d'échange, pistes qui demandent à être explorées dans le but de penser la question de l'échange comme objet théorique de la psychanalyse, et d'en fonder les enjeux épistémologiques.

Nous voudrions souligner pour conclure que notre travail de recherche a été conduit dans une optique prospective, avec toutes les difficultés liées à cette démarche.

Bibliographie

ABRAHAM N, TOROK M, 1978 : L'écorce et le noyau, Paris, Flammarion, 1987, 468 p.

ABDELOUAHED H, 2005 : « Une logique de l'autoconservation Psyché et précarité Réflexions sur le cadre et le contre-transfert », in Cliniques méditerranéennes, Paris, Eres, pp 17-18.

AGLIETTA M, ORLEAN A. 1998 : La monnaie souveraine, Paris, Odile Jacob, 396p.

AGLIETTA M, ORLEAN A. 2002 : La monnaie entre violence et confiance, Paris, Odile Jacob, 378 p.

- ALPHANDERY C. 1995 : Insertion sociale et économie in La Documentation Française, Paris, 179 p.
- ASSOULY-PIQUET C. 1989 : La trace : transmission, répétition, médiation, in La démarche clinique en sciences humaines, Paris, Dunod, 220 p.
- AULAGNIER P. 1975 : La violence de l'interprétation, Paris, PUF, 363 p.
- AUTES M. 2002 : « Les représentations de la pauvreté et de l'exclusion dans la sphère politique et administrative » in Les travaux de l'observatoire nationale de la pauvreté, Paris, La documentation Française, pp 87-103.
- BADEL M. 1996 : Le droit social à l'épreuve du revenu minimum d'insertion, Toulouse, Presses universitaires de Bordeaux, 638 p.
- BARUS-MICHEL J. 1999 : « L'argent ou la magie de l'imaginaire », in Questions d'argent, Paris, Desclée de Brouwer, pp 65-73.
- BERENSTEIN I. 2001 : Réflexions sur une psychanalyse du lien, in Revue française de psychanalyse, Hors série, Paris, PUF, 447 p.
- BERGERET J, et coll. 1972 : Psychologie pathologique, Paris, 1976, Masson, 325 p.
- BERGERET J et coll. 1986 : Narcissisme et états limites, Paris, Dunod, 224 p.
- BERGERET J. 1994 : La violence et la vie, Paris, Payot, 254 p.
- BIZOUARD E. 1995 : Le cinquième fantasme. Auto-engendrement et impulsion créatrice, Paris, PUF, 235 p.
- BLEGER J. 1966 : « Psychanalyse du cadre psychanalytique », in Crise, rupture et dépassement, Kaës R, Missenard A. coll, Paris, Dunod, 1979, pp.257-276.
- 1967 : Symbiose et ambiguïté, Paris, 1981, 394 p.
- 1971 : « Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions », in L'institution et les institutions, Paris, Dunod, 1988, pp 47- 61.
- BLONDEAU S. 2001 : Recherche thématique clinique et objet complexe, in Dispositifs cliniques : recherches et interventions n°11, Paris, L'harmattan.
- BOLLAS C. 1989 : « Le concept d'objet en psychanalyse », in Revue française de psychanalyse, « Le concept d'objet en psychanalyse » n° 4, 1989, Paris, PUF, pp 1181-1199.

- BOKANOWSKI T. 1991 : « D'un bon usage des fantasmes originaires » in Revue française de psychanalyse Tome LV, Paris, PUF, pp1163- 1170.
- BORNEMAN E et coll. 1979 : Psychanalyse de l'argent, Paris, PUF, 439 p.
- BOTELLA C et S. 2001 : La figurabilité psychique, Paris, Delachaux et Niestlé, 261p.
- BOUILLOUD J-P et coll. 1999 : « L'objet caché des sciences sociales » in Questions d'argent, Paris, Desclée de Brouwer, pp 7-18.
- BOUVIER P. 2005 : Le lien social, Paris, Folio, 397 p.
- BRUSSET B. 1989 : Psychanalyse du lien, Paris, Le centurion, 226 p.
- CAILLE A. 1994 : Don, intérêt et désintéressement, Paris, La découverte, 304 p.
- CARRETEIRO T-C. 1993 : Exclusion sociale et construction de l'identité, Paris, L'harmattan, 270 p.
- CASTEL R. 2000 : Cadrer l'exclusion, in L'exclusion, définir pour en finir, Paris, Dunod, 171p.
- CASTORIADIS C. 1975 : L'institution imaginaire de la société, Paris, Points, 1998, 538 p.
- CHAPELIER J-B. 2004 : « La loi des pairs », in Malaise dans la psychiatrie, Paris, Erès, pp 67-78.
- CHARRETON G, COLIN V, DUEZ B. 2003 : « A la rencontre de sujets sdf, demandes de traces ou traces de demandes », in Ruptures des liens, cliniques des altérités n°16, Paris, L'harmattan, pp 73-86.
- CHASSEGUET-SMIRGEL J. 1975 : La maladie d'idéalité, Paris, Editions universitaires, 1990, 221p.
- CHERKI A. 2003 : « Retards de mémoire », in Ruptures des liens, cliniques des altérités, Paris, L'harmattan, pp 147-158.
- CHILLAND C. 1989 : L'entretien clinique, Paris, PUF, 175 p.
- CHILLAND C.1993 : « Actualité de malaise dans la civilisation » in Revue française de psychanalyse, Paris, PUF, pp1217-1221.
- CHAFAI-SALHI H. 1999 : Le texte et la marge, in Exclusion et psychiatrie, Paris Erès, 152 p.
- CICCONE A, LHOPITAL M. 1990 : Naissance à la vie psychique, Paris, Dunod, 298p.

COLIN V. 2002 : « Psychodynamique de l'errance ». Traumatisme, fantasmes originaires et mécanisme de périphérisation topique. Thèse doctorale, sous la direction du Pr B.Duez, Université Lyon 2.

COURBIS B et coll. 1990 : Monnaie métallique et monnaie bancaire, Paris, L'harmattan, 169 p.

CYSSAN C et coll. 1988 : L'entretien en clinique, Paris, Universitaires, 221 p.

DENIAU A. 2005 : « La gratuité et le transfert » in Ché Vuoi ? n° 24, Paris, L'harmattan, pp79-88.

DOLTO F. 1984 : L'image inconsciente du corps, Paris, Points, 1992, 375 p.

DOR J. 1985 : Introduction à la lecture de Lacan Tome 1, Paris, Denoël, 265 p.

1988 : Le père et sa fonction en psychanalyse, Ramouville, Erès, 118 p.

DOUVILLE O.1997: « Adolescences exilées et monde contemporain », in Les sites de l'exil n°3, Paris, L'harmattan, pp 59-71.

2001: « Mélancolie d'exclusion, quand la parole divorce du corps », in Psychanalyse et malaise social, Paris, Eres, pp 39-52.

2004 : Le temps d'éprouver les densités du temps, in Rhizome n°15, Orpsere.

DUEZ B. 1996 : « La construction de l'originaire à l'adolescence », in Les cahiers de psychologie clinique n° 6.De Boeck Université, pp.71-84.

1998 : « Un destin de thanatos : la relation de pouvoir », in Cahiers de psychologie clinique n° 10.De Boeck Université, pp 67-68.

2000 : « L'adolescence : De l'obscénalité du transfert au complexe de l'autre », in Le lien groupal à l'adolescence, Paris, Dunod, pp 59-112.

2002 : « Deux conditions de figurabilité de la médiation : le transfert topique et l'obscénalité », in Les processus psychiques de la médiation, Paris, Dunod, pp 129 150

2003 : « De l'obscénalité à l'autochtonie subjectal », in Ruptures des liens, cliniques des altérités n°16, Paris, L'harmattan, pp 55-71.

DUEZ B, VACHERET C. 2004 : « Les groupes à médiation : variance, alternative ou détournement du dispositif psychanalytique », in Revue française de psychothérapie psychanalytique de groupe n°42, Paris Erès, pp 185-199.

D'UNRUNG MC. 1974 : Analyse de contenu et acte de parole. De l'énoncé à l'énonciation, Paris, Ed universitaires.

ELIAS N.1975 : La dynamique de l'occident, Paris, Pocket, 2003, 320 p.

EME B et LAVILLE JL. 1996 : Cohésion sociale et emploi, Paris, Desclée de Brouwer, 283 p.

ENRIQUEZ E.1983 : De la horde à l'état, Paris, Folio, 2003, 691p.

1988 : « Le travail de la mort dans les institutions », in L'institution et les institutions, Paris, Dunod, 1998, pp 62-94.

1991 : Les figures du maître, Paris, Ed Arcantere, 1997, 289p.

ENRIQUEZ E. 1999 : « L'argent, fétiche sacré », in Questions d'argent, Paris, Desclée de Brouwer, pp 47-63.

FAIN M. 1993 : « Maladies de la civilisation » in Revue française de psychanalyse, PUF, Paris, pp 1087-1221.

FREUD S. 1908 : « Caractère et érotisme anal », in Névrose, psychose et perversion, PUF, 1973, pp 143-155.

1913 : Totem et tabou, Paris, Payot, 1990, 240 p

1914 : « L'homme aux loups », in Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1992, pp 325-420.

1917 : « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », in La vie sexuelle, Paris, PUF, 1992, pp 106-112.

1921 : « Psychologie des foules et analyse du moi », in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1990, pp 117-217.

1925 : « La négation », in Résultats, idées, problèmes, Paris, PUF, 1998, pp135-139.

1926 : Inhibition, symptôme, angoisse, Paris, PUF, 1990, 102 p.

1927 : L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1997, 57 p.

1929 : Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 1992, 107 p.

1939 : L'homme moïse et la religion monothéiste, Paris, Gallimard, 1997, 256 p.

FURTOS J. 1999 : « Problèmes d'identité et partenariat dans le champ de la précarité sociale », in Exclusion et psychiatrie, Paris, Erès, pp 79-84.

FUSTIER P. 1988 : « L'infrastructure imaginaire des institutions, à propos de l'enfance inadaptée » in L'institution et les institutions, Paris, Dunod, 1998, pp 131-156.

- FUSTIER P. 2000 : Le lien d'accompagnement, Paris, Dunod, 238 p.
- GARCIA V. 2003 : « De l'ingurgitation à l'appropriation », in Dialogues n°160, Paris, Erés, pp 5-9.
- GAULEJAC V. 1994 : Honte et pauvreté, in Déqualification sociale et psychopathologie, actes du colloque du Vinatier, Bron, 203 p.
- GERIN Y. 1997 : « L'interrogation du clinicien face à la crise du sujet moderne, son exil intérieur », in Les sites de l'exil n°3, Paris, L'harmattan, pp 133-147.
- GIRARD R. 1972 : La violence et le sacré, Paris, Pluriel, 534 p.
- 1972 a : Le sacrifice, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003, 68 p.
- GODBOUT J. 2000 : Le don, la dette et l'identité, Paris, La découverte, 190 p.
- GODELIER M. 1997 : L'énigme du don, Paris, Fayart, 312 p.
- GOFFMAN E. 1963 : Stigmate, Paris, Les éditions de minuit, 1993, 175 p.
- GREEN A. 1980 : Narcissisme de vie narcissisme de mort, Paris, Les éditions de minuit, 1999, 280 p.
- 1989 : Préface in Psychanalyse du lien, Paris, Centurion, 226 p.
- 993 : Le travail du négatif, Paris, Les éditions de minuit, 2001, 397p.
- 2002 : La pensée clinique, Paris, Odile Jacob, 358 p.
- GRINBERG L et coll. 1991 : Nouvelle introduction à la pensée de Bion, Césura, 1996, 243 p.
- ION J. 1996 : « Pour ne pas lutter en aveugle » in Economie et humanisme Ed Economie et humanisme, Lyon, pp 23-26.
- JACOBI B. 2005 : « Précarité psychique, lien social », in Cliniques méditerranéennes n°72, Paris, Erés, pp 89-102.
- JAITIN R. 1994 : « Le porte-voix dans l'œuvre de Pichon-Rivière », in Revue française de psychothérapie de groupe n °23, Paris, Erés, pp 175-179.
- JANIN C. 2005 : Au cœur de la théorie psychanalytique : le traumatisme in Monographies de psychanalyse, Revue française de psychanalyse, Paris, PUF, 151p.
- JOIN-LAMBERT MT. 1997 : Politiques sociales, Paris, Sciences po et dalloz, 717p.
- KAES R. 1976: L'appareil psychique groupal, Paris, Dunod, 2000, 270 p.
- 1979 : « Introduction à l'analyse transitionnelle », in Crise, rupture et dépassement,

Paris, Dunod, 1994, pp 1-75.

1983 : « Introduction au concept de transmission psychique dans la pensée de Freud », in Transmission de la vie psychique entre générations, Paris, 2003, Dunod, pp 17-58.

1993 : Le groupe et le sujet du groupe, Paris, Dunod, 352 p.

1997 : « Souffrance et psychopathologie des liens institués », in Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, Paris, Dunod, pp 1-47.

1999 a : Les théories psychanalytiques du groupe, Paris, PUF, 127 p.

1999 b : « A propos du groupe interne, du groupe, du sujet, du lien et du porte voix chez Pichon –Rivière » in Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe n°23, Paris, Eres, pp 181-200.

2002 a : « Médiation, analyse transitionnelle et formations intermédiaires », in Les processus psychiques de la médiation, Paris, Dunod, pp 11-28.

2002 b : Souffrance psychique et violence de civilisation, in Rhizome n° 5, Lyon, Orpsere.

2005 : Pour inscrire la question du lien dans la psychanalyse in Le Divan familial, les liens familiaux, n° 15, Paris, In Press, 280 p.

KARSENTI B. 1994 : Marcel Mauss Le fait social total, Paris, PUF, 128 p.

KENNETH GALBRAITH J. 1994 : L'argent, Paris, Folio, 471p.

KRISTEVA J.1980 : Pouvoirs de l'horreur, Paris, 2001, Points, 248 p.

LACAN J. 1938 : « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », in Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, pp 23-84.

LAPLANCHE J, PONTALIS J-B, 1964 : Fantasma originaire, fantasme des origines, origine du fantasme, Paris, Hachette, 1985, 89 p.

LAVAL C. 2005 : « L'extension de la clinique au sein du dispositif RMI », in Travail social et souffrance psychique, Paris, Dunod, pp 95-123.

LECA A. 2002 : La genèse du droit, Aix en Provence, Pu d'aix-Marseille, 444 p.

LECHARTIER-ATLANC.2000 : La fonction paternelle : disjoindre et coinjoindre, in Topique, n°72, Paris, L'esprit du temps, 148 p.

- LEMAIRE J-G.2003 : « Les transmissions psychiques dans le couple et la famille : l'intrapsychique, l'intersubjectif et le transpsychique », in Dialogues n°160, Paris, Erés, pp 39- 52.
- LE RIDER G. 2001 : La naissance de la monnaie, Paris, PUF, 286 p.
- LEVI-STRAUSS C. 1949 : L'identité, Paris, PUF, 1995, 344 p.
- LICHTENSTEIN H. 2000 : « Le rôle du narcissisme dans l'émergence et le maintien d'une identité primaire », in Narcisses, Paris, Folio, pp 215-238.
- MAC DOUGALL J. 1982 : Théâtres du je, Paris, 1998, Gallimard, 247 p.
- 2000 : « Narcisse en quête d'une source », in Narcisses, Paris, Folio, pp 453-483.
- MAISSONDIEU J. 1994 : Psychiatrie des limites, limites de la psychiatrie, in Déqualification sociale et psychopathologie, actes du colloque du Vinatier Bron 203p.
- MARTINE J. 1997 : Ontologie de la société, psychanalyse de la vie sociale, Paris, PUF, 402 p.
- MARX K. 1905 : Le capital, Paris Flammarion, 2002,440 p.
- MAUSS M.1950 : Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1997,482 p.
- MELLIER D. 2003 : « Précarité du lien, détresse sociale et dispositifs de « contenance », in Ruptures des liens, cliniques des altérités n°16, Paris,L'harmattan, pp 87-100.
- MESSU M. 2003 : La pauvreté cachée, Géménos, L'aube, 177 p.
- MUGUET M. 1998 : « Exil intérieur et ennui » in Psychologie clinique n°4, Paris, L'harmattan, pp 11-23.
- MURARD N. 2000 : « Les allocataires de la banque sociale et la monnaie vivante », in Pratiques sociales de l'argent, Paris, ESKA, pp 85-93.
- NASTASSI A. 2000 : « Le rejet du temps, l'exclusion de la pensée » in Champ somatique, Paris, Ed L'esprit du temps, pp 21-33.
- PELLEGRIN-RESCIA ML. 1993: Des inactifs aux travailleurs, Paris, Ed hommes Perspectives, 249 p.
- PERRET J. 1994 : La psychiatrie interpellée, in Déqualification sociale et psychopathologie, actes du colloque du Vinatier, Bron, 203 p.
- PETRELLA R. 1997 : Le bien commun, Paris, Ed Page Deux, 117 p.

- PIEL E. 1999 : Psychiatrie et exclusion : un problème de santé publique, in Exclusion et psychiatrie, Paris, Erés, 152 p.
- PISIER E et coll. 2004 : Histoire des idées politiques, Paris, PUF, 596 p.
- PLATON. 2002 : La république, Paris, Flammarion, 2002, 801p.
- POMMIER JB. 2005 : Quand les « aidants » demandent de l'aide : soutien aux intervenants, in Travail social et souffrance psychique, Paris, Dunod, 208 p.
- RAVON B. 2005 : « Vers une clinique du lien défait », in Travail social et souffrance psychique, Paris, Dunod, pp 25-58.
- REISS-SCHIMMEL I. 2000 : La psychanalyse de L'argent, Paris, Odile Jacob 282 p.
- 2000 : « Etre et avoir- stades d'évolution psychiques », in Pratiques sociales de l'argent, Paris, Eska, pp 25-35.
- REVAULT D'ALLONNES C. 1999 : L'étude de cas : de l'illustration à la conviction, in La démarche clinique en sciences humaines, Paris, Dunod, 220 p.
- 1999 : Psychologie clinique et démarche clinique, in La démarche clinique en sciences humaines, Paris, Dunod, 220 p.
- RIVOYRE F. 2001 : « Face à la déliaison », in Psychanalyse et malaise social, Paris, Erés, pp 29-38.
- ROGER G. 2000 : Les enjeux de l'imprescriptible tiercéité, in Topique n°72, Paris, L'esprit du temps, 148 p.
- ROSOLATO G. 2000 : « Le narcissisme », in Narcisses, Paris, Folio, pp 9-56.
- ROSOLATO G. 1992 : « Les fantasmes originaires et leurs mythes correspondants » in La nouvelle revue de psychanalyse n°46, Paris, Gallimard, pp 223-245.
- ROUSSILLON R. 1991: Paradoxes et situations limites de la psychanalyse, Paris, PUF, 258 p.
- 1995 : « La métapsychologie des processus », in Revue française de psychanalyse tome LIX, n° spécial congrès, Paris, PUF, pp1351-1519.
- 2004 : Approche métapsychologique de la réalité : du dehors au-dedans, in La réalité psychique, Paris, Dunod, 215 p.
- SASSOLAS M. 1999 : Comment soigner la souffrance psychique née de l'exclusion, in Dire l'exclusion, Paris Eres, 156 p.

SCOTTO DI VETTIMO, JACOBI B. 2003 : « Du tourment de la honte à la préoccupation narcissique », in *Ruptures des liens, cliniques des altérités* n°16, Paris, L'harmattan, pp 111-124.

SELOSSE J. 1997 : *Adolescence, violences et déviances*, Paris, Matrice, 490 p.

SIROTA A, 1997 : *Les psychologues à l'épreuve de suspicions institutionnelles. Un groupe de parole avec les « Erémistes »* in *Pratiques psychologiques* n°3, Paris, L'esprit du temps, 84 p.

SIMMEL G.1900 : *La philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1999,663 p

2002 : *Les pauvres*, Paris, PUF, 102p.

SOULIE M. 2003 : « Processus de transmission de la genèse à la génération », in *Dialogue* n°160, Paris, Erés, pp 17–26.

STITOU R. 1997 : *Universalité et singularité de l'exil*, in *Les sites de l'exil* N°3, Paris, L'harmattan, 215 p.

TISSERON S. 1992 : *La honte*, Paris, Dunod, 196 p.

VACHERET C. 2002 : « Groupes à médiation et processus de liaison », in *Pratiquer les médiations en groupes thérapeutiques*, Paris, Dunod, pp 147-156.

2002 : «_De l'image au symbole : le photolangage », in *Pratiquer les médiations en groupes thérapeutiques*, Paris, Dunod, pp 4-18.

VIDERMAN S. 1993 : *De l'argent en psychanalyse et au-delà*, Paris, PUF, 155 p.

WINNICOTT D.W. 1969 : *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, 464p.

WINNICOTT D.W. 1971: *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1993, 212 p.

WINNICOTT DW. 1984 : *Déprivation et délinquance*, Payot, 1989, 314 p.

XIBERRAS M. 1994 : *Les théories de l'exclusion*, Paris, Meridiens klincksieck, 204p.

XIBERRAS M. 1993 : « Approche sociologique des processus d'exclusion » in *Exclus et exclusion Commissariat général du plan*, Paris, La documentation française, pp13-79.